



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

OXFORD UNIVERSITY

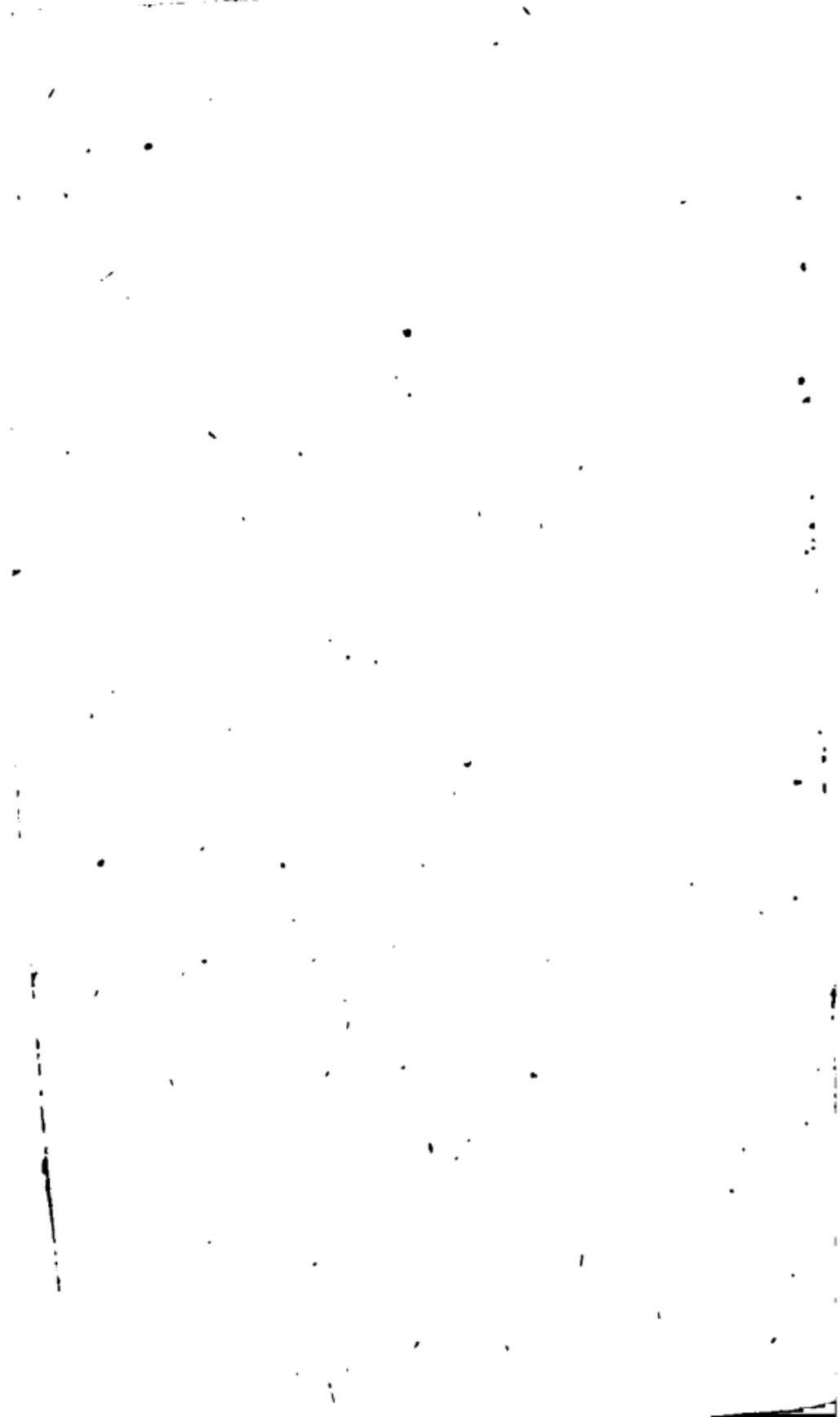


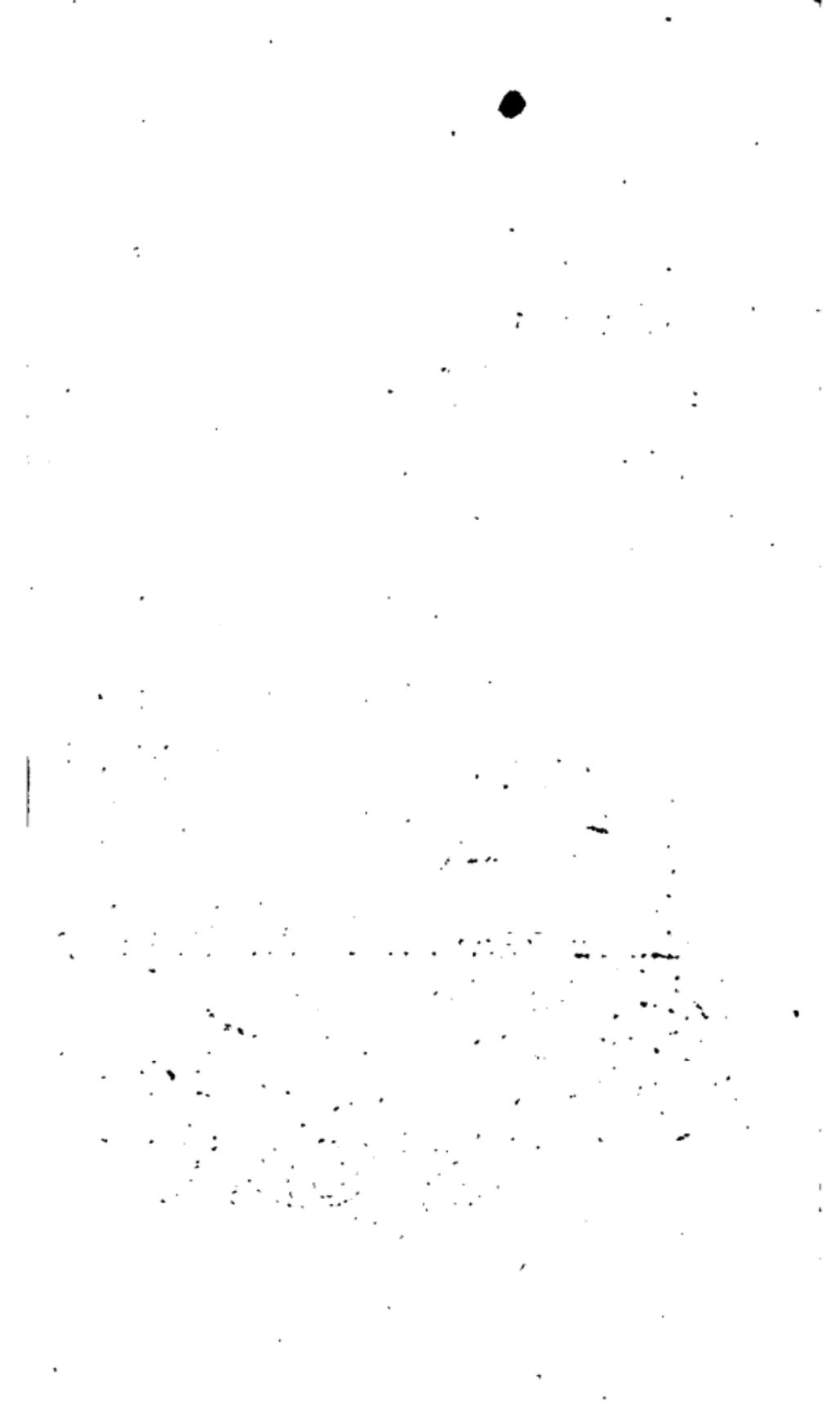
ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. TL. A. 1495









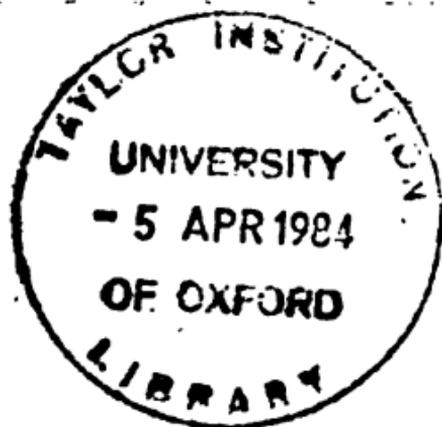


J. Bont delin. et fecit, 1790.

L E
THEATRE
DE MONSIEUR
DE MARIVAUX,
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.
NOUVELLE EDITION.
TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez *ARKSTEE & MERKUS.*
M D C C L I V.





T A B L E

D E S

C O M E D I E S

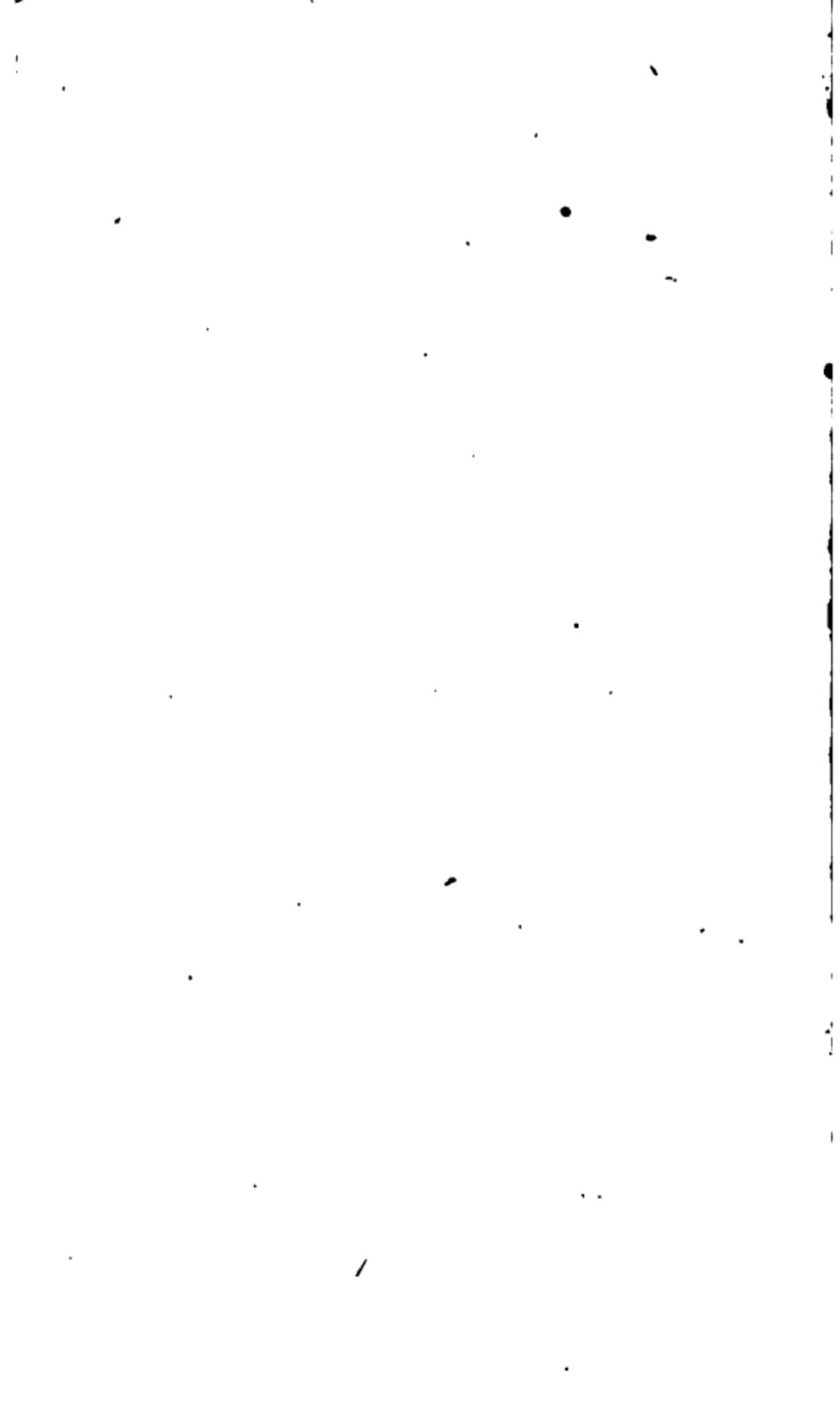
Contenues dans ce III. Tome.

ANNIBAL.	3
LE DENOUEMENT IMPREVU.	55
L'ILE DE LA RAISON , OU LES PE- TITS HOMMES.	87
LA SECONDE SURPRISE DE L'AMOUR.	177
LA REUNION DES AMOURS.	255
LES SERMENS INDISCRETS.	281
LE LEGS.	377.

Tome III.

•

AN-



ANNIBAL,

TRAGÉDIE.

Tome III.



ACTEURS.

PRUSIAS.

LAODICE, Fille de Prusias.

ANNIBAL.

FLAMINIUS, Ambassadeur Romain.

HIERON, Confident de Prusias.

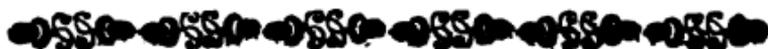
AMILCAR, Confident d'Annibal.

PLAVIUS, Confident de Flaminius.

EGINE, Confidente de Laodice.

La Scène est dans le Palais de Prusias.

ANNIBAL, TRAGÉDIE.



ACTE I. SCÈNE PREMIÈRE.

LAODICE, EGINE.

EGINE.

JE ne puis plus long-tems vous taire mes allarmes,
Madame: de vos yeux, j'ai vu couler des larmes;
Quel important sujet a pu donc aujourd'hui
Verser dans votre cœur la tristesse & l'ennui?

LAODICE.

Sais-tu quel est celui, que Rome nous envoie?

EGINE.

Flaminius.

LAODICE.

Pourquoi faut-il que je le voye?
Sans lui, j'allois, sans trouble, épouser Annibal.
O Rome, que ton choix, à mon cœur est fatal!
Ecoute, je veux bien t'apprendre, chère EGINE,
Des pleurs, que je versois, la secrète origine.
Trois ans se sont passés, depuis qu'en ces Etats,
Le même Ambassadeur vint trouver Prusias,
Je n'avois jamais vu de Romain chez mon père,
Je pensois que, d'un Roi, l'auguste caractère,
L'élevoit au-dessus du reste des Humains;
Mais je vis qu'il falloit excepter les Romains,
Je vis, du moins mon père orné du Diadème,
Honoré ce Romain, le respecter lui-même;
Et s'il te faut ici dire la vérité,
Ce Romain n'en parut ni surpris, ni flatté.
Cependant, ces respects & cette déférence,
Blessèrent en secret l'orgueil de ma naissance.
J'eus peine à voir un Roi, qui me donna le jour,
Dépouillé de ses Droits, Courtisan dans la Cour;

Et d'un front couronné, perdant toute l'audace,
 Devant Flaminius, n'oser prendre la place.
 J'en rougis, & jettai sur ce hardi Romain,
 Des regards qui marquoient un généreux dédain:
 Mais du Destiu, sans doute, un injuste caprice
 Veut, devant les Romains, que tout orgueil fléchisse.
 Mes dédaigneux regards rencontrèrent les siens;
 Et les siens, sans effort, confondirent les miens.
 Jusques au fond du cœur, je me sentis émue.
 Je ne pouvois ni fuir, ni soutenir la vue.
 Je perdis, sans regret, un impuissant courroux;
 Mon propre abaissement, EGINE, me fut doux:
 J'oubliai ces respects qui m'avoient offensée:
 Mon père même alors sortit de ma pensée;
 Je m'oubliai moi-même; & ne m'occupai plus
 Qu'à voir, & n'oser voir le seul Flaminius.
 EGINE, ce récit que j'ai honte de faire,
 De tous mes mouvemens t'explique le mystère,

E G I N E.

De ce Romain si fier, qui fut votre vainqueur,
 Sans doute, à votre tour vous surprîtes le cœur?

L A O D I C E.

J'ignore jusqu'ici si je touchai son ame.
 J'examinai pourtant s'il partageoit ma flamme;
 J'observai si ses yeux ne m'en apprendroient rien:
 Mais je le voulois trop, pour m'en instruire bien.
 Je le crûs cependant; & si sur l'apparence,
 Il est permis de prendre un peu de confiance,
 EGINE, il me sembla que pendant son séjour,
 Dans son silence même éclatoit son amour.
 Mille indices pressans me le faisoient comprendre:
 Quand je te les dirois, tu ne pourrois m'entendre.
 Moi-même, que l'amour fut peut-être tromper,
 Je les sens, & ne puis te les développer.
 Flaminius partit, EGINE; & je veux croire
 Qu'il ignora toujours ma honte, & sa victoire.
 Hélas! pour revenir à ma tranquillité,
 Que de maux à mon cœur, n'en a-t-il pas coûté!
 J'appellai vainement la raison à mon aide.
 Elle irrite l'amour, loin d'y porter remède.
 Quand sur ma folle ardeur, elle m'ouvroit les yeux.

En

En rougissant d'aimer, je n'en aimois que mieux.
 Je ne me servis plus d'un secours inutile.
 J'attendis que le temps vint me rendre tranquille;
 Je le devins, EGINE, & j'ai cru l'être, enfin,
 Quand j'ai su le retour de ce même Romain.
 Que ferai-je, dis-moi, si ce retour funeste,
 D'un malheureux amour, trouve en moi quelque reste?
 Quoi, j'aimerois encor? Ah! puisque je le crains,
 Pourrois-je me flatter que mes feux sont éteints?
 D'où naîtroient dans mon cœur de si promptes
 allarmes?

Et si je n'aime plus, pourquoi verser des larmes?
 Cependant, chère EGINE, Annibal a ma foi;
 Et je suis destinée, à vivre sous sa loi.
 Sans amour, il est vrai, j'allois être asservie;
 Mais j'allois partager la gloire de sa vie.
 Mon ame, que flattoit un partage si grand,
 Se disoit qu'un Héros valoit bien un Amant.
 Hélas! si dans ce jour mon amour se ranime,
 Je deviendrai bien moins épouse que victime.
 N'importe, quelque sort qui m'attende aujourd'hui,
 J'achèverai l'Hymen qui doit m'unir à lui.
 Et dût mon cœur brûler d'une ardeur éternelle,
 EGINE, il a ma foi, je lui serai fidelle.

E G I N E.

Madame, le voici.

S C E N E II.

LAODICE, ANNIBAL, EGINE,
 AMILCAR.

A N N I B A L.

Puis-je sans me flater,
 Espérer qu'un moment vous voudrez m'écouter?
 Je ne viens point, trop fier de l'espoir qui m'engage,
 De mes tristes soupirs vous présenter l'hommage:
 C'est un secret qu'il faut renfermer dans son cœur,
 Quand on n'a plus de grâce à vanter son ardeur,
 Un soin qui me sied mieux, mais moins cher
 mon ame,

A 3

M'invite en ce moment à vous parler, Madame.
 On attend dans ces lieux un Agent des Romains,
 Et le Roi votre père ignore ses desseins:
 Mais je croi les savoir. Rome me persécute.
 Par moi, Rome autrefois, se vit près de sa chute:
 Ce qu'elle en ressentit & de trouble & d'effroi,
 Dure encor, & lui tient les yeux ouverts sur moi.
 Son pouvoir est peu sûr tant qu'il respire un homme,
 Qui peut apprendre aux Rois à marcher jusqu'à Rome,
 A peine ils m'ont reçu, que la juste frayeur
 M'en écarte aussi-tôt par un Ambassadeur.
 Je puis porter trop loin le succès de leurs armes.
 Voilà ce qui nourrit les prudentes allarmes:
 Et de l'Ambassadeur, peut-être, tout l'emploi
 Est de n'oublier rien pour m'éloigner du Roi.
 Il va même essayer l'impérieux langage,
 Dont, à ses Envoyés, Rome prescrit l'usage.
 Et ce piège grossier, que tend sa vanité,
 Souvent, de plus d'un Roi, surprit la fermeté.
 Quoi qu'il en soit, enfin, trop aimable Princesse,
 Vous possédez du Roi l'estime & la tendresse;
 Et moi, qui vous honnois, je puis avec honneur
 En demander ici l'usage en ma faveur.
 Se soustraire au bienfait d'une ame vertueuse,
 C'est soi-même souvent s'avoir peu généreuse.
 Annibal, destiné pour être votre époux,
 N'aura point à rougir d'avoir compté sur vous;
 Et votre cœur enfin, est assez grand pour croire
 Qu'il est de son devoir d'avoir soin de ma gloire.

L A O D I C E.

Oui, je la soutiendrai; n'en doutez point, Seigneur.
 L'espoir que vous formez, rend justice à mon cœur.
 L'inviolable foi que je vous ai donnée,
 M'associe aux hazards de votre destinée.
 Mais aujourd'hui, Seigneur, je n'en ferois pas moins,
 Quand vous n'auriez point droit de demander mes
 Croyez, à votre tour, que j'ai l'ame trop fière, (soins,
 Pour qu'Annibal envain m'eût fait une prière.
 Mais, Seigneur, Prusias dont vous vous défiez,
 Sera plus vertueux, que vous ne le croyez;
 Et puisqu'avec ma foi vous repâtes la lieuse,

Vos intérêts n'ont pas besoin qu'on les soutienne.

A N N I B A L.

Non, je m'occupe ici de plus nobles projets,
 Et ne vous parle point de mes seuls intérêts.
 Mon nom m'honore assez, Madame; & j'ose dire,
 Qu'au plus avide orgueil ma gloire peut suffire.
 Tout vaincu que je suis, je suis craint du vainqueur.
 Le triomphe n'est pas plus beau que mon malheur.
 Quand je serois réduit au plus obscur asyle,
 J'y serois respectable, & j'y vivrois tranquille.
 Si d'un Roi généreux les soins & l'amitié,
 Le nœud, dont avec vous je dois être lié,
 N'avoient rempli mon cœur de la douce espérance
 Que ce bras fera foi de ma reconnoissance;
 Et que l'heureux époux dont vous avez fait choix,
 Sur de nouveaux sujets établissant vos loix,
 Justifira l'honneur que me fait Laodice,
 En souffrant que ma main à la sienne s'unisse.
 Oui, je voudrois encor par des faits éclatans,
 Réparer entre nous la distance des ans;
 Et de tant de lauriers, orner cette vicillesse,
 Qu'elle effaçât l'éclat que donne la jeunesse:
 Mais mon courage envain médite ces desseins.
 Madame, si le Roi ne résiste aux Romains,
 Je ne vous dirai point que le Sénat, peut-être,
 Deviendra par degrés son Tyran & son Maître;
 Et que, si votre père obéit aujourd'hui,
 Ce Maître ordonnera de vous, comme de lui:
 Qu'on verra quelque jour sa politique injuste,
 Disposer de la main d'une Princesse auguste,
 L'accorder quelquefois, la refuser après,
 Au gré de son caprice, ou de ses intérêts;
 Et d'un lâche allié, trop payer le service,
 En lui livrant enfin la main de Laodice.

L A O D I C E.

Seigneur, quand Annibal arriva dans ces lieux,
 Mon père le reçut comme un présent des Dieux;
 Et sans doute, il connut quel étoit l'avantage
 De pouvoir acquérir des droits sur son courage,
 De se l'approprier, en se liant à vous,
 En vous donnant enfin le nom de mon époux.

Sans la guerre, il auroit conclu notre Hyménée;
 Mais il n'est pas moins sûr, & j'y suis destinée;
 Qu'Annibal juge donc sur les desseins du Roi,
 Si jamais les Romains disposeront de moi:
 Si jamais leur Sénat peut à présent s'attendre
 Que de son fier pouvoir le Roi veuille dépendre.
 Mais je vous laisse. Il vient. Vous pourrez avec lui
 Juger si vous aurez besoin de mon appui.

SCENE III.

PRUSIAS, ANNIBAL, AMILCAR.

PRUSIAS.

ENfin, Flaminius va bientôt nous instruire
 Des motifs importans qui peuvent le conduire.
 Avant la fin du jour, Seigneur, nous l'allons voir;
 Et déjà je m'apprête à l'aller recevoir.

ANNIBAL.

Qu'entens-je? vous, Seigneur?

PRUSIAS.

D'où vient cette surprise?
 Je lui fais un honneur que l'usage autorise.
 J'imite mes pareils.

ANNIBAL.

Et n'êtes-vous pas Roi?

PRUSIAS.

Seigneur, ceux dont je parle ont même rang que moi.

ANNIBAL.

Eh quoi! pour vos pareils, voulez-vous reconnoître
 Des hommes, par abus, appelés Rois sans l'être;
 Des esclaves de Rome, & dont la dignité
 Est l'ouvrage insolent de son autorité;
 Qui du Trône héritiers, n'osent y prendre place,
 Si Rome auparavant n'en a permis l'audace;
 Qui sur ce Trône assis, & le sceptre à la main,
 S'abaissent à l'aspect d'un Citoyen Romain?
 Dès Rois, qui soupçonnés de desobéissance,
 Prouvent, à force d'or, leur honteuse innocence,
 Et que d'un fier Sénat l'ordre souvent fatal,
 Expose en criminels devant son Tribunal,

Mé.

Méprisés des Romains, autant que méprisables?
Voilà ceux, qu'un Monarque appelle ses semblables.
Ces Rois, dont le Sénat, sans armer de soldats,
A de vils Concurrents, ajuge les Etats.
Ces Cliens, en un mot, qu'il punit & protège,
Peuvent, de ses Agens, augmenter le cortège:
Mais, vous, examinez, en voyant ce qu'ils font,
Si vous devez encor imiter ce qu'ils font.

P R U S I A S.

Si ceux, dont nous parlons, vivent dans l'infamie,
S'ils livrent aux Romains, & leur Sceptre & leur vie,
Ce lâche oubli du rang, qu'ils ont reçu des Dieux,
Autant qu'à vous, Seigneur, me paroît odieux.
Mais donner au Sénat quelque marque d'estime,
Rendre à ses Envoyés un honneur légitime;
Je l'avoûrai, Seigneur, j'aurois peine à penser,
Qu'à de honteux égards ce fût se dispenser;
Je crois pouvoir enfin les imiter moi-même,
Et n'en garder pas moins les droits du rang suprême.

A N N I B A L.

Quoi! Seigneur, votre rang n'est pas sacrifié,
En courant au-devant des pas d'un Envoyé?
C'est montrer votre estime, en produire des marques,
Que vous ne croyez pas indignes des Monarques.
L'ai-je bien entendu? De quel œil, dites-moi,
Voyez-vous le Sénat, & qu'est-ce donc qu'un Roi?
Quel discours! Juste Ciel! De quelle fantaisie,
L'ame aujourd'hui des Rois est-elle donc saisie?
Et quel est donc enfin, le charme ou le poison,
Dont Rome semble avoir altéré leur raison!
Cet orgueil, que leur cœur respire sur le Trône,
Au seul nom de Romain, fuit, & les abandonne;
Et d'un commun accord, ces Maîtres des Humains,
Sans s'en appercevoir, respectent les Romains.
O Rois! & ce respect, vous l'appellez estime?
Je ne m'étonne plus, si Rome vous opprime.
Seigneur, connoissez-vous, rompez l'enchantement,
Qui vous fait un devoir de votre abaissement.
Vous réglez; & ce n'est qu'un Agent qui s'avancé.
Au Trône, votre place, attendez sa présence.
Sans vous embarrasser s'il est Scythe ou Romain.

A. 5.

Laif-

Laissez-le jusqu'à vous poursuivre son chemin.
 De quel droit le Sénat pourroit-il donc prétendre
 Des respects, qu'à vous-même il ne voudroit pas rendre?
 Mais que vous dis-je? A Rome à peine un Sénateur
 Daigneroit d'un regard vous accorder l'honneur;
 Et vous appercevant dans une foule obscure,
 Vous seroit un accueil plus choquant qu'une injure.
 De combien cependant êtes-vous au dessus
 De chaque Sénateur?

P R U S I A S.

Seigneur, n'en parlons plus.
 J'avois cru faire un pas d'une moindre importance.
 Mais pendant qu'en ces lieux l'Ambassadeur s'avance,
 Souffrez que je vous quitte, & qu'au moins aujourd'hui
 Des soins moins éclatans m'excusent envers lui. (d'hui,

S C E N E IV.

ANNIBAL, AMILCAR.

A M I L C A R.

Seigneur, nous sommes seuls; oserois-je vous dire,
 Ce que le Ciel, peut-être, en ce moment m'inspire?
 Je connois peu le Roi; mais sa timidité
 Semble vous présager quelque infidélité.
 Non qu'à présent son cœur manque pour vous de zèle,
 Sans doute, il a dessein de vous être fidèle:
 Mais un Prince, à qui Rome imprime du respect,
 De peu de fermeté, doit vous être suspect.
 Ces timides égards vous annoncent un homme,
 Assez foible, Seigneur, pour vous livrer à Rome.
 Qui sait si l'Envoyé, qu'on attend aujourd'hui,
 Ne vient pas, de sa part, vous demander à lui?
 Pendant que de ces lieux la retraite est facile,
 M'en croirez-vous? fuyez un dangereux asyle,
 Et sans attendre ici.

A N N I B A L.

Nomme-moi des Etats,
 Plus sûrs pour Annibal que ceux de Prusias.
 Enseigne-moi des Rois, qui se soient point timides,
 Je

Je les ai trouvés tous, ou lâches, ou perfides.

A M I L C A R.

Il en seroit, peut-être, encor de généreux.
 Mais une autre raison fait vos dégoûts pour eux;
 Et si vous n'espérez d'épouser Laodice,
 Peut-être à quelqu'un d'eux rendriez-vous justice.
 Vous voudrez bien, Seigneur, excuser un discours,
 Que me dicte mon zèle, & le soin de vos jours.

A N N I B A L.

Crois-tu que l'intérêt d'une amoureuse flamme,
 Dans cet égarement, pût entraîner mon âme?
 Penses-tu que ce soit seulement de ce jour
 Que mon cœur ait appris à surmonter l'amour?
 De ses emportemens, j'ai sauvé ma jeunesse:
 J'en pourrai bien encor défendre ma vieillesse.
 Nous tenterions en vain d'empêcher que nos cœurs,
 D'un amour imprévu ne sentent les douceurs.
 Ce sont-là des hazards à qui l'âme est soumise,
 Et dont on peut sans honte éprouver la surprise:
 Mais quel qu'en soit l'attrait, ces douceurs ne sont rien,
 Et ne font de progrès, qu'autant qu'on le veut bien.
 Ce feu, dont on nous dit la violence extrême,
 Ne brûle que le cœur, qui l'allume lui-même.
 Laodice est aimable, & je ne pense pas,
 Qu'avec indifférence on pût voir ses appas;
 L'Hymen doit me donner une épouse si belle;
 Mais la gloire, Amilcar, est plus aimable qu'elle;
 Et jamais Annibal ne pourra s'égarer
 Jusqu'au trouble honteux d'oser les comparer.
 Mais je suis las d'aller mendier un asyle,
 D'affliger mon orgueil d'un opprobre stérile.
 Où conduire mes pas? Va, eroi-moi, mon Destin
 Doit changer dans ces lieux, ou doit y prendre fin.
 Prusias ne peut plus m'abandonner sans crime.
 Il est foible, il est vrai, mais il veut qu'on l'estime.
 Je feins qu'il le mérite; & malgré sa frayeur,
 Sa vanité, du moins, lui tiendra lieu d'honneur.
 S'il en croit les Romains, si le Ciel veut qu'il cède,
 Des crimes de son cœur, le mien fait le remède.
 Sois tranquille, Amilcar, & ne crains rien pour moi;
 Mais venons. Hâtons-nous de rejoindre le Roi;

Ne l'abandonnons point. Il faut même sans cesse,
 Par de nouveaux efforts, combattre sa foiblesse;
 L'irriter contre Rome; & mon unique soin
 Est de me rendre ici son assidu témoin.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

F L A M I N I U S , F L A V I U S.

F L A V I U S.

LE Roi ne paroît point; & j'ai peine à comprendre,
 Seigneur, comment ce Prince ose se faire attendre.
 Et depuis quand les Rois font-ils si peu d'état
 Des Ministres chargés des ordres du Sénat?
 Malgré la Dignité, dont Rome vous honore,
 Prusias à vos yeux ne s'offre point encore?

F L A M I N I U S.

N'accuse point le Roi de ce superbe accueil;
 Un Roi n'en peut avoir imaginé l'orgueil.
 J'y reconnois l'audace & les conseils d'un homme,
 Ennemi déclaré des respects dûs à Rome.
 Le Roi, de son devoir ne seroit point sorti;
 C'est du seul Annibal, que ce trait est parti.
 Prusias, sur la foi des leçons qu'on lui donne,
 Ne croit plus le respect d'usage sur le Trône.
 Annibal, de son rang, exagérant l'honneur,
 Sème avec la fierté la révolte en son cœur.
 Quel que soit le succès qu'Annibal en attende,
 Les Rois résistent peu, quand le Sénat commande.
 Déjà ce fugitif a dû s'apercevoir
 Combien ses volontés ont sur eux de pouvoir.

F L A V I U S.

Seigneur, à ce discours, souffrez que je comprenne,
 Que vous ne venez pas pour le seul Artamène,

Et.

Et que la guerre enfin, que lui fait Prusias,
Est le moindre intérêt qui guide ici vos pas.
En vous suivant, j'en ai soupçonné le mystère;
Mais, Seigneur, jusqu'ici j'ai cru devoir me taire.

F L A M I N I U S.

Déjà mon amitié te l'eût développé,
Sans les soins inquiets dont je suis occupé.
Je t'apprens donc qu'à Rome Annibal doit me suivre;
Et qu'en mes mains il faut que Prusias le livre.
Voilà quel est ici mon véritable emploi;
Sans d'autres intérêts qui ne touchent que moi.

E L A V I U S.

Quoi, vous ?

F L A M I N I U S.

Nous sommes seuls, nous pouvons ne rien feindre.
Annibal n'a que trop montré qu'il est à craindre.
Il fuit, il est vaincu; mais vaincu par des coups,
Que nous devons encor plus au hazard, qu'à nous.
Et s'il n'eût autrefois ralenti son couraige,
Rome étoit en danger d'obéir à Carthage.
Quoique vaincu, les Rois dont il cherche l'appui,
Pourroient bien essayer de se servir de lui;
Et sur ce qu'il a fait, fondant leur espérance,
Avec moins de frayeur, tenter l'indépendance,
Et Rome à les punir auroit un embarras,
Qu'il seroit imprudent de ne s'épargner pas.
Nos Aigles, en un mot, trop fréquemment défaits
Par ce même ennemi qui trouve des retraites,
Qui n'a jamais craint Rome, & qui même la voit
Seulement ce qu'elle est, & non ce qu'on la croit.
Son audace, son nom, & sa haine implacable,
Tout jusqu'à sa défaite est en lui formidable.
Et depuis quelque temps, un bruit court parmi nous,
Qu'il va, de Laodice, être bientôt l'époux.
Ce coup est important: Rome en est allarmée.
Pour le rompre, elle a fait avancer son armée;
Elle exige Annibal; & malgré le mépris,
Que pour les Rois tu fais que le Sénat a pris,
Son orgueil inquiet en fait un sacrifice,
Et livre à mon espoir la main de Laodice.

A. 7.

Le

Le Roi, flaté par-là, peut en oublier mieux
 La valeur d'un dépôt trop suspect en ces lieux,
 Pour effacer l'affront d'un pareil Hyménée,
 Si contraire à la loi que Rome s'est donnée,
 Et je te l'avouérai, d'un Hymen, dont mon cœur
 N'auroit peut-être pu sentir le deshonneur,
 Cette Rome facile accorde à la Princesse
 Le titre, qui pouvoit excuser ma tendresse,
 La fait Romaine enfin. Cependant ne crois pas
 Qu'en faveur de mes feux, j'épargne Prusias.
 Rome emprunte ma voix, & m'ordonne elle-même,
 D'user ici pour lui d'une rigueur extrême:
 Il le faut en effet.

FLAVIUS.

Mais depuis quand, Seigneur,
 Brûlez-vous en secret d'une si tendre ardeur?
 L'aimable Laodice a-t-elle fait connoître
 Qu'elle-même à son tour? . . .

FLAMINIUS.

Prusias va paroître;
 Cessons: mais souviens-toi que l'on doit ignorer
 Ce que ma confiance ose te déclarer.

SCENE II.

PRUSIAS, ANNIBAL, FLAMINIUS,
 FLAVIUS. *Suite du Roi.*

FLAMINIUS.

Rome, qui vous observe, & de qui la clémence
 Vous a fait jusqu'ici grace de la vengeance,
 A commandé, Seigneur, que je vinssé vers vous,
 Vous dire le danger où vous met son courroux.
 Vos armes, chaque jour, & sur mer & sur terre,
 Entre Attaméné & vous renouvellent la guerre.
 Rome la désapprouve, & déjà le Sénat
 Vous en avoit, Seigneur, averti sans éclat.
 Un Romain, de sa part, a dû vous faire entendre
 Quel parti là-dessus vous feriez bien de prendre;
 Qu'il souhaitoit enfin, qu'on eût en pareil cas
 Recours à sa justice, & non à des combats.

Cet

Cet auguste Sénat, qui pour parler en Maître,
 Mais qui donne à regret des preuves qu'il peut l'être,
 Crut que vous épargnant des ordres rigoureux,
 Vous n'attendriez pas qu'il vous dit, je le veux.
 Il le dit aujourd'hui; c'est moi qui vous l'annonce.
 Vous allez vous juger en me faisant réponse.
 Ainsi, quand le pardon vous est encor offert,
 N'oubliez pas qu'un mot vous absoit, ou vous perd.
 Pour écarter de vous tout dessein téméraire,
 Empruntez le secours d'un effroi salutaire:
 Voyez en quel état Rome a mis tous ces Rois,
 Qui d'un coupable orgueil ont écouté la voix.
 Présentez à vos yeux cette foule de Princes,
 Dont les uns vagabonds, chassés de leurs Provinces,
 Les autres gémissans, abandonnés aux fers,
 De son devoir, Seigneur, instruisent l'Univers.
 Voilà pour imposer silence à votre audace,
 Le spectacle qu'il faut que votre esprit se fasse.
 Vous vaincrez Artamène, & vos heureux Destins
 Vont mettre, je le veux, son Sceptre dans vos mains.
 Mais quand vous le tiendrez ce Sceptre, qui vous tente,
 Qu'en ferez-vous, Seigneur, si Rome est mécontente?
 Que ferez-vous du vôtre? & qui vous sauvera
 Des traits vengeurs, dont Rome alors vous poursuivra?
 Restez en paix, réglez, gardez votre Couronne,
 Le Sénat vous la laisse, ou plutôt vous la donne.
 Obtenez la faveur, faites ce qu'il lui plaît,
 Je ne vous connois point de plus grand intérêt.
 Consultez nos amis: ce qu'ils ont de puissance,
 N'est que le prix hétéroux de leur obéissance.
 Quoi qu'il en soit enfin, que votre ambition
 Respecte un Roi qui vit sous sa protection.

P R U S I A S.

Seigneur, quand le Sénat s'abstient de tout langage,
 Qu'il fait à tous les Rois un si sensible outrage,
 Que sans me conseiller le secours de l'effroi,
 Il dirait simplement ce qu'il attend de moi;
 Quand le Sénat enfin, honorerait lui-même
 Ce front, qu'avec éclat distingue un Diadème;
 Croyez-moi, le Sénat & son Ambassadeur,
 N'en parleroient tous deux qu'avec plus de grandeur.

Vous

Vous ne m'étonnez point, Seigneur ; & la menace,
 Fait rarement trembler ceux qui sont à ma place.
 Un Roi, sans s'allarmer d'un procédé si haut,
 Refuse, s'il le peut, accorde, s'il le faut ;
 C'est de ses actions la raison qui décide ;
 Et l'outrage jamais ne le rend plus timide.
 Artamène, avec moi, Seigneur, fit un traité,
 Qui, de sa part encor, n'est pas exécuté ;
 Et quand je l'en pressois, j'appris que son Armée,
 Pour venir me surprendre, étoit déjà formée.
 Son perfide dessein alors m'étant connu,
 J'ai rassemblé la mienne, & je l'ai prévenu.
 Le Senat pourroit-il approuver l'injustice,
 Et d'une lâcheté veut-il être complice ?
 Son pouvoir n'est-il pas guidé par la raison ?
 Vos Alliés ont-ils le droit de trahison ?
 Et lorsque je suis prêt d'en être la victime,
 M'en défendre, Seigneur, est-ce commettre un crime ?

FLAMINIUS.

Pourquoi nous déguiser ce que vous avez fait ?
 A ce traité, vous-même, avez-vous satisfait ?
 Et pourquoi d'Artamène accuser la conduite,
 Seigneur, si de la vôtre elle n'est que la suite ?
 Vous avez fait la Paix. Pourquoi, dans vos Etats,
 Avez vous conservé, même accru vos Soldats ?
 Prétendez-vous, malgré cette paix solennelle,
 Lui laisser soupçonner qu'elle étoit infidelle,
 Et l'engager à prendre une précaution,
 Qui servit de prétexte à votre ambition ?
 Mais le Senat a vu votre coupable ruse,
 Et ne recevra point une frivole excuse.
 Quels que soient vos motifs, je ne viens en ces lieux,
 Que pour vous avertir qu'ils lui sont odieux.
 Songez-y ; mais sur-tout tâchez de vous défendre
 Du poison des conseils dont on veut vous surprendre.

ANNIBAL.

S'il écoute les miens, ou s'il prend les meilleurs,
 Rome ira proposer son esclavage ailleurs.
 Prusias indigné, poursuivra la conquête,
 Qu'à lui livrer bientôt la victoire s'apprête.
 Ces conseils ne sont pas plus dangereux pour lui.

Que

Que pour ce fier Sénat, qui l'insulte aujourd'hui.
Si le Roi contre lui veut en faire l'épreuve,
Moi, qui vous parle, moi, je m'engage à la preuve.

FLAMINIUS.

Le projet est hardi. Cependant votre état
Promet déjà beaucoup en faveur du Sénat ;
Et votre orgueil réduit à chercher un asyle,
Fournit à Prusias un espoir bien fragile.

ANNIBAL.

Non, non, Flaminius, vous vous entendez mal
A vanter le Sénat aux dépens d'Annibal ;
Cet état où je suis, rappelle une mariée,
Dont votre Rome auroit à rougir la première.
Ne vous souvient-il plus du temps, où dans mes mains,
La victoire avoit mis le destin des Romains ?
Retracez-vous ce temps, où par moi l'Italie,
D'épouvante, d'horreur & de sang fut remplie.
Laissons de vains discours, dont le faste menteur,
De ma chute, aux Romains, l'emble donner l'honneur ;
Dites, Flaminius, quelle fut leur ressource ?
Parlez, quelqu'un de vous arrêta-t-il ma course ?
Sans l'imprudent repos que mon bras s'est permis,
Romains, vous n'auriez plus d'amis, ni d'ennemis.
De ce peuple insolent, qui veut qu'on obéisse,
Le fer & l'esclavage alloient faire justice ;
Et les Rois, que soumet sa superbe amitié,
En verroient à présent le reste avec pitié.
O Rome ! tes destins ont pris une autre face.
Ma lenteur, ou plutôt mon mépris te fit grace.
Négligeant des progrès, qui me sembloient trop sûrs ;
Je laissai respirer ton peuple dans mes murs.
Il échappa depuis ; & ma seule imprudence,
Des Romains abattus, releva l'espérance.
Mais ces fiers Citoyens, que je n'accablai pas,
Ne sont point assez vains pour mépriser mon bras ;
Et si Flaminius vouloit parler sans feindre,
Il diroit qu'on m'honore encor jusqu'à me craindre.
En effet, si le Roi profite du séjour
Que les Dieux ont permis que je fisse en sa Cour,
S'il ose pour lui-même employer mon courage,
Je n'en demande pas à ces Dieux davantage.

Le Sénat, qui d'un autre, est aujourd'hui l'appui,
 Pourra voir arriver le danger jusqu'à lui.
 Je sai me corriger; il fera difficile
 De me réduire alors à chercher un asyle.

FLAMINIUS.

Ce qu'Annibal appelle imprudence & lenteur,
 S'appelleroit effroi, s'il nous ouvroit son cœur.
 Du moins, cette lenteur & cette négligence,
 Eurent avec l'effroi beaucoup de ressemblance;
 Et l'aspect de nos murs si remplis de Héros,
 Put bien vous conseiller le parti du repos.
 Vous vous corrigerez? Et pourquoi dans l'Afrique,
 N'avez-vous donc pas mis tout votre art en pratique?
 Seroit-ce qu'il manquoit à votre instruction,
 La honte d'être encor vaincu par Scipion?
 Rome, il est vrai, vous vit gagner quelque victoire,
 Et vous avez raison, quand vous en faites gloire.
 Mais ce sont vos exploits qui doivent effrayer
 Tous les Rois, dont l'audace osera s'y fier.
 Rome, vous le savez, en cent lieux de la Terre,
 Avoit à soutenir le fardeau de la guerre.
 L'Univers attentif, crut la voir en danger,
 Douta que ses efforts pussent l'en dégager.
 L'Univers se trompoit. Le Ciel, pour le convaincre,
 Qu'on ne devoit jamais espérer de la vaincre,
 Voulut, jusqu'à ses murs, vous ouvrir un chemin,
 Pour qu'on la crût encor plus proche de sa fin;
 Et que la Terre après, détrompée & surprise,
 Apprit à l'avenir à nous être soumise.

ANNIBAL.

A tant de vains discours, je vois votre embarras;
 Et si vous m'en croyez, vous ne poursuivrez pas.
 Rome alloit succomber: son vainqueur la néglige;
 Elle en a profité; voilà tout le prodige.
 Tout le reste est chimère, ou pure vanité,
 Qui deshonne Rome & toute sa fierté.

FLAMINIUS.

Rome, de vos mépris auroit tort de se plaindre.
 Tout est indifférent de qui n'est plus à craindre.

ANNIBAL.

Arrêtez, & cessez d'insultér au malheur

D'un

D'un homme, qu'autrefois Rome a vu son vainqueur,
 Et quoique sa fortune ait surmonté la mienne,
 Les grands coups qu'Annibal a portés à la sienne,
 Doivent du moins apprendre aux Romains généreux,
 Qu'il a bien mérité d'être respecté d'eux.
 Je fors; je ne saurois m'empêcher de répondre
 A des discours qu'il est trop aisé de confondre.

S C E N E III.

PRUSIAS, FLAMINIUS, HIERON.

FLAMINIUS.

Seigneur, il me paroît qu'il n'étoit pas besoin
 Que, de notre entretien, Annibal fût témoin;
 Et vous pouviez, sans lui, faire votre réponse
 Aux ordres, que par moi, le Sénat vous annonce,
 J'en ai, qui de si près touchent cet ennemi,
 Que je n'ai pu, Seigneur, m'expliquer qu'à demi.

PRUSIAS.

Lui! vous me surprenez, Seigneur, de quelle crainte
 Rome, qui vous envoie, est-elle donc atteinte?

FLAMINIUS.

Rome ne le craint point, Seigneur: mais sa pitié
 Travaille à vous sauver de son inimitié.
 Rome ne le craint point, vous dis-je, mais l'audace
 Ne lui plaît point dans ceux qui tiennent votre place.
 Elle veut que les Rois soient soumis au devoir,
 Que leur a, dès long-temps, imposé son pouvoir.
 Ce devoir est, Seigneur, de n'oser entreprendre
 Ce qu'ils n'ignorent pas qu'elle pourroit défendre;
 De n'oublier jamais que ses intentions
 Doivent, à la rigueur, régler leurs actions;
 Et de se regarder comme dépositaires
 D'un pouvoir qu'ils n'ont plus dès qu'ils sont téméraires.
 Voilà votre devoir, & vous l'observez mal, (res:
 Quand vous osez chez vous recevoir Annibal.
 Rome, qui tient ici ce sévère langage,
 N'a point dessein, Seigneur, de vous faire un outrage;
 Et si ses fiers avis offensent votre cœur,
 Vous pouvez lui répondre avec plus de hauteur.

Cette Rome s'explique en Maitresse du Monde;
 Si sur un titre égal votre audace se fonde,
 Si vous êtes enfin, à l'abri de ses coups,
 Vous pouvez lui parler, comme elle parle à vous.
 Mais s'il est vrai, Seigneur, que vous dépendiez d'elle,
 Si, lorsqu'elle voudra, votre Trône chancelle,
 Et pour dire encor plus, si ce que Rome veut,
 Cette Rome absolue, en même temps le peut:
 Que son droit soit injuste, ou qu'il soit équitable,
 Qu'importe, c'est aux Dieux que Rome en est comptable.
 Le foible, s'il croit le juge du plus fort, (ble.
 Aura toujours raison, & l'autre toujours tort.
 Annibal est chez vous, Rome en est courroucée,
 Pouvez-vous là-dessus ignorer sa pensée?
 Est-ce donc imprudence? ou, n'avez-vous point su
 Ce qu'elle envoya dire aux Rois qui l'ont reçu?

P R U S I A S.

Seigneur, de vos discours l'excessive licence
 Semble vouloir ici tenter ma patience.
 Je sens des mouvemens, qui vous font des conseils,
 De ne jamais chez eux mépriser mes pareils.
 Les Rois, dans le haut rang ou le Ciel les fait naître,
 Ont souvent des Vainqueurs, & n'ont jamais de Maitre.
 Et sans en appeler à l'équité des Dieux,
 Leur courroux peut juger de vos droits odieux.
 J'honore le Senat; mais malgré sa menace,
 Je me dispenserai d'excuser mon audace.
 Je crois pouvoir enfin recevoir qui me plaît,
 Et pouvoir ignorer quel est votre intérêt.
 J'avourai cependant, puisque Rome est puissante,
 Qu'il est avantageux de la rendre contente.
 Expliquez-vous, Seigneur; & voyons si je puis
 Faire ce qu'elle exige, étant ce que je suis.
 Mais retranchez ces mots d'ordre, de dépendance,
 Qui ne m'invitent pas à plus d'obéissance.

F L A M I N I U S.

Eh bien! daignez souffrir un avis important;
 Je demande Annibal, & le Sénat l'attend.

P R U S I A S.

Annibal!

F L A

F L A M I N I U S.

Oui, ma charge est de vous en instruire.
 Mais, Seigneur, écoutez ce qui me reste à dire.
 Rome, pour Laodice, a fait choix d'un époux;
 Et c'est un choix, Seigneur, avantageux pour vous.

P R U S I A S.

Lui nommer un époux! Je puis l'avoir promise.

F L A M I N I U S.

En ce cas, du Sénat, avouez l'entremise;
 Après un tel aveu, je pense qu'aucun Roi
 Ne vous reprochera d'avoir manqué de foi.
 Mais agréez, Seigneur, que l'aimable Princesse
 Sache par moi, que Rome à son sort s'intéresse.
 Que sur ce même choix interrogeant son cœur,
 Moi-même.....,

P R U S I A S.

Vous pouvez l'en avertir, Seigneur.
 J'admire ici les soins, que Rome prend pour elle,
 Et de son amitié l'entreprise est nouvelle.
 Ma fille en peut résoudre, & je vais consulter
 Ce que pour Annibal je dois exécuter.

S C E N E I V.

P R U S I A S , H I E' R O N.

H I E' R O N.

Rome, de vos desseins, est sans doute informée.

P R U S I A S.

Et tu peux ajouter qu'elle en est allarmée.

H I E' R O N.

Observez donc aussi, Seigneur, que son courroux
 En est en même temps plus terrible pour vous.

P R U S I A S.

Mais as-tu bien conçu quelle est la perfidie,
 Dont cette Rome veut que je souille ma vie?
 Ce Guerrier, qu'il faudroit lui livrer en ce jour,
 Ne souhaitoit de moi qu'un asyle en ma Cour.
 Ces sermens que j'ai faits de lui donner ma fille,
 De rendre sa valeur l'appui de ma famille,
 De confondre à jamais son sort avec le mien;

J

Je suis l'auteur de tout, il ne demandoit rien.
 Ce Héros, qui se fie à ces marques d'estime,
 S'attend-il que mon cœur achève par un crime ?
 Le Sénat, qui travaille à séduire ce cœur,
 En profitant du coup, il en auroit horreur.

M I E' R O N.

Non, de trop de vertu, votre esprit le soupçonne ;
 Et ce n'est pas ainsi que ce Sénat raisonne.
 Ne vous y trompez pas, sa superbe fierté
 Vous presse d'un devoir, non d'une lâcheté.
 Vous vous croiriez perfide, il vous croiroit fidèle,
 Puisque lui résistez, c'est se montrer rebelle.
 D'ailleurs, cette action dont vous avez horreur,
 Le péril du refus en ôte la noirceur ;
 Pensez-vous en effet, que vous devez en croire
 Les dangereux conseils d'une fatale gloire ?
 Et ces Princes, Seigneur, sont-ils donc généreux,
 Qui le sont en risquant tout un peuple avec eux ;
 Qui sacrifiant tout à l'affreuse foiblesse,
 D'accomplir sans égard une juste promesse,
 Egorgent par scrupule un monde de Sujets,
 Et ne gardent leur foi qu'à force de forfaits ?

P R U S I A S.

Ah ! lorsqu'à ce Héros, j'ai promis Laodice,
 J'ai cru qu'à mes Sujets, c'étoit rendre un service.
 Tu sais que souvent Rome a contraint nos Etats
 De servir ses desseins, de fournir des Soldats ?
 J'ai donc cru qu'en donnant retraite à ce grand
 Sa valeur gêneroit l'insolence de Rome ; (Homme,
 Que ce Guerrier chez moi pourroit l'épouvanter ;
 Que ce qu'elle en connoît, m'en feroit respecter.
 Je me trompois : & c'est son épouvante même,
 Qui me plonge aujourd'hui dans un péril extrême !
 Mais n'importe, Hétoñ, Rome a beau menacer,
 A rompre mes sermens, rien ne doit me forcer ;
 Et du moins, essayons ce qu'en cette occurrence
 Peut produire pour moi la ferme résistance.
 La menace n'est rien, ce n'est pas ce qui nuit.
 Mais pour prendre un parti, voyons ce qui la suit.

Fin du second Acte.

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

L A O D I C E , E G I N E .

L A O D I C E .

Oui, ce Flaminius dont je crus être aimée,
Et dont je me repens d'avoir été charmée,
Egine, il doit me voir, pour me faire accepter
Je ne sai quel époux, qu'il vient me présenter.
L'ingrat! Je le craignois; à présent quand j'y pense,
Je ne sai point encor si c'est indifférence;
Mais enfin le panchant qui me surprit pour lui,
Me semble, grace au Ciel, expirer aujourd'hui.

E G I N E .

Quand il vous aimeroit, eh? quel espoir, Madame,
Oseroit en ce jour se permettre votre ame?
Il faudroit l'oublier.

L A O D I C E .

Hélas! depuis le jour,
Que pour Flaminius je sentis de l'amour,
Mon cœur tâcha du moins de se rendre le maître
De cet amour qu'il plut au sort d'y faire naître.
Mais d'un tel ennemi penfes-tu que le cœur
Puisse avec fermeté vouloir être vainqueur?
Il croit autant qu'il peut, il combat, il s'efforce;
Mais il a peur de vaincre, & veut manquer de force;
Et souvent sa défaite a pour lui tant d'appas,
Que pour aimer sans trouble, il feint de n'aimer pas.
Ce cœur, à la faveur de sa propre imposture,
Se délivre du soin de guérir sa blessure.
C'est ainsi que le mien nourrissoit un amour,
Qui s'acrut sur la foi d'un apparent retour.
Oh! d'un retour trompeur, apparence flatteuse!
Ce fut toi, qui nourris une flamme honteuse.
Mais que dis-je? Ah! plutôt ne la rappellons plus;
Sans crainte & sans espoir voyons Flaminius.

E G I N E .

Contraignez-vous. Il vient.

S C E N E

SCENE II.

LAODICE, FLAMINIUS, EGINE.

FLAMINIUS *à part.*

Quelle grace nouvelle
A mes regards surpris, la rend encor plus belle!

(haut.)

Madame, le Sénat en m'envoyant au Roi,
N'a point, à lui parler, limité mon emploi.
Rome, à qui la vertu fut toujours respectable,
Envers vous aujourd'hui croit la sienne comptable
D'un témoignage ardent, dont l'éclat mette au jour
Ce qu'elle a pour le vôtre, & d'estime & d'amour.
Je n'ose ici mêler mes respects, ni mon zèle,
Avec les sentimens, que j'explique pour elle.
Non; c'est Rome qui parle, & malgré la grandeur
Que me prête le nom de son Ambassadeur,
Quoiqu'enfin le Sénat n'ait consacré ce titre
Qu'à s'annoncer des Rois, & le juge & l'arbitre,
Il a cru que le soin d'honorer la vertu,
Ornoit la dignité, dont il m'a revêtu.
Madame, en sa faveur, que votre ame indulgente,
Fasse grace à l'époux que sa main vous présente,
Celui qu'il a choisi. . . .

LAODICE.

Non, n'allez pas plus loin.
Ne dites pas son nom; il n'en est pas besoin.
Je dois beaucoup aux soins, où le Sénat s'engage,
Mais je n'ai pas, Seigneur, dessein d'en faire usage.
Cependant vous dirai-je ici mon sentiment
Sur l'estime de Rome, & son empressement?
Par où, s'il ne s'y mêle un peu de politique,
Ai-je l'honneur de plaire à votre république?
Mes paisibles vertus ne valent pas, Seigneur,
Que le Sénat s'emporte à cet excès d'honneur.
Je n'aurois jamais cru qu'il vît comme un prodige
Des vertus, où mon rang, où mon sexe m'oblige.

Quoi!

Quoi ! le Ciel, de ses dons prodigue aux seuls Romains,
 En prive-t-il le cœur du reste des Humains ?
 Et nous a-t-il fait naître avec tant d'infortune,
 Qu'il faille nous louer d'une vertu commune ?
 Si tel est notre sort, du-moins, épargnez-nous
 L'honneur humiliant d'être admirés de vous.
 Quoi qu'il en soit enfin, dans la peur d'être ingrata,
 Je rends grace au Sénat, & son zèle me flatte.
 Bien plus, Seigneur, je voi d'un œil reconnoissant
 Le choix de cet époux, dont il me fait présent.
 C'est en dire beaucoup, une telle entreprise
 De trop de liberté pourroit être reprise ;
 Mais je me rends justice, & ne puis soupçonner
 Qu'il ait de mon destin cru pouvoir ordonner.
 Non, son zèle a tout fait, & ce zèle l'excuse :
 Mais, Seigneur, il en prend un espoir qui l'abuse ;
 Et c'est trop, entre nous, présumer des effets
 Que produiront sur moi ses soins, & ses bienfaits,
 S'il pense que mon cœur, par un excès de joie,
 Va se sacrifier aux honneurs qu'il m'envoie.
 Non ; aux droits de mon rang ce cœur accoutumé,
 Est trop fait aux honneurs pour en être charmé.
 D'ailleurs, je deviendrois le partage d'un homme,
 Qui va, pour m'obtenir, me demander à Rome.
 Ou qui, choisi par elle, a le cœur assez bas,
 Pour n'oser déclarer qu'il ne me choisit pas,
 Qui n'a ni mon aveu, ni celui de mon père.
 Non, il est, quel qu'il soit, indigne de me plaire.

F L A M I N I U S.

Qui n'a point votre aveu, Madame ? Ah ! cet époux
 Vous aime, & ne veut être agréé que de vous.
 Quand les Dieux, le Sénat, & le Roi votre père,
 Hâteroient en ce jour une union si chère,
 Si vous ne confirmez leurs favorables vœux,
 Il vous aimeroit trop pour vouloir être heureux.
 Un feu moins généreux seroit-il votre ouvrage ?
 Pensez-vous qu'un Amant que Laodice engage,
 Pût à tant de révolte encourager son cœur,
 Qu'il voulût, malgré vous, usurper son bonheur ?
 Ah ! dans celui que Rome aujourd'hui vous présente,
 Ne voyez qu'une ardeur timide, obéissante,

Fidèle ; & qui bravant l'injure des refus,
 Durera : mais s'il faut , ne se produira plus.
 Perdez donc les soupçons qui vous avoient aigrie ,
 Arbitre de l'Amant dont vous êtes chérie ,
 Que le courroux du moins n'ait dans ce même instant,
 Nulle part dangereuse à l'arrêt qu'il attend.
 Je vous ai sû son nom ; mais mon récit peut-être ,
 Et le vif intérêt que j'ai laissé paroître ,
 Sans en expliquer plus , vous instruisent assez.

L A O D I C E.

Quoi, Seigneur! vous seriez... Mais que dis-je? Cessez,
 Et n'éclaircissez point ce que j'ignore encore.
 J'entens qu'on me recherche, & que Rome m'honore :
 Le reste est un secret où je ne dois rien voir.

F L A M I N I U S.

Vous m'entendez assez pour m'ôter tout espoir.
 Il faut vous l'avouer. Je vous ai trop aimée,
 Et pour dire encor plus, toujours trop estimée,
 Pour me laisser surprendre à la cruelle erreur
 De supposer quelqu'un digne de votre cœur.
 Il est vrai qu'à nos vœux, le Ciel souvent propice,
 Pouvoit en ma faveur disposer Laodice :
 Mais après vos refus qui ne m'ont point surpris,
 Je ne m'attendois pas encor à des mépris ;
 Ni que vous feignissiez de ne pas reconnoître
 L'infortuné penchant que vous avez vu naître.

L A O D I C E.

Un pareil entretien a duré trop long-temps,
 Seigneur ; je plains des feux si tendres, si constans :
 Je voudrois que pour eux le sort plus favorable,
 Eût destiné mon cœur à leur être équitable.
 Mais je ne puis, Seigneur ; & des liens si doux,
 Quand je les aimerois, ne sont point faits pour nous.
 Oubliez-vous quel rang nous tenons l'un & l'autre ?
 Vous rougiriez du mien, je rougierois du vôtre.

F L A M I N I U S.

Qu'entens-je ? Moi, Madame ! oser m'estimer plus.
 N'êtes-vous pas Romaine avec tant de vertus ?
 Ah ! pourvu que ce cœur partageât ma tendresse....

L A O D I C E.

Non, Seigneur, c'est en vain que le vôtre m'en presse ;
 Et

Et quand même l'Amour nous uniroit tous deux....

FLAMINIUS.

Achievez. Qui pourroit m'empêcher d'être heureux?
Vous auroit-on promise ? Et le Roi votre père,
Auroit-il ?

L A O D I C E.

N'accusez nulle cause étrangère.

Je ne puis vous aimer, Seigneur; & vos soupçons,
Ne doivent point ailleurs en chercher les raisons.

S C E N E III.

FLAMINIUS *seul.*

ENfin, elle me fuit, & Rome méprisée,
A permettre mes feux s'est en vain abaissée.
Et moi, je l'aime encor après tant de refus,
Ou plutôt je sens bien que je l'aime encor plus.
Mais cependant, pourquoi s'est elle interrompue ?
Quel secret alloit-elle exposer à ma vue ?
Et quand un même amour nous uniroit tous deux :..
Où tendoit ce discours qu'elle a laissé douteux ?
Auroit-on fait à Rome un rapport trop fidelle ?
Seroit-ce qu'Annibal est destiné pour elle ?
Et que, sans cet hymen, je pourrois espérer....
Mais à quel piège ici vais-je encor me livrer ? (se)
N'importe, instruisons-nous, le cœur plein de tendresse.
M'appartient-il d'oser combattre une foiblesse ?
Le Roi vient; & je vois Annibal avec lui.
Sachons ce que je puis en attendre aujourd'hui.

S C E N E IV.

PRUSIAS, ANNIBAL, FLAMINIUS.

PRUSIAS.

J'ignorois qu'en ces lieux.....

FLAMINIUS.

Non, avant que j'écoute,
Répondez moi, de grace, & tirez-moi de doute.
L'hymen de votre fille est aujourd'hui certain.

A quel heureux époux destinez-vous sa main ?

PRUSIAS.

Que dites-vous, Seigneur ?

FLAMINIUS.

Est-ce donc un mystère ?

PRUSIAS.

Ce que vous exigez ne regarde qu'un père.

FLAMINIUS.

Rome y prend intérêt, je vous l'ai déjà dit ;
Et je croi qu'avec vous cet intérêt suffit.

PRUSIAS.

Quelqu'intérêt, Seigneur, que votre Rome y prenne,
Est-il juste après tout que sa bonté me gêne ?

FLAMINIUS.

Abrégeons ces discours Répondez, Prusias ;
Quel est donc cet époux que vous ne nommez pas ?

PRUSIAS.

Plus d'un Prince, Seigneur, demande Laodice.
Mais, qu'importe au Sénat que je l'en avertisse,
Puisqu'avec aucun d'eux je ne suis engagé ?

ANNIBAL.

De qui dépendez-vous, pour être interrogé ?

FLAMINIUS.

Et vous qui répondez, instruisez-moi de grace,
Est-ce à vous qu'on m'envoie ? Est-ce ici votre place ?
Qu'y faites-vous enfin ?

ANNIBAL.

J'y viens défendre un Roi
Dont le cœur généreux s'est signalé pour moi ;
D'un Roi, dont Annibal embrasse la fortune,
Et qu'avec trop d'excès votre orgueil importune :
Je blesse ici vos yeux, dites-vous ; je le croi,
Mais j'y suis à bon titre, & comme ami du Roi.
Si ce n'est pas assez pour y pouvoir paroître,
Je suis donc son Ministre, & je le fais mon Maître.

FLAMINIUS.

Dût il de votre fille être bientôt l'époux,
Pourroit-il de son sort se montrer plus jaloux !
Qu'en dites vous, Seigneur ?

PRUSIAS.

Il me marque son zèle,
Et

Et vous dit ce qu'inspire une amitié fidèle.

A N N I B A L

Instruisez le Sénat, rendez-lui la frayeur,
Que son Agent voudroit jeter dans votre cœur.
Déclarez avec qui votre foi vous engage.
J'en répons, cet aveu vaudra bien un outrage.

F L A M I N I U S.

Qui doit donc épouser Laodice ?

A N N I B A L.

C'est moi.

F L A M I N I U S.

Annibal !

A N N I B A L.

Oui, c'est lui qui défendra le Roi ;
Et puisque sa bonté m'accorde Laodice,
Puisque de sa révolte Annibal est complice,
Le parti le meilleur pour Rome est désormais
De laisser ce rebelle & son complice en paix.

(à Prusias)

Seigneur, vous avez vu qu'il étoit nécessaire
De finir par l'aveu que je viens de lui faire,
Et vous devez juger par son empressement,
Que Rome a des soupçons de notre engagement.
J'ose dire encor plus. L'intérêt d'Artamène
Ne sert que de prétexte au motif qui l'amène,
Et sans m'estimer trop, j'assûrerai, Seigneur,
Que vous n'eussiez point vu, sans moi, d'Ambassadeur,
Que Rome craint de voir conclure une hymenée,
Qui m'attache à jamais à votre destinée ;
Qui me remet encor les armes à la main,
Qui de Rome peut-être expose le destin ;
Qui contre elle du-moins fait revivre un courage,
Dont jamais son orgueil n'oubliera le ravage.
Cette Rome, il est vrai, ne parle point de moi,
Mais ses précautions trahissent son effroi.
Oui, les soins qu'elle prend du sort de Laodice,
D'un orgueil allarmé, vous montrent l'artifice.
Son Sénat en bienfaits seroit moins libéral,
S'il ne s'agissoit pas d'écarter Annibal,
En vous développant sa timide prudence :
Ce n'est pas que, saisi de quelque défiance,

Je veuille encourager votre honneur étonné,
 A confirmer l'espoir que vous m'avez donné :
 Non, je mériterois une amitié parjure,
 Si j'osois un moment vous faire cette injure.
 Et que pourriez-vous craindre en gardant votre foi ?
 Est-ce d'être vaincu ? De cesser d'être Roi ?
 Si vous n'exercez pas les droits du rang suprême,
 Si vous portez des fers avec un Diadème,
 Et si de vos enfans vous ne disposez pas,
 Vous ne pouvez rien perdre, en perdant vos Etats.
 Mais vous les défendez : & j'ose encor vous dire,
 Qu'un Prince, à qui le Ciel a commis un Empire,
 Pour qui cent mille bras peuvent se réunir,
 Doit braver les Romains, les vaincre, & les punir.

FLAMINIUS.

Annibal est vaincu ; je laisse à sa colère
 Le foible amusement d'une vaine chimère.
 Epuisez votre adresse à tromper Prusias,
 Pressez ; Rome commande, & ne dispute pas ;
 Et ce n'est qu'en faisant éclater sa vengeance,
 Qu'il lui sied de donner des preuves de puissance.
 Le refus d'obéir à ses augustes loix,
 N'intéresse point Rome, & n'est fatal qu'aux Rois.
 C'est donc à Prusias, à qui seul il importe
 De se rendre docile aux ordres que j'apporte.
 Poursuivez vos discours ; je n'y répondrai rien.
 Mais laissez nous : après un moment d'entretien,
 Je vous cède l'honneur d'une vaine querelle,
 Et je dois de mon temps un compte plus fidelle.

ANNIBAL.

Oui, je vais m'éloigner : mais prouvez-lui, Seigneur,
 Qu'il ne rend pas ici justice à votre cœur.

SCENE V.

FLAMINIUS, PRUSIAS.

FLAMINIUS.

Gardez-vous d'écouter une audace frivole,
 Par qui son désespoir follement se console.
 Ne vous y trompez pas, Seigneur, Rome aujourd'hui
 Vous

Vous demande Annibal, sans en vouloir à lui.
 Elle avoit défendu qu'on lui donnât retraite;
 Non qu'elle eût, comme il dit, une frayeur secrète.
 Mais il ne convient pas qu'aucun Roi parmi vous,
 Fasse grace aux vaincus, que proscriit son courroux.
 Apaisez-la, Seigneur : une nombreuse Armée
 Pour venir vous surprendre a dû s'être formée;
 Elle attend vos refus pour fondre en vos Etats,
 L'orgueilleux Annibal ne les sauvera pas.
 Vous, de son désespoir instrument & ministre,
 Qui n'en pénétrez pas le mystère sinistre;
 Vous, qu'il abuse enfin; vous, par qui son orgueil
 Se cherche, en vous perdant, un éclatant écueil,
 Vous périrez; Seigneur; & bientôt Artamène
 Aidé de son côté des Troupes qu'on lui mène,
 Dépouillera ce front de ce bandeau Royal,
 Confié sans prudence aux fureurs d'Annibal.
 Annonçant du Sénat la volonté suprême,
 J'ai parlé jusqu'ici comme il parle lui-même,
 J'ai dû de son langage observer la rigueur,
 Je l'ai fait; mais jugez s'il en coûte à mon cœur.
 Connoissez-le, Seigneur; Laodice m'est chère,
 Il doit m'être bien dur de menacer son père.
 Oui, vous voyez l'époux proposé dans ce jour,
 Et dont Rome n'a pas désapprouvé l'amour.
 Je ne vous dirai point ce que pourroit attendre
 Un Roi qui choisiroit Flaminius pour gendre,
 Pensez-y; mon amour ne vous fait point de loi,
 Et vous ne risquez rien, ne refusant que moi;
 Mon ame à vous servir n'en sera pas moins prête:
 Mais par reconnoissance, épargnez votre tête.
 Oui, malgré vos refus, & malgré ma douleur,
 Je vous promets des soins d'une éternelle ardeur.
 A présent trop frappé des malheurs que j'annonce,
 Peut-être auriez vous peine à me faire réponse.
 Songez-y; mais sachez qu'après cet entretien,
 Je pars, si dans ce jour vous ne résolvez rien.

SCENE VI.

PRUSIAS *seul.*

[L aime Laodice ! Imprudente promesse,
 Ah ! sans toi, quel appui m'assûroit sa tendresse ?
 Dois-je vous immoler le sang de mes Sujets,
 Crimens qui l'exposez, & que l'orgueil a faits ?
 Toi, dont j'admirai trop la fortune passée,
 Auras-tu vaincre mieux ceux qui l'ont renversée ?
 Abattu sous le faix de l'âge & du malheur,
 Quel fruit espères-tu d'une infirme valeur ?
 Tristes réflexions qu'il n'est plus temps de faire.
 Quand je me suis perdu, la sagesse m'éclaire :
 La lumière importune, en ce fatal moment,
 N'est plus une ressource, & n'est qu'un châtement.
 En vain s'ouvre à mes yeux un affreux précipice ;
 Si je ne suis un traître, il faut que j'y périsse.
 Deux partis encor à mon choix sont offerts,
 Ou puis vivre en infâme, ou mourir dans les fers.
 J'ai choisi, mon cœur. Mais quoi, tu crains la servitude,
 Tu n'es déjà qu'un lâche à ton incertitude !
 Fais ne puis-je après tout balancer sur le choix ?
 Un pitoyable honneur, examinons tes droits.
 Annibal a ma foi, faut-il que je la tienne,
 Assûré de ma perte, & certain de la sienne ?
 Quel projet insensé ! La raison & les Dieux
 Le font-ils un devoir d'un transport furieux ?
 O Ciel ! J'aurois peut-être au gré d'une chimère,
 Sacrifié mon Peuple & conclu sa misère.
 Un ridicule honneur, tu m'as en vain pressé ;
 Ce peuple t'échappe, & ton charme a cessé.
 Le parti que je prends, dût-il même être infâme,
 Sujets, pour vous sauver, j'en accepte le blâme.
 Il faudra donc, grands Dieux ! que mes sermens soient
 Vains,
 Et je vais donc livrer Annibal aux Romains ?
 L'exposer aux affronts que Rome lui destine ?
 Ah ! ne vaut-il pas mieux rétoudre ma ruine ?
 Que dis-je ! mon malheur est-il donc sans retour ?
 Non, de Flaminius sollicitons l'amour.

Mais.

Mais Annibal revient , & son ame inquiette
 Peut-être a pressenti ce que Rome projette.
 Dissimulons,

S C E N E V I I .

F R U S I A S , A N N I B A L .

A N N I B A L .

J' Ai vu sortir l' Ambassadeur.
 De quels ordres encor s' agissoit-il , Seigneur ?
 Sans-doute il aura fait des menaces nouvelles.
 Son Sénat

F R U S I A S .

Il vouloit terminer vos querelles :
 Mais il ne m' a tenu que les mêmes discours,
 Dont vos longs différends interrompoient le cours.
 Il demande la paix ; & m' a parlé sans cesse
 De l' intérêt que Rome a pris à la Princesse.
 Il la verra peut-être ; & je vais de ce pas ,
 D' un pareil entretien , prévenir l' embarras .

S C E N E V I I I .

A N N I B A L *seul.*

I L fuit ; je l' ai surpris dans une inquiétude
 Dont il ne me dit rien , qu' il cache avec étude .
 Observons tout , la mort n' est pas ce que je crains ;
 Mais j' avois espéré de punir les Romains ;
 Le succès étoit sûr , si ce Prince timide ,
 Prend mon expérience , ou ma haine pour guide .
 Rome , quoi qu' il en soit , j' attendrai que les Dieux
 Sur son sort & le mien , s' expliquent encor mieux .

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LAODICE *seule.*

Quel agréable espoir vient me luire en ce jour !
 Le Roi, de mon Amant, approuve donc l'amour ! !
 Auteur de mes sermens, il les romproit lui-même,
 Et je pourrois sans crime épouser ce que j'aime ?
 Sans crime ! Ah ! c'en est un, que d'avoir souhaité
 Que mon père m'ordonne une infidélité.
 Abjure tes souhaits, mon cœur ; qu'il te souviene
 Que c'est faire des vœux pour sa honte & la mienne.
 Mais que vois-je, Annibal !

SCENE II.

LAODICE, ANNIBAL.

ANNIBAL.

Enfin, voici l'instant
 Où tout semble annoncer qu'un outrage m'attend..
 Un outrage, grands Dieux ! A ce seul mot, Madame,
 Souffrez qu'un juste orgueil s'empare de mon ame..
 Dans un pareil danger, il doit m'être permis,
 Sans craindre d'être vain, d'exposer qui je suis.
 J'ai besoin, en un mot, qu'ici votre mémoire,
 D'un malheureux Guerrier se rappelle la gloire,
 Et qu'à ce souvenir, votre cœur excité,
 Redouble encor pour moi sa générosité.
 Je ne vous dirai plus de presser votre père,
 De tenir les sermens qu'il a voulu me faire.
 Ces sermens me flatoient du bonheur d'être à vous ;
 Voilà ce que mon cœur y trouvoit de plus doux.
 Je vois que c'en est fait, & que Rome l'emporte :
 Mais j'ignore où s'étend le coup qu'elle me porte.
 Instruisez Annibal ; il n'a que vous ici,

PAR

Par qui de ses projets il puisse être éclairci
 Des devoirs où pour moi votre foi vous oblige.
 Un aveu qui me sauve, est tout ce que j'exige.
 Songez que votre cœur est pour moi dans ces lieux
 L'incorruptible ami que me laissent les Dieux.
 On vous offre un époux, sans doute; mais j'ignore
 Tout ce qu'à Prusias Rome demande encore.
 Il craint de me parler; & je vois aujourd'hui
 Que la foi qui le lie, est un fardeau pour lui.
 Et je vous l'avoûrai, mon courage s'étonne
 Des desseins où l'effroi peut-être l'abandonne.
 Sans quelque tendre espoir qui retarde ma main,
 Sans Rome que je hais, j'assûrois mon destin.
 Parlez, ne craignez point que ma bouche trahisse:
 La faveur que ma gloire attend de Laodice.
 Quel est donc cet époux que l'on vient vous offrir?
 Puis-je vivre, ou faut-il me hâter de mourir?

L A O D I C E.

Vivez, Seigneur, vivez; j'estime trop moi-même:
 Et la gloire, & le cœur de ce Héros qui m'aime;
 Pour ne l'instruire pas, si jamais dans ces lieux
 Quelqu'un lui réservoir un sort injurieux.
 Oui, puisque c'est à moi que ce Héros se livre,
 Et qu'enfin, c'est pour lui que j'ai juré de vivre,
 Vous devez être sûr qu'un cœur tel que le mien,
 Prendra les sentimens qui conviennent au sien;
 Et que me conformant à votre grand courage,
 Si vous deviez, Seigneur, essuyer un outrage,
 Et que la seule mort pût vous en garantir,
 Mes larmes couleroient pour vous en avertir.
 Mais votre honneur ici n'aura pas besoin d'elles;
 Les Dieux m'épargneront des larmes si cruelles.
 Mon père est vertueux; & si le sort jaloux
 S'opposoit aux desseins qu'il a formés pour nous;
 Si par de fiers Tyrans sa vertu traversée,
 A faillir envers vous est aujourd'hui forcée,
 Gardez-vous cependant de penser que son cœur
 Pût d'une trahison méditer la noirceur.

A N N I B A L.

Je vous entens. La main qui me fut accordée,
 Pour un nouvel époux Rome l'a demandée.

Voilà quel est le soin que Rome prend de vous.
 Mais, dites-moi, de grâce, aimez-vous cet époux?
 Vous faites-vous pour moi la moindre violence?
 Madame, honorez-moi de cette confiance.
 Parlez-moi sans détour; content d'être estimé,
 Je me connois trop bien pour vouloir être aimé:

LAODICE.

C'est à vous cependant que je dois ma tendresse:

ANNIBAL.

Et moi, je la refuse, adorable Princesse;
 Et je n'exige point qu'un cœur si vertueux,
 S'immole, en remplissant un devoir rigoureux,
 Que d'un si noble effort, le prix soit un supplice:
 Non, non, je vous dégage, & je me fais justice;
 Et je rends à ce cœur, dont l'amour me fut dû,
 Le pénible présent que me fait sa vertu.
 Ce cœur est prévenu, je m'apperçois qu'il aime.
 Qu'il suive son penchant, qu'il se donne lui-même;
 Si je le méritois, & que l'offre du mien
 Pût plaire à Laodice & me valoir le sien,
 Je n'aurois consacré mon courage & ma vie,
 Qu'à m'acquérir ce bien que je lui sacrifie.
 Il n'est plus temps, Madame; & dans ce triste jour,
 Je serois un ingrat d'en croire mon amour.
 Je verrai Prusias, résolu de lui dire,
 Qu'aux désirs du Sénat son effroi peut souscrire;
 Et je vais le presser d'éclaircir un soupçon,
 Que mon ame inquiète a pris avec raison:
 Peut-être cependant ma crainte est-elle vaine;
 Peut-être notre hymen est tout ce qui le gêne:
 Quoi qu'il en soit enfin, je remets en vos mains
 Un sort livré peut-être aux fureurs des Romains.
 Quand même je fuirais, la retraite est peu sûre:
 Fuir, c'est en pareil cas donner jour à l'injure,
 C'est enhardir le crime; & pour l'épouvanter,
 Le parti le plus sûr c'est de m'y présenter.
 Il ne m'importe plus d'être informé, Madame,
 Du reste des secrets que j'ai lu dans votre ame:
 Et ce seroit ici fatiguer votre cœur,
 Que de lui demander le nom de son vainqueur.
 Non, vous m'avez tout dit en gardant le silence,

Et

Et je n'ai pas besoin de cette confiance.
 Je sors : si dans ces lieux on n'en veut qu'à mes jours,
 Laissez mes ennemis en terminer le cours.
 Ce malheur ne vaut pas que vous veniez me faire
 Un trop pénible aveu des foiblesses d'un père ;
 S'il ne faut que mourir, il vaut mieux que mon bras
 Cède à mes ennemis le soin de mon trépas ;
 Et que de leur effroi victime glorieuse,
 J'en assure en mourant, la mémoire honteuse ;
 Et qu'on sache à jamais que Rome & son Sénat
 Ont porté cet effroi jusqu'à l'assassinat.
 Mais je vous quitte ; on vient.

L A O D I C E.

Seigneur, le temps me presse :
 Mais quoique vous ayez pénétré ma foiblesse,
 Vous m'estimez assez pour ne présumer pas
 Qu'on puisse m'obtenir après votre trépas.

S C E N E III.

L A O D I C E , F L A M I N I U S.

L A O D I C E.

J'Ai cru trouver en vous une ame bienfaisante,
 De mon estime ici remplirez-vous l'attente ?

F L A M I N I U S.

Oui, commandez, Madame. Oserois-je douter
 De l'équité des loix que vous m'allez dicter ?

L A O D I C E.

On vous a dit à qui ma main fut destinée.

F L A M I N I U S.

Ah ! De ce triste coup ma tendresse étonnée : ..

L A O D I C E

Eh bien, le Roi jaloux de ramener la paix,
 Dont trop long-temps la guerre a privé ses sujets,
 En faveur de son peuple a bien voulu se rendre
 Aux desirs que par vous Rome lui fait entendre.
 Notre hymen est rompu.

F L A M I N I U S.

Ah ! Je rends grace aux Dieux,
 Qui détournent le Roi d'un dessein odieux.

Annibal me suivra sans-doute? Mais, Madame;
Le Roi ne fait-il rien en faveur de ma flamme?

LAODICE.

Oui, Seigneur; vous serez content à votre tour,
Si vous ne trahissez vous-même votre amour.

FLAMINIUS.

Moi, le trahir! O Ciel!

LAODICE.

Ecoutez ce qui reste.

Votre emploi dans ces lieux à ma gloire est funeste.
Ce Héros qu'aujourd'hui vous demandez au Roi,
Songez, Flaminius, songez qu'il eut ma foi;
Que de sa sûreté cette foi fut le gage;
Que vous m'insulteriez en lui faisant outrage.
Les droits qu'il eut sur moi sont transportés à vous;
Mais enfin ce Guerrier dut être mon époux.
Il porte un caractère à mes yeux respectable,
Dont je lui vois toujours la marque ineffaçable.
Sauvez donc ce Héros; ma main est à ce prix.

FLAMINIUS.

Mais, songez vous, Madame, à l'emploi que j'ai pris?
Pourquoi proposez-vous un crime à ma tendresse?
Est-ce de votre haine une fatale adresse?
Cherchez-vous un refus, & votre cruauté
Veut-elle ici m'en faire une nécessité?
Votre main est pour moi d'un prix inestimable,
Et vous me la donnez, si je deviens coupable.
Ah! Vous ne m'offrez rien.

LAODICE.

Vous vous trompez, Seigneur;
Et j'en ai cru le don plus cher à votre cœur.
Mais à me refuser quel motif vous engage?

FLAMINIUS.

Mon devoir.

LAODICE.

Suivez-vous un devoir si sauvage;
Qui vous inspire ici des sentimens outrés,
Qu'un tyrannique orgueil ose rendre sacrés?
Annibal charge d'ans va terminer sa vie;
S'il ne meurt outragé, Rome est-elle trahie?
Quel devoir!

FLA

F L A M I N I U S.

Vous savez la grandeur des Romains,
 Et jusqu'où sont portés leurs augustes destins,
 De l'Univers entier & la crainte & l'hommage
 Sont moins de leur valeur le formidable ouvrage,
 Qu'un effet glorieux de l'amour du devoir,
 Qui sur Flaminius borne votre pouvoir.
 Je pourrois tromper Rome; un rapport peu sincère:
 En surprendroit sans-doute un ordre moins sévère;
 Mais je lui ravirois, si j'osois la trahir,
 L'avantage important de se faire obéir.
 Lui déguiser des Rois, & l'audace, & l'offense,
 C'est conjurer sa perte, & sapper sa puissance.
 Rome doit sa durée aux châtimens vengeurs
 Des crimes révélés par ses Ambassadeurs;
 Et par-là nos avis sont la source seconde
 De l'effroi que sa foudre entretient dans le monde.
 Et lorsqu'elle poursuit sur un Roi révolté,
 Le mépris imprudent de son autorité,
 La valeur seulement achève la victoire,
 Dont un rapport fidele a menagé la gloire.
 Nos austères vertus ont mérité des Dieux...

L A O D I C E.

Ah! Les consultez-vous, Romains ambitieux?
 Ces Dieux, Flaminius, auroient cessé de l'être,
 S'il vouloient ce que veut le Sénat votre maître.
 Son orgueil, ses succès sur de malheureux Rois,
 Voilà les Dieux dont Rome emprunte tous ses droits;
 Voilà les Dieux cruels à qui ce cœur austère
 Immole son amour, un Heros, & mon père;
 Et pour qui l'on répond que l'offre de ma main
 N'est pas un bien que puisse accepter un Romain.
 Cependant cet hymen que votre cœur rejette,
 Méritez-vous, ingrat, que le mien le regrette?
 Vous ne répondez rien.

F L A M I N I U S.

C'est avec désespoir
 Que je vais m'acquitter de mon triste devoir.
 Né Romain, je gémis de ce noble avantage,
 Qui force à des vertus d'un si cruel usage.
 Voyez l'égarément où m'emportent mes feux,

Je gémiss d'être né pour être vertueux.
 Je n'en suis point confus. Ce que je sacrifie
 Excuse mes regrets, ou plutôt les expie.
 Et ce seroit peut-être une férocité,
 Que d'oser aspirer à plus de fermeté.
 Mais enfin, pardonnez à ce cœur qui vous aime,
 Des refus, dont il est si déchiré lui-même.
 Ne rougirez-vous pas de régner sur un cœur
 Qui vous aimeroit plus que sa foi, son honneur ?

L A O D I C E.

Ah! Seigneur, oubliez cet honneur chimérique,
 Crime, que d'un beau nom couvre la politique.
 Songez qu'un sentiment, & plus juste, & plus doux,
 D'un lien éternel va m'attacher à vous.
 Ce n'est pas tout encor. Songez que votre Amante
 Va trouver avec vous cette union charmante;
 Et que je souhaitois de vous avoir donné
 Cet amour, dont le mien vous avoit soupçonné.
 Vous devez aujourd'hui l'aveu de ma tendresse
 Aux périls du Héros, pour qui je m'intéresse.
 Mais, Seigneur, qu'avec vous mon cœur s'est écarté:
 Des bornes de l'aveu qu'il avoit projeté!
 N'importe; plus je cède à l'amour qui m'inspire,
 Et plus sur vous peut-être obtiendrai-je d'empire.
 Me trompai-je, Seigneur? Ai-je trop présumé?
 Et vous aurois-je en vain si tendrement aimé?
 Vous soupirez? Grands Dieux! c'est vous qui dans nos
 Vouliâtes allumer de mutuelles flammes, (ames
 Contre mon propre amour en vain j'ai combattu;
 Justes Dieux! dans mon cœur vous l'avez défendu.
 Qu'il soit donc un bienfait, & non pas un supplice:
 Oui, Seigneur, qu'avec soin votre ame y réfléchisse:
 Vous ne prévoyez pas, si vous me refusez,
 Jusqu'où vont les tourmens où vous vous exposez:
 Vous ne sentez encor que la perte éternelle,
 Du bonheur où l'amour aujourd'hui nous appelle:
 Mais l'état douloureux où vous laissez mon cœur,
 Vous n'en connoissez pas le souvenir vengeur.

F L A M I N I U S.

Quelle épreuve!

LAODICE.

Ah, Seigneur, ma tendresse l'emporte!

FLAMINIUS.

Dieux! que ne peut-elle être aujourd'hui la plus forte?
Mais Rome...

LAODICE.

Ingrat, cessez d'excuser vos refus.

Mon cœur vous garde un prix digne de vos vertus.

SCÈNE IV.

FLAMINIUS *seul.*

Elle fuit; je soupire, & mon ame abattue,
A presque perdu Rome, & son devoir de vue.
Vil Romain, homme né pour les soins amoureux,
Rome est donc le jouët de tes transports honteux?

SCÈNE V.

FRUSIAS, FLAMINIUS.

FLAMINIUS.

Prince, vous seriez-vous flatté de l'espérance
De pouvoir par l'amour vaincre ma résistance?
Quand vous la combattez par des efforts si vains,
Savez-vous bien quel sang anime les Romains?
Savez-vous que ce sang instruit ceux qu'il anime,
Non à fuir, c'est trop peu, mais à haïr le crime;
Qu'à l'honneur de ce sang je n'ai point satisfait,
S'il s'est joint un soupir au refus que j'ai fait?
Ce sont-là nos devoirs; avec nous dans la suite
Sur ces instructions réglez votre conduite.
A quoi donc à présent êtes-vous résolu?
J'ai donné tout le temps que vous avez voulu
Pour juger du parti que vous aviez à prendre.
Mais quoi, sans Annibal, ne pouvez-vous m'entendre?

SCENE VI.

PRUSIAS, ANNIBAL, FLAMINIUS.

ANNIBAL.

J'Interromps vos secrets ; mais ne vous troublez pas.
 Je fors, & n'ai qu'un mot à dire à Prusias.
 Restez, de grace, il m'est d'une importance extrême,
 Que ce qu'il répondra, vous l'entendiez vous-même.

(à Prusias.)

Laodice est à moi, si vous êtes jaloux
 De tenir le serment que j'ai reçu de vous.
 Mais enfin ce serment pèse à votre courage,
 Et je vois qu'il est temps que je vous en dégage.
 Jamais je n'exigeai de vous cette faveur,
 Et si vous aviez su connoître votre cœur,
 Sans-doute vous n'auriez osé me le promettre,
 Et ne rougiriez pas de vous la voir remettre.
 Mais il vous reste encor un autre engagement,
 Qui doit m'importer plus que ce premier serment.
 Vous jurâtes alors d'avoir soin de ma gloire,
 Et quelque juste orgueil m'aida même à vous croire.
 Puisqu'après tout, Seigneur, pour tenir votre foi,
 Je vis que vous n'aviez qu'à vous servir de moi.
 Comment penser d'ailleurs que vous seriez parjure,
 Vous, qu'Annibal pouvoit payer avec usure ?
 Vous, qui si le sort même eût trahi votre appui,
 Vous assûriez l'honneur de tomber avec lui ?
 Vous me fuyez pourtant ; le Sénat vous menace,
 Et de vos procédés la raison m'embarasse.
 Seigneur, je suis chez vous, y suis-je en sûreté ?
 Ou bien y dois-je craindre une infidélité ?

PRUSIAS.

Ici ? N'y craignez rien, Seigneur.

ANNIBAL.

Je me retire.
 C'en est assez ; voilà ce que j'avois à dire.

SCÈNE VII.

FLAMINIUS, PRUSIAS.

FLAMINIUS.

CE que dans ce moment vous avez répondu,
M'apprend trop qu'il est temps. . .

PRUSIAS.

J'ai dit ce que j'ai dû.

Arrêtez, le Sénat n'aura point à se plaindre.

FLAMINIUS.

Eh! Comment Annibal n'a-t-il plus rien à craindre?
Que pensez-vous?

PRUSIAS.

Seigneur, je ne m'explique pas,

Mais vous serez bientôt content de Prusias.

Vous devrez l'être au moins.

SCÈNE VIII.

FLAMINIUS *seul*.

Quel est donc ce mystère,
Dont à m'instruire ici la prudence diffère?
Quoi qu'il en soit, ô Rome! approuve que mon cœur
Souhaite que ce Prince échappe à son malheur.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRUSIAS, HIERON.

PRUSIAS.

JE vais donc retracter la foi que j'ai donnée;
Peut-être d'Annibal trancher la destinée.

Dieux! Quel coup va frapper ce Héros malheureux!

H. I. B.

HIERON.

Non, Seigneur, Annibal a le cœur généreux.
 Du courroux du Sénat la nouvelle est semée.
 On sait que l'ennemi forme une double armée.
 Le peuple épouvanté murmure, & ce Héros
 Doit, en se retirant, faire notre repos.
 Et vous verrez, Seigneur, Flaminius souscrire
 Aux doux tempéramens que le Ciel vous inspire.

PRUSIAS.

Mais si l'Ambassadeur le poursuit, Hieron?

HIERON.

Eh! Seigneur, éloignez ce scrupuleux soupçon.
 Des fautes du hazard êtes-vous responsable?
 Mais le voici.

PRUSIAS.

Grands Dieux! sa présence m'accable.
 Je me sens pénétré de honte & de douleur.

HIERON.

C'est la faute du sort, & non de votre cœur.

SCENE II.

PRUSIAS, ANNIBAL, HIERON.

PRUSIAS.

ENfin voici le temps de rompre le silence,
 Qui porte votre esprit à tant de méfiance.
 Depuis que dans ces lieux vous êtes arrivé,
 Seigneur, tous mes sermens vous ont assez prouvé
 L'amitié, dont pour vous mon ame étoit remplie.
 Et que je garderai le reste de ma vie.
 Mais un coup imprévu retarde les effets
 De ces mêmes sermens que mon cœur vous a faits.
 De toutes parts sur moi mes ennemis vont fondre,
 Le sort même avec eux travaille à me confondre.
 Et semble leur avoir indiqué le moment,
 Où leurs armes pourront triompher sûrement.
 Artamène est vaincu, sa défaite est entière.
 Mais la gloire, Seigneur, en est si meurtrière,
 Tant de sang fut versé dans nos derniers combats,
 Que la victoire même affoiblit mes Etats.

A mes propres malheurs je serois peu sensible;
 Mais de mon peuple entier la perte est infaillible.
 Je suis son Roi, les Dieux qui me l'ont confié,
 Veulent qu'à ses périls cède notre amitié.
 De ces périls, Seigneur, vous seul êtes la cause.
 Je ne vous dirai point ce que Rome propose,
 Mon cœur en a frémi d'horreur & de courroux;
 Mais enfin nos tyrans sont plus puissans que nous.
 Fuyez pour quelque temps, & conjurons l'orage,
 Essayons ce moyen pour rallentir leur rage,
 Attendons que le Ciel plus propice à nos vœux,
 Nous mette en liberté de nous revoir tous deux
 Sans-doute qu'à vos yeux Prusias excusable,
 N'aura point....

A N N I B A L.

Oui, Seigneur, vous êtes pardonnable,
 Pour surmonter l'effroi dont il est abattu,
 Sans-doute votre cœur a fait ce qu'il a pu.
 Si malgré ses efforts tant d'épouvante y régne,
 C'est de moi, non de vous, qu'il faut que je me
 plaigne.

J'ai tort; & j'aurois dû prévoir que mon destin
 Dépendroit avec vous de l'aspect d'un Romain.
 Mais je suis libre encor, & ma folle espérance
 N'avoit pas mérité de vous tant d'indulgence.

P R U S I A S.

Seigneur, je le voi bien, trop coupable à vos yeux...

A N N I B A L.

Voilà ce que je puis vous répondre de mieux.
 Mais voulez-vous m'en croire? Oublions l'un & l'autre
 Ces sermens que mon cœur dût refuser du vôtre.
 Je me suis cru prudent, vous présumiez de vous,
 Et ces mêmes sermens déposent contre nous.
 Ainsi n'y pensons plus. Si Rome vous menace,
 Je pars, & ma retraite obtiendra votre grâce.
 En violant les droits de l'hospitalité,
 Vous allez du Sénat rappeler la bonté.

P R U S I A S.

Que sur nos ennemis votre ame moins émue,
 Avec attention daigne jeter la vue.

A N N

ANNIBAL.

Je changerai beaucoup, si quelque Légion,
 Qui loin d'ici s'assemble avec confusion,
 Si quelques Escadrons déjà mis en déroute,
 Me paroissent jamais dignes qu'on les redoute.
 Mais, Seigneur, finissons cet entretien fâcheux;
 Nous voyons ces objets différemment tous deux.
 Je pars; pour quelque temps cachez-en la nouvelle.

PRUSIAS.

(zèle.)

Oui, Seigneur, mais un jour vous connoîtrez mon

SCENE III.

ANNIBAL *seul.*

TON zèle! Homme sans cœur, esclave couronné!
 A quels Rois l'Univers est-il abandonné?
 Tu les charges de fers, ô Rome! & je l'avoue,
 Leur bassesse en effet mérite qu'on t'en loue.
 Mais tu pars, Annibal. Imprudent! Où vas-tu?
 Cet infidèle Roi ne t'a-t-il pas vendu?
 Il n'en faut point douter, il médite ce crime;
 Mais le lâche, qui craint les yeux de sa victime,
 Qui n'ose s'exposer à mes regards vengeurs,
 M'écarte avec dessein de me livrer ailleurs,
 Mais, qui vient?

SCENE IV.

LAODICE *avec un mouchoir dont elle essuya
 ses pleurs,* ANNIBAL.

ANNIBAL.

AH! C'est vous, généreuse Princesse.
 Vous pleurez! Votre cœur accomplit sa promesse.
 Les voilà donc ces pleurs, mon unique secours,
 Qui devoient m'avertir du péril que je cours?

LAODICE.

Oui, je vous rends enfin ce funeste service;
 Mais de la trahison le Roi n'est point complice.

Fidèle

Fidèle à votre gloire, il veut la garantir;
 Et cependant, Seigneur, gardez-vous de partir.
 Quelques avis certains m'ont découvert qu'un traître
 Qui pense qu'un forfait obligera son maître,
 Q'Hieron en secret informe les Romains,
 Qu'en un mot vous risquez de tomber en leurs mains.

A N N I B A L.

(gloire,

Je dois beaucoup aux Dieux, ils m'ont comblé de
 Et j'en laisse après moi l'éclatante mémoire;
 Mais de tous leurs bienfaits le plus grand, le plus doux,
 C'est ce dernier secours qu'ils me laissoient en vous.
 Je vous aimois, Madame, & je vous aime encore,
 Et je fais vanité d'un aveu qui m'honore.

Je ne pouvois jamais espérer de retour;
 Mais votre cœur me donne autant que son amour.
 Eh! Que dis-je? L'amour vaut-il donc mon partage?
 Non, ce cœur généreux m'a donné davantage;
 J'ai pour moi sa vertu, dont la fidélité
 Vouloit même immoler le feu qui l'a flatté.

Eh! quoi! Vous gémissiez, vous répandez des larmes.
 Ah! Que pour mon orgueil vos regrets ont de charmes!
 Que d'estime pour moi me découvrent vos pleurs?
 Est-il pour Annibal de plus dignes faveurs?
 Cessez pourtant, cessez d'en verser, Laodice.
 Que l'amour de ma gloire à présent les tarisse.
 Puisque la mort m'arrache aux injures du sort,
 Puisque vous m'estimez, ne pleurez pas mort.

L A O D I C E.

Ah! Seigneur, cet aveu me glace d'épouvante,
 Ne me présentez point cette image sanglante.
 Sans-doute que le Ciel m'a dérobé l'horreur
 De ce funeste soin que vous devoit mon cœur,
 Si le terrible effet en eût frappé ma vue,
 Ah! jamais jusqu'ici je ne serois venue.

A N N I B A L.

Non, je vous connois mieux, & vous vous faites tort.

L A O D I C E.

Mais, Seigneur, permettez que je fasse un effort,
 Qu'auprès du Roi....

A N N I B A L.

Madame, il seroit inutile,
 Les

Les momens me sont chers, je cours à mon azile.

LAODICE.

A votre azile! O Ciel! Seigneur, où courez-vous?

ANNIBAL.

Mériter tous vos soins.

LAODICE.

Quelle honte pour nous!

ANNIBAL.

Je ne vous dis plus rien; la vertu quand on l'aime,
Porte de nos bienfaits le salaire elle-même.

Mon admiration, mon respect, mon amour,

Voilà ce que je puis vous offrir en ce jour.

Mais vous les méritez. Je suis, quelqu'un s'avance.

Adieu, chère Princesse.

SCENE V.

LAODICE *seule.*

O Ciel! quelle confiance!

Tes devoirs tant vantes, Ministre des Romains,
Etoient donc d'outrager le plus grand des humains?
De quel indigne Amant mon ame possédée,
Avec tant de plaisir gardoit-elle l'idée?

SCENE VI.

LAODICE, FLAMINIUS, FLAVIUS.

EH quoi! Vous me fuyez, Madame.

FLAMINIUS.

LAODICE.

Laissez-moi.

Hâtez-vous d'achever votre barbare emploi.

Portez les derniers coups à l'honneur de mon père.

Des Dieux que vous bravez méritez la colère.

Mes pleurs vont les presser d'accorder à mon cœur

Le pardon d'un panchant qui doit leur faire horreur.

S C E N E V I I.

F L A M I N I U S , F L A V I U S.

F L A M I N I U S.

IL me seroit heureux de l'ignorer encore,
Cet aveu d'un panchant que votre cœur abhorre,
Poursuivons mon dessein. Flavius, va savoir,
Si sans aucun témoin Annibal me veut voir.

S C E N E V I I I.

F L A M I N I U S *seul.*

J'Ai satisfait aux soins que m'imposoit ta cause,
Souffre ceux qu'à son tour la vertu me propose,
Rome! laisse mon cœur favoriser ses feux,
Quand sans crime il peut être, & tendre, & généreux.
Je puis, sans t'offenser, prouver à Laodice,
Que s'il m'est défendu de lui rendre un service,
Sensible cependant à sa juste douleur,
Du soin de l'adoucir j'occupe encor mon cœur.
Annibal vient, ô Ciel! ce que je sacrifie
Vaut bien qu'à me céder ta bonté le convie.
Le motif qui m'engage à le persuader,
Est digne du succès que j'ose demander.

S C E N E I X.

A N N I B A L , F L A M I N I U S.

F L A M I N I U S.

Seigneur, puis-je espérer qu'oubliant l'un & l'autre,
Tout ce qui peut aigrir mon esprit & le vôtre,
Et que nous confiant en hommes généreux
L'estime qu'après tout nous méritons tous deux,
Vous voudrez bien ici que je vous entretienne
D'un projet, qui pour vous vient de former la mienne.

A N N I B A L.

Seigneur, si votre estime a conçu ce projet,
Fut-il vain, je le tiens déjà pour un bienfait.

FLAMINIUS.

C'est que Rome en ces lieux m'a commandé de faire
 Pour Annibal peut-être est encore un mystère.
 Seigneur, je viens ici vous demander au Roi,
 Vous n'en devez pas être irrité contre moi.
 Tel étoit mon devoir, je l'ai fait avec zèle,
 Et vous m'approuverez d'avoir été fidèle.
 Prusias retenu par son engagement,
 A cru qu'il suffiroit de votre éloignement.
 Il a pensé que Rome en seroit satisfaite,
 Et n'exigeroit rien après votre retraite.
 Je pouvois l'accepter, & vous ne doutez pas,
 Qu'il ne me fût aisé d'envoyer sur vos pas;
 D'autant plus qu'Hiéron, aux Romains de ma suite,
 Promet de révéler le jour de votre fuite.
 Mais, Seigneur, le Sénat veut bien moins vous avoir,
 Qu'il ne veut que le Roi fasse ici son devoir,
 Et l'Univers jaloux de qui l'œil nous contemple,
 De sa soumission auroit perdu l'exemple.
 J'ai donc refusé tout, & Prusias alors,
 Après avoir tenté d'inutiles efforts,
 Pour me donner enfin sa réponse précise,
 Ne m'a plus demandé qu'une heure de remise.
 Seigneur, je suis certain du parti qu'il prendra;
 Et ce Prince en un mot vous abandonnera.
 S'il demande du temps, ce n'est pas qu'il hésite;
 Mais de son embarras il se fait un mérite;
 Il croit que vous serez content de sa vertu,
 Quand vous saurez combien il aura combattu.
 Et vous que jusques-là le Destin persécute,
 Tombez, mais d'un Héros ménagez-vous la chute.
 Vous l'êtes, Annibal, & l'aven m'en est doux.
 Pratiquez les vertus que ce nom veut de vous.
 Voudriez-vous attendre ici la violence?
 Non, non; qu'une superbe & pleine confiance,
 Digne de l'ennemi que vous vous êtes fait,
 Que vous honorerez par ce généreux trait,
 Vous invitant à fuir des retraites peu sûres,
 Ou vous deviez, Seigneur, présager vos injures,
 Vous guide jusqu'à Rome, & vous jette en des bras
 Plus fidèles pour vous que ceux de Prusias,

voilà,

Voilà, Seigneur, voilà la chute la plus fière,
 Que puisse se choisir votre audace guerrière.
 A votre place enfin, voilà le seul écuil,
 Ou même en se brisant se maintient votre orgueil.
 N'hésitez point, venez; achevez de connoître
 Ces vainqueurs, que déjà vous estimez peut-être;
 Puisqu'autrefois, Seigneur, vous les avez vaincus,
 C'est pour vous honorer une raison de plus.
 Montrez-leur Annibal; qu'il vienne les convaincre
 Qu'un si noble vaincu mérita de les vaincre.
 Partons sans différer, venez les rendre tous
 D'une action si noble admirateurs jaloux.

A N N I B A L.

Oui, le parti sans-doute est glorieux à prendre,
 Et c'est avec plaisir que je viens de l'entendre.
 Il m'oblige. Annibal porte en effet un cœur
 Capable de donner ces marques de grandeur;
 Et je croi vos Romains, même après ma défaite,
 Dignes que dans leurs murs je fisse ma retraite.
 Il ne me restoit plus, persécuté du sort,
 D'autre asyle à choisir que Rome, ou que la mort.
 Mais enfin, c'en est fait, j'ai etu que la dernière
 Avec assez d'honneur finissoit ma carrière.
 Le secours du poison,...

F L A M I N I U S.

Je l'avois pressenti.

Du Héros défarmé c'est le dernier parti.
 Souffrez donc qu'un Romain, dont l'estime est sincère,
 Regrette ici l'honneur que vous pouviez nous faire.
 Le Roi s'avance, ô Ciel! sa fille en pleurs le suit.

S C E N E. D E R N I E R E.

T O U S L E S A C T E U R S.

S Eigneur, seroit-il vrai ce qu'Amilcar nous dit?

A N N I B A L.

Prusias, car enfin je ne crois pas qu'un homme
 Lâche assez pour n'oser défobéir à Rome,
 Infidèle à son rang, à sa parole, à moi,

C 2

Espère

AN N I B A L , T R A G E D I E .

Espère qu'Annibal daigne en lui voir un Roi.
Prusias, pensez-vous que ma mort vous délivre
Des hazards qu'avec moi vous avez craint de suivre?
Quand même vous m'eussiez remis entre ses mains,
Quel fruit en pouviez-vous attendre des Romains?
La Paix? Vous vous trompiez. Rome va vous ap-
prendre.

Qu'il faut la mériter pour oser y prétendre.
Non, non, de l'épouvante esclave déclaré,
A des malheurs sans fin vous vous êtes livré.
Que je vous plains! Je meurs, & ne perds que la vie.

(à la Princesse)

Du plus grand des malheurs vous l'avez garantie,
Et j'expire honoré des soins de la vertu.
Adieu, chère Princesse.

L A O D I C E à *Flaminius*.

Enfin Rome a vaincu.

Il meurt, & vous avez consommé l'injustice,
Barbare, & vous osiez demander Laodice!

F L A M I N I U S .

Malgré tout le courroux qui trouble votre cœur,
Plus équitable un jour vous plaindrez mon malheur.
Quoique de vos refus ma tendresse soupire,
Ils ont droit de paroître, & je dois y souscrire.
Hélas! Un doux espoir m'amena dans ces lieux,
Je ne suis point coupable, & j'en fors odieux.

Fin du cinquième & dernier Acte.



L-E

DENOUEMENT

IMPREVU,

COMEDIE.

ACTEURS.

Monfieur ARGANTE.

Mademoifelle ARGANTE, Fille de Mr. Argante.

DORANTÉ, } Amans de Mlle. Argante.
ERASME, }

Maître PIERRE, Fermier de Mr. Argante.

LISETTE, Suivante de Mlle. Argante.

CRISPIN, Valet d'Érafte.

Un DOMESTIQUE de Mr. Argante.

La Scène est à ...

33

L E
DENOUEMENT
IMPREVU,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, Mtre. PIERRE.

DORANTE *d'un air désolé.*

JE fais au désespoir, mon pauvre Mtre. Pierre, je ne sai que devenir!

Mtre. PIERRE.

Eh! marguenne, arrêtez-vous donc, voute lamentation me corrompt toute ma balle humeur.

DORANTE.

Que veux-tu? j'aime Mademoiselle Argante plus qu'on n'a jamais aimé; je me vois à la veille de la perdre, & tu ne veux pas que je m'afflige?

Mtre. PIERRE.

En sçait bian qu'il faut parfois s'affliger; mais faut y aller pûs bellement que ça; car moi, j'aime itou Lifette, voyez-vous; en dit que stila qui veut épouser Mademoiselle Argante, a un valet; si le Maître épouse notre Demoiselle, il l'emménera à son Château, Lifette suivra, la vela emballée pour le voyage, & c'est autant de perdu pour moi, que ce ballot-là; ce guiable de valet en fera son proufit. Je voi tout ça fixiblement clair; stappendant, je me tians l'esprit ferme; je bataille contre le chagrin, je me dis que tout ça n'est rian; que ça n'arr

pas ; mais morgué quand je vous entens geindre, ça me gête le courage. Je me dis, Pierre, tu ne prens point de souci, mon ami, & c'est que tu t'engeolles ; si tu faisois bian, tu en prendrois ; j'en prens donc : tenez, tout en parlant de chouse & d'autre, vela-t-il pas qu'il me prens envie de pleurer, & c'est vous qui en êtes cause.

DORANTE.

Hélas, mon enfant ! rien n'est plus sûr que notre malheur ; l'époux qu'on destine à Mlle. Argante doit arriver aujourd'hui, & c'en est fait ; Mr. Argante, pour marier sa fille, ne voudra pas seulement attendre qu'il soit de retour à Paris.

Mtre. PIERRE.

C'en est donc fait : queu piquié que noute vie, Mr. Dorante ! Mais pourquoi est-ce que Mr. Argante, noute Maître, ne veut pas vous bailler sa fille ? Vous avez une bonne Métairie ici, vous êtes un joli garçon, une bonne pâte d'homme, d'une belle & bonne profession ; vous plaidez pour le monde : il est bian vrai qu'ou n'êtes pas chanceux, vous pardez vos causes ; mais que faire à ça ? un autre les gagne ; tant pis pour ceti-ci, tant mieux pour ceti-là : tant pis & tant mieux font aller le monde : à cause de ça faut-il refuser sa fille aux gens ? Est-ce que le futur est plus riche que vous ?

DORANTE.

Non, mais il est Gentilhomme, & je ne le suis pas.

Mtre. PIERRE.

Pargué je vous trouve pourtant fort gentil, moi.

DORANTE.

Tu ne m'entens point. Je veux dire qu'il n'y a point de noblesse dans ma famille.

Mtre. PIERRE.

Eh bian, boutez y-en, ça est-il si char pour s'en faire faute !

DORANTE.

Ce n'est point cela, il faut être d'un sang noble.

Mtre. PIERRE.

D'un sang noble ? queu gulable d'invention, d'avoir

voir fait comme ça du sang de deux façons, pendant qu'il vient du même ruisseau.

D O R A N T E.

Laissons cet article-là, j'ai besoin de toi. Je n'oserois voir Mlle. Argante aussi souvent que je voudrois, & tu me feras plaisir de la prier de ma part, de consentir à l'expédient que je lui ai donné.

Mtre. P I E R R E.

Oh, vartigué laissez-moi faire, je parlerons au pere itou: il n'a qu'à venir avec son sang noble, comme je vous le rembarrerai. Je nous traitons tous deux sans çarimonie; je fis son Farmier, & en cette qualité j'ons le parvilége de l'assister de mes avis; je fis accoutumé à ça; il me conte ses affaires; je le gouvarne, je le reprimande; il est bavard & têtû; moi je suis roide & prudent; je li dis, il faut que ça soit, le bons sens le veut; là-dessus il se démène, je hoche la tête, il se fâche, je m'emporte, il me repart, je li repars: tais-toi; non morgué; morgué si, morgué non; & pis il jure, & pis je li rens: ça il établit une bonne opinion de mon çarviau, qui l'empêche d'aller à l'encontre de mes volontes, & il a raison de m'obéir; car en verité je fis fort judicieux de mon naturel, sans que ça paroisse; ainsi je varrons ce qu'il en sera.

D O R A N T E.

Si tu me rends service là-dedans, Mtre. Pierre, & que Mlle. Argante n'épouse pas l'homme en question, je te promets, d'honneur, cinquante pistoles en te mariant avec Lisette.

Mtre. P I E R R E.

Mr. Dorante, vous avez du sang noble, c'est moi qui vous le dit; ça se connoît aux pistoles que vous me pourmettez, & ça se prouvera tout-à-fait quand je les recevrons.

D O R A N T E.

La preuve t'en est sûre; mais n'oublie pas de presser Mlle. Argante sur ce que je t'ai dit.

Mtre. P I E R R E.

Tatiguienne, dormez en repos, & n'en pardez pas un coup de dent; si alle bronchoit, je li revaudrois;

LE DENOÛEMENT IMPREVU,

sa bonne femme de mère, elle est défunte; & cette fille-ci qu'elle a eu, elle est par conséquent la fille de Mr. Argante, n'est-ce pas?

DORANTE.

Sans-doute.

Mtre. PIERRE.

Sans-doute. Je le veux bien itou, je n'empêche rien, je suis de tout bon accord; mais si je voulions souffler une petite bredouille dans l'oreille du Papa, il vaudroit bien que Mlle. Argante est la fille de sa mère; mais vela tout.

DORANTE.

Cela n'aboutit à rien, songe seulement à ce que je te promets.

Mtre. PIERRE.

Oui, je songerons toujours à cinquante pistoles, mais touchez-moi un petit mot de l'expédient qu'ou dites.

DORANTE.

Il est bizarre, je l'avoue; mais c'est l'unique ressource qui me reste. Je voudrois donc, pour en dégouter le futur, qu'elle affectât une sorte de maladie, un dérangement, comme qui diroit des vapeurs.

Mtre. PIERRE.

Dites à la franquette qu'ou voudrais qu'elle fît la folle. Vela bien de quoi! ça ne coûte rien aux femmes; par bonheur elles ont un esprit d'un merveilleux acabi pour ça, & Mlle. Argante nous fournira de la folie tant que j'en voudrons, son çarvieu la met à même. Mais vela son père. Otez-vous de par ici; tantôt je vous rendrons réponse.

SCENE II.

Mr. ARGENTE, Mtre. PIERRE.

Mr. ARGENTE.
Avec qui étois-tu-là?

Mtre. PIERRE.

Eh voir, j'étois avec queuqu'un.

Mr.

Mr. ARGANTE.

Eh qui est-il ce quelqu'un ?

Mtre. PIERRE.

Aga donc, il faut bien que ce soit une personne ?

Mr. ARGANTE.

Mais je veux savoir qui c'étoit ; car je me doute que c'est Dorante.

Mtre. PIERRE.

Oh bien, cette doutance-là, prenez que c'est une gartitude ; vous ni pardez rian.

Mr. ARGANTE.

Que vient-il faire ici ?

Mtre. PIERRE.

M'y voir.

Mr. ARGANTE.

Je lui ai pourtant dit qu'il me feroit plaisir de ne plus venir chez moi.

Mtre. PIERRE.

Et si ce n'est pas son envie de vous faire plaisir, est-ce que les volontés ne sont pas libres ?

Mr. ARGANTE.

Non, elles ne le sont pas ; car je lui défendrai d'y venir davantage.

Mtre. PIERRE.

Bon, je li défendrai. Il vous dira qu'il ne dépend de personne.

Mr. ARGANTE.

Mais vous dépendez de moi, vous autres, & je vous défens de le voir, & de lui parler.

Mtre. PIERRE.

Quand je serons aveugles & muets, je ferons votre commission, Mr. Argante.

Mr. ARGANTE.

Il faut toujours que tu raisonnes.

Mtre. PIERRE.

Que voulez-vous ? j'ons une langue, & je m'en fais ; tant que je l'aurai, je m'en servirai ; vous me chicanez avec la votre, peut-être que je vous lanterne avec la mienne.

Mr. ARGANTE.

Ah, je vous chicane ! c'est-à-dire, Mtre. Pie-

que vous n'êtes pas content de ce que j'ai congédié Dorante.

Mtre. P I E R R E.

Je n'approuve rien que de bon, moi.

Mr. A R G A N T E.

Je vous dis! il faudra que je dispose de ma fille à sa fantaisie.

Mtre. P I E R R E.

Acoutez, peut-être que la raison le voudroit, mais votre avis est bien plus raisonnable que le sien.

Mr. A R G A N T E.

Comment donc? Est-ce que je ne la marie pas à un honnête homme?

Mtre. P I E R R E.

Bon, le vela bien avancé d'être honnête homme; il n'y a que les coquins qui ne sont pas honnêtes gens.

Mr. A R G A N T E.

Tais-toi, je ne suis pas raisonnable de t'écouter; laisse-moi en repos, & va-t-en dire aux Musiciens que j'ai fait venir de Paris, qu'ils se tiennent prêts pour ce soir.

Mtre. P I E R R E.

Qu'est-ce qu'ous en voulez faire de leur Musique?

Mr. A R G A N T E.

Ce qu'il me plaît.

Mtre. P I E R R E.

Est-ce qu'ou voulez danser la Bourée avec ces Violoneux? ça n'est pas permis à un Maître de Maison.

Mr. A R G A N T E.

Ah, tu m'impaticentes!

Mtre. P I E R R E.

Parguene & vous itou: tenez, j'use trop mon esprit après vous; par la mardi votre Farme, & tous les animaux qui en dépendent, me baillons moins de peine à gouverner, que vous tout seul; par ainsi prenez un autre Fermier: je varrons un peu ce qu'il en sera, quand vous ne ferez plus à ma charge.

Mr. A R G A N T E.

Fort bien! me quitter tout d'un coup dans l'embarcas où je suis, & le jour même que je marie ma fille;

fiſſe; vous prenez bien votre temps, après toutes les bontés que j'ai eues pour vous.

Mtre. P I E R R E.

Voirement des bontés! ſi je comptions enſemble, vous m'en deveriez pûs de deux douzaines, mais gardez-les, & grand bian vous faſſe.

Mr. A R G A N T E.

Mais enfin, pourquoi me quitter?

Mtre. P I E R R E.

C'eſt que mes bonnes qualités ſont entrarrées avec vous; c'eſt qu'ou voulez marier votre fille à voute tête, en lieu de la marier à la mienne; & drès qu'ou ne voulez pas me complaire en ça, drès que ma raiſon ne vous ſart de rian, & qu'ou prétendez être le Maître par deſſus moi, qui ſis prudent; drès qu'ou allez toujours voute chemin, maugré que je vous retienne par la bride, je pars mon temps cheuz vous.

Mr. A R G A N T E.

Me retenir par la bride? Belle façon de s'exprimer!

Mtre. P I E R R E.

C'eſt une petite ſimilitude qui vient fort à propos.

Mr. A R G A N T E.

C'eſt ma fille qui vous fait parler, je le voi bien; mais il n'en ſera pourtant que ce que j'ai réſolu: elle épouſera aujourd'hui celui que j'attens. Je lui fais un grand tort, en vérité, de lui donner un homme pour le moins auſſi riche que ce fainéant de Dorante, & qui avec cela eſt Gentilhomme.

Mtre. P I E R R E.

Ah! nous y vela donc à la Gentilhommerie! Eh ſy, noute Monsieur! ça eſt vilain à voute âge, de bailler comme ça dans la bagatelle; en vous amuſe comme un enfant avec un joujou. Jamais je n'endurerai ça; voyez-vous, Mr. Dorante eſt amoureux de voute fille; alle eſt amoureuse de li; il faut qu'ils voyont le bout de ça. Hier encore, ſous le barciau de noute jardin, je les entendois (*d part*) ſarvons-li d'une bouzde), ma mie, ſe li diſoit-il, voute père veut donc vous bailler un autre homme

61 LE DENOUEMENT IMPREVU,

que moi? Eh, vraiment oui, ce faisoit-elle. Eh, que dites-vous de ça, ce faisoit-il? Eh, qu'en pourrois-je dire, ce faisoit-elle? Mais si vous m'aimiez bien, vous lui dirais qu'ou ne le voulez pas. Hélas, mon grand ami, je lui ai tant dit! mais bref, à la parfin que ferez-vous? Eh je n'en sçai rien! J'en mourrai, ce dit-il. Et moi itou, ce dit-elle. Quoi, je mourrons donc? Votre père est bien terrible. Que voulez-vous? comme on me l'a baillé, je l'ai prins.

Mr. ARGANTE en colère, & s'en allant.

L'impertinente, avec son amant, & toi encore plus impertinent de me rapporter de pareils discours; mais mon gendre va venir, & nous verrons qui sera le Maître.

S C E N E III.

Mlle. ARGANTE, LISETTE,
Mtre. PIERRE.

Mlle. ARGANTE.

IL me semble que mon Père soit fâché d'avec toi.
De quoi parliez-vous?

Mtre. PIERRE.

De voute nôce avec le fils de ce Gentilhomme.

LISETTE.

Eh bien!

Mtre. PIERRE.

Eh bien! je ne sçais qui l'a enhardi; mais il n'est pas si timide que de coutume avec moi; il m'a bravement injurié, & baillé le sobriquet d'impertinent, & m'a enchargé de dire à Mademoiselle Argante qu'elle est une sottis; & pisque la vela, je lui fais ma commission.

LISETTE à Mlle. Argante.

Là-dessus, à quoi vous déterminez-vous?

Mlle. ARGANTE.

Je ne sai, mais je suis au désespoir de me voir en danger d'épouser un homme que je n'ai jamais

vn, & seulement parce qu'il est le fils de l'ami de mon Père.

Mtre. P I E R R E.

Tenez, tenez, il n'y a point de détermination à ça. J'avons arrêté Mr Dorante & moi, ce qu'ou devez faire, & vela c'en que c'est. Il faut qu'ou deveniais folle; ça est conclu entre nous; il n'y a pûs à dire, non, faut parachever: allons, avancez-nous, en attendant queuque petit échantillon d'extravagance, pour voir comme ça fait: en dit que les vapeurs sont bonnes pour ça; montrez m'en une.

Mlle. A R G A N T E.

Oh, laissez-moi, je n'ai point envie de rire.

L I S E T T E.

Va, ne t'embarasse pas; nous autres femmes, pour faire les folles, avons-nous besoin d'étudier notre rôle?

Mtre. P I E R R E.

Non, je sçavons bian vos facultés, mais n'amporte, il s'agit d'avoir l'esprit pûs tourné que de coutume. Lisette, sarmone-la un peu là-dessus, & songe toujours à noute amiquié, ça ne fait que croître & embellir cheux moi quand je te regarde.

L I S E T T E.

Je t'en fais mes complimens.

Mtre. P I E R R E.

Adieu. Noute Maître est sourti, je pense. Je vas revenir, si je puis, avec Mr. Dorante.

S C È N E I V.

Mlle. A R G A N T E, L I S E T T E.

L I S E T T E.

C'A, faites vos réflexions. Consentez-vous à ce qu'on vous propose?

Mlle. A R G A N T E.

Je ne saurois m'y résoudre. Jouer un rôle de folle, cela est bien laid.

L I S E T T E.

Eh mort de ma vie! trouvez-moi quelqu'un qui ne joue pas ce rôle-là dans le monde. Qu'est-ce que c'est

c'est que la société entre nous autres honnêtes gens, s'il vous plaît? N'est-ce pas une assemblée de fous paisibles qui rient de se voir faire, & qui pourtant s'accordent? Eh bien, mettez-vous pour quelques instans de la coterie des fous revêches, & nous dirons, nous autres, la tête lui a tourné.

Mlle. ARGANTE.

Tu as beau dire, cela me répugne.

L I S E T T E.

Je croi qu'effectivement vous avez raison. Il vaut mieux que vous épousiez ce jeune rustre que nous attendons. Que de repos vous allez avoir à la campagne! Plus de toilette, plus de miroir, plus de boîte à mouches: cela ne rapporte rien. Ce n'est pas comme à Paris, où il faut tous les matins recommencer son visage, & le travailler sur nouveaux frais. C'est un embarras que tout cela, & on ne l'a pas à la campagne: il n'y a là que de bons gros cœurs, qui sont francs, sans façon, & de bon appétit. La manière de les prendre est très-aisée. Une face large, massive, en fait l'affaire; & en moins d'un an vous aurez toutes ces mignardises convenables.

Mlle. ARGANTE.

Voilà de fort jolies mignardises.

L I S E T T E.

J'oublois le meilleur. Vous aurez parfois des gâlans houbreaux, qui viendront vous rendre hommage, qui boiront du vin pur à votre santé; mais avec des contorsions... Vous irez vous promener avec eux, la petite canne à la main, le marteau troussé de peur des crottes; ils vous aideront à sauter le fossé, vous diront que vous êtes adroite, remplie de charmes & d'esprit, avec tout plein d'équivoques spirituels, qui brocheront sur le tout. Qu'en dites-vous? Prenez votre parti, sinon je recommence, & je vous nomme tous les animaux de votre Ferme, jusqu'à votre mari.

Mlle. ARGANTE.

Ah, le vilain homme!

L I S E T T E.

Allons vite, choisissez de quel genre de folie vous voulez

voulez le dégoûter? il va venir, comme vous savez, & vous aimez Dorante sans-doute?

Mlle. A R G A N T E.

Mais, oui, je l'aime; car je ne connois que lui depuis quatre ans.

L I S E T T E.

Mais, oui, je l'aime. Qu'est-ce que c'est qu'un amour qui commence par *mais*, & qui finit par *car*?

Mlle. A R G A N T E.

Je m'explique comme je sens. Il y a si long-temps que nous nous voyons; c'est toujours la même personne, les mêmes sentimens: cela ne pique pas beaucoup; mais au bout du compte, c'est un bon garçon; je l'aime quelquefois plus, quelquefois moins, quelquefois point du tout; c'est suivant: quand il y a long-temps que je ne l'ai vu, je le trouve bien aimable; quand je le voi tous les jours, il m'ennuye un peu, mais cela se passe, & je m'y accoutume: s'il y avoit un peu plus de mouvement dans mon cœur, cela ne gêneroit rien pourtant.

L I S E T T E.

Mais n'y a-t-il pas un peu d'inconstance là-dedans?

Mlle. A R G A N T E.

Peut-être bien; mais on ne met rien dans son cœur, on y prend ce qu'on y trouve.

L I S E T T E.

Chemin faisant, je rencontre de certains visages qui me remuent, & celui de Pierrot ne me remue point. N'êtes-vous pas comme moi?

Mlle. A R G A N T E.

Voilà où j'en suis. Il y a des physionomies qui font que Dorante me devient si insipide; & malheureusement dans ce moment-là il a la fureur de m'aimer plus qu'à l'ordinaire: moi, je voudrois qu'il ne me dît rien; mais les hommes savent-ils se gouverner avec nous? ils sont si mal-adroits: ils viennent quelquefois vous accabler d'un tas de sentimens langoureux, qui ne font que vous affadir le cœur: on n'oseroit leur dire, allez vous-en, laissez-moi en repos; vous vous perdez: ce seroit même
une

66 LE DENOUEMENT IMPREVU,

une charité que de leur dire cela; mais point, il faut les écouter, n'en pouvoir plus, étouffer, mourir d'ennui, & de faciété pour eux: le beau profit qu'ils font-là! Qu'est-ce que c'est qu'un homme, toujours tendre, toujours disant, je vous adore, toujours vous regardant avec passion, toujours exigeant que vous le regardiez de même? le moyen de soutenir cela? Peut-on sans-cesse dire, je vous aime? on en a quelquefois envie, & on le dit; après cela l'envie se passe, il faut attendre qu'elle revienne.

L I S E T T E.

Mais enfin, épouserez-vous le Campagnard?

Mlle. A R G A N T E.

Non, je ne saurois souffrir la campagne, & j'aime mieux Dorante, qui ne quittera jamais Paris. Après tout, il ne m'ennuye pas toujours, & je serois fâchée de le perdre.

L I S E T T E.

Je voi Maître Pierre qui revient bien intrigué.

S C E N E V.

Mlle. A R G E N T E , L I S E T T E ,
Mtre. P I E R R E .

L I S E T T E.

O U est Dorante?

Mtre. P I E R R E *d'un air triste.*

Hélas! il est en chemin pour venir ici; & moi, Mlle. Argante, je viens pour vous dire que ce garçon-là n'a pas encore trois jours à vivre.

Mlle. A R G A N T E.

Comment donc?

Mtre. P I E R R E.

Oui, & s'il m'en veut croire, il fera son testament dès ce soir; car s'il alloit trapper sans le dire au Tabellion, j'aimerois autant qu'il ne mourit pas; ce ne seroit pas la peine, & ça me fâcheroit trop; en lieu que s'il me laissoit quelque chose, ça seroit que je me lamenterois plus agréablement sur li.

L I -

L I S E T T E.

Dis donc ce qui lui est arrivé!

Mlle. A R G A N T E.

Est-il malade? empoisonné? blessé? Parle.

Mtre. P I E R R E.

Attendez, que je reprenne en vigueur; car moi qui veut hériter de li, je suis si découragé, si déconforté, que je suis d'avis itou de coucher mes dernières volontés sur de l'écriture, afin de laisser mes nippes à Lisette.

L I S E T T E.

Allons, allons, nigaud, avec ton testament & tes nippes; il n'y a rien que je haïsse tant, que des dernières volontés.

Mlle. A R G A N T E.

Eh, ne l'interromps pas! j'attens qu'il nous dise l'état où est Dorante.

Mtre. P I E R R E.

Ah, le pauvre homme! la diette le pardra.

L I S E T T E.

Eh! depuis quand fait-il diette?

Mtre. P I E R R E.

De ce matin.

L I S E T T E.

Peste du benêt!

Mtre. P I E R R E.

Tenez, le vela. Voyez. Queu mine il a! Comme il est blaffard!

S C E N E VI.

Mlle. A R G A N T E, D O R A N T E, L I Z E T T E,
Mtre. P I E R R E.

D O R A N T E *d'un air affligé.*

J E suis au desespoir, Madame; votre Fermier m'a fait un récit qui m'a fait trembler. Il dit que vous refusez de me conserver votre main, & que vous ne voulez pas en venir à la seule ressource qui nous reste.

LE DENOUEMENT IMPREVU,

Mlle. ARGANTE.

« bien, remettez-vous, j'extravaguerai; la Comédie va commencer; êtes-vous content? »

Mtre. PIERRE.

« le extravaguerai? Monsieur Dorante, aller extravaguer? Queu plaisir! je varrons la comédie; aller le Poulichinelle. Queu contentement! Je rirons me des sous. Il faut extravaguer trétous au 18. »

DORANTE.

« vous me rendez la vie, Madame; mais de grace, pour seul a-t-il part à ce que vous allez faire? »

Mlle. ARGANTE.

« oui, ne savez-vous pas bien que je vous aime; que j'oublie quelquefois de vous le dire? »

DORANTE.

« pourquoi l'oubliez-vous? »

Mlle. ARGANTE.

« c'est que cela est fini, je n'y songe plus. »

LISSETTE.

« oui, cela va sans dire: retirons-nous, je crois votre Père est revenu; vous pouvez l'attendre; il n'est pas à propos qu'il nous voye, nous as-

DORANTE.

« lieu, Madame, songez que mon bonheur dépend de vous. »

Mlle. ARGANTE.

« j'en penserai, j'y penserai, allez-vous-en (*seule*) nous verrons un peu ce que dira mon Père, quand il verra folle. Je croi qu'il va faire de belles extractions: heureusement sur le sujet dont il s'agit, j'ai déjà vue dans quelques écarts, & je croi que ça ira bien; car il s'agit d'une malice, & je suis sûre, c'est de quoi réussir: le voilà, prenons garde à la retenance qui prépare les voyes. »

S C E N E V I I.

Mr. ARGANTE, Mlle ARGANTE,
battant la mesure de son pied.

Mr. ARGANTE.
Que faites-vous-là, Mademoiselle?

Mlle. ARGANTE.

Rien.

Mr. ARGANTE.

Rien? belle occupation!

Mlle. ARGANTE.

Je vous défie pourtant de critiquer rien.

Mr. ARGANTE.

Quelle étourdie! comme vous voilà faite!

Mlle. ARGANTE.

Faite au tour, à ce qu'on dit.

Mr. ARGANTE:

Hé! je croi que vous plaisantez?

Mlle. ARGANTE.

Non, je suis de mauvaise humeur; car je n'ai pu jouer du Clavecin ce matin.

Mr. ARGANTE.

Laissez-là votre Clavecin: mon gendre arrive, & vous ne devez pas le recevoir dans un ajustement aussi négligé.

Mlle. ARGANTE.

Ah, laissez-moi faire; le négligé va au cœur... Si j'étois ajustée, on ne verroit que ma parure; dans mon négligé, on ne verra que moi, & on n'y perdra rien.

Mr. ARGANTE.

Oh, oh! que signifie donc ce discours-là?

Mlle. ARGANTE.

Vous haussiez les épaules, vous ne me croyez pas, je vous convaincrain, Papa.

Mr. ARGANTE.

Je n'y comprends rien, ma fille!

Mlle. ARGANTE.

Me voilà, mon Père.

Mr. ARGANTE.

Avez-vous dessein de me jouer?

Mlle. ARGANTE.

Qu'avez-vous donc? Vous m'appellez, je vous ré-
ponds; vous vous fâchez, je vous laisse faire. De
quoi s'agit-il? Expliquez-vous. Je suis-là, vous me
voyez, je vous entends; que vous plaît-il?

Mr. ARGANTE.

En vérité, fais-tu bien que si on t'écouloit, on
te prendroit pour une folle?

Mlle. ARGANTE.

Eh, eh, eh. . .

Mr. ARGANTE.

Eh, eh. Il n'est pas question d'en rire; cela est
vrai.

Mlle. ARGANTE.

J'en pleurerai, si vous le jugez à propos. Je
croyois qu'il en falloit rire; je suis dans la bonne
foi.

Mr. ARGANTE.

Non, il faut m'écouter.

Mlle. ARGANTE *le salue.*

C'est bien de l'honneur à moi, mon Père.

Mr. ARGANTE.

Qu'on a de peine avec les enfans!

Mlle. ARGANTE.

Eh! vous ne vous vantez de rien; mais je croi que
vous n'en avez pas mal donné à mon Grand-père;
vous étiez bien semillant.

Mr. ARGANTE.

Taisez-vous, petite fille.

Mlle. ARGANTE.

Les petites filles n'obéissent point, mon Père; &
puisque j'en suis une, je ferai ma charge, & me
gouvernerai, s'il vous plaît, suivant l'épithète que
vous me donnez.

Mr. ARGANTE.

La patience m'échappera.

Mlle. ARGANTE.

Calmez-vous, je me tais; voilà l'agrément qu'il
y a d'avoir affaire à une personne raisonnable!

Mr.

Mr. ARGANTE.

Je ne fais où j'en suis, ni où elle prend tant d'impertinences; quoi qu'il en soit, finissons; je n'ai qu'un mot à vous dire; préparez-vous à recevoir celui qui vient ici vous épouser.

Mlle. ARGANTE.

Ce discours-là me fait ressouvenir d'une Chançon qui dit: *Préparons-nous à la fête nouvelle.*

Mr. ARGANTE *étonné long-temps.*

J'attends que vous ayez achevé votre Chançon.

Mlle. ARGANTE.

Oh! voilà qui est fait; ce n'étoit qu'une citation que je voulois faire.

Mr. ARGANTE.

Vous sortez du respect que vous me devez, ma fille.

Mlle. ARGANTE.

Seroit-il possible! moi, sortir du respect! Il me semble qu'en effet je dis des choses extraordinaires; je croi que je viens de chanter: remettez-moi, mon Père: où en étions nous? Je me retrouve: Vous m'avez proposé, il y a quelques jours, un mariage qui m'a bouleversé la tête à force d'y penser; tout rompu qu'il est, je n'en saurois revenir, & il faut que j'en pleure.

Mr. ARGANTE.

Oh, oh! cela seroit-il de bonne foi, ma fille? D'où vient tant de répugnance pour un mariage qui t'est avantageux?

Mlle. ARGANTE.

Eh! me le proposeriez-vous, s'il n'étoit pas avantageux?

Mr. ARGANTE.

Je fais le tout pour ton bien.

Mlle. ARGANTE *pleurant.*

Et cependant je vous paye d'ingratitude.

Mr. ARGANTE.

Va, je te le pardonne, c'est un petit travers qui t'a pris.

Mlle. ARGANTE.

Continuez, allez votre train, mon Père, continuez,

72 LE DENOUEMENT IMPREVU,

nuez, n'écoutez pas mes dégoûts, tenez ferme, point de quartier : courage, dites je veux, grondez, menacez, punissez, ne m'abandonnez pas dans l'état où je suis; je vous charge de tout ce qui m'arrivera.

Mr. ARGANTE *attendri.*

Va, mon enfant. je suis content de tes dispositions, & tu peux t'en fier à moi; je te donne à un homme avec qui tu seras heureuse, & la Campagne, au bout du compte, a ses charmes aussi-bien que la Ville.

Mlle. ARGANTE.

Par ma foi, vous avez raison.

Mr. ARGANTE.

Par ma foi! de quel terme te fers-tu-là? je ne te l'ai jamais entendu dire, & je serois fâché que tu t'en servisses devant mon gendre futur.

Mlle. ARGANTE.

Ma foi, je l'ai cru bon, parce que c'est votre mot favori.

Mr. ARGANTE.

Il ne sied point dans la bouche d'une fille.

Mlle. ARGANTE.

Je ne le dirai plus, mais revenons: contez-moi un peu ce que c'est que votre gendre? N'est-ce pas cet homme des champs?

Mr. ARGANTE.

Encore! Est-il question d'un autre?

Mlle. ARGANTE.

Je m'imagine qu'il accourt à nous comme un Satyre.

Mr. ARGANTE.

Oh! je n'y saurois tenir. Vous êtes une impertinente, il vous épousera, je le veux & vous obéirez.

Mlle. ARGANTE.

Doucement, mon Père, discutons froidement les choses. Vous aimez la raison, j'en ai de la plus rare.

Mr. ARGANTE.

Je vous montrerai que je suis votre Père.

Mlle.

Mlle. ARGANTE.

Je n'en ai jamais douté, je vous dispense de la preuve; tranquilisez-vous. Vous me direz, peut-être, que je n'ai que vingt ans, & que vous en avez soixante. Soit, vous êtes plus vieux que moi, je ne chicane point là-dessus, j'aurai votre âge un jour; car nous vieillissons tous dans notre famille. Écoutez-moi, je me fers d'une supposition. Je suis Monsieur Argante, & vous êtes ma fille. Vous êtes jeune, étourdie, vive, charmante comme moi. Et moi, je suis grave, sérieux, triste & sombre comme vous.

Mr. ARGANTE.

Où suis-je? & qu'est-ce que c'est que cela?

Mlle. ARGANTE.

Je vous ai donné des Maîtres de Clavecin; vous avez un gosier de Rossignol; vous dansez comme à l'Opéra; vous avez du goût, de la délicatesse; moi du fouci & de l'avarice: vous lisez des Romans, des Historiettes, & des Contes des Fées: moi des Edits, des Régistres & des Mémoires. Qu'arrive-t-il? Un vilain Faune, un Ours mal leché sort de sa tanière, se présente à moi, & vous demande en mariage. Vous croyez que je vais lui crier va-t-en. Point du tout. Je caresse la créature maussade, je lui fais des complimens, & je lui accorde ma fille. L'accord fait, je viens vous trouver, & nous avons là-dessus une conversation ensemble assez curieuse. La voici. Je vous dis, Ma fille? Que vous plaît-il, mon Père? me répondez-vous? (car vous êtes civile & bien élevée.) Je vous marie, ma fille. A qui donc, mon Père? A un honnête magot, un habitant des forêts. Un magot, mon Père! je n'en veux point. Me prenez-vous pour une Guenuche? Je chante, j'ai des appas; & je n'aurois qu'un magot, qu'un sauvage? Eh fy donc! Mais il est Gentilhomme. Eh bien, qu'on lui coupe le cou. Ma fille, je veux que vous le preniez. Mon Père, je ne suis point de cet avis-là. Oh, oh, friponne, ne suis-je pas le maître? A cette épithète de friponne, vous prenez votre sérieux; vous vous armez de

fermeté, & vous me dites: Vous êtes le Maître. *Distingue.* Pour les choses raisonnables, oui. Pour celles qui ne le sont pas, non. On ne force point les cœurs. Loi établie. Vous voulez forcer le mien. Vous transgressez la loi. J'ai de la vertu, je la veux garder. Si j'épousois votre magot, que deviendrait-elle? Je n'en sais rien.

Mr. ARGANTE.

Vous mériteriez que je vous misse dans un Couvent. Je pénètre vos desseins à présent, fille ingrate, & vous vous imaginez que je serai la dupe de vos artifices; mais si tantôt j'ai lieu de me plaindre de votre conduite, vous vous en repentirez toute votre vie. Voilà ma réponse; retirez-vous.

Mlle. ARGANTE *le saluant.*

Donnez-moi le tems de vous faire la révérence, comme vous me l'auriez faite, si vous aviez été à ma place.

Mr. ARGANTE.

Marchez, vous dis-je.

SCENE VIII.

Mr. ARGANTE, CRISPIN,
UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a là-bas un valet qui demande à parler après vous.

Mr. ARGANTE.

Qu'il entre.

CRISPIN *paroit.*

Monsieur, je viens de dix lieues d'ici, vous dire que je suis votre serviteur.

Mr. ARGANTE.

Cela n'en valoit pas la peine.

CRISPIN.

Oh, je vous fais excuse! vous d'un côté, Mademoiselle votre fille d'un autre, vous méritez fort bien vos dix lieues, ce n'est que chacun cinq.

Mr. ARGANTE.

Qu'appellez-vous, ma fille? quelle part a-t-elle à cela?

CRISPIN.

C R I S P I N.

Ventrebleu! quelle part, Monsieur? sa part est meilleure que la vôtre; car nous venons pour l'épouser.

M r. A R G A N T E.

Pour l'épouser!

C R I S P I N.

Oui. Le Seigneur Erasme, mon Maître, l'épousera pour femme, & moi pour Maîtresse.

M r. A R G A N T E.

Ah, ah! tu appartiens à Erasme? tu es apparemment le garçon plaisant dont il m'a parlé?

C R I S P I N.

J'ai l'honneur d'être son associé. C'est lui qui ordonne, c'est moi qui exécute.

M r. A R G A N T E.

Je t'entends. Eh où est-il donc? Est-ce qu'il n'est pas venu?

C R I S P I N.

Oh que si, Monsieur! mais par galanterie il a jugé à propos de se faire précéder par une espèce d'Ambassade, il m'a donné même quelques petits intérêts à traiter avec vous.

M r. A R G A N T E.

De quoi s'agit-il donc?

C R I S P I N.

N'y a-t-il personne qui nous écoute?

M r. A R G A N T E.

Tu le vois bien.

C R I S P I N.

C'est que... n'y a-t-il point de femmes dans la chambre prochaine?

M r. A R G A N T E.

Quand il y en auroit, peuvent-elles nous entendre?

C R I S P I N.

Vertuchou, Monsieur! vous ne savez pas ce que c'est que l'oreille d'une femme. Cette oreille-là, voyez-vous, d'une demi lieue entend ce qu'on dit, & d'un quart de lieue ce qu'on va dire.

M r. A R G A N T E.

Oh bien, je n'ai ici que des femmes sourdes. Par-
ls.

D a

C R I

C R I S P I N.

Oh! la surdité lève tout scrupule; & cela étant, je vous dirai sans façon, que Monsieur Eraste va venir, mais qu'il vous prie de ne point dire à sa future que c'est lui. parce qu'il se fait un petit ragoût de la voir sous le nom seulement d'un ami du dit Monsieur Eraste; ainsi ce n'est point lui qui va venir, & c'est pourtant lui. mais lui sous la figure d'un autre que lui: ce que je dis-là n'est-il pas obscur?

M r. A R G A N T E.

Pas mal; mais je te comprends, & je veux bien lui donner cette satisfaction-là: qu'il vienne.

C R I S P I N.

Je croi que le voilà: c'est lui-même. A présent je vais chercher mes balots & les siens; mais de grâce, avant que de partir, souffrez, Monsieur, que je vous recommande mon cœur, il est sans condition, daignez lui en trouver une.

M r. A R G A N T E.

Va, va, nous verrons.

S C E N E IX.

M r. A R G A N T E, E R A S T E, M e. P I E R R E,
L I S E T T E.

M r. A R G A N T E.

J E vous attendois ici avec impatience, mon cher enfant.

E R A S T E.

Je m'y rends avec un grand plaisir, Monsieur. Crispin vous aura dit sans-doute ce que je souhaite que vous m'accordiez.

M r. A R G A N T E.

Oui, je le sai, & j'y consens; mais pourquoi cette façon?

E R A S T E.

Monsieur, tout le monde me dit que Mademoiselle Argante est charmante, & tout le monde apparemment ne se trompe pas; ainsi quand je demande à la voir sous cet habit-ci, ce n'est pas pour vériser

rifier si ce que l'on m'a dit est vrai ; mais peut-être en m'épousant, ne fait-elle que vous obéir, cela m'inquiète, & je ne viens sous un autre nom l'assurer de mes respects, que pour tâcher d'entrevoir ce qu'elle pense de notre mariage.

Mr. ARGANTE.

Eh bien, je vais la chercher.

ERASTE.

Eh ! de grace, n'y allez point ; je ne pourrois m'empêcher de soupçonner que vous l'auriez avertie ; j'ai trouvé là-bas des ouvriers qui demandent à vous parler, si vous vouliez bien vous y rendre pour quelque temps.

Mr. ARGANTE.

Mais...

ERASTE.

Je vous en supplie.

Mr. ARGANTE.

(à part.) Je ne saurois croire que ma fille ose m'offenser jusqu'à certain point. (à Eraste.) Je me rends.

ERASTE.

Il me suffira que vous disiez à un domestique qu'un de mes amis qui m'a précédé, souhaiteroit avoir l'honneur de lui parler.

Mr. ARGANTE.

Hola ! Pierrot ? Lisette ?

(Mre. Pierre & Lisette paroissent tous deux.)

Mre. PIERRE.

Qu'est-ce qu'ou nous voulez donc ?

Mr. ARGANTE.

Que quelqu'un de vous deux aille dire à ma fille que voici un des amis d'Eraste, & qu'elle descende.

Mre. PIERRE.

Ca ne se peut pas, aille a mal à son estomach, & à sa tête.

LISETTE.

Oui, Monsieur, elle repose.

ERASTE.

Je vous assure que je n'ai qu'un mot à lui dire.

D 3

Mre.

Mtre. P I E R R E *à part.*

Hélas! comme il est douxoureux.

Mr. A R G A N T E.

Je viens de la quitter, & je veux qu'elle descende. Allez-y, Lisette. (*à Mtre. Pierre.*) Et toi, va-t-en. (*à Eraste.*) Je vous laisse pour vous satisfaire. (*Il sort.*)

E R A S T E.

Je vous ai une véritable obligation. (*seul.*) Ce commencement me paroît triste. J'ai bien peur que Mademoiselle Argante ne se donne pas de bon cœur.

S C E N E X.

E R A S T E , Mtre. P I E R R E.

Mtre. P I E R R E *revenant & regardant.*

(*à part.*) LE Sieur Argante n'y est plus. Avec (*haut.*) L vouse permission, Monsieur l'ami de Monsieur le futur, en attendant que noute Demoiselle se requingue, agriez ma convarstation pour vous aider à passer un petit bout de temps.

E R A S T E.

Ouida, tu me parois amusant.

Mtre. P I E R R E.

Je ne sors pas tout-à-fait bête; le monde prend par fois de mes petits avis, & s'en trouve bien.

E R A S T E.

Je n'en doute pas.

Mtre. P I E R R E *riant.*

Tenez, vous avez une philosophie de bonne apparence; j'estime qu'ou êtes un bon compère: vela ma pensée; permettez ma libarté.

E R A S T E.

Tu me fais plaisir.

Mtre. P I E R R E.

De queu vacation êtes-vous avec cet habit noir? Est-ce Praticien, ou Médecin? tâtez-vous le poux, ou bien la bourse? Dépêchez-vous le corps, ou les biens?

E R A S-

E R A S T E.

Je guéris du mal qu'on n'a pas.

Mtrc. P I E R R E.

Vous êtes donc Médecin? tant mieux pour vous, tant pis pour les autres; & moi, je fis le Fermier d'ici, & ce n'est tant pis pour parsonne.

E R A S T E.

Comment! mais tu as de l'esprit. Tu dis qu'on te consulte. Parbleu! dans l'occasion je te consulteroie volontiers aussi.

Mtrc. P I E R R E.

Consultez-moi, pour voir, sur Monsieur Erasste.

E R A S T E.

Que veux-tu que je dise? Il épouse la fille de Monsieur Argante.

Mtrc. P I E R R E.

Acoutez, êtes-vous bien son ami à cet époux de fille?

E R A S T E.

Mais je ne suis pas toujours fort content de lui dans le fond, & souvent il m'ennuye.

Mtrc. P I E R R E.

Fy, c'est de la malice à li.

E R A S T E.

J'ai idée qu'on ne l'épousera pas d'un trop bon cœur ici, & c'est bien fait.

Mtrc. P I E R R E.

Tout franc, je ne voulons point de ce butord-là: Laissez venir le nigaud, je ly gardons des rats.

E R A S T E.

Qu'appelles-tu des rats?

Mtrc. P I E R R E.

C'est que la fille de cians a eu l'avifement de devenir ratière; elle a mis par exprès son esprit sans dessus dessous, sans devant derrière, à celle fin, quand il la varra, qu'il s'en retourne avec son sac & ses quilles.

E R A S T E.

C'est-à-dire, qu'elle feindra d'être folle.

Mtrc. P I E R R E.

Vela c'en que c'est; & si mangé la fol!

30 LE DENOUEMENT IMPREVU,

prend pour femme, n'y aura pûs de rats; mais ce qu'en mettra en lieu & place, les vaudra bien.

ERASTE.

Sans difficulté.

Mtre. PIERRE

Stapendant la fille est sage; mais quand on a bougé son amiquié ailleurs, qu'en a un mari en avarion, sage tant qu'ou vourez, il faut que sagesse dégarpisse, & pis après toute voute medeçaine ne garira pas Mr. Erasste du mal qui li sera fait, le pauvre niais: mais adieu, veci voute ratière qui viant, ça va bien vous divartir.

SCENE XI.

Mlle. ARGANTE, ERASTE,

ERASTE *à part.*

AH l'aimable personne! Pourquoi l'ai-je vue, puisque je la dois perdre?

Mlle. ARGANTE *à part en entrant.*

Voilà un joli homme! si Erasste lui ressembloit, je ne ferois pas la folle.

ERASTE.

(*A part.*) Feignons d'ignorer ses dispositions. (*à Mademoiselle Argante.*) Madame, Erasste m'a chargé d'une commission dont je ne saurois que le louer. Vous savez qu'on vous a destinés l'un à l'autre; mais il ne veut jouir du bonheur qu'on lui assure, qu'autant que votre cœur y souscrira: c'est un respect que le sien vous doit, & que vous méritez plus que personne: daignez donc, Madame, me confier ce que vous pensez là-dessus, afin qu'il se conforme à vos volontés.

Mlle. ARGANTE.

Ce que je pense, Monsieur. ce que je pense,

ERASTE.

Oui, Madame.

Mlle. ARGANTE.

Je n'en sai rien, je vous jure; & malheureusement j'ai résolu de n'y penser que dans deux ans, parce que je veux me reposer. Dites-lui qu'il ait

la bonté d'attendre, dans deux ans je lui rendrai réponse, s'il ne m'arrive pas d'accident.

E R A S T E.

Vous lui donnez un terme bien long.

Mlle. A R G A N T E.

Hélas! je me trompois; c'est dans quatre ans que je voulois dire; qu'il ne s'impatiente pas au moins, car je lui veux du bien, pourvu qu'il se tienne tranquille; s'il étoit pressé, je lui en donnerois pour un siècle; qu'il me ménage, & qu'il soit docile, entendez-vous Monsieur? ne manquez pas aussi de Passurer de mon estime. Sait-il aimer? a-t-il des sentimens? de la figure? est-il grand? est-il petit? On dit qu'il est chasseur: mais sait-il l'Histoire? Il verroit que la chasse est dangereuse. Actéon y périt pour avoir troublé le repos de Diane. Hélas! si l'on troubloit le mien, je ne saurois que mourir. Mais à propos d'Erasste, me ferez-vous son portrait? j'en suis curieuse.

E R A S T E *triste & soupirant.*

Ce n'est pas la peine, Madame; il me ressemble trait pour trait.

Mlle. A R G A N T E *le regardant.*

Il vous ressemble? bon cela, Monsieur.

E R A S T E.

Ma commission est faite, Madame, je sai vos sentimens, dispensez-vous du desordre d'esprit que vous affectez; un cœur comme le vôtre doit être libre, & mon ami sera au désespoir de l'extrémité où la crainte d'être à lui vous a réduite; on ne sauroit désapprouver le parti que vous avez pris; l'autorité d'un père ne vous a laissé que cette ressource, & tout est permis pour se sauver du danger où vous étiez: mais c'en est fait, livrez vous au panchant qui vous est cher, & pardonnez à mon ami les frayeurs qu'il vous a données; je vais l'en punir, en lui disant ce qu'il perd.

(Il veut s'en aller.)

Mlle. A R G A N T E.

(à part) Oh, oh! C'est assurément-là Erasste. *(Elle le rappelle.)* Monsieur?

81 LE DENOUEMENT IMPREVU,

ERASTE.

Avez-vous quelque chose à m'ordonner, Madame?

Mlle. ARGANTE.

Vous m'embarrassez. N'avez-vous que cela à me dire? voyez, je vous écouterai volontiers; je n'ai plus de peur, vous m'avez rassurée.

ERASTE.

Il me semble que je n'ai plus rien à dire, après ce que je viens d'entendre.

Mlle. ARGANTE.

Je ne devois dire ce que je pense sur Eraste, que dans un certain temps, & si vous voulez, j'abrègerai le terme.

ERASTE.

Vous le haïssez trop.

Mlle. ARGANTE.

Mais pourquoi en êtes-vous si fâché?

ERASTE.

C'est que je prends part à ce qui le regarde.

Mlle. ARGANTE.

Est-il vrai qu'il vous ressemble?

ERASTE.

Il n'est que trop vrai,

Mlle. ARGANTE.

Consolez-vous donc.

ERASTE.

Eh! d'où vient me consolerois-je, Madame? daignez m'expliquer ce discours.

Mlle. ARGANTE.

Comment vous l'expliquer?.. dites à Eraste que je l'attends, si vous n'avez pas besoin de sortir pour cela.

ERASTE.

Il n'est pas bien loin.

Mlle. ARGANTE.

Jé le croi de-même.

ERASTE.

Que d'amour il aura pour vous, Madame, s'il ose se flater d'être bien reçu!

Mlle. ARGANTE.

Ne tardez pas plus long-tems à voir ce qu'il en sera!

ERASTE.

E R A S T E.

Tuis-je espérer que vous vous me ferez grâce ?

Mlle. A R G A N T E.

J'en ai peut-être trop dit : mais vous serez mon époux. Que n'avez-vous dit plutôt.

E R A S T E.

Avec quel chagrin ne m'en retournois-je pas ?

Mlle. A R G A N T E.

Est-il possible que je vous ai haï ! à quoi songiez-vous de ne pas vous montrer ?

E R A S T E.

Au milieu de mon bonheur, il me reste une inquiétude.

Mlle. A R G A N T E.

Dites ce que c'est, & vous ne l'avez plus.

E R A S T E.

Vous vous gardiez, dit-on, pour un autre que moi.

Mlle. A R G A N T E.

Vous demeurez à la campagne, & je ne l'aimois pas avant que je vous eusse connu ? il y a quatre ans que je connois Dorante, l'habitude de le voir me l'avoit rendu plus supportable que les autres hommes ; il me convenoit, il aspiroit à m'épouser, & dans tout ce que j'ai fait, je me gardois moins à lui, que je ne me fauiois du malheur imaginaire d'être à vous : voilà tout, êtes-vous content ?

E R A S T E à genoux.

Je vous adore ; & puisque vous haïssiez la campagne, je ne sautois plus la souffrir.

S C E N E X I I.

& dernière.

Mr. A R G A N T E, Mlle. A R G A N T E,

E R A S T E, Mtre. P I E R R E.

Mr. A R G A N T E à Mtre. Pierre.

OH ! oh ! ils sont, ce me semble, d'assez bonne intelligence.

Mtre. P I E R R E.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ça ? Ils se disent des douceurs.

84 LE DENOUEMENT IMPREVU.

Mr. ARGANTE.

Eh bien, ma fille, connois tu Monsieur?

Mlle. ARGANTE.

Oui, mon Père.

Mr. ARGANTE.

Et tu es contente?

Mlle. ARGANTE.

Oui, mon Père.

Mr. ARGANTE.

J'en suis charmé. Ne songeons donc plus qu'à nous réjouir, & que pour marquer notre joye nos Musiciens viennent ici commencer la Fête.

Mtre. PIERRE.

Voilà qui va fort bien. Ou êtes contante. Voute Père, voute Amant, tout ça est contant: mais de tous ces biaux contantemens-là, moi & Mr. Dorante, je n'y avons ni part, ni portion.

Mr. ARGANTE.

Laisse-là Dorante.

Mlle. ARGANTE.

Si vous vouliez bien lui parler, mon Père, on lui doit un peu d'égard; & cela me tireroit d'embarras avec lui.

Mtre. PIERRE.

Il m'avoit pourmis cinquante pistoles, si vous deveniais sa femme; baillez m'en tant seulement soixante, & je l'y ferai vos excuses. Je ne vous surfais pas.

ERASTE.

Je te les donne de bon cœur, moi.

Mtre. PIERRE.

C'est marché fait; chantez & dansez à voute aise, à cette heure je n'y mets pàs d'empêchement.

Fin de la Comédie.



L' I L E
DE LA RAISON,

O U

LES PETITS HOMMES,
C O M E D I E.

En trois Actes , en Prose.





P R E F A C E.

J' Ai eu tort de donner cette Comédie-ci au Théâtre. Elle n'étoit pas bonne à être représentée, & le Public lui a fait justice en la condamnant. Point d'intrigue, peu d'action, peu d'intérêt : ce sujet, tel que je l'avois conçu, n'étoit point susceptible de tout cela : il étoit d'ailleurs trop singulier, & c'est sa singularité qui m'a trompé : elle amusoit mon imagination. J'allois vite en faisant la pièce, parce que je la faisois aisément.

Quand elle a été faite, ceux à qui je l'ai lue, ceux qui l'ont lue eux-mêmes, tous gens d'esprit, ne finissoient point de la louer. Le beau, l'agréable, tout s'y trouvoit, disoient-ils. Jamais, peut-être, lecture de pièce n'a tant fait rire. Je ne me fiais pourtant point à cela : l'ouvrage m'avoit trop peu coûté pour l'estimer tant ; j'en connoissois tous les défauts que je viens de dire : & dans le détail, je voyois bien des choses qui auroient pu être mieux;

mieux ; mais , telles qu'elles étoient , je les trouvois bien. Et , quand la représentation auroit rabattu la moitié du plaisir qu'elles faisoient dans la lecture , ç'auroit été un grand succès.

Mais tout cela a changé sur le Théâtre. *Ces Petits Hommes* , qui devoient fictivement grands , n'ont point pris. Les yeux ne se sont point plû à cela , & dès-lors on a senti que cela se répétoit toujours. Le dégoût est venu , & voilà la pièce perdue.

Si on n'avoit fait que la lire , peut-être en auroit-on pensé autrement : & , par un simple motif de curiosité , je voudrois trouver quelqu'un qui n'en eût point entendu parler , & qui m'en dît son sentiment après l'avoir lue : elle seroit pourtant autrement qu'elle n'est , si je n'avois point songé à la faire jouer.

Je l'ai fait imprimer le lendemain de la représentation , parce que mes amis plus fâchés que moi de sa chute , me l'ont conseillé d'une manière si pressante , que je crois qu'un refus les auroit choqué : ç'auroit été mépriser leur avis , que de le rejeter.

Au reste je n'en ai rien retranché , pas même les endroits que l'on a blâmés dans
le

le rôle du Payfan, parce que je ne les savois pas; & , à présent que je les fai, j'avoueraï franchement que je ne sens point ce qu'ils ont de mauvais en eux-mêmes. Je-comprends seulement, que le dégoût qu'on a eu pour le reste les a gâtés, sans compter qu'ils étoient dans la bouche d'un Acteur, dont le jeu naturellement fin & délié, ne s'ajustoit peut-être point à ce qu'ils ont de rustique.

Quelques personnes ont cru que dans mon Prologue j'attaquois la Comédie du *François à Londres*. Je me contente de dire que je n'y ai point pensé, & que cela n'est point de mon caractère. La manière dont j'ai jusques ici traité les matières du bel-esprit, est bien éloignée de ces petites bassesses-là; ainsi ce n'est pas un reproche dont je me disculpe, c'est une injure dont je me plains.

Acteurs du Prologue.

LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

LE CONSBILLER.

LA COMTESSE.

L'ACTEUR.

*La Scène est dans les Foyers de la Comédie
Françoise.*

PROLOGUE

DE

L'ILE DE LA RAISON.

OU

LES PETITS HOMMES.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,

LE MARQUIS *tenant le Chevalier par la main.*

PARBLEU, Chevalier, je suis charmé de te trouver ici! nous causerons ensemble en attendant que la comédie commence.

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur, Marquis. La pièce que nous allons voir est sans-doute tirée de *Gulliver*?

LE CHEVALIER.

Je l'ignore. Sur quoi le présumes-tu?

LE MARQUIS.

Parbleu! cela s'appelle *Les Petits Hommes*: & apparemment que ce sont les Petits Hommes du Livre Anglois.

LE CHEVALIER.

Mais! Il ne faut avoir vu qu'un nain, pour avoir l'idée des Petits Hommes, sans le secours de son livre.

LE MARQUIS *avec précipitation.*

Quoi! Sérieusement tu crois qu'il n'y est pas question de *Gulliver*?

LE CHEVALIER.

Eh! Que nous importe?

LE MARQUIS.

Ce qu'il m'importe? C'est que, s'il ne s'en agissoit, je m'en irois tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER *riant.*

Ecoute. Il est très-douteux qu'il s'en agisse; & franche-

chement, à ta place, je ne voudrois point du tout m'exposer à ce doute-là : je ne m'y fierois pas, car cela est très-délagréable, & je partirois sur le champ.

L E M A R Q U I S.

Tu plaisantes. Tu le prends sur un ton de railleur. Mais, en un mot, l'auteur, sur cette idée-là, m'a accoutumé à des choses pensées, instructives; & si on ne l'a pas suivi, nous n'aurons rien de tout cela.

L E C H E V A L I E R *raillant.*

Peut-être bien; d'autant plus qu'en général (& toute comédie à part) nous autres François nous ne pensons pas, nous n'avons pas ce talent-là.

L E M A R Q U I S.

Eh ! Mais nous pensons, si tu le veux.

L E C H E V A L I E R.

Tu ne le veux donc pas trop, toi ?

L E M A R Q U I S.

Ma foi, croi-moi, ce n'est pas-là notre fort : pour de l'esprit, nous en avons à ne savoir qu'en faire, nous en mettons par-tout : mais de jugement, de réflexion, de flegme, de sagesse, en un mot, de cela, (*montrant son front,*) n'en parlons pas, mon cher Chevalier, glissons là-dessus, on ne nous en donne guères; & entre nous, on n'a pas tout le tort.

L E C H E V A L I E R *riant.*

Eh ! Eh ! Eh ! Je t'admire, mon cher Marquis, avec l'air mortifié dont tu paroiss finis ta période : mais tu ne m'effrayes point : tu n'es qu'un hypocrite, & je sais bien que ce n'est que par vanité que tu soupirez sur nous.

L E M A R Q U I S.

Ah ! Par vanité, celui-là est impayable.

L E C H E V A L I E R.

Oui, vanité pure. Comment donc ? Malpeste ! Il faut avoir bien du jugement, pour sentir que nous n'en avons point. N'est-ce pas-là la réflexion que tu veux qu'on fasse ? Je le gage sur ta conscience.

L E M A R Q U I S *riant.*

Ah ! Ah ! Ah ! Parbleu, Chevalier, ta pensée est pourtant plaisante ! Sais-tu bien que j'ai envie de dire qu'elle est vraie ?

L E C H E V A L I E R.

Très-vraie; & par-dessus le marché c'est qu'il n'y a rien de si raisonnable que l'aveu que tu en fais. Je t'accuse d'être vain, tu en conviens, tu badines de ta propre vanité: il n'y a peut-être que le François au monde capable de cela.

L E M A R Q U I S.

Ma foi, cela ne me coûte rien, & tu as raison; un étranger se fâcherait: & je vois bien que nous sommes naturellement philosophes.

L E C H E V A L I E R.

Ainsi, si nous n'avons rien de sensé dans cette pièce-ci, ce ne sera pas à l'esprit de la Nation qu'il faudra s'en prendre.

L E M A R Q U I S.

Ce sera au seul François qui l'aura fait.

L E C H E V A L I E R.

Ah! Nous voilà d'accord: &, pour achever de te prouver notre raison, va-t-en, par exemple, chez une autre Nation lui exposer ses ridicules, & y donner hautement la préférence à la tienne, elle ne sera pas assez forte pour soutenir cela, on te jettera par les fenêtres. Ici tu verras tout un peuple rire, battre des mains, applaudir à un spectacle où on se moque de lui, en le mettant bien au-dessous d'une autre Nation qu'on lui compare. L'étranger qu'on y loue, n'y rit pas de si bon cœur que lui: & cela est charmant.

L E M A R Q U I S.

Effectivement cela nous fait honneur; c'est que notre orgueil entend raillerie.

L E C H E V A L I E R.

Il est moins neuf que celui des autres. Dans de certains pays sont-ils savans? leur science les charge; ils ne s'y font jamais, ils en font tout entrepris. Sont-ils sages? c'est avec une austérité qui rebute de leur sagesse. Sont-ils fous? ce qu'on appelle étourdis & badins, leur badinage n'est pas de commerce; il y a quelque chose de rude, de violent, d'étranger à la véritable joye; leur raison est sans complaisance, il lui manque cette douceur que nous avons, & qui invite ceux qui ne sont pas raisonnables à le devenir. Chez eux, tout est sérieux, tout y est grave,
tout

tout y est pris à la lettre : on diroit qu'il n'y a pas encore assez long-temps qu'ils sont ensemble; les autres hommes ne sont pas encore leurs frères, ils les regardent comme d'autres créatures. Voyent-ils d'autres mœurs que les leurs ? cela les fâche. Et nous, tout cela nous amuse, tout est bien venu parmi nous; nous sommes les originaires de tout Pais : chez nous le fou y divertit le sage, le sage y corrige le fou sans le rebuter. Il n'y a rien ici d'important, rien de grave, que ce qui mérite de l'être. Nous sommes les hommes du monde qui avons le plus compté avec l'humanité. L'étranger nous dit-il nos défauts ? nous en convenons, nous l'aidons à les trouver, nous lui en apprenons qu'il ne fait pas; nous nous critiquons même par galanterie pour lui, ou par égard à sa foiblesse. Parle-t-il des talens ? son pays en a plus que le nôtre : il rebute nos livres, & nous admirons les siens. Manque-t-il ici aux égards qu'il nous doit ? nous l'en accablons, en l'excusant. Nous ne sommes plus chez nous quand il y est, il faut presque échapper à ses yeux quand nous sommes chez lui. Toute notre indulgence, tous nos éloges, toutes nos admirations, toute notre justice, est pour l'étranger : enfin, notre amour-propre n'en veut qu'à notre Nation; celui de tous les étrangers n'en veut qu'à nous, & le nôtre ne favorise qu'eux.

LE MARQUIS.

Viens, bon citoyen, viens que je t'embrasse. Morbleu ! Le titre excepté, je serois fâché à cette heure, que dans la comédie que nous allons voir, on eût pris l'idée de *Gulliver*; je partirois si cela étoit. Mais en voilà assez. Saluons la Comtesse qui arrive avec tous ses agrémens.

S C E N E II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA
COMTESSE, LE CONSEILLER.

LA COMTESSE.

AH ! Vous voilà, Marquis ! Bonjour, Chevalier ; êtes-vous venu avec ces Dames ?

LE

L E M A R Q U I S

Non, Madame; & nous n'avons fait que nous rencontrer tous deux.

L A C O M T E S S E.

J'ai préféré la comédie à la promenade où l'on vouloit m'emmener; & Monsieur a bien voulu me tenir compagnie. Je suis curieuse de toutes les nouveautés: comment appelle-t-on celle qu'on va jouer?

L E C H E V A L I E R.

Les Petits Hommes, Madame.

L A C O M T E S S E.

Les Petits Hommes! Ah, le vilain titre! Qu'est-ce c'est que des Petits Hommes? Que peut-on faire de cela?

L E M A R Q U I S.

Toutes les Dames disent que cela ne promet rien.

L A C O M T E S S E.

Assurément, le titre est rebûtant; qu'en dites-vous, Monsieur le Conseiller?

L E C O N S E I L L E R.

Les Petits Hommes, Madame! Eh, oui-dà! Pourquoi non? Je trouve cela plaisant. Ce sera peut-être comme dans *Gulliver*, ils sont jolis! Il y a là un grand homme qui les met dans sa poche, ou sur le bout du doigt, & qui en porte cinquante ou soixante sur lui; cela me rejoûroit fort.

L E M A R Q U I S *riant*.

Il sera difficile de vous donner ce plaisir-là. Mais voilà un Acteur qui passe, demandons-lui de quoi il s'agit.

S C E N E III.

T O U S L E S A C T E U R S.

L A C O M T E S S E *à l'Acteur*.

Monsieur! Monsieur! Voulez-vous bien nous dire ce que c'est que vos Petits Hommes? où les avez-vous pris?

L' A C T E U R.

Dans la fiction, Madame.

où notre naufrage nous a fait aborder.

LE PHILOSOPHE.

Un pays de magie ! Idée poétique que cela , Monsieur le poète , car vous m'avez dit que vous l'étiez :

LE POÈTE

Ma foi , Monsieur de la philosophie , car vous m'avez dit que vous l'aimiez , une idée de poète vaut bien une vision de philosophe

BLAISE.

Morgué , si je ne m'y mets , velà de la fourmi qui se va battre : paix donc là , grenaille.

FONTIGNAC.

Eh , Messieurs , un peu dé concordé dans l'état présent dé nos affaires.

BLAISE.

Jarnigué , acoutez-moi , il me viant en pensément queuque chose de bon sur les paroles de ceti-là qui nous a boutés ici . Les gens de ce pays l'appellent l'île de la Raison , n'est-ce pas ? Il faut donc que les habitans s'appellaient les raisonnables ; car en France il n'y a que des François , en Allemagne des Allemans , & à Passy des gens de Passy , & pas un raisonnable parmi çà : ce n'est que des François , des Allemans & des gens de Passy . Les raisonnables , ils sont dans l'île de la Raison , cela va tout seul .

LE PHILOSOPHE.

Eh finis , mon ami , finis , tu nous ennuyes .

BLAISE.

Eh bian , ou avez le temps de vous ennuyer ; patience . Je dis donc que j'ai entendu dire par le Seigneur de noute village , qui étoit un songecreux , que ceux-là qui n'étoient pas raisonnables , devenioient bian petits en la présence de ceux-là qui étoient raisonnables . Je ne voyions goutte à son idée en ce temps-là ; mais , morgué , en veci la véréfication dans ce pays . Je ne sommes que des François , des Gascous , ou autre chose ; je nous trouvons avec des raisonnables , & velà ce qui nous rapetisse la taille .

LE POÈTE.

Comme si les François n'étoient pas raisonnables :

BLAISE

B L A I S E.

Eh, morgué non, ils ne sont que des François; ils ne pourront pas être nés natifs de deux pays.

F O N T I G N A C.

Cadédis, pour moi jé troubé l'imagination esselente; il faut qué cet homme soit de race gasconne, en bérité; & j'adopte sa pensée, sauf le respect qué jé dois à tous: jé prendrai seulement la liberté de purger son discours de la brouissailé qui s'y troube. Jé dis donc qué plus jé bous regarde, & plus jé mé fortifie dans l'idée de cé rustre, notre pétitesse, sandis, n'est pas uniformé; remarquez, Messieurs, qu'elle va par échélons.

B L A I S E.

Toujours en dévalant, toujours de pis en pis.

L E P H I L O S O P H E.

Eh, laissons de pareilles chiméres.

B L A I S E.

Eh, morgué, laissez-li bâiller du large à ma penséc.

F O N T I G N A C.

Jé bous parlois d'échélons. Eh pourquoi cea échélons, cadédis?

B L A I S E.

C'est peut-être parce qu'il y en a de plus fous les uns que les autres.

F O N T I G N A C.

Cet homme dit d'or, jé pensé qué c'est lé degré de folie qui réglé la chose; & qu'ainsi ne soit, régardez cé payfan, cé n'est qu'un rustre.

B L A I S E.

Eh! là, là, n'appuyez pas si ferme.

F O N T I G N A C.

Et cépendant ce rustre, il est lé plus grand de nous tous.

B L A I S E.

Oui, je sis le pus sage de la bande.

F O N T I G N A C.

Non pas lé plus sage, mais lé moins frappé de folie, & jé né m'en étonné pas; lé champ de va-taillé de l'extrabagancé, boyez bous, c'est lé grand monde

FIG L'ILE DE LA RAISON,

monde, & ce payfan né lé connoît pas, la folie né l'attrappé qué dé loin; & boilà cé qui lui rend ici la taille un peu plus longué.

BLAISE.

La foulie vous blesse tout-à-fait, vous autres; alle ne fait que m'égratigner, moi: stapendant voyez que j'ai bon air avec mes égratignures.

FONTIGNAC.

En suibant lé degré, j'arribe après lui, moi, plus petit qué lui, mais plus grand qué les autres. Jé né m'en étonné pas non plus; dans lé monde jé né suis qué suvalterne, & jé n'ai jamais eu lé moyen d'être aussi fou qué les autres.

BLAISE.

Oh! à voir voute taille, ou avez eu des moyens de reste.

FONTIGNAC.

Jé continue ma rondé, & Spinette mé fait.

BLAISE.

En effet, la chambrière n'est pas si petiote que la maîtresse; faut bien qu'alle ne soit pas si folle.

FONTIGNAC.

Ellé né bient pourtant qu'après nous, & c'est qué la raison des femmes est toujours un peu plus devilé qué la nôtre.

SPINETTE.

A quelque impertinence près, tout cela me paroîtroit assez naturel.

LE PHILOSOPHE,

Et moi, je le trouve pitoyable.

BLAISE.

Morgué, tenez, philosophe, vous qui parlez, voute taille est la plus malingre de routes.

FONTIGNAC.

Oui, c'est la plus inapercevable, cellé qui rampé lé plus, & la raison en est vonne. Monsieur lé philosophe nous a dit dans lé baïsseau, qu'il aboit quitté la France, dé peur dé loger à la Vastille.

BLAISE.

Vous n'êtes pas chanceux en aubarges.

F O N T I G N A C.

Et qu'actuellement il s'enfuyoit pour un petit livre de sciencé; de petits mots hardis; de petits sentimens: & franchément tant de petites choses pourroient bien nous avoir produit le petit homme à qui jé parlé. Bénons à Monsieur le poète.

B L A I S E.

Il est, moigné, bien écorcé.

L E P O E T E.

Je n'ai pourtant rien à reprocher à ma raison.

F O N T I G N A C.

Des gens de bon métier, cependant, le bon sens n'en est pas célébré; n'avez-vous pas dit que vous étiez en voyage pour une épigramme?

L E P O E T E.

Cela est vrai. Je l'avois fait contre un homme puissant qui m'aimoit assez, & qui s'est scandalisé mal à propos d'un pur jeu d'esprit.

B L A I S E.

Pauvre faiseur de vers, il y a comme ça des gens de mauvaise humeur qui n'aiment pas qu'on les vilipande.

F O N T I G N A C *à la Comtesse.*

A vous le dé, Madame.

L A C O M T E S S E

Taisez-vous, vos raisonnemens ne me plaisent pas.

B L A I S E.

Il n'y a qu'à la voir pour juger du paquet. Et soute Médecin?

F O N T I G N A C.

Je l'ouvrois; de la profession dont il est, la critique est toute faite.

L E M E D E C I N.

Bon! vous nous faites-là de beaux contes!

F O N T I G N A C *parlant du Courtisan.*

Jé n'interrogé pas Monsieur, de qui jé suis le Secrétaire depuis dix ans, & que le hasard a fait naître en France, quoiqué de famille Espagnolé; il alloit Bicéroï dans les Indes avec Madamé sa sœur, & Spinetté cette agréable fillé, de qui jé suis tombé épris dans le voyage.

LE COURTISAN.

Je ne crois pas, Monsieur de Fontignac, que vous m'ayiez vu faire de folies.

FONTIGNAC.

Monsieur, le respect me fermé la bouche, & je vous renvoye à votre taille.

BLAISE.

En effet, faut que vous ayiez de maîtres vartigots dans votre tête.

FONTIGNAC.

Paix, silence, voilà notre homme qui rébient.

SCENE IX.

BLECTRUE, UN DOMESTIQUE,
LES HUIT EUROPE'ENS.

BLECTRUE.

Allons, mes petits amis, lequel de vous veut lier le premier conversation avec moi?

LE POETE.

C'est moi; je serai bien aise de savoir ce dont il s'agit.

BLAISE.

Morgué, je voulois venir, moi; je viendrai donc après.

BLECTRUE.

Allons, soit, qu'on ramène les autres.

LE PHILOSOPHE.

Et moi, je ne veux plus paroltre; je suis las de toutes ces façons.

BLECTRUE.

J'ai toujours remarqué que ce petit animal-là a plus de férocité que les autres; qu'on le mette à part, de peur qu'il ne les gâte.

SCENE X.

BLECTRUE, LE POETE.

BLECTRUE.

Allons, causons ensemble, j'ai bonne opinion de vous, puisque vous avez déjà eu l'instinct d'apprendre notre langue.

L E.

L E P O E T E.

Seigneur Ble&truc , laissez-là l'instinct , il n'est fait que pour les bêtes ; il est vrai que nous sommes petits.

B L E C T R U E.

Oh ! extrêmement.

L E P O E T E.

Ou du-moins vous nous croyez tels , & nous aussi : mais cette petiteesse réelle ou fausse , ne nous est venue que depuis que nous avons mis le pied sur vos terres.

B L E C T R U E.

En êtes-vous bien sûr ? (*à part.*) Cela ressembleroit à l'article dont il est fait mention dans nos registres !

L E P O E T E.

Je vous dis la vérité.

B L E C T R U E *l'embrassant.*

Petit bon-homme , veuille le Ciel que vous ne vous trompiez pas , & que ce soit moi semblable que j'embrasse dans une creature pourtant si méconnoissable. Vous me pénétrez de compassion pour vous. Quoi ! vous seriez un homme ?

L E P O E T E.

Hélas ! Oui.

B L E C T R U E.

Eh ! Qui vous a donc mis dans l'état où vous êtes ?

L E P O E T E.

Je n'en fai , ma foi , rien.

B L E C T R U E.

Ne seroit-ce pas que vous seriez déchu de la grandeur d'une créature raisonnable ? Ne porteriez-vous pas la peine de vos égaremens ?

L E P O E T E.

Mais , Seigneur Ble&truc , je ne les connois pas. Ne seroit-ce pas plutôt un coup de magie ?

B L E C T R U E.

Je n'y connois point d'autre magie que vos faiblesses :

L E P O E T E.

Croyez-vous , mon cher ami ?

B L E C -

B L E C T R U E.

N'en doutez point, mon cher, j'ai des raisons pour vous dire cela, & je me sens saisi de joie, puisque vous commencez à le soupçonner vous-même; je crois vous reconnoître à travers le déguisement humiliant où vous êtes : oui, la petitesse de votre corps n'est qu'une figure de la petitesse de votre ame.

L E P O E T E.

Eh bien, Seigneur Blestruc, charitable Insulaire, conduisez-moi, je me remets entre vos mains; voyez ce qu'il faut que je fasse. Hélas ! je sai que l'homme est bien peu de chose.

B L E C T R U E.

C'est le disciple des Dieux, quand il est raisonnable; c'est le compagnon des Bêtes, quand il ne l'est point.

L E P O E T E.

Cependant, quand j'y songe, où sont mes folies?

B L E C T R U E.

Ah ! vous retombez en arrière.

L E P O E T E.

Je ne saurois me voir définir le compagnon des Bêtes.

B L E C T R U E.

Je ne dis pas encore que ma définition vous convienne ; mais, voyons, que faisiez-vous dans le pays dont vous êtes ?

L E P O E T E.

Vous n'avez point dans votre langue de mot pour définir ce que j'étois.

B L E C T R U E.

Tant pis. Vous étiez donc quelque chose de bien étrange ?

L E P O E T E.

Non, quelque chose de très-honorable ; j'étois homme d'esprit & bon Poète.

B L E C T R U E.

Poète ! Est-ce comme qui diroit Marchand ?

L E P O E T E.

Non, des vers ne sont pas une marchandise, & on ne

ne peut pas appeller un Poëte, un Marchand de vers. Tenez, je m'amusois dans mon pais à des ouvrages d'esprit, dont le but étoit, tantôt de faire rire, tantôt de faire pleurer les autres.

B L E C T R U E.

Des ouvrages qui font pleurer ! Cela est bien bizarre.

L E P O E T E.

On appelle cela des Tragédies que l'on récite en dialogues, où il y a des héros si tendres, qui ont tout à tour des transports de vertu & de passion si merveilleux; de nobles coupables, qui ont une fierté si étonnante, dont les crimes ont quelque chose de si grand, & les reproches qu'ils s'en font sont si magnanimes; des hommes enfin qui ont de si respectables foiblesses, qui se tuent quelquefois d'une manière si admirable & si auguste, qu'on ne sauroit les voir sans en avoir l'ame émue, & pleurer de plaisir. Vous ne me répondez rien ?

B L E C T R U E *surpris, l'examine sérieusement.*

Voilà qui est fini, je n'espère plus rien, votre espèce me devient plus problématique que jamais. Quel pot pourri de crimes admirables, de vertus coupables, & de foiblesses augustes ! Il faut que leur raison ne soit qu'un coq-à-l'âne. Continuez.

L E P O E T E.

Et puis, il y a des Comédies où je représentois les vices & les ridicules des hommes.

B L E C T R U E.

Ah ! Je leur pardonne de pleurer-là.

L E P O E T E.

Point du tout; cela les faisoit rire.

B L E C T R U E.

Hem ?

L E P O E T E.

Je vous dis qu'ils rioient.

B L E C T R U E.

Pleurer où l'on doit rire, & rire où l'on doit pleurer; les monstrueuses créatures !

L E P O E T E *à part.*

Ce qu'il dit-là est assez plaisant.

B L E C

B L E C T R U E.

Et pourquoi faifiez-vous ces ouvrages?

L E P O E T E.

Pour être loué, & admiré même, si vous voulez.

B L E C T R U E.

Vous aimiez donc bien la louange?

L E P O E T E.

Eh ! Mais, c'est une chose très-gracieuse.

B L E C T R U E.

J'aurois cru qu'on ne la méritoit plus, quand on l'aimoit tant.

L E P O E T E.

Ce que vous dites-là peut se penser.

B L E C T R U E.

Et quand on vous admiroit, & que vous croyiez en être digne, alliez-vous dire aux autres, je suis un homme admirable?

L E P O E T E.

Non, vraiment, cela ne se dit point; j'aurois été ridicule.

B L E C T R U E.

Ah ! J'entens. Vous cachiez que vous étiez un ridicule, & vous ne l'écriez qu'*incognito*.

L E P O E T E.

Attendez donc, expliquons-nous, comment l'entendez-vous ? Je n'aurois donc été qu'un sot, à votre compte ?

B L E C T R U E.

Un sot admiré ; dans l'éclaircissement, voilà tout ce qu'on y trouve.

L E P O E T E *étonné*,

Il sembleroit qu'il dit vrai !

B L E C T R U E.

N'êtes-vous pas de mon sentiment ? voyez-vous cela comme moi ?

L E P O E T E.

Oui, assez ; & en même temps je sens un mouvement intérieur que je ne puis expliquer.

B L E C T R U E.

Je crois voir aussi quelque changement à votre taille. Courage, petit homme, ouvrez les yeux.

L E

L E P O E T E.

Souffrez que je me retire; je veux réfléchir tout seul sur moi-même : il y a effectivement quelque chose d'extraordinaire qui se passe en moi.

B L E C T R U E.

Allez, mon fils, allez, faites de sérieuses réflexions sur vous; tâchez de vous mettre au fait de toute votre sottise. Ce n'est pas là tout, sans-doute, & nous nous reverrons, s'il le faut.

S C E N E X I.

B L E C T R U E.

JE suis charmé, mes espérances renaissent; il faut voir les autres. Y a-t-il quelqu'un?

S C E N E X I I.

B L E C T R U E , M E G I S T E.

B L E C T R U E.

FAites-moi voir la plus grande de ces petites créatures.

M E G I S T E.

Vous savez qu'on les a toutes mises chacune dans une cage. Amènerai-je celle que vous demandez dans la sienne?

B L E C T R U E.

Eh bien, amenez-la comme elle est.

S C E N E X I I I.

B L E C T R U E.

JE veux voir pourquoi elle n'est pas si petite que les autres; cela pourra encore m'apprendre quelque chose sur leur espèce. Quelle joie de les voir semblables à nous!

SCENE XIV.

BLECTRUE, MEGISTE, SUITE,
BLAISE *en cage.*

B L A I S E.

Parlez donc, noute ami Blectrue: Eh ! morgué, est-ce qu'on nous prend pour des oisiaux ? Avons-je de la pleume pour noustenir en cage ? Je fis là comme une volaille qu'on va mener vendre à la vallée. Mettez-moi donc plutôt dindon de basse-cour.

B L E C T R U E.

Ne tient-il qu'à vous ouvrir votre cage pour vous rendre content ? Tenez, la voilà ouverte.

L E P A Y S A N.

Ah ! Pargué, faut que vous radotiez, vous autres, pour nous enfarmer. Allons, de quoi s'agit-il ?

B L E C T R U E.

Vous n'êtes, dit-on, devenus petits qu'en entrant dans notre Ile. Cela est-il vrai ?

B L A I S E.

Tenez, velà l'histoire de noute taille. Dès le premier pas ici, je me fis sparçu dévaler jusqu'à la ceinture ; & pis, en faisant l'autre pas, je n'allois plus qu'à ma jambe ; & pis je me fis trouvé à la cheville du pied.

B L E C T R U E.

Sur ce pied-là il faut que vous sachiez une chose.

B L A I S E.

Deux, si vous voulez.

B L E C T R U E.

Il y a deux siècles qu'on prit ici de petites créatures comme vous autres.

B L A I S E.

Voulez-vous gager que je sommes dans leur cage ?

B L E C T R U E.

On les traits comme vous, car ils n'étoient pas plus grands ; mais ensuite ils devinrent tout aussi grands que nous.

B L A I-

B L A I S E.

Eh ! Morgué, depuis six mois j'épions pour en avoir autant. Apprenez-moi le secret qu'il faut pour ça. Pargué, si jamais vous chemin s'adonne jusqu'à Passy, vous varez un brave homme; je trinquerons d'importance. Dites-moi ce qu'il faut faire.

B L E C T R U E.

Mon petit mignon, je vous l'ai déjà dit, rien que devenir raisonnable.

B L A I S E.

Quoi ! Cette marmaille guarit par-là ?

B L E C T R U E.

Oui. Apparemment qu'elle ne l'étoit pas ; & sans doute vous êtes de même ?

B L A I S E.

Eh ! Passangé, voilà donc mon compte de tantôt avec les échelons du Gascou ; voilà ce que c'est, ou avez raison, je ne sis pas raisonnable.

B L E C T R U E.

Que ces avert-là me fait plaisir ! Mon petit ami, vous êtes dans le bon chemin ; poursuivez.

B L A I S E.

Non, morgué, je n'ons pas de raison, c'est ma pensée. Je ne sis qu'un nigaud, qu'un butord ; & je le soutianrons dans le carrefour à son de trompe, afin d'en être pus confus ; car, morgué, ça est honnoux !

B L E C T R U E.

Fort bien. Vous pensez à merveille. Ne vous laissez point.

B L A I S E.

Oui, ça va fort bien. Mais, parlez donc. Cette taille ne pousse point.

B L E C T R U E.

Prenez garde ; l'aveu que vous faites de manquer de raison, n'est peut-être pas comme il faut : peut-être ne le faites-vous que dans la seule vue de rattraper votre figure ?

B L A I S E.

Eh ! Vraiment non.



B L E C T R U E.

BLECTRUE.

Ce n'est pas assez. Ce ne doit pas être là votre objet.

BLAISE.

Fargué, il en vaut pourtant bien la peine.

BLECTRUE.

Eh ! Mon cher enfant, ne souhaitez la raison, que pour la raison même. Réfléchissez sur vos folies pour en guérir ; soyez-en honteux de bonne foi, c'est de quoi il s'agit apparemment.

BLAISE.

Morgué, me voilà bien embarrassé. Si je savions écrire, je vous griffonnerais un petit mémoire de mes fredaines, ça seroit plutôt fait. Encore ma raison & mon impertinence sont si embarrassées l'une dans l'autre, que tout ça fait un balot où je ne connois plus rien. Traitons ça par demande & par réponse.

BLECTRUE.

Je ne saurois, car je n'ai presque point l'idée de ce que vous êtes. Mais repassez cela vous-même, & excitez-vous à aimer la raison.

BLAISE.

Ah ! Jarnigué, c'est une balle chose, si elle n'étoit pas si difficile !

BLECTRUE.

Voyez la douceur & la tranquillité qui régne parmi nous ; n'en êtes-vous pas touché ?

BLAISE.

Ca est vrai ; vous m'y faites penser. Vous avez des faces d'une bonté, des physionomies si innocentes, des cœurs si gaillards.

BLECTRUE.

C'est l'effet de la raison.

BLAISE.

C'est l'effet de la raison ? Faut qu'elle soit d'un grand rapport ! Ca me ravit d'amitié pour elle. Allons, mon ami, je ne vous quitte pas. Me voilà honteux, me voilà enchanté, me voilà come il faut. Baillez-moi cette raison, & gardez ma taille. Oui, mon ami, un homme de six pieds ne vaut pas une ma-

marionnette raisonnable ; c'est mon dernier mot & & ma dernière parole. Eh ! tout en vous contant ça, velà que je sis en transport. Ah ! Morgué, regardez-moi bian ; lorgnez-moi, je croi que je hausse. Je ne sis pus à la cheville de voute pied, j'attrape voute jarretière.

B L E C T R U E.

Oh Ciel ! Quel prodige ! Ceci est sensible.

B L A I S E.

Ah ! Jarnigoui, velà que ça reste là.

B L E C T R U E.

Courage. Vous n'aimez pas plutôt la raison, que vous en êtes récompensé.

B L A I S E *étonné & hors d'haleine.*

Ca est vrai ; j'en sis tout stupéfait : mais faut bian que je ne l'aime pas encore autant qu'alle en est daine ; ou bian, c'est que je ne mérite pas qu'alle achève ma délivrance. Accoutez-moi. Je vous dirai que je sis, premièrement, un yvrogne : parsonne n'a siroté d'aussi bon appétit que moi. J'ons si souvent perdu la raison, que je m'étonne qu'alle puisse me retrouver alle-même.

B L E C T R U E.

Ah ! Que j'ai de joye ! Ce sont des hommes, voilà qui est fini. Achevez, mon cher semblable, achevez ; enore une secousse.

B L A I S E.

Hélas ! J'avons un tas de fautes qui est trop grand pour en venir à bout : mais, quant à ce qui est de cette yvrognerie, j'ons toujours fricassé tout mon argent pour alle : & pis, mon ami, quand je vendions nos danrées, combian de chalans n'ons-je pas fourbé, sans parmettre au gens de me fourber itou ; ça est bian malin !

B L E C T R U E.

A merveille.

B L A I S E.

Et le compère Mathurin, que n'ons-je pas fait pour mettre sa femme à mal ? Par bonheur qu'alle a toujours été rude-anière envers moi ; ce qui fait que je l'en remercie : mais, dans la raison, pourquoi

vouloir se ragoûter de l'honneur d'un compère, quand on ne voudroit pas qu'il eût appétit du nôtre.

ELECTRUE.

Comme il change à vue d'œil!

BLAISE.

Hélas ! Oui, ma taille s'avance ; & c'est bien de la grace que la raison me fait, car je sis un pauvre homme. Tenez, mon ami, j'avois un quarquier de vaigne avec un quarquier de pré, je vivions sans ennui avec ma sarpe & mon labourage; le Capitaine Duflot viant là-dessus, qui me dit comme ça : Blaise, veux-tu me servir dans mon vaissiau ? Veux-tu venir gagner de l'argent ? Ne velà t-il pas mes oreilles qui se dressons à ce mot d'argent, comme les oreilles d'une boutique ? velà-t-il pas que je quitte, sauf votre respect, bétail, amis, parens ? Ne vas-je pas m'enfermer dans cette baraque de planche ? Et pis le temps se fâche, velà un orage, l'eau gête nos vivres ; il n'y a pus ni pâte, ni farine. Eh ! Quest-ce que c'est que ça ? En pleure, en crie, en jure, en meurt de faim ; la baraque enfonce, les poissons mangeons Monsieur Duflot, qui les auroit bien mangé li-même. Je nous sauons une demie douzaine. Je rapetissons en arrivant. Velà tout l'argent que me vaut mon équipée. Mais, morgué, j'ons fait connoissance avec cette raison ; & j'aime mieux ça que toute la boutique d'un orfèvre. Tenez, tenez, ami Bloétruc, considérez ; velà encore une crue qui me prend : on diroit d'un agioteux ; je devians grand tout d'un coup ; me velà comme j'étois !

ELECTRUE l'embrassant.

Vous ne sauriez croire avec quelle joye je vois votre changement.

BLAISE.

Vartigué ! Que je vas me moquer de mes camarades ! Que je vas être glorieux ! Que je vas me quarter !...

ELECTRUE.

Ah ! Que dites-vous-là, mon cher ? quel sentiment de bête ! Vous redevenez petit.



B L A I S E.

Eh ! Morgué, ça est vrai ; me voilà recheté, je racourcis. A moi ! A moi ! Je me repens. Je demande pardon. Je fais vœu d'être humble. Jamais pus de vanité, jamais... Ah !... Ah ! Ah ! Ah !... Je retourne !

B L E C T R U E.

N'y revenez plus.

B L A I S E.

Le bon secret que l'humilité pour être grand ! Qui est-ce qui dirait ça ? Que je vous embrasse, camarade. Mon père m'a fait, & vous m'avez refait.

B L E C T R U E.

Ménagez-vous donc bien désormais.

B L A I S E.

Oh ! Morgué, de l'humilité, vous dis-je. Comme cette gloire mangera la taille ! Oh ! Je n'en dépendrai pas en suffisance.

B L E C T R U E.

Il me tarde d'aller porter cette bonne nouvelle-là au Roi.

B L A I S E.

Mais, dites-moi, j'ont piqué de mes pauvres camarades ; je pens de la charité pour eux. Ils valent mieux que moi : je fis le pire de tous ; faut les secourir : & tantôt, si vous voulez, je leur ferai entendre raison. Dès qu'il me verront, ma présence les farronnera ; faut qu'ils deviennent souples, & qu'ils restent tous parclus d'étonnement,

B L E C T R U E.

Vous raisonnez fort juste.

B L A I S E.

Vraiment, grand merci à vous.

B L E C T R U E.

Vous vaudrez mieux qu'un autre pour les instruire : vous sortez du même monde, & vous aurez des lumières que je n'ai point.

B L A I S E.

Oh ! Que vous n'avez point ! Ça vous plaît à dire. C'est vous qui êtes le soleil ; & je ne fis pas tant seulement la lune auprès de vous, moi : mais je s-

rons de mon mieux, à moins qu'ils me rebutions à cause de ma chetive condition.

BLECTRUE.

Comment? Chetive condition? vous m'avez dit que vous étiez un Laboureur.

BLAISE.

Et c'est à cause de ça.

BLECTRUE.

Et ils vous mépriseroient! Oh raison humaine! Peut-on t'avoir abandonné jusques-là? Eh bien, tirons parti de leur démence sur votre chapitre; qu'ils soient humiliés de vous voir plus raisonnable qu'eux, vous dont ils font si peu de cas.

BLAISE.

Et qui ne fait ni B, ni A. Morgué; faudroit se mettre à genoux pour acouter voute bon sens. Mais je pense que velà un de nos camarades qui viant.

SCENE XV.

BLECTRUE, MEGISTE, BLAISE,
FONTIGNAC.

MEGISTE.

Seigneur Blectrue, en voilà un qui veut absolument vous parler.

SCENE XVI.

BLECTRUE, BLAISE, FONTIGNAC.

FONTIGNAC.

SAndis, Maître Vlaisse, n'ai-jé pas la verluë? Estés-bous l'éperlan dé tantôt?

BLAISE.

Oui, frère, velà le poulet qui viant de sortir de sa coquille.

BLECTRUE.

Il ne tiendra qu'à vous qu'il vous en arrive autant, petit bon-homme.

FONTIGNAC.

Eh! Cadédis, jé m'en murs; & jé bénois en consolation là-dessus.

BLEC.

B L E C T R U E.

Tenez, il en fait le moyen, lui; & je vous laisse ensemble.

S C E N E X V I I.

F O N T I G N A C , B L A I S E.

F O N T I G N A C.

ALlons, mon ami, je rémets le petit gougeon entré vos mains; je vous en recommande la métamorphosé.

B L A I S E.

Il n'y a rien de si aisé. Boutez de la raison là-dedans, & pis, zeste, tout le corps arrive.

F O N T I G N A C.

Comment, de la raison? Tantôt nous avons donc deviné justé?

B L A I S E.

Oui, j'avions mis le nez dessus. Il n'y a qu'à être bien persuadé qu'on êtes une bête, & déclarer en quoi.

F O N T I G N A C.

Uné bété? Né poutroit-on changer l'épitété? Ce n'est pas quo j'y répugné.

B L A I S E.

Nenni, morgné, c'est la plus balle pensée qu'on aurez de voute vie!

F O N T I G N A C.

Ecoutez-moi, galant hommé, n'est-é pas ses imperfections qu'il faut reconnoître?

B L A I S E.

Fort bien.

F O N T I G N A C.

Eh donc, la vérité n'est pas de mon lot. Ce n'est pas là que gist mon mal, c'étoit le bôtré; chacun a le sien. Je né prétens pourtant pas mé ménager, car je né m'estimé plus; mais, dans la réflexion, je mé troubé moins imvécilé qu'impertinent, moins sot que fat.

BLAISE.

Bon. M'orgué, c'est ce que je voulons dire: ça va grand train. Il baille appétit de s'accuser, ce garçon-là. Est-ce là tout?

FONTIGNAC.

Non, non, mettez qué jé suis mentur.

BLAISE.

Sans-doute, puisqu'ou êtes Gaïçon: mais est-ce par coutume, ou par occasion?

FONTIGNAC.

Entré nous, tout mé sert d'occasion; ainsi comptez pour habitude.

BLAISE.

Qu'est-ce que s'est que ça? Un homme qui ment, c'est comme un homme qui a perdu la parole.

FONTIGNAC.

Comment ça se fait il? Car jé suis mentur, & vaillard en même temps.

BLAISE.

N'importe, maugré qu'ou soyez bavard, mon dire est vrai; c'est que ceti-là qui ment, ne dit jamais la parole qu'il faut; & c'est comme s'il ne sonnoit mor.

FONTIGNAC.

Jé né hais pas cêtre pensee, elle est fantasqué.

BLAISE.

Revenons à vos misères. Retournez vos poches; montrez-moi le fond du sac.

FONTIGNAC.

Jé mé réproché d'avoir été empoisonnur.

BLAISE se reculant.

Oh! Pour de ceti-là, il me faut du conseil; car faudra peut-être vous étouffer pour vous guarir, voyez-vous? Et je fis obligé d'en'avartir les habitants.

FONTIGNAC.

Cé n'est point lé corps qué j'empoisonnois, jé faisois mieux.

BLAISE.

C'est peut-être les rivières.

F O N T I G N A C.

Non. Pis qué tout céla.

B L A I S E.

Eh, morgué, parlez vite.

F O N T I G N A C.

C'est l'ésprit des hommes que jé corrompois, jé
lés rendois abuglés; en un mot, j'étois un flatur.

B L A I S E.

Ah! Patience; car d'adord voute poison avoit bian
mauvaife meine: mais ça est épouventable, & je sus
tout escandalisé.

F O N T I G N A C.

Jé mé déteste. Imaginez-bous qué du ridiculé de
mon Maître, il y en a plus de moitié de ma fa-
çon.

B L A I S E.

Faut bien soupiser de cette affaire-là.

F O N T I G N A C.

J'en respiré à peine.

B L A I S E.

Vous allez donc hauffer.

F O N T I G N A C.

Jé n'en doute pas à cé qué jé sens. Suivez-moi,
jé beux qué le prodigé éclaté aux yeux de Spine-
te & de mon Maître. N'attendons pas. Courons,
jé suis pressé.

B L A I S E.

Allons vite; & faisons que tous nos camarades
ayent leur compte.*Fin de premier Acte.*

B L A I S E.

Bon. Mōrgué, c'est ce que je voulons dire : ça va grand train. Il baille appétit de s'accuser, ce garçon-là. Est-ce là tout ?

F O N T I G N A C.

Non, non, mettez qué jé suis mentur.

B L A I S E.

Sans-doute, puisqu'ou êtes Gascon : mais est-ce par coutume, ou par occasion ?

F O N T I G N A C.

Entré nous, tout mé sert d'occasion ; ainsi comptez pour habitudé.

B L A I S E.

Qu'est-ce que s'est que ça ? Un homme qui ment, c'est comme un homme qui a perdu la parole.

F O N T I G N A C.

Comment ça se fait il ? Car jé suis mentur, & vaillard en même temps.

B L A I S E.

N'importe, mangré qu'ou soyez bavard, mon di-se est vrai ; c'est que ceti-là qui ment, ne dit jamais la parole qu'il faut ; & c'est comme s'il ne sonnoit mot.

F O N T I G N A C.

Jé né hais pas cetté pensée, elle est fantasqué.

B L A I S E.

Revenons à vos misères. Retournez vos poches ; montrez-moi le fond du sac.

F O N T I G N A C.

Jé mé réproché d'avoir été empoisonnur.

B L A I S E *se reculant.*

Oh ! Pour de ceti-là, il me faut du conseil ; car faudra peut-être vous étouffer pour vous guarir, voyez-vous ? Et jé fis obligé d'en'avartir les habitants.

F O N T I G N A C.

Cé n'est point le corps qué j'empoisonnois, jé faisois mieux.

B L A I S E.

C'est peut-être les rivières.

F O N T I G N A C.

Non. Pis qué tout cela.

B L A I S E.

Eh, morgué, parlez vite.

F O N T I G N A C.

C'est l'esprit des hommes que jé corrompois, jé les rendois abuglés; en un mot, j'étois un flaur.

B L A I S E.

Ah! Patience; car d'adord voute poison avoit bian mauvaise meine: mais ça est épouventable, & jé suis tout escandalisé.

F O N T I G N A C.

Jé mé détesté. Imaginez-bous qué du ridicule de mon Maître, il y en a plus de moitié de ma façon.

B L A I S E.

Faut bien soupiser de cette affaire-là.

F O N T I G N A C.

J'en respiré à péine.

B L A I S E.

Vous allez donc hauffer.

F O N T I G N A C.

Jé n'en doute pas à cé qué jé sens. Suivez-moi, jé beux qué le prodigé éclaté aux yeux de Spinette & de mon Maître. N'attendons pas. Courons, jé suis pressé.

B L A I S E.

Allons vite; & faisons que tous nos camarades ayent leur compte.

Fin de premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FONTIGNAC, BLAISE, SPINETTE.

Ils entrent, comme se caressant.

FONTIGNAC à Blaise.

Biens donc que jé t'embrasse encoré, mon cher ami, mon intimé v'laisé, jé suis pressé d'uné reconnoissancé qui duréra tout autant que moi; en un mot, jé té dois ma raison, & lé retour dé ma figuré.

SPINETTE.

Pour moi, Fontignac, je ne te haïssois pas, mais j'avoue qu'aujourd'hui mon cœur est bien disposé pour toi; je te dois autant que tu dois à Blaise.

FONTIGNAC.

Les biens mé pleubent donc dé tous côtés.

BLAISE.

Pargué, j'ons bian de la satisfaction de tout ça; j'ons guari Monsieu de Fontignac, & pis Monsieu de Fontignac vous a guari, & par ainsi de guarison en guarison, je me porte bian, il se porte bian, vous vous portez bian; & velà trois malades qui sont devenus Médecins; car vous êtes itou Médeciné envers les autres, Mademoiselle Spinette.

SPINETTE.

Hélas! Je ne demande pas mieux que de leur rendre service.

FONTIGNAC.

Ah! Jé lé crois; chez quiconqué a dé la raison, lé prochain affligé n'a qué faire dé recommandation.

BLAISE.

Ca est admirable! Comme on deviant honnêtes gens avec cette raison!

FONTIGNAC.

Jé mé sens uné douçur, uné suabité dans l'amé.

BLAN-

B L A I S E.

Et la mienne est si bien reposée.

S P I N E T T E.

La raison est un si grand trésor!

B L A I S E.

Morgué, ne le pardez pas, vous; ça est bien certain entre les mains d'une fille.

S P I N E T T E.

Je vous suis bien obligée de l'avertissement.

B L A I S E.

Allez me chercher, Monsieur de Fontignac; elle a de la modestie, elle est aussi raisonnable que nous autres hommes.

F O N T I G N A C.

Je m'estimerois bien fortuné de l'être autant qu'elle.

B L A I S E.

Encore? Un Gascon de modestie! Oh! queu conversation! Allons, ou êtes purgé à fond.

S C E N E II.

M E G I S T E, F O N T I G N A C, B L A I S E,
S P I N E T T E, L E M E D E C I N.

M E G I S T E.

Messieurs, voilà un de vos camarades qui m'a demandé en grâce de vous l'amener pour vous voir.

B L A I S E.

Eh! Où est-il donc?

F O N T I G N A C.

Je ne l'apperois pas non plus.

L E M E D E C I N.

Me voilà.

B L A I S E.

Ah! Je voyois quelque chose qui se remuoit-là, mais je ne savois pas ce que c'étoit. Je pense que c'est notre Médecin?

L E M E D E C I N.

Lui-même.

F S

S P 22

SPINETTE.

Allons, mes Amis, il faut tâcher de le tirer d'affaire.

LE MEDECIN.

Eh! Mademoiselle, je ne demande pas mieux; car, en vérité, c'est quelque chose de bien affreux que de rester comme je suis, moi qui ai du bien, qui suis riche, & estimé dans mon pays.

FONTIGNAC.

Né comptez pas l'estimé de ces foux.

LE MEDECIN.

Mais faudra-t-il que je demeure éloigné de chez moi, pauvre, & sans avoir de quoi vivre.

BLAISE.

Taisez-vous donc, gourmand. Est-ce que la pitance vous manque ici?

LE MEDECIN.

Non; mais mon bien, que deviendra-t-il?

BLAISE.

Quen pauvreté avec son bien! C'est comme un enfant qui crie après sa poupée. Tenez, un pourpoint, des vivres & de la raison, quand un homme a ça, le voilà garni pour son Été & pour son Hiver; le voilà fourré comme un manchon. Vous varrez, vous varrez!

SPINETTE.

Dites-lui ce qu'il faut qu'il fasse pour redevenir comme il étoit.

BLAISE.

Voulez-vous que ce soit moi qui le traite?

FONTIGNAC.

Sans-douté; l'honneur vous appartient; vous êtes le doyen de tous.

BLAISE.

Eh! Morgué, pus d'honneur, je n'en voulons pas tâter; & je sai bien que je ne fus qu'un pauvre rescapé des petites-maisons.

FONTIGNAC.

Rémettons donc cet estropié d'esprit entre les mains de Mademoiselle Spineté.

S P I N E T T E.

Moi, Messieurs! C'est à moi à me taire où vous êtes.

L E M E D E C I N.

Eh! Mes Amis, voilà des complimens bien longs pour un homme qui souffre.

B L A I S E.

Oh, dame! Il faut que l'humilité marche entre nous; je nous mettons bas pour rester haut; ça vous passe, mon mignon; & j'allons, pis que ma compagne l'ordonne, vous apprendre à devenir grand garçon, & le tu auten de votre petiteffe; mais je vas être brutal, je vous en avartis, faut que j'assomme votre rapetissement avec des injures; demandez plutôt aux camarades?

F O N T I G N A C.

Oui, botré santé en dépend.

L E M E D E C I N.

Quoi! Tout votre secret est de me dire des injures? Je n'en veux point.

B L A I S E.

Oh bien, gardez donc vos quatre patas.

S P I N E T T E.

Mais, essayez, petit homme, essayez.

L E M E D E C I N.

Des injures à un Docteur de la Faculté?

B L A I S E.

Il n'y a ni Docteur, ni doctraîne; quand vous feriez Apotiquaire.

L E M E D E C I N.

Voyons donc ce que c'est.

F O N T I G N A C.

Bon, je vous félicite du parti que vous prenez; Mademoiselle Spinette, laissons faire Maître Vlaisé, & l'écoutons.

B L A I S E.

Premièrement, faut commencer par vous dire qu'on êtes un sot d'être Médecin.

L E M E D E C I N.

Voilà un paytan bien hardi.

B L A I S E.

^ Hardi? Je ne suis pas entre vos mains. Dites-moi, sans vous fâcher, étiez-vous en ménage, aviez-vous femme là-bas?

L E M E D E C I N.

Non, je suis veuf; ma femme est morte à vingt-cinq ans d'une fluxion de poitrine.

B L A I S E.

Malgré la doctrine de la Faculté?

L E M E D E C I N.

Il ne me fut pas possible de la rchaper.

B L A I S E.

Avez-vous des enfans?

L E M E D E C I N.

Non.

B L A I S E.

Ni en bien, ni en mal?

L E M E D E C I N.

Non, vous dis-je, j'en avois trois; & ils sont morts de la petite-vérole, il y a quatre ans.

B L A I S E.

Peste soit du Docteur! Et de quoi guarissiez-vous donc le monde?

L E M E D E C I N.

Vous avez beau dire, j'étois plus couru qu'un autre.

B L A I S E.

C'est que c'étoit pour la dernière fois qu'on coursoit. Eh! ne dites-vous pas qu'ou êtes riche?

L E M E D E C I N.

Sans-doute.

B L A I S E.

Eh! Mais, morgué, pis que vous n'avez pas besoin de gagner toute vie en tuant le monde, ou avez donc tort d'être Médecin. Encore est-ce, quand c'est la pauvreté qui oblige à tuer les gens; mais quand on est riche, ce n'est pas la peine; & je continue toujours à dire qu'ou êtes un sot, & que si ou voulez grandir, faut laisser les gens mourir tous seuls.

L E M E D E C I N .

Mais enfin....

F O N T I G N A C .

Cadédis, vous ne tuez pas mieux qu'il raisonne.

S P I N E T T E .

Assurément.

L E M E D E C I N *en colère.*

Ah! Je m'en vais. Ces animaux-là se moquent de moi.

S P I N E T T E .

Il n'a pas laissé que d'être frappé; il y reviendra.

S C E N E III.

B L E C T R U E , F O N T I G N A C , B L A I S E ,
S P I N E T T E .

F O N T I G N A C .

AH? Voilà l'honnête homme de qui nous sont bœnés les premiers rayons de lumières. Bœnez, Monsieur Blectrue, approchez de vos enfans, & recebez-les entré vos bras.

B L A I S E .

Oh! Je lui ai déjà rendu mes graces.

B L E C T R U E .

Et moi, je les rends aux Dieux, de l'état où vous êtes. Il ne s'agit plus que de vos camarades.

B L A I S E .

Je venons d'en rater un tout à l'heure; & les autres sont bien opiniâtres, surtout le Courtisan, & le Philosophe.

S P I N E T T E .

Pour moi, j'espère que je ferai entendre raison à ma Maîtresse, & que nous demeurerons tous ici; car on y est si bien.

B L E C T R U E .

Je me proposois de vous le persuader, mes enfans; dans votre pays vous retomberiez peut-être:

B L A I S E .

Pargué, noute çarvelle seroit bien-tôt fondue. La raison dans le pays des folies, c'est comme une pe-

lotte de neige au Soleil. Mais à propos de Soleil, dites-moi, papa Blectruc, tantôt en passant, j'ons rencontré une jeune poulette du pays tout à fait gentille, ma foi, qui m'a pris la main, & qui m'a dit, vous velà donc grand? Ca vous va fort bien, je vous en fais mon compliment: & pis, en disant ça, les yeux li trotoient sur moi, falloit voir; & pis, mon blau garçon, regardez-moi; permettez que je vous aime. Ah! Mademoiselle, vous vous gaussiez, ai-je repris; ce n'est pas moi qui baille les privilèges, c'est moi qui les demande, & pis ou êtes venu, & j'en avons resté-là. Qu'est-ce que ça signifie?

BLECTRUC.

Cela signifie qu'elle vous aime, & qu'elle vous en faisoit la déclaration.

BLAISE.

Une déclaration d'amour à ma personne? Et n'y a-t-il pas de mal à ça?

BLECTRUC.

Nullement. Comment donc? C'est la loi du pays qui veut qu'on en use ainsi.

BLAISE.

Allons, allons, vous êtes un gaussieux.

SPINETTE.

Monsieur Blectruc aime à rire.

BLECTRUC.

Non, certes, je parle sérieusement.

FONTIGNAC.

Mais dans le fond, en France, cela commencé à s'étavilir.

BLECTRUC.

Vous voudriez que les hommes attaquent les femmes, & la sagesse des femmes y résisteroit-elle?

FONTIGNAC.

D'ordinaire effettivement ellé n'est pas rouvée.

BLAISE.

Morgué, ça est vrai, on ne voit par-tout que des sagesse à la renvarse.

BLECTRUC.

Que deviendra la foiblesse, si la force l'attaque?

BLAISE.

Adieu la voiture!

BLAISE

B L E C T R U E.

Que deviendra l'amour; si c'est le sexe le moins fort que vous chargez du soin d'en surmonter les fougues? Quoi, vous mettrez la séduction du côté des hommes, & la nécessité de la vaincre du côté des femmes? Et si elles y succombent, qu'avez-vous à leur dire? C'est vous en ce cas qu'il faut deshonorer, & non pas elles. Quelles étranges loix que les vôtres en fait d'amour! Allez, mes enfans; ce n'est pas la raison, c'est le vice qui les a faites; il a bien entendu ses intérêts. Dans un pays où l'on a réglé que les femmes résisteroient aux hommes, on a voulu que la vertu n'y servît qu'à ragouter les passions, & non pas à les soumettre.

B L A I S E.

Morgué, les femmes n'ont qu'à venir, ma fosse les attend de pied ferme. Allez varront si je ne voulds de la vertu que pour rire.

S P I N E T T E.

Je vous avoue que j'aurai bien de la peine à m'accoutumer à vos usages, quoique sensés.

B L E C T R U E.

Tant pis; je vous regarde comme retombée.

S P I N E T T E.

Hélas! Monsieur, actuellement j'en ai peur.

B L A I S E.

Eh! Morgué, faites donc vite. Venez à repentance; velà voute taille qui s'en va.

S P I N E T T E.

Oui, je me rends; je ferai tout ce qu'on voudra: & pour preuve de mon obéissance, tenez, Fontignac, je vous prie de m'aimer, je vous en prie sérieusement.

F O N T I G N A C.

Bous êtes vien pressanté.

S P I N E T T E.

Je sens que vous avez raison, Monsieur Blectrue, & je vous promets de me conformer à vos loix. Ce que je viens d'éprouver en ce moment, me donne encore plus de respect pour elles. Allons, ma Ma-

resse

resse gémit; permettez que je travaille à la tirer d'affaire; je veux lui parler

BLAISE.

Laissez-moi vous aider itou.

BLECTRUE.

Je vai de ce pas-dire qu'on vous l'amène.

FONTIGNAC.

Et moi, de mon côté, je bais comvatré les berrigés de mon Maître.

SCENE IV.

BLAISE, SPINETTE.

BLAISE.

Tatigué, Mademoiselle Spinette, qu'en dites-vous? Il y a de belles maximes en ce pays-ci. Cet amour qu'il faut qu'on nous fasse à nous autres hommes, qu'il y a de prudence à ça!

SPINETTE.

Tout me charme ici.

BLAISE

Morgué, tenez, velà cette fille qui m'a tantôt cajolé, qui vian à nous.

SCENE V.

SPINETTE, BLAISE, UNE INSULAIRE.

L'INSULAIRE.

AH! Mon beau garçon, je vous retrouve: & vous, Mademoiselle, je suis bien ravie de vous voir comme vous êtes.

BLAISE.

J'en sis fort ravi aussi. Quant à l'égard du biau garçon, il n'y a point de ça ici.

L'INSULAIRE.

Pour moi, vous me paroissez tel.

BLAISE à Spinette:

Vous voyez bian qu'alle me conte la fleurette: Mais, Mademoiselle, parlez-moi, dans queulle intention est-ce que vous me dites que je sis biau? Je

sis.

Es d'avis de savoir ça. Est-ce que je vous plais?

L'INSULAIRE.

Affurément.

BLAISE à Spinette.

Souvenez-vous bien que je n'y saurois que faire.
Je fis bien sévère, est-ce pas?

L'INSULAIRE.

Eh quoi! Me trouvez-vous si désagréable?

BLAISE à part.

Vous? Non... Si fait, si fait. C'est que je rêve.
Morgué, qu'eu dommage de rudoyer ça?

SPINETTE.

Maître. Blaise, la conquête d'une si jolie fille mérite pourtant votre attention.

BLAISE.

Oh! Mais il faut que ça vienne; ça n'est pas encore bien mûr, & je varrons pendant qu'a.m'aimera; qu'alle aille son train.

L'INSULAIRE.

Aimer toute seule est bien triste!

BLAISE.

Ma sagesse n'a pas encore résolu que ça soit pas divertissant.

L'INSULAIRE.

Voici, je pense, quelqu'un de vos camarades qui vient; je me retire sans rien attendre de votre cœur.

BLAISE.

Là, là, ma mie, vous revianrez. Ne vous découragez pas, entendez-vous?

L'INSULAIRE.

Passé pour cela.

BLAISE.

Adieu, adieu. J'avons affaire. Vous gagnez trop de tarrein, & j'en ai honte. Adieu.

S C E N E VI.

LA COMTESSE, SPINETTE, BLAISE.

LA COMTESSE

EH bien, que me veut-on? O Ciel! que vois-je?
Par quel enchantement avez-vous repris votre figure

figure naturelle? Je tombe dans un désespoir dont je ne suis plus la maîtresse.

BLAISE.

Allons, ma peiote Damoiselle, tout bellement, tout bellement. Il ne s'agit ici que d'un petit raccommodage de çarviau.

SPINETTE.

Vous savez, Madame, que tantôt Fontignac & ce Payfan croyoient que nous n'étions petits, que parce que nous manquions de raison; & ils croyoient juste: cela s'est vérifié.

LA COMTESSE.

Quelles chimères! Est-ce que je suis folle?

BLAISE.

Eh! Oui, morgué, velà sen que c'est.

LA COMTESSE

Moi, j'ai perdu l'esprit! A quelle extrémité suis-je réduite?

BLAISE.

Par exemple, j'ons bien avoué que j'étois un yvrogne, moi.

SPINETTE.

Ce n'est que par l'aveu de mes folies que j'ai rattrapé ma raison.

BLAISE.

Bon, bon, attrapé! Faut qu'elle oublie sa figure. Velà un biau chiffon pour tant courir après! Qu'a pleure sa raison tournée, velà tout.

SPINETTE.

Fontignac a eu autant de peine à me persuader, que j'en ai après vous, ma chère Maîtresse; mais je me suis rendue.

BLAISE.

Pendant qu'un manant comme moi porte l'état d'une criature raisonnable, voulez-vous toujours garder voute état d'animal, une Damoiselle de la Cour?

SPINETTE

Ne lui parlez plus de cette malheureuse Cour.

LA COMTESSE.

Mes larmes m'empêchent de parler.

B L A I S E.

Velà qui est bel & bon; mais il n'y a que voute folie qui en varie, voute raison n'en baille pas une goutte, & ça n'avance rian.

S P I N E T T E.

Cela est vrai.

B L A I S E.

Ne vous fâchez pas, ce n'est que par charité que je vous méprifons.

L' A C O M T E S S E à Spinette.

Mais, de grace, apprenez-moi mes folies?

S P I N E T T E.

Eh! Madame, un peu de réflexion. Ne savez-vous pas que vous êtes jeune, belle, & fille de condition? Citez-moi une tête de fille qui ait tenu contre ces trois qualités-là; citez-m'en une.

B L A I S E.

Cette jeunesse, elle est une girouette. Cette qualité rend glorieuse.

S P I N E T T E.

Et la beauté?

B L A I S E.

Ca fait les femmes si sottes! . . .

L A C O M T E S S E.

A votre compte, Spinette, je suis donc une étourdie, une sotte, & une glorieuse?

S P I N E T T E.

Madame, vous comptez si bien, que ce n'est pas la peine que je m'en mêle.

B L A I S E.

Ce n'est pas pour des preuncs qu'on êtes si petite, vous voyez bian qu'en vous a baillé de la marchandise pour votre argent.

L A C O M T E S S E.

De l'orgueil, de la sottise, & de l'étourderie!

B L A I S E.

Oui, ruminez, mâchez bian ça en vous-même, à celle fin que ça vous sarve de médecine.

L A C O M T E S S E.

Enfin, Spinette, je veux croire que tout ceci est de bonne foi; mais je ne vois rien en moi qui res-

sem-

semble à ce que vous dites.

B L A I S E.

Morgué, pourtant, je vous approchons la lanterne assez près du nez. Parlons-li un peu de cette coquetterie: dans ce vaissiau alle avoit la maine d'en avoir une bonne rapée.

S P I N E T T E.

Aidez-vous, Madame; songez, par exemple, à ce que c'est qu'une toilette.

B L A I S E.

Attendez. Une toilette? N'est-ce pas une table qui est si bian dressée, avec tant de brimborions, où il y a des flambiaux, de petits bahuts d'argent, & une couverture sur un miroir?

S P I N E T T E.

C'est cela même.

B L A I S E.

Oh! La Dame de cheux nous avoit la pareille.

S P I N E T T E.

Vous souvenez-vous, ma chère Maîtresse, de cette quantité d'outils pour votre visage qui étoit sur la vôtre?

B L A I S E.

Des outils pour son visage! Est-ce que sa mère ne ly avoit pas baillé un visage tout fait?

S P I N E T T E.

Bon! Est-ce que le visage d'une coquette est jamais fini? Tous les jours on y travaille. Il faut conceter les mines, ajuster les œillades. N'est-il pas vrai, qu'à votre miroir un jour, un regard doux vous a couté plus de trois heures à attraper? Encore n'en attrapâtes-vous que la moitié de ce que vous en vouliez; car, quoique ce fût un regard doux, il s'agissoit aussi d'y mêler quelque chose de fier: il falloit qu'un quart de fierté y tempérât trois quarts de douceur; cela n'est pas aisé. Tantôt le fier prenoit trop sur le doux, tantôt le doux étouffoit le fier. On n'a pas la balance à la main; je vous voyois faire, & je ne vous regardois que trop. N'allois-je pas répéter toutes vos contorsions? Il falloit me voir avec mes yeux chercher des doses de feu, de langueur, d'étourde-

rie, & de noblesse dans mes regards. J'en possédois plus d'un mille qui étoient autant de coups de pistolet, moi qui n'avois étudié que sous vous. Vous en aviez un qui étoit vif & mourant, qui a pensé me faire perdre l'esprit: il faut qu'il m'ait couré plus de six mois de ma vie, sans compter un torticolis que je me donnai pour le suivre.

LA COMTESSE *soupirant.*

Ah!

BLAISE.

Quen tas de balivernes! Voilà une terrible condition que d'être les yeux d'une coquette!

SPINETTE.

Et notre ajustement, & l'architecture de notre tête, surtout en France où Madame a demeuré, & le choix des rubans? Mettrai-je celui-là? Non, il me rend le visage dur. Essayons de celui-ci; je crois qu'il me rembrunit. Voyons le jaune; il me pâlit; le blanc, il m'affadit le teint. Que mettra-t-on donc? Les couleurs sont si bornées, toutes variées qu'elles sont. La coquetterie reste dans la disette, elle n'a pas seulement son nécessaire avec elle. Cependant on essaye, on ôte, on remet, on change, on se fâche, les bras tombent de fatigue, il n'y a plus que la vanité qui les soutient. Enfin on achève: voilà cette tête en état; voilà les yeux armés. L'étourdi à qui tant de grâces sont destinées, arrivera tantôt. Est-ce qu'on l'aime? Non. Mais toutes les femmes tirent dessus, & toutes le manquent. Ah! le beau coup, si on pouvoit l'attraper!

BLAISE.

Mais de cette manière-là, vous autres femmes dans le monde qui tirez sur les gens, je comprends qu'ou êtes comme des fusils.

SPINETTE.

A peu près, mon pauvre Blaise.

LA COMTESSE.

Ah Ciel!

BLAISE.

Elle se lamente. C'est la raison qui bataille avec la folie.

SPINETTE.

Ne vous troublez point, Madame, c'est un cœur tout à vous qui vous parle. Malheureusement je n'ai point de mémoire, & je ne me ressouviens pas de la moitié de vos folies. Orgueil sur le chapitre de la naissance. Qui sont-ils ces gens-là? De quelle maison? Et cette petite Bourgeoise qui fait comparaison avec moi? Et puis cette bonté superbe avec laquelle on saute des inférieurs; cet air altier avec lequel on prend la place; cette évaluation de ce que l'on est, & de ce que les autres ne sont pas. Reconduira-t-on celle-ci? Ne fera-t-on que saluer celle-là? Sans compter cette rancune contre tous les jolis vilages que l'on va détruisant d'un ton nonchalant & distrait. Combien en avez-vous trouvé de boursoufflés, parce qu'ils étoient gras? Vous n'accordiez que la peau sur les os à celui qui étoit maigre. Il y avoit un nez sur celui-ci qui l'empêchoit d'être spirituel. Des yeux étoient-ils fiers? Ils devenoient hagards. Etoient-ils doux? Les voilà bêtes. Etoient-ils vifs? Les voilà foux. A vingt-cinq ans on approchoit de sa quarantaine. Une petite femme avoit-elle des grâces? Ah, la bamboche! Etoit-elle grande & bien faite? Ah, la géante! Elle auroit pu se montrer à la foire. Ajoutez à cela cette finesse avec laquelle on prend le parti d'une femme sur des médisances que l'on augmente en les combattant, qu'on ne fait semblant d'arrêter que pour les faire courir, & qu'on développe si bien qu'on ne sauroit plus les détruire.

LA COMTESSE.

Arrête, Spinette, arrête, je te prie.

BLAISE.

Pargué, voilà une histoire bien récréative, & bien pitoyable en même temps. Qu'eu bouffon que ce grand monde! Qu'eu drôle de perfide! Faudroit, morgué, le montrer sur le pont-neuf comme la curiosité. Je voudrois bien retenir ce pot-pouri-là. Toutes sortes d'acabis de rubans, du vard, du gris, du jaune qui n'ont pas d'amiquié pour une face; une coquette qui n'a pas de quoi vivre avec des cou-

leurs;

leurs; des bras qui s'impatientent; & pis de la vanité qui leur dit, courage; & pis du doux dans un regard, qui se détrampe avec du fiar; & pis une balance pour peser cette marchandise. Qu'est-ce que c'est que tout ça?

S P I N E T T E.

Achievez, Maître Blaise, cela vaut mieux que tout ce que j'ai dit.

B L A I S E.

Pargué, je veux bien. Tenez, un tiers d'ocillade avec un autre quart; un visage qu'il faut remonter comme un orloge; un étourdi qui vient voir ce visage; des femmes qui vont à la chasse après cet étourdi, pour tirer dessus; & pis de la poudre & du plomb dans l'œil. Des naissances qui demandent la maison des gens; des Bourgeoises de comparaison logrenue; des faces joufflues qui ont de la boursoufflure avec du gras; un arpent de taille qu'on baille à celle-ci, pour un quarquier qu'on ôte à celle-là; de l'esprit qui ne sauroit compatir avec un nez, & de la médiance de bon cœur. Y en a-t-il encore? Car je veux tout avoir pour lui montrer quand elle sera guérie; ça la fera rire.

S P I N E T T E.

Madame, assurément ce portrait là a de quoi rappeler la raison.

L A C O M T E S S E *confuse*.

Spinette, il me dessille les yeux; il faut se rendre: j'ai vécu comme une folle. Soutiens-moi, je ne fais ce que je deviens.

B L A I S E.

Ah! Spinette, ma mie, voilà qui est fait, la marionnette est partie; voilà le plus beau jet qui se fera jamais.

S P I N E T T E.

Ah! Ma chère Maîtresse, que je suis contente!

L A C O M T E S S E.

Que je t'ai d'obligation, Blaise, & à toi aussi, Spinette!

B L A I S E.

Morgué, que j'ons de joie! Pus de petiteffe; je Pons tuée toute roide.

L A

LA COMTESSE.

Ah! Mes enfans, ce qu'il y a de plus doux pour moi dans tout cela, c'est le jugement sain & raisonnable que je porte actuellement des choses. Que la raison est délicieuse!

SPINETTE.

Je vous l'avois promis; & si vous m'en croyez, nous resterons ici. Il ne faut plus nous exposer; les reclutes chez nous autres femmes, sont bien plus faciles que chez les hommes.

BLAISE.

Comment une femme? Elle est toujours à moitié tombée. Une femme marche toujours sur la glace.

LA COMTESSE.

Ne craignez rien, j'ai retrouvé la raison ici; je n'en sortirai jamais. Que pourrois-je avoir qui la valût?

BLAISE.

Rien que des guenilles. Premièrement, il y a ici le fils du Gouverneur qui est un garçon bien tourné.

LA COMTESSE.

Très-aimable; & je l'ai remarqué.

SPINETTE.

Il ne vous sera pas difficile d'en être aimée.

BLAISE.

Tenez, il vient ici avec sa sœur.

SCENE VII.

LA COMTESSE, SPINETTE, BLAISE,
PARMENE'S, FLORIS.

FLORIS.

Que vois-je? Ah! mon frère, la jolie personne!

BLAISE.

C'est pourtant cette bamboche de tantôt.

SPINETTE.

C'est ma Maîtresse, cette petite femelle que Monsieur avoit retenue.

PARMENE'S.

Quoi, vous, Madame!

L A C O M T E S S E.

Oui, Seigneur, c'est moi-même sur qui la raison a repris son empire.

F L O R I S.

Et mon petit mâle?

B L A I S E.

On travaille à sy faire sa taille à sti-là : le Gascon est après, à ce qu'il nous a dit.

F L O R I S *à la Comtesse.*

Je voudrois bien qu'il eût le même bonheur. Et vous, Madame, l'état où vous étiez nous cachoit une charmante figure. Je vous demande votre amitié.

L A C O M T E S S E.

J'allois vous demander la vôtre, Madame, avec un afile éternel en ce pays-ci.

F L O R I S.

Vous ne pouvez, ma chère amie, nous faire un plus grand plaisir; & si la modestie permettoit à mon frère de s'expliquer là-dessus, je crois qu'il en marqueroit autant de joie que moi.

P A R M E N E' S.

Doucement, ma sœur.

L A C O M T E S S E.

Non, Prince, votre joie peut paroître, elle ne rifquera point de déplaire.

B L A I S E.

Eh! Morgué, à propos, ce n'est pas comme ça qu'il faut répondre: c'est à li à tenir sa morgue, & non pas à vous. C'est les hommes qui font les pim-bèches ici, & non pas les femmes. Amenez voute amour, il varra ce qu'il en fera.

L A C O M T E S S E.

Comment? Je ne l'entens pas.

S P I N E T T E.

Madame, c'est que cela a changé de main. Dans notre pays on nous assiège; c'est nous qui assiégeons ici, parce que la place en est mieux défendue.

B L A I S E.

L'homme ici, c'est le garde-fou de la femme.

LA COMTESSE.

La pratique de cet usage-là m'est bien neuve; mais j'y ai pensé plus d'une fois en ma vie, quand j'ai vu les hommes se vanter des foiblesses des femmes.

FLORIS.

Ainsi, ma chère amie, si vous aimiez mon frère, ne faites point de façon de lui en parler.

SPINETTE.

Oui, oui, cela est extrêmement juste.

LA COMTESSE.

Cela m'embarrasse un peu.

SPINETTE.

Prenez garde, j'ai pensé retomber avec ces petites façons-là.

LA COMTESSE.

Comme vous voudrez.

FLORIS.

Mon frère, Madame est instruite de nos usages, & elle a un secret à vous confier. Souvenez-vous qu'elle est étrangère, & qu'elle mérite plus d'égards qu'une autre. Pour moi qui ne veux savoir les secrets de personne, je vous laisse.

BLAISE.

Je suis discret itou, moi.

SPINETTE.

Et moi aussi, & je sots.

BLAISE.

Allons voir si voute petit mâle de tantôt est bien avancé.

FLORIS à la Comtesse.

Je le souhaite beaucoup. Adieu, chère belle-sœur.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, PARMENE'S.

PARMENE'S.

JE suis charmé, Madame, des noms caressans que ma sœur vous donne, & de l'amitié qui commence si bien entre vous deux.

LA

LA COMTESSE.

Je n'ai rien vu de si aimable qu'elle; &... toute sa famille lui ressemble.

PARMENE'S.

Nous vous sommes obligés de ce sentiment. Mais vous avez, dit-on, un secret à me confier.

LA COMTESSE *sopira.*

Eh! Oui.

PARMENE'S.

De quoi s'agit-il, Madame? Seroit-ce quelque service que je pourrois vous rendre? Il n'y a personne ici qui ne s'empresse à vous être utile.

LA COMTESSE.

Vous avez bien de la bonté.

PARMENE'S.

Parlez hardiment, Madame.

LA COMTESSE.

Les loix de mon pays sont bien différentes des vôtres!

PARMENE'S.

Sans-doute que les nôtres vous paroissent préférables?

LA COMTESSE.

Je suis pénétrée de leur sagesse; mais...

PARMENE'S.

Quoi, Madame? Achevez.

LA COMTESSE.

J'étois accoutumée aux miennes, & l'on perd difficilement de mauvaises habitudes.

PARMENE'S.

Dès que la raison les condamne, on ne sauroit y renoncer trop tôt.

LA COMTESSE.

Cela est vrai, & personne ne m'engageroit plus vite à y renoncer que vous.

PARMENE'S.

Voyons; puis-je vous y aider? Je me prête autant que je puis à cette difficulté qui vous reste encore.

LA COMTESSE.

Vous la nommez bien; elle est vraiment difficile. Mais, Prince, ne pensez-vous rien vous-même?

P A R M E N E' S.

Nous autres hommes ici, nous ne disons point ce que nous pensons.

L A C O M T E S S E.

Faites pourtant réflexion que je suis étrangère, comme on vous l'a dit. Il y a des choses sur lesquelles je puis n'être pas encore bien affermie.

P A R M E N E' S.

Hé! quelles sont-elles? Donnez-m'en seulement l'idée. Aidez-moi à savoir ce que c'est.

L A C O M T E S S E.

Si j'avois de l'inclination pour quelqu'un, par exemple.

P A R M E N E' S.

Eh bien? Cela n'est pas défendu. L'amour est un sentiment naturel & nécessaire: il n'y a que les vivacités qu'il en faut régler.

L A C O M T E S S E.

Mais cette inclination, on m'a dit qu'il faudroit que je l'avouasse à celui pour qui je l'aurois.

P A R M E N E' S.

Nous ne vivons pas autrement ici. Continuez, Madame. Avez-vous du penchant pour quelqu'un?

L A C O M T E S S E.

Oui, Prince.

P A R M E N E' S.

Il y a toute apparence qu'on n'y fera pas insensible.

L A C O M T E S S E.

Me le promettez-vous?

P A R M E N E' S.

On ne sauroit répondre que de foi.

L A C O M T E S S E.

Je le Tai bien.

P A R M E N E' S.

Et j'ignore pour qui votre penchant se déclare.

L A C O M T E S S E.

Vous voyez bien que ce n'est pas pour un autre.
Ah!

P A R M E N E' S.

Cessez de rongir, Madame. Vous m'aimez. & je vous aime. Que la franchise de mon aveu diffi-

pe la peine que vous a fait le vôtre.

L A C O M T E S S E.

Vous êtes aussi généreux qu'aimable.

P A R M E N E' S.

Et vous, aussi aimée que vous êtes digne de l'être. Je vous répons d'avance du plaisir que vous ferez à mon Père, quand vous lui déclarerez vos sentimens Rien ne lui sera plus précieux que l'état où vous êtes, & que la durée de cet état par votre séjour ici. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, Madame. Vous & les vôtres, vous m'appellez Prince, & je me suis fait expliquer ce que ce mot-là signifie; ne vous en servez plus. Nous ne connoissons point ce titre-là ici. Mon nom est Parmenés, & l'on ne m'en donne point d'autre. On a bien de la peine à détruire l'orgueil en le combattant. Que deviendrait-il, si on le flattoit? Il seroit la source de tous les maux. Surtout, que le Ciel en préserve ceux qui sont établis pour commander, eux qui doivent avoir plus de vertus que les autres, parce qu'il n'y a point de justice contre leurs défauts.

S C È N E I X.

P A R M E N E' S, LA COMTESSE,
F O N T I G N A C.

F O N T I G N A C.

AH! Madame, je vous reconnois. Mes yeux retrouvent ce qu'il y a de plus charmant dans le monde. Voilà la première fois de ma vie que j'ai bû la veauté & la raison ensemble. Permettez, Seigneur, que j'emmené Madame; l'esprit de son frère fait le mutin, il régrimé; la folie est tenacé, & j'ai besoin de troupe auxiliaires.

P A R M E N E' S.

Allez, Madame, n'épargnez rien pour le tirer d'affaire.

F O N T I G N A C.

Il y aura de la vésogné après lui; car c'est un écerbelé de Courtisan.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, FLORIS, LE
COURTISAN, FONTIGNAC,
SPINETTE, BLAISE.

LA COMTESSE *au Courtisan.*

Oui, mon frère, rendez-vous aux exemples qui vous frappent. Vous nous voyez tous rétablis dans l'état où nous étions; cela ne doit-il pas vous persuader? Moi, qui vous parle, voyez ce que je suis aujourd'hui. Reconnoissez-vous votre sœur, à l'aveu franc qu'elle a fait de ses folies? M'aurez-vous crue capable de ce courage-là? Pouvez-vous vous empêcher de l'estimer? Et ne me l'enviez-vous pas vous-même?

BLAISE.

Eh! Margué, il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour nous admirer, sans compter que voilà Mademoiselle qui est la propre fille du Gouverneur, & qui n'attend que la revenue de toute personne pour vous entretenir de vos biaux yeux; ce qui vous sera bien agréable à entendre.

FLORIS.

Qui, donnez-moi la joie de vous voir, comme je m'imagine que vous ferez. Sortez de cet état indigne de vous, où vous êtes comme enseveli.

FONTIGNAC.

Si vous sachiez le plaisir qui vous attend dans le plus profond de vous-même!

BLAISE.

Velà toute Médecin de guari; il en embrasse tout le monde; il est si joyeux, qu'il a pensé étouffer un passant. Quand est-ce donc que vous nous étoufferez itou? Il n'y a pas que vous d'ostiné, avec ce Faiseur de vass qui est rechuté, & ce petit glorieux de Philosophe, qui est trop sot pour s'amander, & qui raisonne comme une truuche...

LA

L A C O M T E S S E.

Allons, mon frère, n'hésitez plus, je vous en conjure.

S P I N E T T E.

Il en faut venir-là, Monsieur. Il n'y a pas moyen de faire autrement.

L E C O U R T I S A N.

Quelle situation!

B L A I S E.

Que faire à ça? Quand je songe que vouté souit a bian pu endurer l'avanie que je li avons faite, la velà pour le dire. Demandez li si je l'avons marchandée, & tout ce qu'alle a supporté dans son pauvre esprit, & les bêtises dont je l'avons blâmée. Demandez-li le houspillage.

F L O R I S.

Eh bien, nous en croirez vous?

L E C O U R T I S A N.

Ah! Madame, quel événement! Je vous demande en grace de vouloir bien me laisser un moment avec Fontignac.

L A C O M T E S S E.

Oui, mon frère, nous allons vous quitter; mais au nom de notre amitié, ne résistez plus.

F O N T I G N A C *à Blaise, à part.*

Blaisé, né bous éloignez pas, pour mé prêter main-forté, si j'en ai vésoin.

B L A I S E.

Non; je roderons à l'entour d'ici.

S C E N E II.

L E C O U R T I S A N , F O N T I G N A C.

L E C O U R T I S A N.

J'E t'avoue, Fontignac, que je me sens ébranké.

F O N T I G N A C.

Jé lé crois; la raison & bous, dans lé fond, bous n'êtes vrouillés que fauté de bous entendré.

L E C O U R T I S A N.

Est-il vrai que ma soeur est convenue de toutes les folies dont elle parle?

FONTIGNAC.

L'histoire rapporté qu'elle en a fait l'abeu d'une manière exemplaire, en bérété.

LE COURTISAN.

Elle qui étoit si glorieuse, comment a-t-elle souffert cette confusion-là?

FONTIGNAC.

On dit en effet que son amé d'avord étoit en travail. Grand nomvré d'exclamations. Où en suis-jé? On rougissoit. Il est bénu des larmes, un peu dé découragément, des petites colères, vrochant sur lé tout. La banité défendoit lé logis; mais enfin la raison l'a serrée dé si près, qu'elle l'a, comme on dit, jetée par les fenêtres, & jé regardé déjà la bôuré commé sauté.

LE COURTISAN.

Mais dis-moi, de quoi tu veux que je convienne; car voilà mon embarras.

FONTIGNAC.

Jé bous fais excusé; bous êtes fourni; votre embarras né peut bénir qué dé l'avondancé du sujet.

LE COURTISAN.

Moi, je ne me connois point de ces foibleffes, de ces extravagances dont on peut rougir; je ne m'en connois point.

FONTIGNAC.

Eh vien, jé bous mettrai en pays dé connoissancé.

LE COURTISAN.

Vous plaisantez, sans-doute, Fontignac?

FONTIGNAC.

Moi, plaisanter dans lé minifteré qué j'exercé, quand il s'agit dé guérir un abeuglé? Bous n'y pensez pas.

LE COURTISAN.

Où est-il donc cet aveuglé?

FONTIGNAC.

Monsieur, avrégeons, la bie est courté, parlons d'affairé.

LE COURTISAN.

Ah! Tu m'inquiètes. Que vas-tu me dire? Je n'aime pas les critiques.

FON-

F O N T I G N A C.

Jé bous prens sur lé fait. Actuellement, bous préludez par uné petiteffé. Il en est dé bous, com-mé dé ces bafes trop pleins; on né peut les rémuéz qu'ils né répandent.

L E C O U R T I S A N.

Voudriez-vous bien me dire quelle est cette foiblesse, par laquelle je prélude?

F O N T I G N A C.

C'est la peur qué bous abez qué jé né bous é-pluché. N'abez-bous jamais bû d'enfant entré les vras dé sa nourricé? Connoiffiez-bous lé hochet dont elle agité les grélots pour réjouir lé poupon abequé la chanionnetté? Qué bous resseraviez vien à cé poupon, bous autres grands Seignurs! Régardez ceux qui bous approchent, ils ont tous llé hochet à la main; il faut qué lé grélot joué, & qué la chan-sonnetté marché. Bous mé régardez? Qué pensez-bous?

L E C O U R T I S A N.

Que vous oubliez entièrement à qui vous parlez.

F O N T I G N A C.

Eh! cadédis, quittez-la vabete; il est vien tems qué bous soyez sébré.

L E C O U R T I S A N.

Voilà un faquin que je ne reconnois pas. Où est donc le respect que tu me dois?

F O N T I G N A C.

Lé respect qué bous démandez, boyez-bous, c'est lé fécouément du grélot; mais j'ai perdu lé hochet.

L E C O U R T I S A N.

Misérable!

F O N T I G N A C.

Plus dé quartier, sandis. Quand un homme a lé vras disloqué, né faut-il pas lé rémettré? céla s'en ba-t-il sans douleur? & né ba-t-on pas son train? Cé n'est pas lé vras à bous, c'est la tête qu'il faut bous rémettré, tête dé Courtisan! cadédis, qué jé bous garantis aussi disloquée à sa façon, qu'aucun vras lé peut être. Bous criérez, mais jé bous aimé, & jé bous abertis qué jé suis sourd.

LE COURTISAN.

Si j'en croyois ma colére...

FONTIGNAC.

Eh! cadédis, qu'en fériez-vous? Lé mouchéron à-présent vous combattroit à force égale.

LE COURTISAN.

Retirez-vous, insolent que vous êtes, retirez-vous.

FONTIGNAC.

Pour lé moins, entamons lé sujet

LE COURTISAN.

Laissez moi, vous dis-je, mon plus grand malheur est de vous voir ici.

SCENE III.

LE COURTISAN, FONTIGNAC,
BLAISE.

BLAISE.

Queu tintamarre est-ce que j'entens-là? En diroit d'un papillon qui bourdonne. Qu'avez-vous donc qui vous fâche?

LE COURTISAN.

C'est ce coquin que tu vois, qui vient de me dire tout ce qu'il y a de plus injurieux au monde

(Fontignac & Blaise se font des mines d'intelligence)

BLAISE.

Qui, li?

FONTIGNAC.

Hélas! Maître Vlaisé, vous savez lé dessein qué j'aboïs, Monsieur a cru que jé l'aboïs piqué, quand jé né faisois encoré qu'approcher ma lancette pour lui tirer lé maubais sang qué vous lui connoissez.

BLAISE.

C'est qu'ou êtes un mal-adroit; il a bien fait de retirer le bras.

LE COURTISAN.

La vue de cet impudent-là m'indigne.

BLAISE.

Jarnigué, & moi itou. Il li appartient bian de fâcher un mignard comme ça, à cause qu'il n'est qu'un
petit

petit bout d'homme. Eh bian, qu'est-ce ? Moyennant la raison . il devianra grand.

LE COURTISAN.

Eh ! Je t'assure que ce n'est pas la raison qui me manque.

BLAISE.

Eh ! Morgué, quand alle vous manqueroit, j'en avons pour tous deux, moi, ne vous embarrassez pas.

LE COURTISAN.

Quoi qu'il en soit, je te suis obligé de vouloir bien prendre mon parti.

BLAISE.

Tenez, il m'est obligé, ce dit il. Y a-t-il rien de si honnête ? Il n'est déjà pus si glorieux, comme dans ce vaissiau où il ne me regardoit pas. Morgué, ça me va au cœur ; allons, qu'en se mette à genoux tout à l'heure pour li demander pardon, & qu'en se baïsse bian bas pour être à son niviau.

LE COURTISAN.

Qu'il ne m'approche pas.

BLAISE à Fontignac.

Mais, malheureux ! quel avez-vous donc dit, pour le rendre si rancunier ?

FONTIGNAC.

Il né m'a pas donné le tems, bous dis-jé. Quand bous êtes bénu, jé né faïsois qué péloter, jé le prés païois.

BLAISE au Courtisan.

Faut que j'accommode ça moi-même : mais comme je ne savons pas voute vie, je le requiens tant seulement pour m'en bailler la copie. Vous le voulez bian ? Je manierons ça tout doucètement, à celle fin que ça ne vous apporte guères de confusion. Ah lons, Monsieur de Fontignac, s'il y a des bêtises dans son histoire, qu'en les raconte bian honnêtement. Où en étiez vous ?

LE COURTISAN,

Je ne saurois souffrir qu'il parle davantage.

BLAISE.

Je ne prétens pas qu'il vous parle à vous, car il

n'en est pas daigne ; ce sera à moi qu'il parlera à l'écart.

FONTIGNAC.

J'allois tomber sur les emprunts de Monsieur.

LE COURTISAN.

Et que t'importent mes emprunts, dis ?

BLAISE *au Courtisan.*

Ne faites donc semblant de rien. (*à Fontignac.*) Vous rapportez des emprunts : qu'est-ce que ça fait, pourvu qu'en rende ?

FONTIGNAC.

Sans-douté ; mais il étoit trop généreux pour payer ses dettes.

BLAISE.

Tenez, cet étourdi qui reproche aux gens d'être généreux ! (*au Courtisan.*) Stapendant je n'entens pas bien cet acabi de générosité là ; elle a la phisolomie un peu friponne.

LE COURTISAN.

Je ne sai ce qu'il veut dire :

FONTIGNAC.

Jé m'expliqué, c'est qué Monsieur aboit lé cœur grand.

BLAISE.

Le cœur grand ? Est-ce que tout y tenoit, le bian de son prochain & le sian ?

FONTIGNAC.

Tout justé. Les grandes amés donnent tout, & mé restituent rien, & la novlessé de la sienne étouffoit sa justicé.

BLAISE *au Courtisan.*

Eh ! J'aimerois micux que ce fût la justice qui oût étouffé la noblessé.

FONTIGNAC.

D'autant qué cetté novlessé est causé que l'on rassé là : tavlé de ses créanciers, pour entreténir la magnificencé de la sienné.

BLAISE *au Courtisan.*

Qu'est-ce que c'est que cette avaleuse de magnificence ? Ça ressemble à un brochet dans un étang.
Vous.

Vous n'avez pas été si méchamment goulu que ça, peut-être?

L E C O U R T I S A N *triste.*

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter cet incon-
vénient-là.

B L A I S E.

Hum! Vous varrez qu'ou aurez grugé queuque
poisson.

F O N T I G N A C.

Là-vas si bous l'abiez bu caresser tout lé mondé,
& berviager des complimens, promettre tout, & né
tenir rien!

L E C O U R T I S A N.

J'entens tout ce qu'il dit.

B L A I S E.

C'est qu'il parle trop haut. Il me chuchote qu'ou
étiez un donneur de galbanum; mais il ne fait pas
qu'ou l'entendez.

F O N T I G N A C.

Qué dites-bous de ces gens qui n'ont qué des men-
songes sur lé bisagé?

B L A I S E *au Courtisan.*

Morgué, je vous en prie, ne portez pas comme
ça des bourdes sur la face.

F O N T I G N A C.

Des gens, dont les yeux ont pris l'arrangement de
dire à tout lé mondé, je bous aimé?

B L A I S E *au Courtisan.*

Ca est-il vrai que vos yeux ont arrangé de vendre
du noir?

F O N T I G N A C.

Des gens enfin, qui tout en emvrassant lé suval-
terné, né lé boyent sulément pas? Cé sont des ca-
resses machinales, des bras à ressort qui d'eux-mê-
mes biennent à bous sans saboir cé qu'ils font.

B L A I S E *au Courtisan.*

Ahi! ça me fâche. Il dit que vos bras ont un res-
sort avec lequeul ils embrassent les gens sans le fai-
re exprès. Cassez-moi ce ressort-là; en diroit d'un
tôrne-broche quand il est monté.

FONTIGNAC.

Cé sont des paroles qui leur tomvent dé la vouché, des ritournelles, dont cépendant l'inferieur ba sébantant, & qui lui donnent lé plaisir d'en débenir plus sot qu'à l'ordinairé.

BLAISE.

Velà de sottes gens que ces sots-là ! Qu'en dites-vous ? A-t-il raison ?

LE COURTISAN.

Que veux-tu que je lui réponde, dès qu'il a perdu tout respect pour un homme de ma condition ?

BLAISE

Morgué, Monsieur de Fontignac, ne badinez pas sur la condition.

FONTIGNAC.

Jé né parlé qué dé l'homme, & non pas du rang.

BLAISE.

Ah ! ça est honnête, & vous devez être content de la diffarance ; car velà, par exemple, un animal chargé de vivres ; & bian les vivres sont bons, je serois bian fâché d'en médire ; mais de ceti-là qui les porte, il n'y a pas de mal à dire que c'est un animal, n'est-ce pas ?

FONTIGNAC.

Si Monsieur lé permettoit, je finirois par lé récit dé son amitié pour ses égaux.

BLAISE au Courtisan.

De l'amiquié ? Oui-dà, baillez-li cette libarté-là, ça vous ravigotera.

FONTIGNAC.

Un jour bous bous troubiez abec un dé ces Messieurs. Jé bous entendois bous entrestriponner tous deux Rien dé plus affétueux qué bos témoignages d'afféction réciproqué. Jé tâchai de réténir bos paroles, & j'en traduisis un petit lamveau. Sandis, lui disiez-bous, jé n'estime à la Cour personné autant qué bous, jé m'en fais fort, jé lé dis par-tout, bous débez lé saboir ; cadédis, j'aimé l'honneur, & bous en abez. Dé ces discours en boici la traduction : Maudit concurrent dé ma fortuné, jé té connois, tu né baux rien, tu mé perdrois si tu poubois mé perdre, &

& tu penses que j'en serois de même. Tu n'as pas tort; mais ne le crois pas, s'il est possible. Laisse-toi duper à mes expressions. Je me travaillé pour en trouver qui te persuadent, & je me montré persuadé des tiennes. Allons, tâche de me proire amvécille, afin de le debénir à ton tour: donne-moita main, que la mienné la serré. Ah! sandis, que jé t'aime! Regardé mon bisage, & toute la tendressé dont jé le frelaté. Pense que jé t'affetionne, afin de né mé plus craindre. De grace, maudit fourve, un peu de crédulité pour ma mascaradé. Permetts que jé t'endorme, afin que jé t'en égorgé plus à mon aise.

B L A I S E.

Tout ça ne vouloit donc dire qu'un coup de cou-tiau? Ou avez donc le cœur bian traîtreux, vous autres?

L E C O U R T I S A N.

Aujourd'hui il dit du mal de moi; autrefois il faisoit mon éloge.

F O N T I G N A C.

Ah, le fourvé que j'étois! Monsieur jé les ai pluré ces éloges, jé les ai pluré; le coquin bous louoit, & né bous en estimoit pas dabantagé.

B L A I S E.

Ca est vrai, il m'a dit qu'il vous attrapoit comme un innocent.

F O N T I G N A C.

Jé bous verçois, bous dis-jé. Jé bous boyois affamé de duperies, bous en demandiez à tout le monde; donnez-m'en, donnez m'en. Jé bous en donnois, jé bous en gonflois, j'étois à même; la fiction mé fournissoit mes matières; c'étoit le moyen de n'en pas manquer.

L E C O U R T I S A N.

Ah! que viens-je d'entendre?

F O N T I G N A C *à Blaise.*

Cet emvarras qui le prend, seroit-il l'abancourur de la sagesse?

B L A I S E.

Faut savoir ça. (*au Courtisan.*) Voulez-vous à cette heure?

heure qu'il vous demande pardon? Etes-vous assez robuste pour ça?

LE COURTISAN.

Non, il n'est plus nécessaire. Je ne le trouve plus coupable.

BLAISE.

Tout de bon? (*à Fontignac*) Chut, ne dites mot. Regardez aller sa taille, elle court la poste Ahi! encore un chiquet, courage. Que ces Courtisans ont de peine à s'amander! Bon, le velà à point. Velà le niviau. (*Il le mesure avec lui.*)

LE COURTISAN *qui a rêvé, leur tend la main à tous deux.*

Fontignac, & toi mon ami Blaise, je vous remercie tous deux.

BLAISE.

Oh! oh! Vous vous amandez donc en tapinois? Morgué, vous revenez de loin!

FONTIGNAC.

Sandis, j'en suis tout extasié; il faut que je vous quitte, pour en porter la nouvelle à la fillé du Gouverneur.

BLAISE *à Fontignac.*

C'est bien dit, courez toujours. (*au Courtisan*) Aile vous aimera comme une folle.

SCENE IV.

LE COURTISAN, BLAISE, BLECTRUE,
LE POËTE, LE PHILOSOPHE.

BLECTRUE.

Arrête! arrête!

(*Le Courtisan se saisit du Philosophe, & Blaise du Poëte.*)

BLAISE.

D'où vient donc ce tapage-là?

BLECTRUE.

C'est une chose qui mérite une véritable compassion. Il faut que les Dieux soient bien ennemis de ces deux petites créatures-là; car ils ne veulent rien faire pour elles.

L B

LE COURTISAN *au Philosophe.*

Quoi? Vous, Monsieur le Philosophe, vous, plus incapable que nous de devenir raisonnable, pendant qu'un homme de Cour, peut-être de tous les hommes le plus frappé d'illusion & de folie, retrouve la raison? Un Philosophe plus égaré qu'un Courtisan? Qu'est-ce que c'est donc qu'une science où l'on puise plus de corruption que dans le commerce du plus grand monde?

LE PHILOSOPHE.

Monsieur, je sais le cas qu'un Courtisan en peut faire, mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de cet impertinent-là qui a l'audace de faire des vers où il me satyrise.

B L E C T R U E.

Si vous appelez cela des vers, il en a fait contre nous tous en forme de requête, qu'il adressoit au Gouverneur, en lui demandant sa liberté; & j'y étois moi-même accommodé, on ne peut pas mieux.

B L A I S E

Misérable petit faiseur de varmine! C'est un var qui en fait d'autres: mais, morgué, que vous avois-je fait pour nous mettre dans une requête qui nous blâme?

L E P O E T E.

Moi, jé ne vous veux pas de mal.

L E C O U R T I S A N.

Pourquoi donc nous en faites-vous?

L E P O E T E.

Point du tout. Ce sont des idées qui viennent, & qui sont plaisantes, il faut que cela sorte. Cela se fait tout seul. Je n'ai fait que les écrire; & cela auroit diverti le Gouverneur, un peu à vos dépens à la-vérité; mais c'est ce qui en fait tout le sel; & à cause que j'ai mis quelque épithète un peu maligne contre le Philosophe, cela l'a mis en colère. Voulez-vous que je vous en dise quelques morceaux? Ils sont heureux

L E P H I L O S O P H E.

Poète insolent!

LE POETE se débattant entre les mains du
Courtisan.

Il faut que mon épigramme soit bonne, car il est bien piqué.

LE COURTISAN.

Faire des vers en cet état-là! Cela n'est pas concevable.

BLAISE.

Faut que ce soit un acabi d'esprit enragé.

LE COURTISAN.

Ils se battront, si on les lâche.

BLECTRUE.

Vraiment, je suis arrivé comme ils se battoient, J'ai voulu les prendre, & ils se sont enfuis; mais je vais les séparer, & les remettre entre les mains de quelqu'un qui les gardera pour toujours. Tout ce qu'on peut faire d'eux, c'est de les nourrir, puisque ce sont des hommes, car il n'est pas permis de les étouffer. Donnez-les-moi, que j'en confie à un autre.

L'É PHILOSOPHE.

Qu'est-ce que cela signifie? Nous enfermer? Je ne le veux point.

BLAISE.

Tenez, ne velà-t-il pas un homme bien peigné, pour dire je veux?

L'É PHILOSOPHE.

Ah! Tu parles, toi, manant. Comment t'es-tu guéri?

BLAISE.

En devenant sage. (*aux autres.*) Laissez-nous un peu dire.

L'É PHILOSOPHE.

Et qu'est-ce que c'est que cette sagesse?

BLAISE.

C'est de n'être pas fou.

L'É PHILOSOPHE.

Mais je ne suis pas fou, moi, & je ne guéris pourtant pas.

LE POETE.

Ni ne guériras.

BLAISE

B L A I S E *au Poëte.*

Taisez-vous, petit serpent. (*au Philosophe*) Vous dites que vous n'êtes pas fou, pauvre rêveux; qu'en savez-vous si vous ne l'êtes pas? Quand un homme est fou, en fait-il quelque chose?

B L E C T R U E.

Fort bien.

L E P H I L O S O P H E.

Fort mal, car ce manant est donc fou aussi.

B L A I S E.

Eh pourquoi ça?

L E P H I L O S O P H E.

C'est que tu ne crois pas l'être.

B L A I S E.

Eh bian, morgué, me velà pris; il a si bian ravaudé ça, que je n'y connois pus rian; j'ons peur qu'il ne me gâte.

L E C O U R T I S A N.

Crois-moi, ne te joue point à lui; ces gens-là sont dangereux.

B L A I S E.

C'est pis que la peste. Emmenez ce Marchand de cavalle, & fourez-moi ça aux petites-maisons, ou bian aux incurables.

L E P H I L O S O P H E.

Comment? On me fera violence?

B L E C T R U E.

Allons, suivez-moi tous deux.

L E P O E T E.

Un Poëte aux petites-maisons!

B L A I S E.

Eh! Pargué, c'est vous mener cheux vous.

B L E C T R U E.

Plus de raisonnement, il faut qu'on vienne.

B L A I S E.

Ca fait compassion. (*au Courtisan d'part.*) Tenez-vous grave, car j'apparçois la Damoiselle d'ici qui vous contemple. Souvenez-vous de voute gloire, & aimez-la bian sièrement.

SCÈNE V.

FLORIS, LE COURTISAN, BLAISE.

ENfin, le Ciel a donc exaucé nos vœux ?
 FLORIS.
 LE COURTISAN.

Vous le voyez, Madame.

BLAISE.
 Ah ! c'étoit biau à voir !

FLORIS.
 Que vous êtes aimable de cette façon-là !

LE COURTISAN.
 Je suis raisonnable, & ce bien-là est sans prix ;
 mais après cela rien ne me flatte tant dans mon aventure,
 que le plaisir de pouvoir vous offrir mon cœur.

BLAISE.
 Ah ! Nous y v'là avec son cœur qui va bailler ?
 Apprenez-li un peu son devoir de crianté.

LE COURTISAN.
 De quoi ris-tu donc ?

BLAISE.
 De rian, de rian ; vous en aurez avis. Dites, Madame,
 je m'arrête ici pour voir comment ça fera.

FLORIS.
 Vous m'offrez votre cœur, & c'est à moi à vous offrir
 le mien.

LE COURTISAN.
 Je me rappelle en effet d'avoir entendu parler ma
 sœur dans ce sens-là. Mais en-vérité, Madame,
 j'aurois bien honte de suivre vos loix là-dessus : quand
 elles ont été faites, vous n'y étiez pas ; si on vous
 avoit vue, on les auroit changées.

BLAISE.
 Tarare ! On en auroit vu mille comme elle, que
 ça n'auroit rian fait. Guarissez de cette autre infirmité-là.

FLORIS.
 Je vous conjure, par toute la tendresse que je sens
 pour vous, de ne me plus tenir ce langage-là.

BLAI-

B L A I S E.

Ca nous ravalle trop. Je sommes ici la force, & vlà la foiblesse.

F L O R I S

Souvenez-vous que vous êtes un homme, & qu'il n'y auroit rien de si indécent qu'un abandon si subit à vos mouvemens. Votre cœur ne doit point se donner; c'est bien assez qu'il se laisse surprendre. Je vous instruis contre moi; je vous apprens à me résister, mais en même temps à mériter ma tendresse & mon estime. Ménagez-moi donc l'honneur de vous vaincre. Que votre amour soit le prix du mien, & non pas un pur don de votre foiblesse. N'avilissez point votre cœur par l'impatience qu'il auroit de se rendre; &, pour vous achever l'idée de ce que vous devez être, n'oubliez pas qu'en nous aimant tous deux, vous devenez, s'il est possible, encore plus comptable de ma vertu que je ne la suis moi-même.

B L A I S E.

Pargué, vlà des loix qui connoissent bien la femme, car ils ne s'y fiont guères.

L E C O U R T I S A N.

Il faut donc se rendre à ce qui vous plaît, Madame?

F L O R I S.

Oui, si vous voulez que je vous aime.

L E C O U R T I S A N *avec transport.*

Si je le veux, Madame? Mon bonheur...

F L O R I S

Arrêtez, de grace! Je sens que je vous méprise-
rois.

B L A I S E.

Tout bellement. Tenez, voute amour a deux mains/
Vous allez comme une brouëtte.

F L O R I S.

Vous me forcerez à vous quitter.

L E C O U R T I S A N.

J'en serois bien fâché.

B L A I S E.

Que ne dites-vous que vous en ferez bien aise?

LE COURTISAN.

Je ne saurois parler comme cela.

FLORIS.

Vous ne sauriez donc vous vaincre ? Adieu, je vous quitte ; mon penchant ne seroit plus raisonnable.

BLAISE.

Ne vlà-t-il pas encore une taille qui va dégringoler ?

LE COURTISAN à Floris qui s'en va.

Madame, écoutez-moi : Quoique vous vous en aliez, vous voyez bien que je ne vous arrête point ; & assurément vous devez, ce me semble, être contente de mon indifférence. Quand même vous vous en iriez tout à-fait, j'aurois le courage de ne vous point rappeler.

FLORIS.

Cette indifférence-là ne me rebute point ; mais je ne veux point la fatiguer à-présent, & je me retire.

SCENE VI.

LE COURTISAN, BLAISE.

AH! LE COURTISAN *sepirant.*

BLAISE.

Ne bougez pas. Conservez toute dignité humaine ; aussi bien je vous tiens par le pourpoint.

LE COURTISAN.

Mais, mon cher Blaise, elle est pourtant partie.

BLAISE.

Qu'alle soit. Elle a d'aussi bonnes jambes pour revenir que pour s'en aller.

LE COURTISAN.

Si tu savois combien je l'aime ?

BLAISE.

Ah ! Je vous permets de me conter ça, à moi ; & il n'y a pas de mal à l'aimer en cachette, ça est honnête : & même ils disent ici, que pus on aime sans le dire, & pus ça est biau ; car on souffre beaucoup, & c'est cette souffrance-là qui est digne de nous,

nous, difont-ils. Cheux nous les femmes de bian ne font pas autre chose. N'avons-je pas une maitresse itou, moi, une jolie fille qui me poursuit avec des civilisés & de petits mots qui font si friands? Mais, morgué, je me tiens coi. Je vous la sabroue, faut voir! Alle n'aura la consolation de me gagner que tantôt. Morgué, tenez, je l'apparçois qui vient à moi. Je vas tout à cette heure vous enseigner un bon exemple; je sis pourtant asolé d'elle. Stapendant, regardez-moi mener ça. Voyez la suffisance de mon comportement. Boutez-vous là sans moé dire.

S C E N E VII.

LE COURTISAN, BLAISE, FONTIGNAC,
L'INSULAIRE.

FONTIGNAC *au Courtisan.*

Permettez, Monsieur, qué jé parlé à Vlaisé, & & lui présenté uné réquête, dont boici lé sujer. (*En lui montrant l'Insulaire.*)

B L A I S E.

Ah! Ah! Monsieur de Fontignac, ou êtes un fin marle; vous voulez me prendre sans vard, Eh bian, le sujet de voute requête; à quoi prétend-il?

F O N T I G N A C.

D'abord à botré cur, ensuite à botré main.

L' I N S U L A I R E.

Voilà ce que c'est.

B L A I S E.

C'est coucher bien gros tout d'une fois. Voilà bian des affaires. Traite-t-on du cœur d'un homme comme de ceti-là d'une femme? Faut bian d'autres çarimonies.

F O N T I G N A C.

Jé mé suis pourtant fait fort de botré consentement.

L' I N S U L A I R E.

J'ai compté sur l'amitié que vous avez pour Fontignac.

B L A I S E.

BLAISE.

Oui ; mais votre compte n'est pas le mien , j'avons une autre arithmétique.

FONTIGNAC.

Né bous en défendez point. Il est temps que votre modestie cède la victoire. Je sai qu'elle vous plaît , cette tendre & charmante fille.

BLAISE.

Eh ! Mais en - vérité , taisez-vous donc ; vous n'y songez pas Il me vient des rougeurs , que je ne sai où les mettre.

L'INSULAIRE.

Mon dessein n'est pas de vous faire de la peine ; & s'il est vrai que vous ne puissiez avoir du retour. . .

BLAISE.

Je ne dis pas ça.

FONTIGNAC.

Achébons donc. Qué tant de mérite bous touché ?

BLAISE *au Courtisan.*

En avez-vous assez vu ? Ça commence à me rendre las. Je vas signer la requête.

LE COURTISAN.

Finis.

FONTIGNAC.

L'ami Vlaisé , j'entens que Monsieur bous encouragé.

BLAISE *à l'Insulaire.*

Morgué , il n'y a donc pus de répit , ou êtes biau pressée , ma mie ?

L'INSULAIRE.

N'est-ce pas assez disputer ?

BLAISE.

Eh biau ! Ce cœur , puisque vous le voulez tant , ou avez biau fait de le prendre ; car , jarnicoton , je ne vous l'aurois pas baillé.

L'INSULAIRE.

Me voilà contente.

BLAISE *voyant Floris.*

Tant mieux. Mais ne causons pus ; voilà une autre amoureuse qui vient. (*au Courtisan.*) Préparez - li une bonne moue , & regardez - moi la par - dessus les épaules.

S C E.

S C E N E V I I I.

LE COURTISAN, BLAISE, FONTIGNAC,
L'INSULAIRE, FLORIS.

FLORIS.

JE reviens. Je n'étois sortie que pour vous éprouver; & vous n'avez que trop bien soutenu cette épreuve. Votre indifférence même commence à m'allarmer.

(Le Courtisan la regarde sans rien dire.)

BLAISE à Floris.

Vous n'êtes pas encore si malade.

FLORIS.

Faites-moi la grâce de me répondre.

LE COURTISAN.

J'aurois peur de finir vos allarmes que je ne haïs point.

BLAISE.

Ca est bon; ça tire honnêtement à la fin.

FLORIS.

Mes allarmes que vous ne haïssez point? Expliquez-vous clairement.

(Le Courtisan la regarde sans répondre.)

BLAISE.

Morgué, voilà des yeux bian clairs!

FLORIS.

Ils me disent que vous m'aimez.

BLAISE.

C'est qu'ils disent ce qu'ils savent.

FONTIGNAC.

Cé sont des échos.

FLORIS.

Les en avouez vous?

LE COURTISAN.

Vous le voyez bien.

BLAISE.

Ca est donc baclé?

FLORIS.

Oui, cela est fait; en voilà assez: & je me char-

170 L'ILE DE LA RAISON,

ge du reste auprès de mon père.

FONTIGNAC.

Bous n'irez pas lé chercher, car il entre.

SCENE DERNIERE.

LE GOUVERNEUR, PARMENE'S, FLORIS,
L'INSULAIRE, LE COURTISAN; LA
COMTESSE, FONTIGNAC, SPI-
NETTE, LE PAYSAN.

LA COMTESSE.

Oui, Seigneur, mettez le comble à vos bien-
faits, je vous ai mille obligations; joignez-y
encore la grace de m'accorder votre fils.

LE GOUVERNEUR.

Vous lui faites honneur; & je suis charmé que
vous l'aimiez.

LA COMTESSE.

Tendrement.

BLAISE.

En riroit bian dans noute pays de voir ça.

LE GOUVERNEUR.

Mais c'est pourtant à vous à décider, mon fils.
Aimez-vous, Madamé?

PARMENE'S *honteusement.*

Oui, mon père.

FLORIS.

J'ai besoin de la même grace, mon père; & je
vous demande Alvarés.

LE GOUVERNEUR.

Je consens à tout. (*En montrant Spinette.*) Et
cette jolie fille?

BLAISE.

Je vas faire son compte. (*à Fontignac*) Vous m'a-
vez tantôt présenté une requête, Fontignac, je vous
la rens toute brandie pour noute amie Spinette.
Que dites-vous à ça?

FONTIGNAC.

Je rougis sous lé chapeau.

BLAI-

B L A I S E.

Ca veut dire, topé. Où est donc le Notaire pour tous ces mariages, & pour écrire le contrat?

L E G O U V E R N E U R.

Nous n'en avons point d'autre ici, que la présence de ceux devant qui on se marie. Quand on a de la raison, toutes les conventions sont faites. Puissent les Dieux vous combler de leurs faveurs! Quelques-uns de vos camarades languissent encore dans leur malheur; je vous exhorte à ne rien oublier pour les en tirer. L'usage le plus digne qu'on puisse faire de son bonheur, c'est de s'en servir à l'avantage des autres. Que des fêtes à présent annoncent la joie que nous avons de vous voir devenus raisonnables.

Fin de la Comédie.



DIVERTISSEMENT.

Mr. L E G R A N D *chanté.*

L ivrez-vous, jeunes cœurs, au Dieu de la tendresse;

Vous pouvez, sans foiblesse,
Former d'amoureux sentimens.

La Raison, dont les loix sont prudentes & sages,
Ne vous défend pas d'être amans,
Mais d'être amans volages.

Premier MENUËT, dansé par Mesdemoiselles JOUVENOT, LA MOTTE, & LABATTE.

Mlle. L E G R A N D *chanté.*

Quel plaisir de voir l'Amour,
Dans cet heureux séjour,
A la Raison faire la cour!
Que ses armes

H 2

Ont

Ont pour nous de charmes!
Tous nos désirs,
Tous nos soupirs,
Sont des plaisirs.

*Second MENÜET, dansé par Mlles. JOUVENOT,
LA MOTTE, & LE GRAND.*

Mlle. LA BATTTE *chante.*

Jamais aucun regret ne vient troubler nos cœurs.
Dans cette Ile charmante
D'une flamme innocente
Nous y ressentons les ardeurs;
Et la Raison gouverne les faveurs
Que l'Amour nous présente.

V A U D E V I L L E.

Premier Couplet, par Mr. DU FRESNE.

TOI, qui fais l'important,
Ta superbe apparence,
Tes grands airs, ta dépense,
Séduisent un peuple ignorant.
Tu lui parois un colosse, un géant?
Ici ta grandeur cesse;
On voit ta petitesse,
Ton néant, ta bassesse.
Tu n'es enfin chez la Raison,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embryon,
Qu'un mirmidon.

II. Couplet, par Mr. DU MIRAIL.

Philosophe arrogant,
Qui te moques sans-cesse
De l'humaine foiblesse,
Tu t'applaudis d'en être exempt.
Dans l'Univers tu te crois un géant;
Par la moindre disgrâce,
Ton courage se passe,
Ta fermeté se lasse;

Tu

Tu n'es plus, avec ta Raïson,
 Qu'un petit garçon,
 Qu'un embrion,
 Qu'un mirmidon.

III. *Complet, par Mlle. JOUVENOT.*

Mortel indifférent,
 Qui sans-cesse déclames
 Contre les douces flames
 Que fait sentir le tendre enfant;
 Auprès de lui tu te crois un géant.
 Qu'un bel œil se présente,
 Sa douceur séduisante
 Rend ta force impuissante;
 Tu n'es plus, contre Cupidon,
 Qu'un petit garçon,
 Qu'un embrion,
 Qu'un mirmidon.

IV. *Complet, par Mlle. LE GRAND.*

Qu'un nain soit opulent,
 Malgré son air grotesque
 Et sa taille burlesque,
 Grâce à Plutus, il paroît grand;
 L'or & l'argent de lui font un géant.
 Mais, sans leur assistance,
 La plus belle prestance
 Perd son crédit en France:
 Et l'on n'est, quand Plutus dit non,
 Qu'un petit garçon,
 Qu'un embrion,
 Qu'un mirmidon.

V. *Complet, par Mlle. QUINAULT.*

Que tu semblois ardent,
 Mari, quand tu pris femme!
 De l'excès de ta flame
 Tu lui parlois à chaque instant.
 Avant l'hymen tu te croyois géant;
 Six mois de mariage,
 De ce hardi langage

T'ont fait perdre l'usage.
 Tu n'es plus, pauvre ~~fanfaron~~,
 Qu'un petit garçon,
 Qu'un embrion,
 Qu'un mirmidon.

VI. Complet, par M. QUINAULT.

Il n'y a pas long-temps
 Que j'avois la barbe.
 Ma foi, j'étois bian grue!
 Chez vous, Messieurs les Courtisans,
 Je croyois voir le plus grand des géans.
 Aujourd'hui la lunette
 Que la Raison me prête,
 Rend ma visiére nette.
 Je vois dans toutes vos façons,
 De petits garçons,
 Des embrions,
 Des mirmidons.

VII. Complet, par Mlle. QUINAULT.

A U P A R T E R R E.

Partisans du bon-sens.
 Vous, dont l'heureux génie
 Fut formé par Thalie,
 Nous en croitons vos jugemens.
 Chez vous, des nains ne sont point des géans.
 Si notre Comédie
 Par vous est applaudie,
 Nous craindrons peu l'envie;
 Vous contiendrez par vos leçons
 Les petits garçons,
 Les embrions,
 Les mirmidons.



LA SECONDE
SURPRISE
DE
L'AMOUR,
COMEDIE.

A C T E U R S.

LA MARQUISE, Veuve.

LE CHEVALIER.

LE COMTE.

LISETTE, Suivante de la Marquise.

LUBIN, Valet du Chevalier.

Mr. HORTENSIUS, Pédant.

A
SON ALTESSE
SERENISSIME
MADAME LA DUCHESSE
DU MAINE.



A D A M E,

*Je ne m'attendois pas que mes
Ouvrages dussent jamais me procu-
rer l'honneur infini d'en dédier un à
VOTRE ALTESSE SERENIS-
SIME. Rien de tout ce que j'étois
capable de faire, ne m'auroit paru
digne*

E P I T R E.

digne de cette fortune-là. Quelle proportion, aurois-je dit, de mes foibles talens & de ceux qu'il faudroit pour amuser la délicatesse d'esprit de cette Princesse! Je pense encore de même, & cependant aujourd'hui vous me permettez de vous faire un hommage de la Surprise de l'Amour. On a même vu VOTRE ALTESSE SERENISSIME s'y plaire, & en applaudir les Représentations. Je ne saurois me refuser de le dire aux Lecteurs, & je puis effectivement en tirer vanité; mais elle doit être modeste, & voici pourquoi. Les Esprits aussi supérieurs que le vôtre, MADAME, n'exigent pas dans un Ouvrage toute l'excellence qu'ils y pourroient souhaiter: plus indulgens que les demi-esprits, ce n'est pas au poids de tout leur goût qu'ils le présentent pour l'estimer: ils compensent, pour ainsi dire, avec un Auteur; ils observent avec finesse ce qu'il est capable de faire, en égard

E P I T R E

à ses forces; & s'il le fait, ils sont contents, parce qu'il a été aussi loin qu'il pouvoit aller; & voilà positivement le cas où se trouve la surprise de l'Amour. MADAME, VOTRE ALTESSE SERENISSIME a jugé qu'Elle avoit à peu près le degré de bonté que je pouvois lui donner, & cela vous a suffi pour approuver; car autrement, comment m'auriez-vous fait grâce. Ne sait-on pas dans le Monde toute l'étendue de vos lumières? Combien d'habiles Auteurs ne doivent-ils pas la beauté de leurs Ouvrages à la sûreté de votre Critique! La finesse de votre goût n'a pas moins servi les Lettres, que votre protection a encouragé ceux qui les ont cultivées; & ce que je dis-là, MADAME, ce n'est ni l'auguste naissance de VOTRE ALTESSE SERENISSIME, ni le rang qu'Elle tient qui me le dicte, c'est le Public qui me l'apprend, & le Public ne surfait point.

E P I T R E.

point. Pour moi il ne me reste là-dessus qu'une réflexion à faire: c'est qu'il est bien doux, quand on dédie un Livre à une Princesse, & qu'on aime la vérité, de trouver en Elle autant de qualités réelles, que la flatterie oseroit en feindre. Je suis avec un très-profond respect,

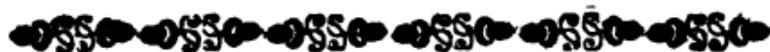
MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME.

**Le très-humble & très-obéissant
Serviteur, DE MARIVAUX.**

L A

LA SECONDE
SURPRISE
DE
L'AMOUR,
COMEDIE.



ACTE I.
SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LISETTE.

*La Marquise entre tristement sur la Scène. Lisette
la suit sans qu'elle le sache.*

LA MARQUISE. *s'arrêtant & soupirant.*

H!

LISETTE *derrière elle.*

Ah!

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que j'entends-là? Ha c'est
vous?

LISETTE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

De quoi soupirez-vous?

LISETTE.

Moi? de rien; vous soupirez, je prends cela pour
une parole, & je vous répons de même.

182 LA SECONDE SURPRISE

LA MARQUISE.

Fort bien; mais qui est-ce qui vous a dit de me suivre?

LISSETTE.

Qui me l'a dit, Madame? vous m'appellez, je viens; vous marchez, je vous suis; j'attends le reste.

LA MARQUISE.

Je vous ai appelée, moi?

LISSETTE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Allez, vous rêvez, retournez-vous-en; je n'ai pas besoin de vous.

LISSETTE.

Retournez-vous-en; les personnes affligées ne doivent point rester seules, Madame.

LA MARQUISE.

Ce sont mes affaires; laissez-moi.

LISSETTE.

Cela ne fait qu'augmenter leur tristesse.

LA MARQUISE.

Ma tristesse me plat.

LISSETTE.

Et c'est à ceux qui vous aiment à vous secourir dans cet état-là; je ne veux pas vous laisser mourir de chagrin.

LA MARQUISE.

Ah! voyons donc où cela ira.

LISSETTE.

Pardi il faut bien se servir de sa raison dans la vie, & ne pas quereller les gens qui sont attachés à nous.

LA MARQUISE.

Il est vrai que votre zèle est fort bien entendu; pour m'empêcher d'être triste, il me met en colère.

LISSETTE.

Et bien cela distrair toujours un peu: il vaut mieux quereller que soupirez.

LA MARQUISE.

Eh! laissez-moi, je dois soupirez toute ma vie.

LISSETTE.

Vous devez, dites-vous? Oh, vous ne payez

jamais cette dette-là; vous êtes trop jeune, elle ne sauroit être sérieuse.

L A M A N Q U I S E.

Eh! ce que je dis-là n'est que trop vrai; il n'y a plus de consolation pour moi, il n'y en a plus; après deux ans de l'amour le plus tendre, épouser ce que l'on aime, ce qu'il y avoit de plus aimable au monde, l'épouser & le perdre un mois après.

L I S E T T E.

Un mois! C'est toujours autant de pris. Je connois une Dame qui n'a gardé son mari que deux jours, c'est cela qui est piquant.

L A M A R Q U I S E.

J'ai tout perdu, vous dis-je.

L I S E T T E.

Tout perdu! vous me faites trembler: Est-ce que tous les hommes sont morts?

L A M A R Q U I S E.

Eh! que m'importe qu'il reste des hommes?

L I S E T T E.

Ah! Madame, que dites-vous-là? que le Ciel les conserve, ne méprisons jamais nos ressources.

L A M A R Q U I S E.

Mes ressources! à moi qui ne veux plus m'occuper que de ma douleur, moi qui ne vis presque plus que par un effort de raison.

L I S E T T E.

Comment donc par un effort de raison? voilà une pensée qui n'est pas de ce monde; mais vous êtes bien fraîche pour une personne qui se fatigue tant.

L A M A R Q U I S E.

Je vous prie, Lisette, point de plaisanterie, vous me divertissez quelquefois, mais je ne suis pas à-présent en situation de vous écouter.

L I S E T T E.

Ah ça, Madame, sérieusement, je vous trouve le meilleur visage du monde; voyez ce que c'est: quand vous aimez la vie, peut-être que vous n'êtes pas si belle; la peine de vivre vous donne un air plus vif & plus mutin dans les yeux, & je vous con-

con-

conseille de batailler toujours contre la vie, cela vous réussit on ne peut pas mieux.

LA MARQUISE.

Que vous êtes folle, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

L I S E T T E.

N'auriez-vous pas dormi en rêvant que vous ne dormiez point ? car vous avez le teint bien reposé : mais vous êtes un peu trop négligée, & je suis d'avis de vous arranger un peu la tête : Labrie, qu'on apporte ici la toilette de Madame.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que tu vas faire ? Je n'en veux point.

L I S E T T E.

Vous n'en voulez point, vous refusez le miroir, un miroir, Madame, savez-vous bien que vous me faites peur ; cela seroit sérieux pour le coup, & nous allons voir cela : Il ne sera pas dit que vous ferez charmante impunément, il faut que vous le voyiez, & que cela vous console, & qu'il vous plaise de vivre.

On apporte la toilette. Elle prend un siège.

Allons, Madame, mettez-vous-là, que je vous ajuste : tenez, le Savant que vous avez pris chez vous, ne vous lira point de livre si consolant que ce que vous allez voir.

LA MARQUISE.

Oh tu m'ennuyes : qu'ai-je besoin d'être mieux que je ne suis ? Je ne veux voir personne.

L I S E T T E.

De grace, un petit coup d'œil sur la glace, un seul petit coup d'œil, quand vous ne le donneriez que de côté, tâchez-en seulement.

LA MARQUISE.

Si tu voulois bien me laisser en repos.

L I S E T T E.

Quoi votre amour-propre ne dit plus mot, & vous n'êtes pas à l'extrémité ! cela n'est pas naturel, & vous trichez : faut-il vous parler franchement ? je vous disois que vous étiez plus belle qu'à l'ordinaire, mais la vérité est que vous êtes très-changée,

&c

Et je voulois vous attendre un peu pour un visage que vous abandonnez bien durement.

LA MARQUISE.

Il est vrai que je suis dans un terrible état.

LISETTE.

Il n'y a donc qu'à emporter la toilette? Labrie, remettez cela où vous l'avez pris.

LA MARQUISE.

Je ne me pique plus, ni d'agrémens, ni de beauté.

LISETTE.

Madame, la toilette s'en va, je vous en avertis.

LA MARQUISE.

Mais, Lisette, je suis donc bien épouvantable?

LISETTE.

Extrêmement changée.

LA MARQUISE.

Voyons donc, car il faut bien que je me débarrasse de toi.

LISETTE.

Ah! je respire, vous voilà sauvée: allons, courage, Madame.

On rapporte le miroir.

LA MARQUISE.

Donne le miroir, tu as raison, je suis bien abattue.

LISETTE *lui donnant le miroir*

Ne seroit-ce pas un meurtre que de laisser dépérir ce teint-là, qui n'est que lys & que rose, quand on en a soin? rangez-moi ces cheveux qui sont épars, & qui vous cachent les yeux: ah! les fripons, comme ils ont encore l'œilade assassine; ils m'auroient déjà brûlé, si j'étois de leur compétence; ils ne demandent qu'à faire du mal.

LA MARQUISE *regardant le miroir.*

Tu rêves; on ne peut pas les avoir plus battus.

LISETTE.

Oui, battus. Ce sont de bons hypocrites; que l'ennemi vienne, il verra beau jeu; mais voici, je pense, un domestique de Mr. le Chevalier. C'est ce valet de campagne si naïf, qui vous a tant divertis il y a quelques jours.

LA MARQUISE.
Que me veut son Maître? Je ne vois personne.
LISETTE.
Il faut bien l'écouter.

SCÈNE II.

LUBIN, LA MARQUISE, LISETTE.

LUBIN.
Madame, pardonnez l'embarras...

LISETTE.
Abrége, abrége, il n'appartient bien d'embarrasser
adame.

LUBIN.
Il vous appartient bien de m'interrompre, ma mie :
t-ce qu'il ne m'est pas libre d'être honnête?

LA MARQUISE.
Finis, de quoi s'agit-il?

LUBIN.
Il s'agit, Madame, que Monsieur le Chevalier m'a
... ce que votre femme de chambre m'a fait
blier.

LISETTE.
Quel original!

LUBIN.
Cela est vrai; mais quand la colère me prend,
inairement la mémoire me quitte.

LA MARQUISE.
esourne donc savoir ce que tu me veux.

LUBIN.
h! ce n'est pas la peine, Madame; & je m'en
ouviens à cette heure, c'est que nous arrivâmes
vous deux à Paris. Monsieur le Chevalier &
, & que nous en partons demain pour n'y re-
r jamais; ce qui fait que Monsieur le Cheva-
vous mande, que vous ayez à trouver bon qu'il
vous voye point cette après-dînée; & qu'il ne
assure point de ses respects, sinon ce matin,
la ne vous déplaisoit pas; pour vous dire adieu,
ise de l'incommodité de ses embarras.

L I S E T T E.

Tout ce galimatias-là signifie que Monsieur le Chevalier souhaiteroit vous voir à présent.

L A M A R Q U I S E.

Sais-tu ce qu'il a à me dire? Car je suis dans l'affliction.

L U B I N *d'un ton triste, & à la fois pleurant.*

Il a à vous dire que vous avez la bonté de l'entretenir un quart-d'heure; pour ce qui est d'affliction, ne vous embarrassez pas, Madame, il ne nuira pas à la vôtre, au contraire; car il est encore plus triste que vous, & moi aussi, nous faisons compassion à tout le monde.

L I S E T T E.

Mais en effet, je crois qu'il pleure.

L U B I N.

Oh! vous ne voyez rien, je pleure bien autrement quand je suis seul; mais je me retiens par honnêteté.

L I S E T T E.

Tai-toi.

L A M A R Q U I S E.

Dis à ton Maître qu'il peut venir, & que je l'attends, & vous Lisette, quand Monsieur Hortensius sera revenu, qu'il vienne sur le champ me montrer les livres qu'il a dû m'acheter.

Elle soupire en s'en allant.

Ah!

S C E N E III.

L I S E T T E, L U B I N.

L I S E T T E.

LA voilà qui soupire, & c'est toi qui en es cause, butord que tu es; nous avons bien affaire de tes pleurs.

L U B I N.

Ceux qui n'en veulent pas, n'ont qu'à les laisser; ils ont fait plaisir à Madame, & Monsieur le Chevalier l'accommodera bien autrement, car il soupire encore bien mieux que moi.

L I S E T T E.

Qu'il s'en garde bien: dis-lui de cacher sa douleur, je ne l'arrête que pour cela; ma Maîtresse n'en a déjà que trop, & je veux tâcher de l'en guérir: entens-tu?

L U B I N.

Pardi tu cries assez haut.

L I S E T T E.

Tu es bien brusque. Eh de quoi pleurez-vous donc tous deux, peut-on le savoir?

L U B I N.

Ma foi de rien: moi, je pleure parce que je le veux bien, car si je voulois je serois gaillard.

L I S E T T E.

Le plaisant garçon.

L U B I N.

Oui mon Maître soupire parce qu'il a perdu une Maîtresse; & comme je suis le meilleur cocu du monde, moi, je me suis mis à faire comme lui pour l'amuser; de sorte que je vais toujours pleurant sans être fâché, seulement par compliment.

L I S E T T E rit.

Ah, ah, ah, ah.

L U B I N en riant.

Eh, eh, eh, tu en ris, j'en ris quelquefois de même, mais rarement, car cela me dérange; j'ai pourtant perdu aussi une Maîtresse, moi; mais comme je ne la verrai plus, je l'aime toujours sans en être plus triste. (*Il rit.*)

Eh, eh, eh.

L I S E T T E.

Il me divertit, adieu, fais ta commission, & ne manque pas d'avertir Monsieur le Chevalier de ce que je t'ai dit.

L U B I N riant.

Adieu, adieu.

L I S E T T E.

Comment donc, tu me lorgnes, je pense?

L U B I N.

Qui da, je te lorgne.

L I S E T T E.

Tu ne pourras plus te remettre à pleurer.

L U B I N .

Gageons que si , . . . veux-tu voir ?

L I S E T T E .

Va-t-en ; ton Maître l'attendra.

L U B I N .

Je ne l'en empêche pas.

L I S E T T E .

Je n'ai que faire d'un homme qui part demain : retire-toi.

L U B I N .

A propos , tu as raison , & ce n'est pas la peine d'en dire davantage : adieu donc la fille.

L I S E T T E .

Bon jour l'Ami.

S C E N E I V .

L I S E T T E *seule.*

CE bouffon-là est amusant , mais voici Monsieur Hortensius aussi chargé de livres qu'une Bibliothèque ; que cet homme là m'ennuie avec sa doctrine ignorante : quelle fantaisie a Madame , d'avoir pris ce personnage là chez elle pour la conduire dans ses lectures , & amuser sa douleur ? que les femmes du monde ont de travers !

S C E N E V .

H O R T E N S I U S , L I S E T T E .

L I S E T T E .

Monsieur Hortensius , Madame m'a chargé de vous dire que vous alliez lui montrer les livres que vous avez achetés pour elle.

H O R T E N S I U S .

Je serai ponctuel à obéir , Mademoiselle Lisette ; & Madame la Marquise ne pouvoit charger de ses ordres , personne qui me les rendit plus dignes de ma prompte obéissance.

L I S E T T E .

Ab.

Ah! le joli tour de phrase! Comment, vous me saluez de la période la plus galante qui se puisse, & l'on sent bien qu'elle part d'un homme qui fait sa Rhétorique.

HORTENSIUS.

La Rhétorique que je fais là-dessus, Mademoiselle, ce sont vos beaux yeux qui me l'ont apprise.

LISETTE.

Mais ce que vous me dites-là est merveilleux, je ne savois pas que mes beaux yeux enseignassent la Rhétorique.

HORTENSIUS.

Ils ont mis mon cœur en état de soutenir thèse, Mademoiselle, & pour essai de ma science je vais, si vous l'avez pour agréable, vous donner un petit argument en forme.

LISETTE.

Un argument à moi! je ne fais ce que c'est, je ne veux point tâter de cela: adieu.

HORTENSIUS.

Arrêtez, voyez mon petit sillogisme: je vous assure qu'il est concluant.

LISETTE.

Un sillogisme, eh! que voulez-vous que je fasse de cela?

HORTENSIUS.

Ecoutez, on doit son cœur à ceux qui vous donnent le leur; je vous donne le mien: ergo, vous me devez le vôtre.

LISETTE.

Est-ce-là tout? oh je fais la Rhétorique aussi moi! tenez, on ne doit son cœur qu'à ceux qui le prennent; assurément vous ne prenez pas le mien: ergo, vous ne l'aurez pas: bonjour.

HORTENSIUS l'arrêtant.

La raison répond. . .

LISETTE.

Oh! pour la raison je ne m'en mêle point, les filles de mon âge n'ont point de commerce avec elle. Adieu, Monsieur Hortensius, que le Ciel vous bénisse, vous, votre thèse, & votre sillogisme.

HOR-

H O R T E N S I U S.

J'avois pourtant fait de petits Vers Latins sur vos beautés.

L I S E T T E.

Eh mais, Monsieur Hortensius, mes beautés n'entendent que le François.

H O R T E N S I U S.

On peut vous les traduire.

L I S E T T E.

Achievez donc, car j'ai hâte.

H O R T E N S I U S.

Je crois les avoir ferrés dans un Livre.

Pendant qu'il cherche, Lisette voit venir la Marquise & dit:

L I S E T T E.

Voilà Madame, laissons-le chercher son papier.

(Elle sort)

HORTENSIVS continue en feuilletant.

Je vous y donne le nom d'Hélène de la manière du monde la plus poétique, & j'ai pris la liberté de m'appeller le Pâris de l'Avanture: les voilà, cela est galant.

S C E N E V I.

L A M A R Q U I S E, H O R T E N S I U S.

L A M A R Q U I S E.

Que voulez-vous donc dire avec cette avanture, où vous vous appelez Pâris, à qui parliez-vous? voyons ce papier.

H O R T E N S I U S.

Madame, c'est un trait de l'Histoire des Grecs, dont Mademoiselle Lisette me demandoit l'explication.

L A M A R Q U I S E.

Elle est bien curieuse, & vous bien complaisant: où sont les livres que vous m'avez achetés, Monsieur?

H O R T E N S I U S.

Je les tiens, Madame, tout bien conditionnés, &

& d'un prix fort raisonnable; souhaitez-vous les voir ?

LA MARQUISE.

Montrez.

(Un laquais vient.)

Voici Monsieur le Chevalier, Madame.

LA MARQUISE.

Faites entrer. (Et à Hortensius.) Portez-les chez moi, nous les verrons tantôt.

S C È N E VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JE vous demande pardon, Madame, d'une visite, sans-doute importuné, sur-tout dans la situation où je sai que vous êtes.

LA MARQUISE.

Ah! votre visite ne m'est point importune, je la reçois avec plaisir: puis je vous rendre quelque service? de quoi s'agit-il? vous me paraissez bien triste.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, Madame, un homme au désespoir, & qui va se confiner dans le fond de la Province, pour y finir une vie qui lui est à charge.

LA MARQUISE.

Que me dites-vous-là! vous m'inquiétez; que vous est-il donc arrivé?

LE CHEVALIER.

Le plus grand de tous les malheurs, le plus sensible, le plus irréparable; j'ai perdu Angelique, & je la perds pour jamais.

LA MARQUISE:

Comment donc! est-ce qu'elle est morte?

LE CHEVALIER.

C'est la même chose pour moi: vous savez où elle s'étoit retirée depuis huit mois pour se soustraire au mariage où son père vouloit la contraindre; nous espérons tout deux que sa retraite fléchiroit le père, il a continué de la persécuter, & lassé apparemment de ses persécutions, accoutumée à notre absence, désespérant sans-doute de me voir jamais à elle,

elle, elle a cédé, renoncé au monde, & s'est liée par des nœuds qu'elle ne peut plus rompre : il y a deux mois que la chose est faite; je la vis la veille, je lui parlai, je me désespérai, & ma désolation, mes prières, mon amour, tout m'a été inutile; j'ai été témoin de mon malheur; j'ai depuis toujours demeuré dans le lieu, il a fallu m'en arracher, je n'en arrivai qu'avant-hier. Je me meurs, je voudrois mourir, & je ne fais pas comment je vis encore.

LA MARQUISE.

En-vérité, il semble dans le monde que les afflictions ne soient faites que pour les honnêtes gens.

LE CHEVALIER.

Je devrois retenir ma douleur, Madame, vous n'êtes que trop affligée vous-même.

LA MARQUISE

Non, Chevalier, ne vous gênez point; votre douleur fait votre éloge, je la regarde comme une vertu, j'aime à voir un cœur estimable, car cela est si rare: hélas! il n'y a plus de mœurs, plus de sentiment dans le monde; moi qui vous parle, on trouve étonnant que je pleure depuis six mois; vous passerez aussi pour un homme extraordinaire, il n'y aura que moi qui vous plaindrai véritablement, & vous êtes le seul qui rendra justice à mes pleurs, vous me ressemblez: vous êtes né sensible, je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Il est vrai, Madame, que mes chagrins ne m'empêchent pas d'être touché des vôtres.

LA MARQUISE.

J'en suis persuadée, mais venons au reste: que me voulez-vous?

LE CHEVALIER.

Je ne verrai plus Angelique, elle me l'a défendu, & je veux lui obéir.

LA MARQUISE.

Voilà comment pense un honnête homme, par exemple.

LE CHEVALIER.

Voici une Lettre que je ne saurois lui faire tenir.

& qu'elle ne recevoit point de ma part; vous allez incessamment à votre Campagne qui est voisine du Lieu où elle est; faites-moi, je vous supplie, le plaisir de la lui donner vous-même; la lire est la seule grace que je lui demande; & si à mon tour, Madame, je pouvois jamais vous obliger. . . .

LA MARQUISE *l'interrompant.*

Eh qui est-ce qui en doute? dès que vous êtes capable d'une vraie tendresse; vous êtes né généreux, cela s'en va sans dire; je sai à présent votre caractère comme le mien; les bons cœurs se ressemblent, Chevalier: mais la Lettre n'est point cachetée.

LE CHEVALIER.

Je ne sai ce que je fais dans le trouble où je suis; puisqu'elle ne l'est point, lisez-la, Madame, vous en jugerez mieux combien je suis à plaindre; nous causerons plus long-temps ensemble, & je sens que votre conversation me soulage.

LA MARQUISE.

Tenez sans compliment, depuis six mois je n'ai eu de moment supportable que celui-ci; & la raison de cela, c'est qu'on aime à soupirer avec ceux qui vous entendent: lisons la Lettre.

Elle lit.

J'avois dessein de vous revoir encore, Angelique, mais j'ai songé que je vous desobligerois, & je m'en abstiens: après tout, qu'aurais-je été chercher? je ne saurois le dire; tant ce que je sai, c'est que je vous ai perdu, que je voudrois vous parler pour redoubler le douleur de ma perte, pour m'en pénétrer jusqu'à mourir.

LA MARQUISE *répétant les derniers mots & s'interrompant.*

Pour m'en pénétrer jusqu'à mourir. Mais cela est étonnant; ce que vous dites-là, Chevalier, je l'ai pensé mot pour mot dans mon affliction, peut-on se rencontrer jusques-là en-vérité vous me donnez bien de l'estime pour vous; achevons.

Elle relit.

Mais c'est fait, & je ne vous écris que pour vous demander pardon de ce qui m'échappa, contre vous à votre der-

dernière entrevue, vous me quittiez pour jamais. Angelique, j'étois au désespoir, & dans ce moment-là je vous aimois trop pour vous rendre justice; mes reproches vous coûtèrent des larmes, je ne venois pas les voir, je voulois que vous fussiez capable, & que vous eussiez l'être, & j'avois que j'offenserois la vertu même. Adieu, Angelique, ma tendresse ne finira qu'avec ma vie, & je renonce à tout engagement; j'ai voulu que vous fussiez contente de mon cœur, afin que l'Amour que vous avez pour lui, excuse la tendresse dont vous m'honorâtes.

LA MARQUISE, après avoir lu & rendant la Lettre.

Allez, Chevalier, avec cette façon de sentir-là vous n'êtes point à plaindre; quelle Lettre! Aurois-je le Marquis m'en écrivit une à peu près de même, je croyois qu'il n'y avoit que lui au monde qui en fût capable; vous étiez son ami, & je ne m'en étonne pas.

LE CHEVALIER.

Vous savez combien son amitié m'étoit chère.

LA MARQUISE

Il ne la donnoit qu'à ceux qui la méritoient.

LE CHEVALIER.

Que cette amitié-là me seroit d'un grand-secours, s'il vivoit encore.

LA MARQUISE pleurant.

Sur ce pied-là, nous l'avons donc perdu tous deux.

LE CHEVALIER.

Je sais que je ne lui survivrai pas long-temps.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier, vivez pour me donner la satisfaction de voir son ami le regretter avec moi; à la place de son amitié, je vous donne la mienne.

LE CHEVALIER.

Je vous la demande de tout mon cœur, elle sera ma ressource, je prendrai la liberté de vous écrire, vous voudrez bien me répondre, & c'est une espérance consolante que j'emporte en partant.

LA MARQUISE.

En-vérité, Chevalier, je souhaiterois que vous

restassiez ; il n'y a qu'avec vous que ma douleur se verroit libre.

LE CHEVALIER.

Si je restois, je romprois avec tout le monde, & ne voudrois voir que vous.

LA MARQUISE.

Mais effectivement, faites-vous bien de partir ? consultez-vous : il me semble qu'il vous sera plus doux d'être moins éloigné d'Angelique.

LE CHEVALIER.

Il est vrai que je pourrois vous en parler quelquefois.

LA MARQUISE.

Oui, je vous plaindrois du-moins, & vous me plaindriez aussi, cela rend la douleur plus supportable.

LE CHEVALIER.

En-vérité je crois que vous avez raison.

LA MARQUISE.

Nous sommes voisins.

LE CHEVALIER.

Nous demeurons comme dans la même maison, puisque le même Jardin nous est commun.

LA MARQUISE.

Nous sommes affligés, nous pensons de-même.

LE CHEVALIER.

L'amitié nous sera d'un grand secours.

LA MARQUISE.

Nous n'avons que cette ressource-là dans les afflictions, vous en conviendrez : aimez-vous la lecture ?

LE CHEVALIER.

Beaucoup.

LA MARQUISE.

Cela vient encore fort bien. j'ai pris depuis quinze jours un homme à qui j'ai donné le soin de ma Bibliothèque ; je n'ai pas la vanité de devenir savante, mais je suis bien aise de m'occuper ; il me fit tous les jours quelque chose, nos lectures sont sérieuses, raisonnables, il y met un ordre qui m'instruit en m'amusant ; voulez-vous être de la partie ?

L E C H E V A L I E R.

Voilà qui est fini, Madame, vous me déterminez, c'est un bonheur pour moi que de vous avoir vue, je me sens déjà plus tranquille; allons, je ne partirai point, j'ai des livres aussi en assez grande quantité, celui qui a soin des vôtres les mettra tout ensemble, & je vais appeler mon valet pour changer les ordres que je lui ai donnés: que je vous ai d'obligation! peut-être que vous me sauvez la raison, mon désespoir se calme, vous avez dans l'esprit une douceur qui m'étoit nécessaire, & qui me gagne; vous avez renoncé à l'amour & moi aussi, & votre amitié me tiendra lieu de tout, si vous êtes sensible à la mienne.

L A M A R Q U I S E.

Sérieusement, je m'y crois presque obligée, pour vous dédommager de celle du Marquis: allez, Chevalier, faites vite vos affaires, je vais de mon côté donner quelque ordre aussi; nous nous reverrons tantôt (*Et à part*) en-vérité ce Garçon-là a un fond de probité qui me charme.

S C E N E V I I I.

L E C H E V A L I E R , L U B I N.

L E C H E V A L I E R *seul un moment.*

Voilà vraiment de ces esprits propres à consoler une personne affligée; que cette Femme-là a de mérite! je ne la connoissois pas encore; quelle solidité d'esprit, quelle bonté de cœur! C'est un caractère à peu près comme celui d'Angelique, & ce sont des trésors que ces caractères-là; oui, je la préfère à tous les amis du monde, (*Il appelle Lubin*) Lubin il me semble que je le vois dans le Jardin.

S C E N E I X.

L U B I N , L E C H E V A L I E R.

L U B I N *répond derrière le Théâtre.*

Monsieur... (*& puis il arrive très-triste*). Que vous plaît-il, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu donc avec cet air triste ?

LUBIN.

Hélas ! Monsieur, quand je suis à rien faire, je m'afflige à cause de votre Maîtresse, & un peu à cause de la mienne ; je suis fâché de ce que nous partons, si nous restions je serois fâché de même.

LE CHEVALIER.

Nous ne partons point, ainsi ne fais rien de ce que je t'avois ordonné pour notre départ.

LUBIN.

Nous ne partons point !

LE CHEVALIER.

Non, j'ai changé d'avis.

LUBIN.

Mais, Monsieur, j'ai fait mon paquet.

LE CHEVALIER.

Eh bien, tu n'as qu'à le défaire.

LUBIN.

J'ai dit adieu à tout le monde, je ne pourrai donc plus voir personne ?

LE CHEVALIER.

Eh, tais-toi, rends-moi mes Lettres.

LUBIN.

Cé n'est pas la peine, je les porterai tantôt.

LE CHEVALIER.

Cela n'est plus nécessaire, puisque je reste ici.

LUBIN.

Je n'y comprends rien, c'est donc encore autant de perdre que ces Lettres-là : mais, Monsieur, qui est-ce qui vous empêche de partir, est-ce Madame la Marquise ?

LE CHEVALIER.

Oui.

LUBIN.

Et nous ne changeons point de maison ?

LE CHEVALIER.

Et pourquoi en changer ?

LUBIN.

Ah ! me voilà perdu.

LE

LE CHEVALIER.

Comment donc !

LUBIN.

Vos maisons se communiquent, de l'une on entre dans l'autre, je n'ai plus ma Maîtresse; Madame la Marquise a une Femme de chambre toute agréable; de chez vous j'irai chez elle, crac, me voilà infidèle tout de plein pied, & cela m'afflige, pauvre Marthon! faudra-t-il que je soublie?

LE CHEVALIER.

Tu serois un bien mauvais cœur.

LUBIN.

Ah pour cela oui, cela fera bien vilain, mais ça ne manquera pas d'arriver: car j'y suis déjà du plaisir; & cela me met au désespoir; encore si vous viez là bonné de montrer l'exemple, tenez, la voilà qui vient Lisette.

S C E N E X.

LISETTE, LE COMTE, LE CHEVALIER,
LUBIN.

LE COMTE.

J'Allois chez vous, Chevalier, & j'ai su de Lisette que vous étiez ici; elle m'a dit votre affliction, & je vous assure que j'y prens beaucoup de part; il faut tâcher de se dissiper.

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas aisé, Monsieur le Comte.

LUBIN *faisant un sanglot*:

Eh!

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

LE COMTE.

Que lui est-il donc arrivé, à ce pauvre Garçon?

LE CHEVALIER.

Il a, dit-il, du chagrin de ce que je ne pars point comme je l'avois résolu,

LUBIN *riant*.

Et pourtant je suis bien aisé de rester, à cause de Lisette.

L I S E T T E.

Cela est galant : mais Monsieur le Chevalier, venons à ce qui nous amène Monsieur le Comte & moi. J'étois sous le berceau pendant votre conversation avec Madame la Marquise, & j'en ai entendu une partie sans le vouloir ; votre voyage est rompu, ma Maîtresse vous a conseillé de rester, vous êtes tous deux dans la tristesse, & la conformité de vos sentimens fera que vous vous verrez souvent. Je suis attachée à ma Maîtresse plus que je ne saurois vous le dire, & je suis désolée de voir qu'elle ne veut pas se consoler, qu'elle soupire & pleure toujours ; à la fin elle n'y résistera pas, n'entretenez point sa douleur, tâchez même de la tirer de sa mélancolie ; voilà Monsieur le Comte qui l'aime, vous le connoissez, il est de vos amis, Madame la Marquise n'a point de répugnance à le voir, ce seroit un mariage qui conviendroit, je tâche de le faire réussir ; aidez-nous de votre côté, Monsieur le Chevalier, rendez ce service à votre ami, servez ma Maîtresse elle-même.

L E C H E V A L I E R.

Mais, Lisette, ne me dites-vous pas que Madame la Marquise voit le Comte sans répugnance ?

L E C O M T E.

Mais, sans répugnance cela veut dire qu'elle me souffre, voilà tout.

L I S E T T E.

Et qu'elle reçoit vos visites ?

L E C H E V A L I E R.

Fort bien ; mais s'apperçoit-elle que vous l'aimez ?

L E C O M T E.

Je crois que oui.

L I S E T T E.

De temps en temps, de mon côté, je glisse de petits mots, afin qu'elle y prenne garde.

L E C H E V A L I E R.

Mais vraiment ces petits mots-là doivent faire un grand effet, & vous êtes entre de bonnes mains, Monsieur le Comte ; & que vous dit la Marquise ? vous répond-elle d'une façon qui promette quelque chose ?

L E

L E C O M T E.

Jusqu'ici elle me traite avec beaucoup de douceur.

L E C H E V A L I E R.

Avec douceur ! sérieusement ?

L E C O M T E.

Il me le paroît.

L E C H E V A L I E R *brusquement*.

Mais sur ce pied-là vous n'avez donc pas besoin de moi ?

L E C O M T E.

C'est conclure d'une manière qui m'étonne.

L E C H E V A L I E R.

Point du tout, je dis fort bien ; on voit votre amour, on le souffre, on y fait accueil, apparemment qu'on s'y plaît, & je gâterois peut-être tout si je m'en mêlois, cela va tout sent.

L I S E T T E.

Je vous avoue que voilà un raisonnement auquel je n'entends rien.

L E C O M T E.

J'en suis aussi surpris que vous.

L E C H E V A L I E R.

Ma foi, Monsieur le Comte, je faisois tout pour le mieux ; mais puisque vous le voulez, je parlerai, il en arrivera ce qu'il pourra, vous le voulez ; malgré mes bonnes raisons, je suis votre serviteur & votre ami.

L E C O M T E.

Non, Monsieur, je vous suis bien obligé, & vous aurez la bonté de ne rien dire ; j'irai mon chemin. Adieu Lisette, ne m'oubliez pas, puisque Madame la Marquise a des affaires, je reviendrai une autre fois.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LE CHEVALIER.

Faites entendre raison aux gens, voilà ce qui en arrive; assurément, cela est original, il me quitte aussi froidement que s'il quittoit un rival.

LUBIN.

Eh bien, tout coup vaille, il ne faut jurer de rien dans la vie, cela dépend des fantaisies; fournissez-vous toujours; & vive les provisions, n'est-ce pas Lisette?

LISETTE.

Offerois-je, Monsieur le Chevalier, vous parler à cœur ouvert?

LE CHEVALIER.

Parlez.

LISETTE.

Mademoiselle Angelique est perdue pour vous.

LE CHEVALIER.

Je ne le sai que trop.

LISETTE.

Madame la Marquise est riche, jeune & belle.

LUBIN.

Cela est si laid.

LE CHEVALIER.

Après.

LISETTE.

Eh bien, Monsieur le Chevalier, tantôt vous l'avez vue soupiner de ses afflictions, n'auriez-vous pas trouvé qu'elle a bonne grace à soupiner? je crois que vous n'entendez.

LUBIN.

Courage, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous; qu'est-ce que cela signifie, que j'ai de l'inclination pour elle?

LISETTE.

Pourquoi non, je le voudrois de tout mon cœur, dans l'état où je vois ma Maîtresse, que m'importe par

par qui elle en fust; pourvu qu'elle épouse un honnête homme.

L U B I N.

C'est ma foi bien dit, il faut être honnête homme pour l'épouser, il n'y a que les malhonnêtes gens qui ne l'épouseront point.

L E C H E V A L I E R *froidement.*

Finissons, je vous prie, Lisette.

L I S S E T T E.

Eh bien, Monsieur, sur ce pied-là que n'allez-vous vous enfermer dans quelque solitude où l'on ne vous voye point; si vous saviez combien aujourd'hui votre physionomie est bonne à porter dans un Désert, vous aurez le plaisir de n'y trouver rien de si triste qu'elle; tenez, Monsieur, l'ennut, la langueur, la désolation, le désespoir, avec un air sauvage brochant sur le tout, voilà le noir tableau que représente actuellement votre visage; & je soutiens que la vue en peut rendre malade, & qu'il y a conscience à la promener par le monde; ce n'est pas là tout, quand vous parlez aux gens, c'est du ton d'un homme qui va rendre les derniers soupirs, ce sont des paroles qui traînent, qui vous engourdissent, qui ont un poison froid qui glace l'ame, & dont je sens que la mienne est gélée, je n'en peux plus; & cela doit vous faire compassion. Je ne vous blâme pas, vous avez perdu votre Maîtresse; vous vous êtes vué aux languens, vous avez fait votre d'en mourir; o'est fort bien fait; cela édifiera le monde; on parlera de vous dans l'Histoire, vous serez excellens à être cité, mais vous ne valez rien à être vu; ayez donc la bonté de nous édifier de plus loin.

L E C H E V A L I E R.

Lisette, je pardonne au zèle que vous avez pour votre Maîtresse; mais votre discours ne me plaît point.

L U B I N.

Il est inutile.

L E C H E V A L I E R.

Mon voyage est rompu; on ne change pas à tout moment de résolution; & je ne partirai point; à l'é-

gard de Monsieur le Comte, je parlerai en sa faveur à votre Maîtresse? & s'il est vrai, comme je le préjuge, qu'elle ait du penchant pour lui, ne vous inquiétez de rien, mes visites ne seront pas fréquentes, & ma tristesse ne gâtera rien ici.

L I S E T T E.

N'avez-vous que cela à me dire, Monsieur?

L E C H E V A L I E R.

Que pourrois-je vous dire davantage?

L I S E T T E.

Adieu, Monsieur, je suis votre servante.

S C E N E X I I.

L U B I N , L E C H E V A L I E R.

L E C H E V A L I E R, *quelque temps
sérieux.*

Tout ce que j'entens-là, me rend la perte d'Angelique encore plus sensible.

L U B I N.

Ma foi, Angelique me coupe la gorge.

L E C H E V A L I E R, *comme en se
promenant.*

Je m'attendois à trouver quelque consolation dans la Marquise, sa généreuse résolution de ne plus aimer me la rendoit respectable, & la voilà qui va se remarier; à la bonne heure: je la distinguois, & ce n'est qu'une femme comme une autre.

L U B I N.

Mettez-vous à la place d'une veuve qui s'ennuie.

L E C H E V A L I E R.

Ah! chère Angelique, s'il y a quelque chose au monde qui puisse me consoler, c'est de sentir combien vous êtes au-dessus de votre sexe, c'est de voir combien vous méritez mon amour.

L U B I N.

Ah! Marthon, Marthon, je t'oublois d'un grand courage, mais mon Maître ne veut pas que j'achève, je m'en vais donc me remettre à te regretter comme auparavant, & que le Ciel m'assiste!...

L E.

LE CHEVALIER, *se promenant.*

Je me sens plus que jamais accablé de ma douleur.

LUBIN.

Lisette m'avoit un peu ragailardi.

LE CHEVALIER.

Je vais m'enfermer chez moi, je ne verrai que tantôt la Marquise, je n'ai plus que faire ici si elle se marie: suis je en état de voir des fêtes! en-vérité, la Marquise y songe-t-elle, & qu'est devenue la mémoire de son Mari?

LUBIN.

Ah! Monsieur, qu'est-ce que vous voulez qu'elle fasse d'une mémoire?

LE CHEVALIER.

Quoi qu'il en soit, je lui ai dit que je ferois apporter mes livres, & l'honnêteté veut que je tienne parole: va me chercher celui qui a soin des siens, ne seroit-ce pas lui qui entre?

SCENE XIII.

HORTENSIUS, LUBIN, LE
CHEVALIER.

HORTENSIUS.

JE n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monsieur, je m'appelle Hortensius; Madame la Marquise, dont j'ai l'avantage de diriger les lectures, & à qui j'enseigne tour à tour les Belles-Lettres, la Morale, & la Philosophie; sans préjudice des autres Sciences que je pourrois lui enseigner encore, m'a fait entendre, Monsieur, le désir que vous avez de me montrer vos livres; lesquels témoigneront, sans-doute, l'excellence & sûreté de votre bon goût; partant, Monsieur, que vous plaît-il qu'il en soit?

LE CHEVALIER.

Lubin va vous mener à ma Bibliothèque, Monsieur, & vous pouvez en faire apporter les livres ici.

HORTENSIUS.

Soit fait, comme vous le commandez.

SCÈNE XIV.

LUBIN, HORTENSIVS.

HORTENSIVS.

H bien, mon garçon, je vous attends.

LUBIN.

Un petit moment d'audience, Monsieur le Docteur
vous...

HORTENSIVS.

Hortensius, Hortensius, ne défigurez point mon
mi.

LUBIN.

Qu'il reste comme il est, je n'ai pas envie de lui
scr la taille.

HORTENSIVS, à part.

Je le crois, mais que voulez-vous à il faut gagner la
enveillance de tout le monde.

LUBIN.

Vous apprenez la Morale & la Philosophie à la
arquisé?

HORTENSIVS.

Oui.

LUBIN.

A quoi cela sert-il ces choses-là ?...

HORTENSIVS.

A purger l'ame de toutes ses passions.

LUBIN.

Tant mieux, faites-moi prendre un doigt de cette
decine-là contre ma mélancolie.

HORTENSIVS.

Est-ce que vous avez du chagrin ?

LUBIN.

Tant que j'en mourrais, sans le bon appétit qui
sauve.

HORTENSIVS.

Tous avez-là un puissant antidote: je vous dirai
sent, mon ami, que le chagrin est toujours salutaire
, parce qu'il ne remédie à rien, & que la rai-
doit être notre régic: dans tous les états.

LUBIN.

LUBIN.

Ne parlens point de raison, je la sai par cœur, celle-là; purgez-moi plutôt avec de la Morale.

HORTENSIVS.

Je vous en dis, & de la meilleure.

LUBIN.

Elle ne vaut donc rien pour mon tempérament, servez-moi de la Philosophie.

HORTENSIVS.

Ce seroit à peu près la même chose.

LUBIN.

Voyons donc les Belles-Lettres.

HORTENSIVS.

Elles ne vous conviendroient pas; mais quel est votre chagrin?

LUBIN.

C'est l'amour.

HORTENSIVS.

Oh! la Philosophie ne veut pas qu'on prenne d'amour.

LUBIN.

Oui, mais quand il est pris, que veut-elle qu'on en fasse?

HORTENSIVS.

Qu'on y renonce, qu'on le laisse-là.

LUBIN.

Qu'on le laisse-là? & s'il ne s'y tiens pas? car il court après vous.

HORTENSIVS.

Il faut fuir de toutes ses forces.

LUBIN.

Bon, quand on a de l'amour, est-ce qu'on a des jambes? la Philosophie en fournit donc?

HORTENSIVS.

Elle nous donne d'excellens conseils.

LUBIN.

Des conseils: ah le triste équipage pour gagner pays!

HORTENSIVS.

Ecoutez, voulez-vous un remède infailible, vous figurez une Maitresse, faites-en une autre.

LUBIN.

Eh morbleu que ne parlez-vous, voilà qui est bon cela : gageons que c'est avec cette Morale-là que vous traitez la Marquise, qui va se marier avec Monsieur le Comte.

HORTENSIUS *étonné.*

Elle va se marier, dites-vous ?

LUBIN.

Affurément, & si nous avions voulu d'elle, nous l'aurions eu par préférence, car Lisette nous l'a offerte.

HORTENSIUS.

Etes-vous bien sûr de ce que vous me dites ?

LUBIN.

A telles enseignes que Lisette nous a ensuite proposé de nous retirer, parce que nous sommes tristes, & que vous êtes un peu pédant, à ce qu'elle dit, & qu'il faut que la Marquise se tienne en joye.

HORTENSIUS, *à part.*

Benè, benè, je te rends graces, ô Fortune! de m'avoir instruit de cela, je me trouve bien ici, ce mariage m'en chasseroit, mais je vais soulever un orage qu'on ne pourra vaincre.

LUBIN.

Que marmottez-vous-là dans vos dents, Docteur ?

HORTENSIUS.

Rien, allons toujours chercher les livres, car le temps presse.

Fin du premier Acte.

ACTE

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E .

LUBIN, HORTENSIUS,

LUBIN *chargé d'une manne de livres,
& s'asséyant dessus.***A**H! Je n'aurois jamais cru que la Science fût si pesante.

H O R T E N S I U S .

Belle bagatelle: j'ai bien plus de livres que tout cela dans ma tête.

L U B I N .

Vous?

H O R T E N S I U S .

Moi-même.

L U B I N .

Vous êtes donc le Libraire & la Boutique tout à la fois? & qu'est-ce que vous faites de tout cela dans votre tête?

H O R T E N S I U S .

J'en nourris mon esprit.

L U B I N .

Il me semble que cette nourriture-là ne lui profite point; je l'ai trouvée maigre.

H O R T E N S I U S .

Vous ne vous y connoissez point; mais reposez-vous un moment, vous viendrez me trouver après dans la Bibliothèque; où je vais faire de la place à ces livres.

L U B I N .

Allez, allez toujours devant.

S C E N E II.

LUBIN, LISETTE.

LUBIN *un moment seul & assis.***A**H! pauvre Lubin! j'ai bien du tourment dans le cœur; je ne sai plus à-présent si c'est Mar-

thon que j'aime, ou si c'est Lisette : je crois pourtant que c'est Lisette, à moins que ce ne soit Marthon.

Lisette arrive avec quelques laquais qui portent des sièges.

L I S E T T E.

Apportez, apportez-en encore un ou deux, & mettez-les là.

L U B I N. *offis.*

Bon jour, ma mœur.

L I S E T T E.

Que fais-tu donc ici ?

L U B I N.

Je me repose sur un paquet de livres que je viens d'apporter pour nourrir l'esprit de Madame, car le Docteur le dit ainsi.

L I S E T T E.

La sorte nourrir ! quand verrai-je finir toutes ces folies-là ? va, va, porte ton impertinent ballot.

L U B I N.

C'est de la Morale & de la Philosophie ; ils disent que cela purge l'ame ; j'en ai pris une petite dose, mais cela ne m'a pas seulement fait étourder.

L I S E T T E.

Je ne sai ce que tu viens me conter, laisse-moi en repos, va-t-en.

L U B I N.

Eh, pardi ce n'est donc pas pour moi que tu fais apporter des sièges ?

L I S E T T E.

Le butord ! c'est pour Madame, qui va venir ici.

L U B I N.

Voudrais-tu, en passant, prendre la peine de t'asseoir un moment. Mademoiselle ? je t'en prie, j'aurois quelque chose à te communiquer.

L I S E T T E.

Eh bien, que me veux-tu, Monsieur ?

L U B I N.

Je te dirai, Lisette, que je viens de regarder ce qui se passe dans mon coussin, & je te confie que j'ai vu la figure de Marthon qui en délogeoit, & la tiens qui demandait à se hisser dedans ; je lui ai

ai dit que je t'en passerois, elle attend : veux-tu que je la laisse entrer ?

L I S E T T E.

Mons Lubin, je te conseille de la renvoyer : car, dis-moi, que ferois-tu ? à quoi cela aboutiroit-il ? à quel nous serviroit de nous aimer ?

L U B I N.

Ah ! on trouve toujours bien le débit de cela entre deux personnes.

L I S E T T E.

Mons, te dis-je, ton Maître ne veut point s'attacher à ma Maîtresse, & ma Maîtresse dépend de demeurer avec elle, & comme la tienne dépend de rester avec le Chevalier.

L U B I N.

Cela est vrai, j'oubliois que j'avois une fortune qui est d'avis que je ne te regarde pas : cependant, si tu me trouvois à ton gré, c'est dommage que tu n'ayes pas la satisfaction de m'aimer à ton aise ; c'est un hazard qui ne se trouve pas toujours. Serois-tu d'avis que j'en touchasse un petit mot à la Marquise ? elle a de l'amitié pour le Chevalier, le Chevalier en a pour elle ; ils pourroient fort bien se faire l'amitié de s'épouser par amour, & notre affaire iroit tout de suite.

L I S E T T E.

Tais-toi, voici Madame.

L U B I N.

Laisse-moi faire.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, HORTENSUS,
LISETTE, LUBIN.

LA MARQUISE.

L Messrs, allez dire là-bas qu'on ne laisse entrer personne ; je crois que voilà l'heure de notre lecture, il faudroit avertir le Chevalier. Ah, te voilà, Lubin, où est ton Maître ?

L U B I N.

Je crois, Madame, qu'il est allé respirer chez lui.

LA MARQUISE.

Va lui dire que nous l'attendons.

LUBIN.

Oui, Madame ; & j'aurai aussi, pour moi, une petite bagatelle à vous proposer, dont je prendrai la liberté de vous entretenir en toute humilité, comme cela se doit.

LA MARQUISE.

Eh, de quoi s'agit-il ?

LUBIN.

Oh ! presque de rien ; nous parlerons de cela tantôt, quand j'aurai fait votre commission.

LA MARQUISE.

Je te rendrai service, si je le puis.

SCÈNE IV.

HORTENSIUS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE *nonchalamment*.

EH bien, Monsieur, vous n'aimez donc pas les livres du Chevalier ?

HORTENSIUS.

Non, Madame, le choix ne m'en paroît pas docte ; dans dix Tomes, pas la moindre citation de nos Auteurs Grecs ou Latins, lesquels quand on compose, doivent fournir tout le suc d'un Ouvrage ; en un mot, ce ne sont que des livres modernes, remplis de phrases spirituelles ; ce n'est que de l'esprit, toujours de l'esprit, petiteffe qui choque le sens-commun.

LA MARQUISE, *nonchalante*.

Mais de l'esprit ! est-ce que les Anciens n'en avoient pas ?

HORTENSIUS.

Ah ! Madame, *Distinguo*, ils en avoient d'une manière... oh ! d'une manière que je trouve admirable.

LA MARQUISE.

Expliquez-moi cette manière.

HORTENSIUS.

Je ne sai pas trop bien quelle image employer
pour

pour cet effet, car c'est par les images que les Anciens peignoient les choses. Voici comme parle un Auteur, dont j'ai retenu les paroles : Représentez-vous, dit-il, une Femme coquette : *Primò*, son habit est en pretintailles, au-lieu de graces je lui vois des mouches; au-lieu de visage, elle a des mines; elle n'agit point, elle gesticule; elle ne regarde point, elle lorgne; elle ne marche pas, elle voltige; elle ne plaît point, elle séduit; elle n'occupe point, elle amuse; on la croit belle, & moi je la tiens ridicule: & c'est à cette impertinente femme que ressemble l'esprit d'à-présent, dit l'Auteur.

L A M A R Q U I S E.

J'entens bien.

H O R T E N S I U S.

L'esprit des Anciens, au contraire, continue-t-il, ah! c'est une beauté si mâle, que pour démêler qu'elle est belle, il faut se douter qu'elle l'est; simple dans ses façons, on ne diroit pas qu'elle ait vu le monde: mais ayez seulement le courage de vouloir l'aimer, & vous parviendrez à la trouver charmante.

L A M A R Q U I S E.

En voilà assez, je vous comprends; nous sommes plus affectés, & les Anciens plus grossiers.

H O R T E N S I U S.

Que le Ciel m'en garde! Madame, jamais Hortensius.....

L A M A R Q U I S E.

Changeons de discours; que nous lirez-vous aujourd'hui?

H O R T E N S I U S.

Je m'étois proposé de vous lire un peu du *Traité de la Patience*, Chapitre premier, du *Veuvage*.

L A M A R Q U I S E.

Oh! prenez autre chose; rien ne me donne moins de patience que les *Traités* qui en parlent.

H O R T E N S I U S.

Ce que vous dites est probable.

L A

LA MARQUISE.

J'aime assez l'éloge de l'amitié, nous en lisons quelque chose.

HORTENSIS.

Je vous supplierai de m'en dispenser, Madame, ce n'est pas la peine pour le peu de temps que nous avons à rester ensemble, puisque vous vous mariez avec Monsieur le Comte.

LA MARQUISE.

Moi!

HORTENSIS.

Qui, Madame, au moyen duquel mariage je deviens à-présent un serviteur superflu, semblable à ces Troupes qu'on entretient pendant la Guerre, & que l'on casse à la Paix; je combattois vos passions, vous vous accommodiez avec elles, & je me retire avant qu'on me réforme.

LA MARQUISE.

Vous tenez-là de jolis discours, avec vos passions: il est vrai que vous êtes assez propre à leur faire peur, mais je n'ai que faire de vous pour les combattre; des passions avec qui je m'accommode! en vérité vous êtes burlesque. Et ce mariage de qui le tenez-vous donc?

HORTENSIS.

De Mademoiselle Lisette, qui l'a dit à Lubin, lequel me l'a rapporté, avec cette apostille contre moi, qui est que ce mariage m'expulseroit d'ici.

LA MARQUISE, étonnée.

Mais qu'est-ce que cela signifie? le Chevalier croit que je suis folle, & je veux savoir ce qu'il a répondu, ne me cachez rien, parlez.

HORTENSIS.

Madame, je ne sais rien là-dessus que de très vague.

LA MARQUISE.

Du vague, voilà qui est bien instructif; voyons donc ce vague.

HORTENSIS.

Je pense donc que Lisette ne disoit à Monsieur le Chevalier que vous épousiez Monsieur le Comte...

LA

LA MARQUISE.

Abrégez les qualités.

HORTENSIVS.

Qu'as-tu de savoir si ledit Chevalier ne voudroit pas vous rechercher lui-même, & se substituer au lieu & place dudit Comte; & même il appert par le récit dudit Lubin, que ladite Lisette vous a offert au Sieur Chevalier.

LA MARQUISE.

Voilà, par exemple, de ces faits incroyables, c'est promener la main d'une femme, & dire aux gens, la voulez-vous: ah! ah! je m'imagine voir le Chevalier reculer de dix pas à la proposition, n'est-il pas vrai?

HORTENSIVS.

Je cherche sa réponse littérale.

LA MARQUISE.

Ne vous brouillez point, vous avez la mémoire fort nette ordinairement.

HORTENSIVS.

L'histoire rapporte qu'il s'est d'abord écrié dans sa surprise, & qu'ensuite il a refusé la chose.

LA MARQUISE.

Oh! pour l'exclamation, il pouvoit la retrancher, ce me semble; elle me paroît très-imprudente & très-impolie, j'en approuve l'esprit; s'il pensoit autrement, je ne le verrois de ma vie; mais se recrier devant des domestiques, m'exposer à leur raillerie, ah! c'en est un peu trop, il n'y a point de situation qui dispense d'être honnête.

HORTENSIVS.

La remarque critique est judicieuse.

LA MARQUISE.

Oh! je vous assure que je mettrai ordre à cela; comment donc? cela m'attaque directement, cela va presque au mépris: oh, Monsieur le Chevalier, aimez votre Angelique tant que vous voudrez; mais que je n'en souffre pas, s'il vous plaît! je ne veux point me marier, mais je ne veux pas qu'on me refuse.

H O R T E N S I U S .

Ce que vous dites est sans faute. (*à part.*) Ceci va bon train pour moi. (*à la Marquise.*) Mais Madame que deviendrai-je? puis-je rester ici? n'ai-je rien à craindre?

L A M A R Q U I S E .

Allez, Monsieur, je vous retiens pour cent ans, vous n'avez ici ni Comte, ni Chevalier à craindre; c'est moi qui vous en assure, & qui vous protège: prenez votre livre, & lisons, je n'attends personne. (*Hortensius tire un livre.*)

S C E N E V .

LUBIN *arrive.* HORTENSIOUS,
LA MARQUISE.

LUBIN.

Madame, Monsieur le Chevalier finit un embarras avec un homme; il va venir, & il dit qu'on l'attende.

L A M A R Q U I S E .

Va, va, quand il viendra nous le prendrons.

LUBIN.

Si vous le permettiez à-présent, Madame, j'aurois l'honneur de causer un moment avec vous.

L A M A R Q U I S E .

Eh bien, que veux-tu? achève.

LUBIN.

Oh! mais je n'oserois, vous me paroissez en colère.

L A M A R Q U I S E *à Hortensius.*

Moi de la colère, ai-je cet air-là, Monsieur?

H O R T E N S I U S .

La paix régné sur votre visage.

LUBIN.

C'est donc que cette paix y régné d'un air fâché?

L A M A R Q U I S E .

Finis, finis.

LUBIN.

C'est que vous saurez, Madame, que Lisette trouve ma personne assez agréable; la sienne me revient

vient assez, & ce seroit un marché fait, si, par une bonté qui nous rendroit la vie, Madame qui est à marier, vouloit bien prendre un peu d'amour pour mon Maître qui a du mérite, & qui dans cette occasion se comporteroit à l'avenant.

LA MARQUISE à *Hortensius*.

Aha! écoutons; voilà qui se rapporte assez à ce que vous m'avez dit.

LUBIN.

On parle aussi de Monsieur le Comte, & les Comtes sont d'honnêtes gens; je les considère beaucoup; mais, si j'étois femme, je ne voudrois que des Chevaliers pour mon mari; vive un Cadet dans le ménage!

LA MARQUISE.

Sa vivacité me divertit: tu as raison, Lubin; mais malheureusement, dit-on, ton Maître ne se soucie point de moi.

LUBIN.

Cela est vrai, il ne vous aime pas, & je lui en ai fait la reprimande avec Lisette: mais si vous commenciez, cela le mettroit en train.

LA MARQUISE à *Hortensius*.

Eh bien Monsieur, qu'en dites-vous? sentez-vous là-dedans le personnage que je joue? la sottise du Chevalier me donne-t-elle un ridicule assez complet?

HORTENSIUS.

Vous l'avez prévu avec sagacité.

LUBIN.

Oh! je ne dispute pas qu'il n'ait fait une sottise, assurément; mais dans l'occurrence, un honnête homme se reprend.

LA MARQUISE.

Tais-toi, en voilà assez.

LUBIN.

Hélas, Madame, je serois bien fâché de vous déplaire; je vous demande seulement d'y faire réflexion.

SCENE VI.

L I S E T T E *arrive.*

Les Acteurs précédens.

L I S E T T E.

J E viens de donner vos ordres, Madame, on dit là-bas que vous n'y êtes pas, & un moment après...

L A M A R Q U I S E.

Cela suffit, il s'agit d'autre chose à présent, approche; (*à Lubin.*) & toi reste ici, je te prie.

L I S E T T E.

Qu'est-ce que c'est donc, que cette cérémonie?

L U B I N *à Lisette, bas.*

Tu vas entendre parler de ma besogne.

L A M A R Q U I S E.

Mon mariage avec le Comte, quand le terminerez-vous, Lisette?

L I S E T T E *regardant Lubin.*

Tu es un ébourdi.

L U B I N.

Ecoute, écoute.

L A M A R Q U I S E.

Répondez-moi donc, quand le terminerez-vous?

H O R T E N S I U S *rit.*L I S E T T E *se contrefaisant.*

Eh, eh, eh. Pourquoi me demandez-vous cela, Madame?

L A M A R Q U I S E.

C'est que j'apprens que vous me mariez avec Monsieur le Comte, au défaut du Chevalier, à qui vous m'avez proposée, & qui ne veut point de moi, malgré tout ce que vous avez pu lui dire avec son valet, qui vient m'exhorter à avoir de l'amour pour son Maître, dans l'espérance que cela le touchera.

L I S E T T E.

J'admire le tour que prennent les choses les plus louables, quand un Benêt les rapporte!

L U -

L U B I N.

Je crois qu'on parle de moi?

L A M A R Q U I S E.

Vous admirez le tour que prennent les choses?

L I S E T T E.

Ah ça, Madame, n'allez-vous pas vous fâcher?
n'allez-vous pas croire que j'ai tort?

L A M A R Q U I S E.

Quoi, vous portez la hardiesse jusques-là! Lisette; Quoi, prier le Chevalier de me faire la grâce de m'aimer, & tout pour pouvoir épouser cet imbécille-là!

L U B I N.

Attrape, attrape toujours.

L A M A R Q U I S E.

Qu'est-ce que c'est donc que l'amour du Comte? vous êtes donc la Confidente des passions qu'on a pour moi, & que je ne connois point? & qu'est-ce qui pourroit se l'imaginer! Je suis dans les pleurs, & l'on promet mon cœur & ma main à tout le monde, même à ceux qui n'en veulent point; je suis rejetée, j'essuye des affronts, j'ai des Amans qui espèrent, & je ne sai rien de tout cela! qu'une femme est à plaindre dans la situation où je suis! quelle perte j'ai fait! & comment me traite-t-on!

L U B I N *à part.*

Voilà notre ménage renversé.

L A M A R Q U I S E *à Lisette.*

Allez, je vous croyois plus de zèle, & plus de respect pour votre Maîtresse.

L I S E T T E.

Fort bien, Madame; vous parlez de zèle, & je suis payée du mien: voilà ce que c'est que de s'attacher à ses Maîtres, la reconnoissance n'est point faite pour eux; si vous réussissez à les servir, ils en profitent; & quand vous ne réussissez pas, ils vous traitent comme des misérables.

L U B I N.

Comme des imbécilles.

H O R T E N S I U S *à Lisette.*

Il est vrai qu'il vaudroit mieux que cela ne fût point advenu.

LA MARQUISE

Eh! Monsieur, mon veuvage est éternel; en-vérité il n'y a point de femme au monde plus éloignée du mariage que moi, & j'ai perdu le seul homme qui pouvoit me plaire; mais malgré tout cela, il y a de certaines aventures desagréables pour une femme. Le Chevalier m'a refusée, par exemple: mon amour-propre ne lui en veut aucun mal; il n'y a là-dedans, comme je vous l'ai déjà dit, que le ton, que la manière que je condamne: car quand il m'aimerait, cela lui seroit inutile; mais enfin il m'a refusée, cela est constant, il peut se vanter de cela, il le fera peut-être, qu'en arrive-t-il? Cela jette un air de rebut sur une femme, les égards & l'attention qu'on a pour elle en diminuent, cela glace tous les esprits pour elle; je ne parle point des coeurs! car je n'en ai que faire: mais on a besoin de considération dans la vie, elle dépend de l'opinion qu'on prend de vous; c'est l'opinion qui nous donne tout, qui nous ôte tout, au point, qu'après ce qui m'arrive, si je voulois me remarier, je le suppose, à peine m'estimerait-on quelque chose, il ne seroit plus fâcheux de m'aimer; le Comte, s'il savoit ce qui s'est passé, oui le Comte, je suis persuadée qu'il ne voudroit plus de moi.

L U B I N *derrière.*

Je ne serois pas si dégoûté.

L I S E T T E.

Et moi, Madame, je dis que le Chevalier est un hypocrite; car si son refus est si sérieux, pourquoi n'a-t-il pas voulu servir Monsieur le Comte comme je l'en priois? Pourquoi m'a-t-il refusée durement, d'un air inquiet & piqué?

L A M A R Q U I S E.

Qu'est ce que c'est que d'un air piqué? Quoi? Que voulez-vous dire? Est-ce qu'il étoit jaloux? en voici d'une autre espèce.

L I S E T T E.

Oui, Madame, je l'ai cru jaloux; voilà ce que c'est, il en avoit toute la mine. Monsieur s'informe comment le Comte est auprès de vous, comment

ment vous le recevez; on lui dit que vous souffrez les visites, que vous ne le recevez point mal: point mal! dit-il avec dépit, ce n'est donc pas la peine que je m'en mêle? Qui est-ce qui n'auroit pas cru là-dessus qu'il songeoit à vous pour lui-même? voilà ce qui m'avoit fait parler, moi: eh! que fait-on ce qui se passe dans la tête? peut-être qu'il vous aime!

LUBIN *derrière.*

Il en est bien capable.

LA MARQUISE.

Me voilà déroutée, je ne sai plus comment régler ma conduite; car il y en a une à tenir là-dedans: j'ignore laquelle, & cela m'inquiète.

HORTENSIUS.

Si vous me le permettez, Madame, je vous apprendrai un petit axiôme qui vous sera sur la chose, d'une merveilleuse instruction; c'est que le jaloux veut avoir ce qu'il aime: or étant manifeste que le Chevalier vous refuse. . . .

LA MARQUISE.

Il me refuse! vous avez des expressions bien grossières, votre axiôme ne fait ce qu'il dit, il n'est pas encore sûr qu'il me refuse.

LISETTE.

Il s'en faut bien; demandez au Comte ce qu'il en pense?

LA MARQUISE.

Comment, est-ce que le Comte étoit présent?

LISETTE.

Il n'y étoit plus; je dis seulement qu'il croit que le Chevalier est son rival.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas assez qu'il le croye, ce n'est pas assez, il faut que cela soit, il n'y a que cela qui puisse me venger de l'affront presque public que m'a fait sa réponse; il n'y a que cela, j'ai besoin pour réparation que son discours n'ait été qu'un dépit amoureux; dépendre d'un dépit amoureux! cela n'est-il pas comique? assurément. Ce n'est pas que je me soucie de ce qu'on appelle la gloire d'une femme, gloire sorte,

22 LA SECONDE SURPRISE

ridicule, mais reçue, mais établie qu'il faut souffrir & qui nous pare; les hommes pensent comme cela, il faut penser comme les hommes, on ne peut pas vivre avec eux. Où en suis-je donc si le Chevalier n'est point jaloux: l'est-il? ne l'est-il point? on n'en fait rien, c'est un peut-être: mais cette gloire en souffre toute sorte qu'elle est, & me voilà dans la triste nécessité d'être aimée d'un homme qui me déplaît; le moyen de tenir à cela; oh! je n'en demeurerai pas-là, je n'en demeurerai pas-là. Qu'en dites-vous, Monsieur? Il faut que la chose s'éclaircisse absolument.

H O R T E N S I U S.

Le mépris seroit suffisant, Madame.

L A M A R Q U I S E.

Eh! non, Monsieur, vous me conseillez mal; vous ne savez parler que de livres.

L U B I N.

Il y aura du bâton pour moi dans cette affaire-là.

L I S E T T E *pleurant.*

Pour moi, Madame, je ne sais pas où vous prenez toutes vos allarmes, on diroit que j'ai renversé le Monde entier. On n'a jamais aimé une Maîtresse autant que je vous aime: je m'avise de tout, & puis il se trouve que j'ai fait tous les maux imaginables. Je ne saurois durer comme cela; j'aime mieux me retirer, du-moins je ne verrai point votre tristesse, & l'envie de vous en tirer ne me fera point faire d'impertinence.

L A M A R Q U I S E.

Il ne s'agit pas de vos larmes; je suis compromise, & vous ne savez pas jusqu'où cela va; voilà le Chevalier qui vient, restez, j'ai intérêt d'avoir des témoins.

S C E N E VII.

LE CHEVALIER, les Acteurs précédens.

LE CHEVALIER.

Vous-m'avez peut-être attendu, Madame, & je vous prie de m'excuser, j'étois en affaire.

L. A.

LA MARQUISE.

Il n'y a pas grand mal, Monsieur le Chevalier, c'est une lecture retardée, voilà tout.

LE CHEVALIER.

J'ai cru d'ailleurs que Monsieur le Comte vous tenoit compagnie, & cela me tranquillisoit.

LUBIN *dérrière.*

Ahi, ahi, je m'enfuis.

LA MARQUISE *examinant le Chevalier.*

On m'a dit que vous l'aviez vu, le Comte.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

LA MARQUISE *le regardant toujours.*

C'est un fort honnête homme.

LE CHEVALIER.

Sans-doute, & je le crois même d'un esprit très-propre à consoler ceux qui ont du chagrin.

LA MARQUISE.

Il est fort de mes amis.

LE CHEVALIER.

Il est des miens aussi.

LA MARQUISE.

Je ne savois pas que vous le connoissiez beaucoup; il vient ici quelquefois, & c'est presque le seul des amis de feu Monsieur le Marquis, que je voye encore; il m'a paru mériter cette distinction-là, qu'en dites-vous?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, vous avez raison, & je pense comme vous; il est digne d'être excepté.

LA MARQUISE *d. Lisette, bas.*

Trouvez-vous cet homme-là jaloux, Lisette?

LE CHEVALIER *d part les premiers mots.*

Monsieur le Comte & son mérite m'ennuye. (*d la Marquise.*) Madame, on a parlé d'une lecture, & si je croyois vous déranger je me retirerois.

LA MARQUISE.

Puisque la conversation vous ennuye, nous allons lire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites un étrange compliment.

LA MARQUISE.

Point du tout, & vous allez être content. (*à Lisette*) Retirez-vous, Lisette, vous me déplaîsez-là. (*à Hortensius.*) Et vous, Monsieur, ne vous écartez point, on va vous rappeler. (*au Chevalier*) Pour vous, Chevalier, j'ai encore un mot à vous dire avant notre lecture; il s'agit d'un petit éclaircissement qui ne vous regarde point, qui ne touche que moi, & je vous demande en grace de me répondre avec la dernière naïveté sur la question que je vais vous faire.

LE CHEVALIER.

Voyons, Madame, je vous écoute.

LA MARQUISE.

Le Comte m'aime, je viens de te savoir, & je Pignorois.

LE CHEVALIER *ironiquement.*

Vous Pignorez!

LA MARQUISE.

Je dis la vérité, ne m'interrompez point.

LE CHEVALIER.

Cette vérité-là est singulière.

LA MARQUISE.

Je n'y saurois que faire, elle ne laisse pas que d'être; il est permis aux gens de mauvaise humeur de la trouver comme ils voudront.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, d'avoir dit ce que j'en pense: continuons.

LA MARQUISE *impatiente.*

Vous m'impatientez! aviez-vous cet esprit-là avec Angélique? Elle auroit dû ne vous aimer guères.

LE CHEVALIER.

Je n'en avois point d'autre, mais il étoit de son goût, & il a le malheur de n'être pas du vôtre; cela fait une grande différence.

LA MARQUISE.

Vous l'écoutiez donc quand elle vous parloit; écoutez-moi aussi. Lisette vous a prié de me parler pour le Comte, vous ne l'avez point voulu.

L E C H E V A L I E R.

Je n'avois garde; le Comte est un Amant, vous m'aviez dit que vous ne les aimiez point: mais vous êtes la Maîtresse.

L A M A R Q U I S E.

Non, je ne la suis point; peut-on, à votre avis, répondre à l'amour d'un homme qui ne vous plaît pas? Vous êtes bien particulier!

L E C H E V A L I E R *riant.*

Hé, hé, hé, j'admire la peine que vous prenez pour me cacher vos sentimens; vous craignez que je ne les critique, après ce que vous m'avez dit: mais non, Madame, ne vous gênez point; je sai combien il vaut de compter avec le cœur humain, & je ne vois rien-là que de fort ordinaire.

L A M A R Q U I S E *en colère.*

Non, je n'ai de ma vie eu tant d'envie de querreller quelqu'un, adieu.

L E C H E V A L I E R *la retenant.*

Ah! Marquise, tout ceci n'est que conversation, & je serois au désespoir de vous chagriner; achevez de grace.

L A M A R Q U I S E.

Je reviens. Vous êtes l'homme du monde le plus estimable, quand vous voulez; & je ne sai par quelle fatalité vous sortez aujourd'hui d'un caractère naturellement doux & raisonnable; laissez-moi finir.... je ne sai plus où j'en suis.

L E C H E V A L I E R.

Au Comte qui vous déplaît.

L A M A R Q U I S E.

Eh bien, ce Comte qui me déplaît, vous n'avez pas voulu me parler pour lui; Lisette s'est même imaginée vous voir un air piqué.

L E C H E V A L I E R.

Il en pouvoit être quelque chose.

L A M A R Q U I S E.

Passé pour cela, c'est répondre, & je vous reconnois: sur cet air piqué elle a pensé que je ne vous déplaisois pas.

LE CHEVALIER *salut en riant.*
Cela n'est pas difficile à penser.

LA MARQUISE.

Pourquoi, on ne plaît pas à tout le monde: or comme elle a tu que vous me conveniez, elle vous a proposé ma main, comme si cela dépendoit d'elle, & il est vrai que souvent je lui laisse assez de pouvoir sur moi; vous vous êtes, dit-elle, révolté avec dédain contre la proposition.

LE CHEVALIER.

Avec dédain? voilà ce qu'on appelle du fabuleux, de l'impossible.

LA MARQUISE.

Doucement, voici ma question: avez-vous rejeté l'offre de Lisette, comme piqué de l'amour du Comte, ou comme une chose qu'on rebuse? étoit-ce dépit jaloux? Car enfin, malgré nos conventions, votre cœur auroit pu être tenté du mien: ou bien étoit-ce vrai dédain?

LE CHEVALIER.

Commençons par rayer ce dernier, il est incroyable; pour de la jalousie.....

LA MARQUISE.

Parlez hardiment.

LE CHEVALIER *d'un air embarrassé.*
Que diriez-vous, si je m'avisois d'en avoir?

LA MARQUISE.

Je dirois.... que vous seriez jaloux.

LE CHEVALIER.

Oui, mais Madame me pardonneriez-vous ce que vous haïssiez tant?

LA MARQUISE.

Vous ne l'étiez donc point? (*Elle le regarde*) Je vous entends, je l'avois bien prévu, & mon injure est avérée.

LE CHEVALIER.

Que parlez-vous d'injure? où est-elle? est-ce que vous êtes fâchée contre moi?

LA MARQUISE.

Contre vous, Chevalier, non certes, & pourquoi me fâcherois-je? vous ne m'entendez point, c'est à l'im-

l'impertinente Lisette à qui j'en veux; je n'ai point de part à l'offre qu'elle vous a faite, & il a fallu vous l'apprendre, voilà tout: d'ailleurs ayez de l'indifférence ou de la haine pour moi, que m'importe? j'aime bien mieux cela que de l'amour, au moins ne vous y trompez pas.

LE CHEVALIER.

Qui moi, Madame, m'y tromper? eh, ce sont ces dispositions-là dans lesquelles je vous ai vus, qui m'ont attaché à vous; vous le savez bien, & depuis que j'ai perdu Angélique, j'oublierois presque qu'on peut aimer, si vous ne m'en parliez pas.

LA MARQUISE.

Oh! pour moi j'en parle sans m'en ressouvenir. Allons, Monsieur Hortensius, approchez, prenez votre place, lisez-moi quelque chose de gai, qui m'amuse.

SCÈNE VIII.

HORTENSIUS, & les Acteurs précédens.

LA MARQUISE.

Chevalier, vous êtes le maître de rester, si ma lecture vous convient; mais vous êtes bien triste, & je veux tâcher de me dissiper.

LE CHEVALIER *serieux*.

Pour moi, Madame, je n'en suis point encreux aux lectures amusantes. *(Il s'en va.)*

LA MARQUISE *à Hortensius quand il est parti*.

Qu'est-ce que c'est que votre livre?

HORTENSIUS.

Ce ne sont que des réflexions très-sérieuses.

LA MARQUISE.

Eh bien, que ne parlez-vous donc, vous êtes bien taciturne; pourquoi laisser sortir le Chevalier, puisque ce que vous allez lire lui convient?

HORTENSIUS *appelle le Chevalier*.

Monsieur le Chevalier! Monsieur le Chevalier!

LE CHEVALIER *regarde*.

Que me voulez-vous?

228 LA SECONDE SURPRISE

HORTENSIOUS.

Madame, vous prie de revenir, je ne lirai rien de récréatif.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire? Madame vous prie: je ne prie point; vous avez des réflexions... & vous rappelez Monsieur, voilà tout.

LE CHEVALIER.

Je m'aperçois, Madame, que je faisais une impolitesse de me retirer, & je vais rester si vous le voulez bien?

LA MARQUISE.

Comme il vous plaira; asseyons-nous donc. (*Ils prennent des sièges.*)

HORTENSIOUS. *après avoir toussé, craché, lit:*
„ La raison est d'un prix à qui tout cède; c'est
„ elle qui fait notre véritable grandeur; on a né-
„ cessairement toutes les vertus avec elle; enfin le
„ plus respectable de tous les hommes, ce n'est pas
„ le plus puissant, c'est le plus raisonnable.

LE CHEVALIER *s'agitant sur son siège.*

Ma foi sur ce pied-là, le plus respectable de tous les hommes a tout l'air de n'être qu'une chimère; quand je dis les hommes, j'entens tout le monde.

LA MARQUISE.

Mais de moins y a-t-il des gens qui sont plus raisonnables les uns que les autres.

LE CHEVALIER.

Hum! disons qui ont moins de folie, cela sera plus sûr.

LA MARQUISE.

Eh! de grace, laissez-moi un peu de raison, Chevalier; je ne saurois convenir que je suis folle, par exemple...

LE CHEVALIER.

Vous, Madame, eh! n'êtes-vous pas exceptée? cela s'en va sans dire, & c'est la règle.

LA MARQUISE.

Je ne suis point tentée de vous remercier; pour-
suivons.

HOR.

H O R T E N S I U S *lit.*

„ Puisque la raison est un si grand bien, n'oublions
 „ rien pour la conserver, fuyons les passions qui
 „ nous la dérobent; l'amour est une de celles...

L E C H E V A L I E R.

L'amour, l'amour ôte la raison à cela n'est pas
 vrai; je n'ai jamais été plus raisonnable que depuis
 que j'en ai pour Angélique, & j'en ai excès-
 sivement.

L A M A R Q U I S E.

Vous en aurez tant qu'il vous plaira, ce sont vos
 affaires, & on ne vous en demande pas le compte;
 mais l'Auteur n'a point tant de tort, je connois des
 gens, moi, que l'amour rend bours & sauvages,
 & ces défauts-là n'embellissent personne, je pense.

H O R T E N S I U S.

Si Monsieur me donnoit la licence de parache-
 ver, peut-être que...

L E C H E V A L I E R.

Petit Auteur que cela, esprit superficiel....

H O R T E N S I U S *se levant.*

Petit Auteur, esprit superficiel! un homme qui
 cite Sénèque pour garant de ce qu'il dit, ainsi que
 vous le verrez plus bas, *folio 24. Chapitre V.*

L E C H E V A L I E R.

Pût-ce Chapitre mille, Sénèque ne fait ce qu'il dit.

H O R T E N S I U S.

Cela est impossible.

L A M A R Q U I S E *riant.*

En-vérité cela me divertit plus que ma lecture;
 mais Monsieur Hortensius, en voilà assez, votre
 livre ne plaît point au Chevalier, n'en lisons plus,
 une autre fois nous serons plus heureux.

L E C H E V A L I E R.

C'est votre goût, Madame, qui doit décider.

L A M A R Q U I S E.

Mon goût veut bien avoir cette complaisance-là
 pour le vôtre.

H O R T E N S I U S *s'en allant.*

Sénèque un petit Auteur! Par Jupiter! si je le

difois, je croirois faire un blasphème littéraire, adieu Monsieur.

LE CHEVALIER.

Serviteur, serviteur.

S C È N E IX.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Vous voilà brouillé avec Hortensius, Chevalier; de quoi vous avisez-vous aussi de médire de Sénèque?

LE CHEVALIER.

Sénèque & son défenseur ne m'inquiètent pas, pourvu que vous ne preniez pas leur parti, Madame.

LA MARQUISE.

Ah! je demeurerai neutre, si la querelle continue; car je m'imagine que vous ne voudrez pas la recommencer; nos occupations vous ennuyent, n'est-il pas vrai?

LE CHEVALIER.

Il faut être plus tranquille que je ne suis, pour réussir à s'amuser.

LA MARQUISE.

Ne vous gênez point, Chevalier, vivons sans façon; vous voulez peut-être être seul, adieu, je vous laisse.

LE CHEVALIER.

Il n'y a plus de situation qui ne me soit à charge.

LA MARQUISE.

Je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous calmer l'esprit. *(Elle part lentement.)*

LE CHEVALIER pendant qu'elle marche.

Ah! je m'attendois à plus de repos quand j'ai rompu mon voyage, je ne ferai plus de projets, je vois bien que je rebute tout le monde.

LA MARQUISE s'arrêtant au milieu du Théâtre.

Ce que je lui en veux dire-là me touche, il ne seroit pas généreux de le quitter dans cet état-là. *(elle revient.)* Non Chevalier, vous ne me rebutez point;

point; ne cédez point à votre douleur: tantôt vous partagiez mes chagrins, vous étiez sensible à la part que je prenois aux vôtres, pourquoi n'êtes-vous plus de même? C'est cela qui me rebuteroit, par exemple; car la véritable amitié veut qu'on fasse quelque chose pour elle, elle veut consoler.

• L E C H E V A L I E R.

Aussi auroit-elle bien dû pouvoir sur moi: si je la trouvois, personne au monde n'y feroit plus sensible; j'ai le cœur fait pour elle, mais où est-elle? je m'imaginerois l'avoir trouvée, me voilà détrompé, & ce n'est pas sans qu'il en route à mon cœur!

L A M A R Q U I S E.

Peut-on de reproche plus injuste que celui que vous me faites! de quoi vous plaignez-vous? voyons; d'une chose que vous avez rendue nécessaire: une étourdie vient vous proposer ma main, vous y avez de la répugnance, à la bonne heure, ce n'est point-là ce qui me choque; un homme qui a aimé Angélique peut trouver les autres femmes bien inférieures, elle a dû vous rendre les yeux très-difficiles, & d'ailleurs tout ce qu'on appelle vanité là-dessus, je n'en suis plus.

L E C H E V A L I E R.

■ Ah! Madame, je regrette Angélique, mais vous m'en auriez consolé, si vous aviez voulu.

L A M A R Q U I S E.

Je n'en ai point de preuve; car cette répugnance dont je ne me plains point, falloit-il la marquer ouvertement? Représentez-vous cette action-là de sang froid; vous êtes galant-homme, jugez vous, où est l'amitié dont vous parlez? car encore une fois, ce n'est pas de l'amour que je veux, vous le savez bien; mais l'amitié n'a-t-elle pas ses sentimens, ses délicatesses? l'amour est bien tendre, Chevalier: eh bien, croyez qu'elle ménage, avec encore plus de scrupule que lui, les intérêts de ceux qu'elle unit ensemble: voilà le portrait que je m'en suis toujours fait, voilà comme je la sens, & comme vous auriez dû la sentir: il me semble que l'on n'en peut rien rabattre, & vous n'en connoissez pas les devoirs comme moi.

qu'il vienne quelqu'un me proposer votre main, par exemple, & je vous apprendrai comme on répond là-dessus.

LE CHEVALIER.

Oh! je suis sûr que vous y seriez plus embarrassée que moi; car enfin, vous n'accepteriez point la proposition.

LA MARQUISE.

Nous n'y sommes pas, ce quelqu'un n'est pas venu, & ce n'est que pour vous dire, combien je vous ménagerois: cependant vous vous plaignez.

LE CHEVALIER.

Eh morbleu, Madame, vous m'avez parlé de répugnance, & je ne saurois vous souffrir cette idée-là; tenez je trancherai tout d'un coup là-dessus; si je n'aimois pas Angélique, qu'il faut bien que j'oublie, vous n'auriez qu'une chose à craindre avec moi, qui est que mon amitié ne devînt amour; & raisonnablement il n'y auroit que cela à craindre non plus; c'est-là toute la répugnance que je me connois.

LA MARQUISE.

Ah! pour cela, c'en seroit trop, il ne faut pas, Chevalier, il ne faut pas,

LE CHEVALIER.

Mais ce seroit vous rendre justice; d'ailleurs, d'où peut venir le refus dont vous m'accusez? car enfin eroit-il naturel? C'est que le Comte vous aimoit, c'est que vous le souffriez; j'étois outré de voir cette amour venir traverser un attachement qui devoit faire toute ma consolation; mon amitié n'est point compatible avec cela, ce n'est point une amitié fautive comme les autres.

LA MARQUISE.

Eh bien, voilà qui change tout, je ne me plains plus, je suis contente; ce que vous me dites-là, je l'éprouve, je le sens, c'est-là précisément l'amitié que je demande, la voilà, c'est la véritable; elle est délicate, elle est jalouse, elle a droit de l'être; mais que ne me parliez-vous? que n'êtes-vous venu me dire, qu'est-ce que c'est que le Comte? que fait-il
chez

chez vous ? je vous aurois tiré d'inquiétude, & tout cela ne seroit point arrivé.

LE CHEVALIER.

Vous ne me verrez point faire d'inclination, à moi, je n'y songe point avec vous.

LA MARQUISE.

Vraiment je vous le défends bien, ce ne sont pas là nos conditions, & je serois jalouse aussi, moi, jalouse comme nous l'entendons.

LE CHEVALIER.

Vous, Madame ?

LA MARQUISE.

Est-ce que je ne l'étois pas de cette façon-là tantôt ? votre réponse à Lifette n'avoit-elle pas dû me choquer ?

LE CHEVALIER.

Vous m'avez pourtant dit de cruelles choses.

LA MARQUISE.

Eh ! à qui en dit-on, si ce n'est aux gens qu'on aime, & qui semblent n'y pas répondre ?

LE CHEVALIER.

Dois-je vous en croire ? que vous me tranquillisez, ma chère Marquise !

LA MARQUISE.

Ecoutez, je n'avois pas moins besoin de cette explication-là que vous.

LE CHEVALIER.

Que vous me charmez ! que vous me donnez de joye !

(Il lui baise la main.)

LA MARQUISE *riant.*

On le prendroit pour mon Amant, de la manière dont il me remercie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, je défie un Amant de vous aimer plus que je fais, je n'aurois jamais cru que l'amitié allât si loin ; cela est surprenant, l'amour est moins vif.

LA MARQUISE.

Et cependant il n'y a rien de trop.

LE CHEVALIER.

Non il n'y a rien de trop, mais il me reste une
grac

grace à vous demander. Gardez-vous Hortensius? je crois qu'il est fâché de me voir ici, & je lui irais aussi bien que lui.

LA MARQUISE.

Eh bien, Chevalier, il faut le renvoyer; voilà toute la façon qu'il faut y faire.

LE CHEVALIER.

Et le Comte, qu'en ferons-nous? il m'inquiète un peu.

LA MARQUISE.

On le congédiera aussi, je veux que vous soyez content, je veux vous mettre en repos; donnez-moi la main, je serois bien aise de me promener dans le jardin.

LE CHEVALIER.

Allons, Marquise.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HORTENSIUS *seul.*

NEst-ce pas une chose étrange, qu'un homme comme moi n'ait point de fortune. Posséder le Grec & le Latin, & ne pas posséder dix pistoles! O divin Homère! ô Virgile! & vous gentil Amacréon! vos doctes Interprètes ont de la peine à vivre; bientôt je n'aurai plus d'asyle; j'ai vu la Marquise irritée contre le Chevalier; mais incontinent je l'ai vue dans le jardin discourir avec lui de la manière la plus bénévole. Quels solécismes de conduite! Est-ce que l'amour m'expulseroit d'ici?

SCENE II.

HORTENSIUS, LISETTE, LUBIN.

LUBIN *gaillardement*.

Tiens, Lisette, le voilà bien à propos pour lui faire nos adieux. Ah, ah, ah! *(en riant.)*

HORTENSIUS.

A qui en veut cet étourdi-là avec son transport de joye?

LUBIN.

Allons, gai, camarade Docteur, comment va la Philosophie?

HORTENSIUS.

Pourquoi me faites-vous cette question-là?

LUBIN.

Ma foi, je n'en sai rien, si ce n'est pour entrer en conversation.

LISETTE.

Allons, allons, venons au fait.

LUBIN.

Encore un petit mot, Docteur, n'avez-vous jamais souché dans la rue?

HORTENSIUS.

Que signifie ce discours?

LUBIN.

C'est que cette nuit vous en aurez le plaisir: le vent de Bise vous en dira deux mots.

LISETTE.

N'amusons point davantage, Monsieur Hortensius tenez, Monsieur, voilà de l'or que Madame m'a chargé de vous donner, moyennant quoi, comme elle prend congé de vous, vous pouvez prendre congé d'elle. A mon égard, je salue votre érudition, & je suis votre très-humble Servante. *(Elle lui fait la révérence.)*

LUBIN. *

Et moi votre Serviteur.

H O R-

* A la première représentation. Attendez, j'ai de
r

H O R T E N S I U S.

Quoi, Madame me renvoye?

L I S E T T E.

Non pas, Monsieur, elle vous prie seulement de vous retirer.

L U B I N.

Et vous qui êtes honnête, vous ne refuserez rien aux prières de Madame.

H O R T E N S I U S.

Savez-vous la raison de cela, Mademoiselle Lisette?

L I S E T T E.

Non : mais en gros je soupçonne que cela pourroit venir de ce que vous l'ennuyez.

L U B I N.

Et en détail, de ce que nous sommes bien aises de nous aimer en paix, en dépit de la Philosophie que vous avez dans la tête.

L I S E T T E.

Tais-toi.

H O R T E N S I U S.

J'entens, c'est que Madame la Marquise & Monsieur le Chevalier ont de l'inclination l'un pour l'autre.

L I S E T T E.

Je n'en sai rien, ce ne sont pas mes affaires.

L U B I N.

Eh bien tout coup vaille, quand ce seroit de l'inclination, quand ce seroit des passions, des soupirs, des flammes, & de la nôce après, il n'y a rien de si gaillard; on a un cœur, on s'en sert, cela est naturel.

L I S E T T E à Lubin.

Finis tes sottises (*à Hortensius.*) vous voilà averti, Monsieur, je crois que cela suffit.

L U B I N.

Adieu, touchez-là, & partez ferme; il n'y aura pas de mal à doubler le pas.

H O R-

mon côté une petite révérence à vous faire, & la voilà. (*Il lui fait la révérence.*) Si vous ne me la rendez pas, je vous la donne.

H O R T E N S I U S.

Dites à Madame que je me conformerai à ses ordres.

S C E N E III.

L I S E T T E , L U B I N.

L I S E T T E.

ENfin, le voilà congédié, c'est pourtant un Amant que je perds.

L U B I N.

Un Amant! Quoi, ce vieux radoteur t'aimoit?

L I S E T T E.

Sans-doute; il vouloit me faire des argumens.

L U B I N.

Hum!

L I S E T T E.

Des argumens, te dis-je, mais je les ai fort bien repoussés avec d'autres.

L U B I N.

Des argumens! voudrois-tu bien m'en pousser un pour voir ce que c'est?

L I S E T T E.

Il n'y a rien de si aisé. Tiens, en voilà un; tu es un joli garçon, par exemple.

L U B I N.

Cela est vrai.

L I S E T T E.

J'aime tout ce qui est joli, ainsi je t'aime: c'est-là ce que l'on appelle un argument.

L U B I N.

Pardi tu n'as que faire du Docteur pour cela, je t'en ferai aussi-bien qu'un autre. Gageons un petit baiser que je t'en donne une douzaine.

L I S E T T E.

Je gagerai quand nous serons mariés, parce que je serai bien aise de perdre.

L U B I N.

Bon! quand nous serons mariés, j'aurai toujours gagné sans faire de gageure.

L I S E T T E.

Paix; j'entends quelqu'un qui vient, je crois que c'est Monsieur le Comte; Madame m'a chargé d'un compliment pour lui, qui ne le réjouira pas.

S C E N E IV.

LE COMTE, LISETTE, LUBIN.

LE COMTE *d'un air ému.*

Bon jour, Lisette; je viens de rencontrer Hortensius, qui m'a dit des choses bien singulières. La Marquise le renvoie, à ce qu'il dit, parce qu'elle aime le Chevalier, & qu'elle l'épouse. Cela est-il vrai? Je vous prie de m'instruire...

L I S E T T E.

Mais, Monsieur le Comte, je ne crois pas que cela soit, & je n'y vois pas encore d'apparence: Hortensius lui déplaît, elle le congédie; voilà tout ce que j'en puis dire.

LE COMTE *à Lubin.*

Et toi n'en fais-tu pas davantage?

L U B I N.

Non, Monsieur le Comte, je ne fais que mon amour pour Lisette: voilà toutes mes nouvelles.

L I S E T T E.

Madame la Marquise est si peu disposée à se marier, qu'elle ne veut pas même voir d'Amans; elle m'a dit de vous prier de ne point vous obstiner à l'aimer.

LE COMTE.

Non plus qu'à la voir, sans-doute?

L I S E T T E.

Mais je crois que cela revient au même.

L U B I N.

Oui, qui dit l'un, dit l'autre.

LE COMTE.

Que les femmes sont inconcevables! le Chevalier est ici apparemment?

L I S E T T E.

Je crois qu'oui.

L U -

LUBIN.

Leurs sentimens d'amitié ne permettent pas qu'ils se séparent.

LE COMTE.

Ah! avertissez, je vous prie, le Chevalier que je voudrois lui dire un mot.

L I S E T T E.

J'y vais de ce pas, Monsieur le Comte. (*Lubin sort avec Lisette en saluant le Comte.*)

S C E N E V.

LE COMTE *seul.*

QU'est-ce que cela signifie? Est-ce de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre? Le Chevalier va venir, interrogeons son cœur pour en tirer la vérité. Je vais me servir d'un stratagème qui, tout commun qu'il est, ne laisse pas souvent que de réussir.

S C E N E VI.

LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE CHEVALIER.

ON m'a dit que vous me demandiez; puis-je vous rendre quelque service, Monsieur?

LE COMTE.

Oui, Chevalier, vous pouvez véritablement m'obliger.

LE CHEVALIER.

Parbleu, si je le puis, cela vaudrait.

LE COMTE.

Vous m'avez dit que vous n'aimiez pas la Marquise.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous-là? Je l'aime de tout mon cœur.

LE COMTE.

J'entends que vous n'aviez point d'amour pour elle.

L

LE CHEVALIER.

Ah! c'est une autre affaire, & je me suis expliqué là-dessus.

LE COMTE.

Je le fais; mais êtes-vous dans les mêmes sentimens? ne s'agit-il point à-présent d'amour absolument?

LE CHEVALIER *vient*.

Eh! mais, en-vérité, par où jugez-vous qu'il y en ait? Qu'est-ce que c'est que cette idée-là?

LE COMTE.

Moi, je n'en juge point; je vous le demande.

LE CHEVALIER.

Hum! vous avez pourtant la mine d'un homme qui le croit.

LE COMTE.

Eh bien, débarrassez-vous de cela, dites-moi oui ou non.

LE CHEVALIER *vient*.

Eh, eh, Monsieur le Comte, un homme d'esprit comme vous ne doit point faire de chicane sur les mots; le oui & le non, qui ne se font point présentés à moi, ne valent pas mieux que le langage que je vous tiens; c'est la même chose assurément; il y a entre la Marquise & moi une amitié, & des sentimens vraiment respectables: êtes-vous content? cela est-il net? voilà du François.

LE COMTE.

(*à part.*) Pas trop... on ne sauroit mieux dire, & j'ai tort; mais il faut pardonner aux Amans, ils se méfient de tout.

LE CHEVALIER.

Je fais ce qu'ils font par mon expérience. Revenons à vous & à vos amours, je m'intéresse beaucoup à ce qui vous regarde; mais n'allez pas encore empoisonner ce que je vais vous dire; ouvrez-moi votre cœur. Est-ce que vous voulez continuer d'aimer la Marquise?

LE COMTE.

Toujours.

L E C H E V A L I E R .

Entre nous, il est étonnant que vous ne vous lassiez point de son indifférence. Parbieu, il faut quelques sentimens dans une femme; vous hait-elle? on combat sa haine; ne lui déplaîsez-vous pas? on espère: mais une femme qui ne répond rien, comment se conduire avec elle? par où prendre son cœur? un cœur, qui ne se remue, ni pour, ni contre; qui n'est ni ami, ni ennemi, qui n'est rien, qui est mort, le ressuscite-t-on? je n'en crois rien; & c'est pourtant ce que vous voulez faire.

L E C O M T E *finement.*

Non, non, Chevalier, je vous parle confidentiellement à mon tour. Je n'en suis pas tout-à-fait réduit à une entreprise si chimérique, & le cœur de la Marquise n'est pas si mort que vous le pensez, m'entendez-vous? vous êtes distrait.

L E C H E V A L I E R .

Vous vous trompez, je n'ai jamais eu plus d'attention.

L E C O M T E .

Elle savoit mon amour, je lui en parlois, elle écoutoit.

L E C H E V A L I E R .

Elle écoutoit?

L E C O M T E .

Oui, je lui demandois du retour.

L E C H E V A L I E R .

C'est l'usage; & à cela quelle réponse?

L E C O M T E .

On me disoit de l'attendre.

L E C H E V A L I E R .

C'est qu'il étoit tout venu.

L E C O M T E .

(*à part.*) Il l'aime. . . cependant aujourd'hui elle ne veut pas me voir; j'attribue cela à ce que j'avois été quelques jours sans paroître, avant que vous arrivassiez; la Marquise est la femme de France la plus fière.

L E C H E V A L I E R .

Ah! je la trouve passablement humiliée d'avoir cette fierté-là.

LE COMTE.

J'ai vous ai prié tantôt de me raccommo-der avec elle, & je vous en prie encore.

LE CHEVALIER.

Eh! vous vous moquez, cette Femme-là vous adore.

LE COMTE.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Et moi qui ne m'en soucie guères, je le dis potet vous.

LE COMTE.

Ce qui m'en plaît, c'est que vous le dites sans jalousie.

LE CHEVALIER.

Où parbleu! si cela vous plaît, vous êtes servi à souhait; car je vous dirai que j'en suis charmé, que je vous en félicite, & que j'é vous embrasserois volontiers.

LE COMTE.

Embrassez donc mon cher.

LE CHEVALIER.

Ah! ce n'est pas la peine, il me suffit de m'en réjouir sincèrement, & je vais vous en donner des preuves qui ne seront point équivoques.

LE COMTE.

Je voudrois bien vous en donner de ma reconnoissance, moi; & si vous êtes d'humeur à accepter celle que j'imagine, ce seroit alors que je serois bien sûr de vous. A l'égard de la Marquise...

LE CHEVALIER.

Comte, finissons: vous autres Amans vous n'avez que votre amour & ses intérêts dans la tête, & toutes ces folies-là n'amusent point les autres: parlons d'autre chose, de quoi s'agit-il?

LE COMTE.

Dis-moi, mon ches, auriez-vous résolu sur mariage?

LE CHEVALIER.

Où parbleu! c'en est trop: faut-il que j'y renonce pour vous mettre en repos? non, Monsieur, je vous

demande grace pour ma postérité, s'il vous plaît. Je n'irai point sur vos brisées, mais qu'on me trouve un parti convenable, & demain je me marie; & qui plus est, c'est que cette Marquise qui ne vous ~~font pas de l'esprit~~, tenez je m'engage à la prier de la fête.

LE COMTE,

Ma foi, Chevalier, vous me ravissez, je sens bien que j'ai affaire au plus franc de tous les hommes; vos dispositions me charment. Mon cher ami, continuons, vous connoissez ma sœur; que pensez-vous d'elle?

LE CHEVALIER,

Ce que j'en pense?... votre question me fait ressouvenir qu'il y a longtems que je ne l'ai vue, & qu'il faut que vous me présentiez à elle.

LE COMTE,

Vous m'avez dit cent fois qu'elle étoit digne d'être aimée du plus honnête-homme; on l'estime, vous connoissez son bien, vous lui plâirez, j'en suis sûr; & si vous ne voulez qu'un parti convenable, en voilà un.

LE CHEVALIER,

En voilà un... vous avez raison... oui, votre idée est admirable; elle est amie de la Marquise, n'est-ce pas?

LE COMTE,

Je crois qu'oui.

LE CHEVALIER,

Allons, cela est bon; & je veux que ce soit moi qui lui annonce la chose; je crois que c'est elle qui entre, retirez-vous pour quelques momens dans ce Cabinet? vous allez voir ce qu'un Rival de mon espèce est capable de faire, & vous paroîtrez quand je vous appellerai: partez, point de remerciement, un jaloux n'en mérite point.

SCENE VII.

LE CHEVALIER *seul.*

Parbleu, Madame, je suis donc cet ami qui devoit vous tenir lieu de tout; vous m'avez joué, femme que vous êtes; mais allez voir combien je m'en soucie.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

LE Comte, dit-on, étoit avec vous, Chevalier? vous avez été bien long-temps ensemble, de quoi donc étoit-il question?

LE CHEVALIER *sérieusement.*

De pures visions de sa part, Marquise, mais des visions qui m'ont chagriné, parce qu'elles vous intéressent, & dont la première a d'abord été de me demander si je vous aimois.

LA MARQUISE.

Mais je crois que cela n'est pas douteux.

LE CHEVALIER.

Sans difficulté, mais prenez garde, il parloit d'amour, & non pas d'amitié.

LA MARQUISE.

Ah! il parloit d'amour? il est bien curieux: à votre place, je n'aurois pas seulement voulu les distinguer; qu'il devine.

LE CHEVALIER.

Non pas, Marquise, il n'y avoit pas moyen de jouer là-dessus; car il vous enveloppoit dans ses soupçons, & vous faisoit pour moi le cœur plus tendre que je ne mérite: vous voyez bien que cela étoit sérieux, il falloit une réponse décisive, aussi l'ai-je bien assuré qu'il se trompoit, & qu'absolument il ne s'agissoit point d'amour entre nous deux absolument.

L A M A R Q U I S E.

Mais croyez-vous l'avoir persuadé, & croyez-vous lui avoir dit cela d'un ton bien vrai, du ton d'un homme qui le sent?

L E C H E V A L I E R.

Oh ! ne craignez rien : je l'ai dit de l'air dont on dit la vérité : comment donc ? je serois très-fâché à cause de vous que le commerce de notre amitié rendit vos sentimens équivoques ; mon attachement pour vous est trop délicat, pour profiter de l'honneur que cela me feroit ; mais j'y ai mis bon ordre, & cela par une chose tout-à-fait imprévue ; vous connoissez sa sœur, elle est riche, très-aimable, & de vos amies même.

L A M A R Q U I S E.

Assez médiocrement.

L E C H E V A L I E R.

Dans la joye qu'il a eu de perdre ses soupçons, le Comte me l'a proposée, & comme il y a des instans & des réflexions qui nous déterminent tout d'un coup, ma foi j'ai pris mon parti ; nous sommes d'accord, & je dois l'épouser. Ce n'est pas-là tout, c'est que je me suis chargé de vous parler en faveur du Comte ; & je vous en parle du mieux qu'il m'est possible ; vous n'aurez pas le cœur inexorable, & je ne crois pas la proposition fâcheuse.

L A M A R Q U I S E *froidement*.

Non, Monsieur, je vous avoue que le Comte ne m'a jamais déplû.

L E C H E V A L I E R.

Ne vous a jamais déplû ! c'est fort bien fait. Mais pourquoi donc m'avez-vous dit le contraire ?

L A M A R Q U I S E.

C'est que je voulois me le cacher à moi-même, & il l'ignore aussi.

L E C H E V A L I E R.

Point du tout, Madame, car il vous écoute.

L A M A R Q U I S E.

Lui.

SCENE IX.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE COMTE.

J'AI suivi les conseils du Chevalier, Madame; permettez que mes transports vous marquent la joye où je suis.

(Il se jette aux genoux de la Marquise.)

LA MARQUISE.

Levez-vous, Comte, vous pouvez espérer.

LE COMTE.

Que je suis heureux, & toi, Chevalier; que ne te dois-je pas? mais Madame, achevez de me rendre le plus content de tous les hommes. Chevalier, joignez vos prières aux miennes.

LE CHEVALIER *d'un air agité.*

Vous n'en avez pas besoin, Monsieur, j'avois promis de parler pour vous, j'ai tenu parole, je vous laisse ensemble, je me retire, (*à part.*) je me meurs.

LE COMTE.

J'irai te retrouver chez toi.

SCENE X.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

MADAME, il y a long-temps que mon cœur est à vous; consentez à mon bonheur, que cette aventure-ci vous détermine: souvent il n'en faut pas davantage. J'ai ce soir affaire chez mon Notaire, je pourrois vous l'amener ici, nous y soupèrions avec ma sœur qui doit venir vous voir; le Chevalier s'y trouveroit; vous verriez ce qu'il vous plairoit de faire; des articles sont bientôt passés, & ils n'engagent qu'autant qu'on veut: ne me refusez pas, je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Je ne saurois vous répondre, je me sens un peu indisposée; laissez-moi me reposer, je vous prie.

LE COMTE.

Je vais toujours prendre les mesures qui pourront vous engager à m'assurer vos bontés.

SCE-

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, seule.

Ah ! je ne sais où j'en suis ; respirez ; d'où vient que je soupire ? les larmes me coulent des yeux ; je me sens saisie de la tristesse la plus profonde, & je ne sais pourquoi. Qu'ai-je affaire de l'amitié du Chevalier ? l'ingrat qu'il est, il se marie : l'infidélité d'un Amant ne me toucheroit point, celle d'un ami me désespère ; le Comte m'aime, j'ai dit qu'il ne me déplaîtoit pas, mais où ai-je donc été chercher tout cela ?

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

Madame, je vous avais qu'on vient de renvoyer Madame la Comtesse, mais elle a dit qu'elle repasseroit sur le fait ; voulez-vous y être ?

LA MARQUISE.

Non, jamais, Lisette, je ne saurois.

LISETTE.

Etes-vous indisposée ? Madame, vous avez l'air bien abattu, qu'avez-vous donc ?

LA MARQUISE.

Hélas ! Lisette, on me persécute, on veut que je me marie.

LISETTE.

Vous marier ! à qui donc ?

LA MARQUISE.

Au plus haïssable de tous les hommes, à un homme que le hazard a destiné pour me faire du mal, & pour m'arracher malgré moi des discours que j'ai tenus, sans savoir ce que je disois.

LISETTE.

Mais il n'est venu que le Comte.

LA MARQUISE.

Hé ! c'est lui-même.

LISETTE.

Et vous l'épousez ?

LA MARQUISE.

Je n'en sai rien ; je te dis qu'il le prétend.

LISETTE.

Il le prétend ? mais qu'est-ce que c'est donc que cette aventure-là ? elle ne ressemble à rien.

LA MARQUISE.

Je ne saurois te la mieux dire ; c'est le Chevalier, c'est ce Misantrope-là qui est cause de cela : il m'a fâché ; le Comte en a profité , je ne sai comment ; ils veulent souper ce soir ici ; ils ont parlé de Notaire , d'articles ; je les laissois dire ; le Chevalier est sorti, il se marie aussi ; le Comte lui donne sa sœur ; car il ne lui manquoit qu'une sœur pour achever de me déplaire , à cet homme-là. . . .

LISETTE.

Quand le Chevalier l'épouserait , que vous importe ?

LA MARQUISE.

Veux-tu que je sois la belle-sœur d'un homme qui m'est devenu insupportable ?

LISETTE.

Hé ! mort de ma vie, ne la soyez pas, renvoyez le Comte.

LA MARQUISE.

Hé ! sur quel prétexte ? car enfin, quoiqu'il me fâche, je n'ai pourtant rien à lui reprocher.

LISETTE.

Oh ! je m'y perds , Madame , je n'y comprends plus rien.

LA MARQUISE.

Ni moi non plus : je ne sai plus où j'en suis, je ne saurois me démêler, je me meurs ! qu'est-ce que c'est donc que cet état-là ?

LISETTE.

Mais c'est , je crois, ce maudit Chevalier qui est cause de tout cela ; & pour moi je crois que cet homme-là vous aime.

LA MARQUISE.

Eh ! non Lisette , on voit bien que tu t'etrompes.

LISETTE.

Voulez-vous m'en croire, Madame, ne le revoyez plus.

LA

L A M A R Q U I S E.

Eh ! laisse-moi Lisette, tu me persécutes aussi ! ne me laissera-t-on jamais en repos ? en-vérité la situation où je me trouve est bien triste !

L I S E T T E.

Votre situation ; je la regarde comme une énigme.

S C E N E X I I I.

L A M A R Q U I S E , L I S E T T E , L U B I N.

L U B I N.

Madame, Monsieur le Chevalier, qui est dans un état à faire compassion....

L A M A R Q U I S E.

Que veut-il dire ? demande-lui ce qu'il a, Lisette.

L U B I N.

Hélas ! je crois que son bon-sens s'en va ; tantôt il marche, tantôt il s'arrête ; il regarde le Ciel, comme s'il ne l'avoit jamais vu ; il dit un mot, il en bredouille un autre, & il m'envoie savoir si vous voulez bien qu'il vous voye.

L A M A R Q U I S E à Lisette.

Ne me conseilles-tu pas de le voir ? oui, n'est-ce pas ?

L I S E T T E.

Oui, Madame, du ton dont vous me le demandez, je vous le conseille.

L U B I N.

Il avoit d'abord fait un billet pour vous, qu'il m'a donné.

L A M A R Q U I S E.

Voyons donc.

L U B I N.

Tout à l'heure, Madame ; quand j'ai eu ce billet, il a couru après moi ; rends-moi le papier, je l'ai rendu ; tiens, va le porter, je l'ai donc repris ; rapporte le papier, je l'ai rapporté ensuite ; il a laissé tomber le billet en se promenant, & je l'ai ramassé sans qu'il l'ait vu, afin de vous l'apporter comme à sa bonne amie, pour voir ce qu'il a, & s'il y a quelque remède à sa peine.

L S

L A

LA SECONDE SURPRISE.

LA MARQUISE.

Montre donc.

LUBIN.

Le voici : & tenez, voilà l'écrivain qui arrive.

SCENE XIV.

**LA MARQUISE, LE CHEVALIER,
LISETTE.**

LA MARQUISE à Lisette.

Sors, il sera peut-être bien aise de n'avoir point de témoins, d'être seul.

SCENE XV.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER prend de longs détours.

Je viens prendre congé de vous, & vous dire adieu, Madame.

LA MARQUISE.

Vous, Monsieur le Chevalier, & où allez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Où j'allais quand vous m'avez arrêté.

LA MARQUISE.

Mon dessein n'étoit pas de vous arrêter pour si peu de temps.

LE CHEVALIER.

Ni le mien de vous quitter si-tôt, assurément.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc me quittez-vous?

LE CHEVALIER.

Pourquoi je vous quitte? Eh! Marquise, que vous importe de me perdre, dès que vous épousez le Comte?

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier, vous voyez qu'il y a encore du mal-entendu dans cette querelle-là : ne précipitez rien, je ne veux point que vous partiez, j'aime mieux avoir tort.

LE CHEVALIER.

Non, Marquise, c'en est fait, il ne m'est plus possible.

sible de rester, mon-cœur ne seroit plus content de
vôtre.

LA MARQUISE *avec douleur.*

Je crois que vous vous rompez.

LE CHEVALIER.

Si vous savez combien je vous dis vrai! combien
nos sentimens sont differens...

LA MARQUISE.

En quoi differens? il faudroit donner un peu plus
d'étendue à ce que vous dites-là, Chevalier; je ne
vous entends pas bien.

LE CHEVALIER.

Ce n'est qu'un seul mot qui m'ancre.

LA MARQUISE *avec un peu d'embarras.*

Je ne puis deviner, si vous ne me le dites.

LE CHEVALIER.

Tantôt je m'étois expliqué dans ma Billet que je
vous avois écrit.

LA MARQUISE.

A propos de Billet, vous me faites ressouvenir que
l'on m'en a apporté un quand vous êtes venu.

LE CHEVALIER *intrigué.*

Et de qui est-il, Madame!

LA MARQUISE.

Je vous le dirai.

Elle lit.

*Je devois, Madame, regretter Angelique toute ma
vie; cependant, le croirez-vous, je pars aussi pénétré
d'amour pour vous, que je le fus jamais pour elle.*

LE CHEVALIER.

Ce que vous lisez-là, Madame, me regarde-t-il?

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier, n'est-ce pas-là le mot qui vous
arrête?

LE CHEVALIER.

C'est mon Billet! ah! Madame, que voulez-vous
que je devienne?

LA MARQUISE.

Je rougis, Chevalier, c'est vous répondre.

LE CHEVALIER *lui baisant la main.*

Mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ACTE LA SECONDE SURPRISE, &c.

LA MARQUISE.

Je ne vous le pardonne qu'à cette condition-là.

SCENE XV.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER,
LE COMTE.

LE COMTE.

Que vois-je? Monsieur le Chevalier, voilà de
grands transports!

LE CHEVALIER.

Il est vrai, Monsieur le Comte, quand vous me
disez que j'aimois Madame, vous connoissiez mieux
mon cœur que moi; mais j'étois dans la bonne foi,
& je suis sûr de vous paroître excusable.

LE COMTE.

Et vous, Madame?

LA MARQUISE.

Je ne croyois pas l'amitié si dangereuse.

LE COMTE.

Ah, Ciel!

SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER,
LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

Madame, il y a là-bas un Notaire que le Comte
a amené.

LE CHEVALIER.

Le retiendrons-nous, Madame?

LA MARQUISE.

Faites, je ne me mêle plus de rien.

LISETTE au Chevalier.

Ah! je commence à comprendre; le Comte s'en
va, le Notaire reste, & vous vous mariez.

LUBIN.

Et nous aussi; & il faudra que votre Contrat fasse
la fondation du nôtre; n'est-ce pas Lisette? allons,
de la joie!

Fin de la Comédie.

LA

LA
REUNION
DES
AMOURS,
COMEDIE HEROÏQUE.

ACTEURS.

L'AMOUR.

CUPIDON.

MERCURE.

PLUTUS.

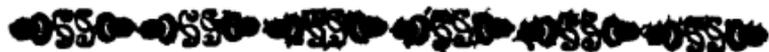
APOLLON.

LA VERITE.

MINERVE.

LA VERTU.

LA REUNION
DES
AMOURS,
COMEDIE HEROIQUE.



ACTE I.
SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, *qui entre d'un costé,*
CUPIDON *de l'autre.*

CUPIDON *à part.*

Que vois-je? Qui est-ce qui a l'audace
de porter comme moi un carquois, &
des flèches?

L'AMOUR *à part.*

N'est-ce pas là Cupidon, cet usurpateur
de mon empire?

CUPIDON *à part.*

Ne feroit-ce pas cet Amour Gaulois, ce Dieu de la
fade tendresse qui sort de la retraite obscure où ma
victoire l'a condamné?

L'AMOUR *à part.*

Qu'il est laid! qu'il a l'air débauché!

CUPIDON *à part.*

Vit-on jamais de figure plus forte & sachons un peu
ce que vient faire ici cette ridicule antiquaille. Ap-
prochons.

(à l'Amour.)

Soyez le bien venu, mon Ancien, le Dieu des soupirs timides, & des tendres langueurs. Je vous salue.

L' A M O U R.

Saluez.

C U P I D O N.

Le compliment est sec, mais je vous le pardonne. Un Proscrit n'est pas de bonne humeur.

L' A M O U R.

Un Proscrit? Vous ne devez ma retraite qu'à l'indignation qui m'a saisi, quand j'ai vu que les hommes étoient capables de vous souffrir.

C U P I D O N.

Malepeste, que cela est beau! C'est-à-dire, que vous n'avez fui que parce que vous étiez glorieux: & vous êtes un héros fuyard.

L' A M O U R.

Je n'ai rien à vous répondre. Allez, nous ne sommes pas faits pour discourir ensemble.

C U P I D O N.

Ne vous fâchez point, mon Confrère. Dans le fond je vous plains. Vous me dites des injures, mais votre état me désarme. Tenez, je suis le meilleur garçon du monde. ConteZ-moi vos chagrins. Que venez-vous faire ici? Est-ce que vous vous ennuyez dans votre solitude? Eh bien, il y a remède à tout. Voulez-vous de l'emploi? je vous en donnerai. Je vous donnerai votre petite provision de flèches; car celles que vous avez-là dans votre carquois, ne valent plus rien.... Voyez-vous ce dard-là? voilà ce qu'il faut. Cela entre dans le cœur; cela le pénètre; cela le brule; cela l'embrase. Il crie, il s'agit, il demande du secours, il ne sauroit attendre.

L' A M O U R.

Quelle méprisable espèce de feux!

C U P I D O N.

Ils ont pourtant décrié les vôtres. Entre vous & moi, de votre temps les Amans n'étoient que des Benêts; ils ne savoient que languir, que faire des hélas! & conter leurs peines aux échos d'alentour. Oh!

par-

parbleu, ce n'est plus de même. J'ai supprimé les échos, moi, je blesse; ah! vite au remède. On va droit à la cause du mal. Allons, dit-on, je vous aime; voyez ce que vous pouvez faire pour moi, car le temps est cher; il faut expédier les hommes. Mes sujets ne disent point je me meurs. Il n'y a rien de si vivant qu'eux. Langueurs, timidités, doux martyre, il n'en est plus question. Fadeur, platitude du temps passé que tout cela. Vous ne faisiez que des fots, que des imbéciles; moi je ne fais que des gens de courage. Je ne les endors pas, je les éveille: ils sont si vifs, qu'ils n'ont pas le loisir d'être tendres; leurs regards sont des désirs: au-lieu de soupirer, ils attaquent. Ils ne demandent pas d'amour, ils le supposent. Ils ne disent point, faites-moi grace, ils la prennent. Ils ont du respect, mais ils le perdent. Et voilà celui qu'il faut! En un mot, je n'ai point d'esclave, je n'ai que des soldats. Allons, déterminez-vous. J'ai besoin de Commis; voulez-vous être le mien? Sur le champ je vous donne de l'emploi.

L'AMOUR.

Ne rougissez-vous point du récit que vous venez de faire? Quel oubli de la vertu!

CUPIDON.

Eh bien; Quoi, la vertu? que voulez-vous dire? Elle a sa charge, & moi la mienne; elle est faite pour régir l'Univers, & moi pour l'entretenir. Déterminez-vous, vous dis-je: mais je ne vous prends qu'à condition que vous quitterez je ne sai quel air de dupe que vous avez sur la physionomie. Je ne veux point de cela; allons, mon Lieutenant, alerte; un peu de mutinerie dans les yeux; les vôtres prêchent la résistance: est-ce-là la contenance d'un vainqueur? Avec un amour aussi poltron que vous, il faudroit qu'un tendron fît tous les frais de la défaite. Eh! éviteriez-vous... (*il tire une de ses flèches*). Je suis d'avis de vous égayer le cœur d'une de mes flèches pour vous ôter cet air timide & languoureux. Garre que je vous rende aussi fol que moi.

LES LAURENTS

L'AMOUR tire aussi une de ses flèches.
Et moi, si vous tirez, je vous rendrai sage.

CUPIDON.

Non pas, s'il vous plaît. J'y perdrois, & vous y gagneriez.

L'AMOUR.

Allez, petit libertin que vous êtes, votre audace ne m'offense point; & votre empire touche peut-être à sa fin. Jupiter aujourd'hui fait assembler tous les Dieux; il veut que chacun d'eux fasse un don au Fils d'un grand Roi qu'il aime, je suis invité à l'Assemblée. Tremblez des suites que peut avoir cette aventure.

SCENE II.

CUPIDON *seul.*

Comment donc? Il dit vrai. Tous les Dieux ont reçu ordre de se rendre ici; il n'y a que moi qu'on n'a point averti, & j'ai cru que ce n'étoit qu'un oubli de la part de Mercure. Le voici qui vient; voyons ce que cela signifie.

SCENE III.

CUPIDON, MERCURE, PLUTUS.

MERCURE.

AH! vous voilà, Seigneur Cupidon? Je suis votre serviteur.

PLUTUS.

Bonjour, mon Ami.

CUPIDON.

Bonjour, Plutus. Seigneur Mercure, il y a aujourd'hui assemblée générale; & c'est vous qui avez averti tous les Dieux de la part de Jupiter de se trouver ici.

MERCURE.

Il est vrai.

CUPI-

CUPIDON.

Pourquoi donc n'ai-je rien su de cela, moi? Est-ce que je ne suis pas une Divinité assez considérable?

MERCURE.

Eh! où vouliez-vous que je vous prisse? Vous êtes un coureur qu'on ne sauroit attraper.

CUPIDON.

Vous biaisez, Mercure: Parlez-moi franchement. Etois-je sur votre liste?

MERCURE.

Ma foi non. J'avois ordre exprès de vous oublier tout net.

CUPIDON.

Moi? Et de qui l'avez-vous reçu?

MERCURE.

De Minerve, à qui Jupiter a donné la direction de l'assemblée.

PLUTUS.

Oh! de Minerve, la Déesse de la Sagesse? Ce n'est pas-là un grand malheur. Tu fais bien qu'elle ne nous aime pas; mais elle a beau faire, nous avons un peu plus de crédit qu'elle: nous rendons les gens heureux, nous morbleu, & elle ne les rend que raisonnables; aussi n'a-t-elle pas la presse.

CUPIDON.

Apparemment c'est elle qui vous a aussi chargé du soin d'aller chercher le Dieu de la tendresse, lui dont on ne se ressouvenoit plus.

MERCURE.

Vous l'avez dit, & ma commission portoit même de lui faire de grands complimens.

CUPIDON *Mant.*

La belle Ambassade!

PLUTUS.

Va, va, mon Ami, laisse-le venir, ce Dieu de la tendresse; quand on le rétablirait, il ne feroit pas grand besogne. On n'est plus dans le goût de l'amoureux martyr; on ne l'a retenu que dans les chansons. Le métier de cruelle est tombé; ne t'em-

barasse

barrasse pas de ton Rival; je ne veux que de l'os pour le battre, moi.

C U P I D O N.

Je le crois. Mais je suis piqué. Il me prend envie de vuider mon Carquois sur tous les cœurs de l'Olimpe.

M E R C U R E.

Point d'étourderie; Jupiter est le maître: on pourroit bien vous chasser, car on n'est pas trop content de vous.

C U P I D O N.

Eh! de quoi peut-on se plaindre, je vous prie?

M E R C U R E.

Oh! de tant de choses; par exemple, il n'y a plus de tranquillité dans le mariage; vous ne sauriez laisser la tête des maris en repos; vous mettez toujours après leurs femmes quelque Chasseur qui les attrape.

C U P I D O N.

Et moi, je vous dis que mes Chasseurs ne poursuivent que ce qui se présente.

P L U T U S.

C'est-à-dire, que les femmes sont bien aises d'être courues.

C U P I D O N.

Voilà ce que c'est. La plupart sont des coquettes qui en demeurent là, ou bien qui ne se retirent que pour agacer; qui n'oublient rien pour exciter l'envie du Chasseur, qui lui disent: Mirez-moi. On les mire, on les blesse, & elles se rendent. Est-ce ma faute? Parbleu non; la coquetterie les a déjà bien étourdies, avant qu'on les tire.

M E R C U R E.

Vous direz ce qu'il vous plaira. Ce n'est point à moi à vous donner des leçons, mais prenez-y garde: Ce sont les hommes, ce sont les femmes qui crient, qui disent que c'est vous qui passez les contrats de la moitié des mariages. Après cela, ce sont des vieillards que vous donnez à expédier à de jeunes épouses, qui ne les prennent vivans, que pour les avoir morts, & qui au détriment des Héritiers,

ritiers, ont tout le profit des funeraillcs. Ce font de vieilles femmes dont vous vuidez le coffre pour l'achat d'un mari fainéant, qu'on ne feroit ni troquer ni revendre. Ce font des malices qui ne finiffent point, fans compter votre libertinage: car Bacchus, dit-on, vous fait faire tout ce qu'il veut; Plutus avec fon or, difpofe de votre carquois; pourvu qu'il vous donne, toute votre artillerie eft à fon fervice, & cela n'eft pas joli; ainfi tenez-vous en repos, & changez de conduite.

CUPIDON.

Puifque vous m'exhortez à changer, vous avez donc envie de vous retirer, Seigneur Mercure?

MERCURE.

Laiſſons-là cette mauvaife plaifanterie.

PLUTUS.

Quant à moi, je n'ai que faire d'être dans les caquets. Tout ce que je prends de lui, je l'achète, je marchandé, nous convenons, & je paye; voilà toute la fineſſe que j'y ſache.

CUPIDON.

Celui-là eft comique. Se plaindre de ce que j'aime la bonne-chère & l'aifance, moi qui ſuis l'Amour? A quoi donc voulez-vous que je m'occupe? A des Traités de Morale? Oubliez-vous que c'eſt moi qui met tout en mouvement, que c'eſt moi qui donne la vie, qu'il faut dans ma charge un fond inépuifable de bonne humeur, & que je dois être, à moi ſeul, plus ſemillant, plus vivant que tous les Dieux enſemble?

MERCURE.

Ce font vos affaires; mais je penſe que voici Apollon qui vient à nous.

PLUTUS.

Adieu donc, je m'en vais. Le Dieu du bel-eſprit & moi ne nous amuſons pas extrêmement enſemble. Juſqu'au revoir, Cupidon.

CUPIDON.

Adieu, adieu, je vous rejoindrai.



SCÈNE IV.

CUPIDON, MERCURE,
APOLLON.

QU'AVEZ-VOUS, Seigneur Apollon ? vous avez l'air sombre.

APOLLON.

Le retour du Dieu de la tendresse me fâche. Je n'aime pas les dispositions où je vois que Minerve est pour lui. Je vous apprends qu'elle va bientôt l'arrêter ici, Cupidon.

CUPIDON.

Et que veut-elle en faire ?

APOLLON.

Vous entendre raisonner tous les deux sur la nature de vos feux, pour juger lequel de vos dons on doit préférer dans cette occasion-ci : & c'est de quoi même je suis chargé de vous informer.

CUPIDON.

Tant mieux, morbleu, tant mieux ; cela me divertira. Allez, il n'y a rien à craindre ; mon Confrère ne plaide pas mieux qu'il blesse.

MERCURE.

Croyez-moi pourtant, allez vous préparer pendant quelques momens.

CUPIDON.

C'est parbleu bien dit ; je vais me reconnaître chez Bacchus ; il y a du vin de champagne, qui est d'une éloquence admirable ; j'y trouverai mon Plaidoyer tout fait. Adieu ; mes Amis ; tenez-moi des lazzers tout prêts.

SCÈNE V.

MERCURE, APOLLON.

APOLLON.

IL a beau dire ; le vent du Bureau n'est pas pour lui, & je me défie du succès.

MERCURE.

Et bien, que vous importe à vous ? Quand son rival

rival reviendrait à la mode, vous n'en inspirerez pas moins ceux qui chanteront leurs Maîtresses.

A P O L L O N.

Eh! morbleu, cela est bien différent; les chansons ne seront plus si jolies. On ne chantera plus que des sentimens. Cela est bien plat.

M E R C U R E.

Bien plat? Que voulez-vous donc qu'on chante?

A P O L L O N.

Ce que je veux? Est-ce qu'il faut un commentaire à Mercure, une caresse, une vivacité, un transport, quelque petite action?

M E R C U R E.

Ah! vous avez raison, je n'y songeois pas; cela fait un sujet bien plus piquant, plus animé.

A P O L L O N.

Sans comparaison: & un sujet bien plus à la portée d'être senti. Tout le monde est au fait d'une action.

M E R C U R E.

Oui, tout le monde gesticule.

A P O L L O N.

Et tout le monde ne sent pas. Il y a des cœurs matériels qui n'entendent un sentiment, que lorsqu'il est mis sur un canvas bien intelligible.

M E R C U R E.

On ne leur explique l'ame qu'à la faveur du corps.

A P O L L O N.

Vous y êtes; & il faut avouer que la Poésie galante a bien plus de prise en pareil cas. Aujourd'hui, quand j'inspire un couplet de chanson, ou quelques autres vers, j'ai mes coupées franches, je suis à mon aise. C'est Philis qu'on attaque, qui combat, qui se défend mal; c'est un beau bras qu'on saisit; c'est une main qu'on adore, & qu'on baise; c'est Philis qui se fâche; on se jette à ses genoux, elle s'attendrit; elle s'apaise; un soupir lui échappe. Ah! Sylvandre! Ah! Philis, levez-vous, je le veux. Quoi! cruelle, mes transports..... finissez. Je ne puis; laissez-moi; des regards, des ardeurs, des douceurs; cela est charmant. Sentez-vous

vous la gayeté, la commodité de ces objets-là ? J'inspire là-dessus en me jouant. Aussi n'a-t-on jamais vu tant de Poètes.

M E R C U R E.

Et dont la Poësie ne vous coute rien. Ce sont les Philis qui en font tous les frais.

A P O L L O N.

Sans-doute; Au-lieu que si la tendresse alloit être à la mode, adieu les bras, adieu les mains; les Philis n'auroient plus de tout cela.

M E R C U R E.

Elles n'en seroient que plus aimables, & sans-doute plus aimées. Mais laissez-moi recevoir la Vérité qui arrive.

S C E N E V I.

M E R C U R E, A P O L L O N,
L A V É R I T É.

M E R C U R E.

IL est temps de venir, Déesse; l'Assemblée va se tenir bientôt.

L A V É R I T É.

J'arrive. Je me suis seulement amusée un instant à parler à Minerve, sur le choix qu'elle a fait de certains Dieux, pour la cérémonie dont il est question.

A P O L L O N.

Peut-on vous demander de qui vous parlez, Déesse?

L A V É R I T É.

De qui? De vous.

A P O L L O N.

Cela est net. Et qu'en disiez-vous donc?

L A V É R I T É.

Je disois. Mais vous êtes bien hardi d'interroger la Vérité. Vous y tenez-vous?

A P O L L O N.

Jé ne crains rien. Poursuivez.

M E R C U R E.

Courage.

A P O L

A P O L L O N . .

Que disiez-vous de moi?

L A V E R I T E'.

Du bien & du mal; beaucoup plus de mal que de bien. Continuez de m'interroger, il ne vous en coutera pas plus de savoir le reste.

A P O L L O N .

Eh! quel mal y a-t-il à dire du Dieu qui peut faire le don de l'Eloquence, & de l'amour des Beaux-Arts?

L A V E R I T E'.

Oh! vos dons sont excellens; j'en disois du bien; mais vous ne leur ressemblez pas.

A P O L L O N .

Pourquoi?

L A V E R I T E'.

C'est que vous flattez, que vous mentez, & que vous êtes un corrupteur des ames humaines.

A P O L L O N .

Doucement, s'il vous plaît; comme vous y allez!

L A V E R I T E'.

En un mot, un vrai Charlatan,

A P O L L O N .

Arrêtez, car je me fâcherois.

M E R C U R E .

Laissez-la achever; ce qu'elle dit est amusant.

A P O L L O N .

Il ne m'amuse point du tout, moi. Qu'est-ce que cela signifie? En quoi donc méritai-je tous ces noms-là?

L A V E R I T E'.

Vous rougissez; mais ce n'est pas de vos vices, ce n'est que du reproche que je vous en fais.

M E R C U R E à Apollon.

N'admirez-vous pas son discernement?

A P O L L O N .

Déesse, vous me poussez à bout.

L A V E R I T E'.

Je vous défins. Vengez vous, en vous corrigeant.

A P O L L O N .

Eh! de quoi me corriger?

L A V E R I T É.

Du métier vénal & mercenaire que vous faites. Tenez, de toutes les eaux de votre Hypocréne, de votre Parnasse, & de votre Bel-esprit, je n'en donneroie pas un fétu; non plus que de vos neuf Muses, qu'on appelle les chastes Sœurs, & qui ne sont que neuf vieilles friponnes que vous n'employez qu'à faire du mal. Si vous êtes le Dieu de l'Eloquence, de la Poésie, du Bel-esprit, soutenez donc ces grands attributs avec quelque dignité. Car enfin, n'est-ce pas vous qui dictez tous les éloges flatteurs qui se débitent? Vous êtes si accoutumé à mentir, que lorsque vous louez la vertu, vous n'avez plus d'esprit, vous ne savez plus où vous en êtes.

M E R C U R E.

Elle n'a pas tout le tort. J'ai remarqué que la fiction vous réussit mieux que le reste.

L A V E R I T É.

Je vous dis qu'il n'y a rien de si plat que lui quand il ne ment pas. On est toujours mal loué de lui, dès qu'on mérite de l'être. Mais dans le fabuleux, oh! il triomphe. Il vous fait un monceau de toutes les vertus, & puis vous les jette à la tête. Tiens, prens, enivre-toi d'impertinences & de chimères.

A P O L L O N.

Mais enfin.....

L A V E R I T É.

Mais enfin, tant qu'il vous plaira. Vos Eptres dédicatoires, par exemple?

M E R C U R E.

Oh! Faites-lui grace là-dessus. On ne les lit point.

L A V E R I T É.

Dans le grand nombre, il y en a quelques-unes que j'approuve. Quand j'ouvre un Livre, & que je vois le nom d'une vertueuse personne à la tête, je m'en réjouis; mais j'en ouvre un autre, il s'adresse à une personne admirable; j'en ouvre cent, j'en ouvre mille; tout est dédié à des prodiges de vertu & de mérite. Et où se tiennent donc tous ces prodiges? Où sont-ils? Comment se fait-il que les per-

personnes vraiment louables soient si rares, & que les Epîtres dedicatoires soient si communes? Il me les faut pourtant en nombre égal, ou bien vous n'êtes pas un Dieu d'honneur. En un mot, il y a mille Epîtres, où vous vous écriez, „ que votre mortie se rassure, Monseigneur”. Il me faut donc mille Monseigneurs modestes. Oh! de bonne foi, me les fournirez-vous! Concluez.

A P O L L O N.

Mais, Mercure, approuvez-vous tout ce qu'elle me dit-là?

M E R C U R E.

Moi? Je ne vous trouve pas si coupable qu'elle le croit. On ne sent point qu'on est menteur, quand on a l'habitude de l'être.

A P O L L O N.

La réponse est consolante.

L A V E R I T É.

En un mot, vous masquez tout. Et ce qu'il y a de plaisant, c'est que ceux que vous travestissez, prennent le masque que vous leur donnez pour leur visage. Je connois une très-laide femme, que vous avez appelée charmante Iris. La folle n'en veut rien rabattre. Son miroir n'y gagne rien, elle n'y voit plus qu'Iris. C'est sur ce pied-là qu'elle se montre, & la charmante Iris est une Guenon qui vous feroit peur. Je vous pardonnerois tout cela cependant, si vos flatteries n'attaquoient pas jusqu'aux Princes; mais pour cet article-là, je le trouve affreux.

M E R C U R E.

Malpeste! c'est l'article de tout le monde.

A P O L L O N.

Quoi? Dire la vérité aux Princes?

L A V E R I T É.

Le plus grand des Mortels, c'est le Prince qui l'aime, & qui la cherche. Je mets presque à côté de lui le sujet vertueux qui ose la lui dire. Et le plus heureux de tous les peuples, est celui chez qui ce Prince & ce sujet se rencontrent ensemble.

A P O L L O N.

Je l'avoue; il me semble que vous avez raison.

L A V E R I T E'.

Au reste Apollon, tout ce que je vous dis-là ne signifie pas que je vous craigne. Vous savez aujourd'hui de quel Prince il est question. Faites tout ce qu'il vous plaira, la Sagesse & moi nous remplirons son ame d'un si grand amour pour les vertus, que vos flatteurs seront réduits à parler de lui, comme j'en parlerai moi-même, Adieu.

A P O L L O N.

C'en est fait, je me rends. Déesse, & je me raccommode avec vous. Allons, je vous consacre mes veilles. Vous fournirez les actions au Prince, & je me charge du soin de les célébrer.

S C E N E V I I.

M E R C U R E , A P O L L O N.

M E R C U R E.

SEIGNEUR Apollon, je vous félicite de vos louables dispositions. Ce que c'est que les gens d'esprit! Tôt ou tard ils deviennent honnêtes gens.

A P O L L O N.

Voilà ce qui fait qu'on ne doit pas désespérer de vous, Seigneur Mercure.

S C E N E V I I I.

C U P I D O N , M E R C U R E ,
A P O L L O N.

C U P I D O N.

GA R E ! gare! Messieurs; voici Minerve qui se rend ici avec mon Rival.

M E R C U R E.

Eh bien, nous ne serons pas de trop; je serai bien aise d'être présent.

A P O L L O N.

Vous n'auriez pas mal fait de me communiquer ce que vous avez à dire. J'aurois pu vous fournir quelque chose de bon, mais vous ne consultez personne.

C U -

CUPIDON.

Mons. de la Poësie, vous me manquez de respect.

APOLLON.

Pourquoi donc?

CUPIDON.

Vous croyez avoir autant d'esprit que moi, je pense

MERCURE *rit.*

Hé, hé, hé, hé.

APOLLON.

Je sai pourtant persuader la Raison même.

CUPIDON.

Et moi, je la fais taire. Taisez-vous aussi.

SCENE IX.

MINERVE, L'AMOUR, CUPIDON,
MERCURE, APOLLON.

MINERVE.

Vous savez, Cupidon, de quel emploi Jupiter m'a chargée. Peut-être vous plaindriez-vous du secret que je vous ai fait de notre assemblée: mais je croyois vos feux trop vifs. Quoi qu'il en soit, nous ne voulons point que le Prince ait une ame insensible. L'un de vous deux doit avoir quelque droit sur son cœur, mais la raison doit primer sur tout; & vous êtes accusé de ne la ménager guère.

CUPIDON.

Oui-dà, je l'étourdis quelquefois. Il y a des momens difficiles à passer avec moi; mais cela ne dure pas.

APOLLON.

Quand on aime, il faut bien qu'il y paroisse.

MERCURE.

Tenez, dans la théorie, le Dieu de la tendresse l'emporte; mais j'aime mieux sa pratique, à lui.

MINERVE.

Messieurs, ne soyez que spectateurs.

MERCURE.

Je ne dis plus mot.

A P O L L O N.

Pour moi, serviteur au silence. Je fors.

M I N E R V E.

Vous me faites plaisir.

S C E N E X.

M I N E R V E , L' A M O U R ,
C U P I D O N , M E R C U R E .

M I N E R V E.

Allons, Cupidon, je vous écouterai malgré les défauts qu'on vous reproche.

C U P I D O N.

Mais qu'est-ce que c'est que mes défauts ? Où cela va-t-il ? On dit que je suis un peu libertin, mais on n'a jamais dit que j'étois un benêt.

L' A M O U R.

Eh ! De qui l'a-t-on dit ?

C U P I D O N.

A votre place, je ne ferois point cette question-là.

M I N E R V E.

Il ne s'agit point de cela. Terminons. Je ne suis venue ici que pour vous écouter. Voyons.

(A l'Amour.)

Vous êtes l'ancien, vous ; parlez le premier.

L' A M O U R *tousse & crache.*

Sage Minerve, vous, devant qui je m'estime heureux de réclamer mes droits.

C U P I D O N.

Je défends les coups d'encensoir.

M I N E R V E.

Retranchez l'encens.

L' A M O U R.

Je croirois manquer de respect, & faire outrage à vos lumières, si je vous soupçonnois capable d'hésiter entre lui & moi.

C U P I D O N.

La Cour remarquera qu'il la flatte.

M I N E R V E *(A Cupidon.)*

Laissez-le donc dire.

C U

CUPIDON.

Je ne parle pas. Je ne fais qu'apostiller son exorde.

L'AMOUR.

Ah! c'en est trop. Votre audace m'irrite, & me fait sortir de la modération que je voulois garder. Qui êtes-vous pour oser me disputer quelque chose, vous qui n'avez pour attribut que le vice, digne héritage d'une origine aussi impure que la vôtre? Divinité scandaleuse, dont le culte est un crime, à qui la seule corruption des hommes a dressé des autels? Vous, à qui les devoirs les plus sacrés servent de victimes? Vous, qu'on ne peut honorer qu'en immolant la vertu? Funeste auteur des plus honteuses flétrissures des hommes, qui, pour récompense à ceux qui vous suivent, ne leur laissez que le deshonneur, le repentir, & la misère en partage: Osez-vous vous comparer à moi, au Dieu de la plus noble, de la plus estimable, de la plus tendre des passions, & j'ose dire de la plus féconde en Héros?

CUPIDON.

Bon, des Héros! Nous voilà bien riches! Est-ce que vous croyez que la Terre ne se passera pas bien de ces Messieurs-là? Allez, ils sont plus curieux à voir que nécessaires: leur gloire a trop d'attirail. Si l'on rabattoit tous les frais qu'il en coûte pour les avoir, on verroit qu'on les achète plus qu'ils ne valent. On est bien digne de les admirer, puisqu'on en paye la façon. Il faut que les hommes vivent un peu plus bourgeoisement les uns avec les autres, pour être en repos. Vos Héros sortent du niveau, & ne font que du tintamarre. Poursuivez.

MINERVE.

Laissez-là les Héros: il est beau de l'être, mais la raison n'admire que les sages.

CUPIDON.

Oh! de ceux-là, il n'en a jamais fait ni moi non plus.

L'AMOUR.

De grâce, écoutez-moi. De quel est-ce que devoit autrefois que l'envie de plaisir, je vous en

atteste vous-même. Qu'est-ce que c'étoit que l'Amour? je l'appellois tout à-l'heure une passion. C'étoit une vertu, Déesse: c'étoit du-moins l'origine de toutes les vertus ensemble. La nature me présentoit des hommes grossiers, je les polissois; des féroces, je les humanisois; des faineans, dont je réssuscitois les talens enfouis dans l'oïiveté & la paresse. Avec moi, le méchant rougissoit de l'être, l'espoir de plaire, l'impossibilité d'y arriver autrement que par la vertu, forçoient son ame à devenir estimable. De mon temps, la pudeur étoit la plus estimable des grâces.

C U P I D O N.

Eh bien, il ne faut pas faire tant de bruit; c'est encore de-même. Je n'en connois point de si piquante, moi, que la pudeur. Je l'adore, & mes sujets aussi. Ils la trouvent si charmante, qu'ils la poursuivent par-tout où ils la trouvent. Mais je m'appelle l'Amour; mon métier n'est pas d'avoir soin d'elle. Il y a le respect, la sagesse, l'honneur qui sont commis à sa garde; Voilà ses Officiers, c'est à eux à la défendre du danger qu'elle court; & ce danger c'est moi. Je suis fait pour être ou son vainqueur, ou son vaincu. Nous ne saurions vivre autrement ensemble; & sauve qui peut. Quand je la bats, el'e me le pardonne: quand elle me bat, je ne l'en estime pas moins, & elle ne m'en hait pas davantage. Chaque chose a son contraire; je suis le sien. C'est sur la bataille des contraires que tout roule dans la nature. Vous ne savez pas cela, vous; vous n'êtes point Philosophe.

L' A M O U R.

Jugez-nous, Déesse; sur ce qu'il vient d'avouer lui-même, n'est-il pas condamnable? Quelle différence des Amans de mon temps au sien! Que de décence dans les sentimens des miens! Que de dignité dans les transports mêmes!

C U P I D O N.

De la dignité dans l'amour! De la décence pour la durée du Monde! Voilà des agrémens d'une grande ressource! Il ne fait plus ce qu'il dit. Minerve,
toute

toute la nature est intéressée à ce que vous renvoyiez ce vieux Garçon-là. Il va l'appauvrir à un point, qu'il n'y aura plus que des déserts, Vivra-t-elle de soupirs! Il n'a que cela vaillant. Autant en emporte le vent, & rien ne reste que des Romans de douze Tomes. Encore, à la fin, n'y aura-t-il personne pour les lire. Prenez garde à ce que vous allez faire.

L'AMOUR.

Juste Ciel! faut-il?

CUPIDON.

Bon, des apostrophes au Ciel! Voilà encore de son jargon. Eh! morbleu, qu'il s'en aille. Tenez, mon ami, je veux bien encore vous parler raison. Vous me reprochez ma naissance, parce qu'elle n'est pas méthodique; & qu'il y manque une petite formalité, n'est-ce pas? Eh bien, mon enfant, c'est en quoi elle est excellente, admirable; & vous n'y entendez rien.

MERCURE.

Ceci est nouveau.

CUPIDON.

Doucement. La nature avoit besoin d'un Amour, n'est-il pas vrai? Comment falloit il qu'il fût, à votre avis? Un conteur de fades sornettes? Un trembleur qui a toujours peur d'offenser, qui n'eût fait dire aux femmes, que *ma gloire!* & aux hommes, que *vos divins appas!* Non, cela ne valoit rien. C'étoit un espion tel que moi qu'il falloit à la nature; un étourdi sans souci, plus vif que délicat; qui mit toute sa noblesse à tout prendre, & à ne rien laisser. Et cet enfant-là, je vous prie, y avoit-il rien de plus sage que de lui donner pour père & pour mère des parens joyeux, qui le firent naître sans cérémonie dans le sein de la joye. Il ne falloit que le sens commun pour sentir cela. Mais, dites-vous, vous êtes le Dieu du vice. Cela n'est pas vrai. Je donne de l'amour, voilà tout: le reste vient du cœur des hommes. Les uns y perdent, les autres y gagnent; je ne m'en embarrasse pas. J'allume le feu, c'est à la raison à le conduire: & je m'en tiens à mon métier

de distributeur de flâmes au profit de l'Univers. En voilà assez, croyez-moi; retirez-vous. C'est l'avis de Minerve.

M I N E R V E.

Je suspens encore mon jugement entre vous deux. Voici la vertu qui entre; je ne prononcerai que lorsqu'elle m'aura donné son avis.

S C E N E X I.

LA VERTU.

Les Acteurs précédens.

M I N E R V E.

Venez, Déesse, nous avons besoin de vous ici. Vous savez les motifs de notre assemblée. Il s'agit à-présent de savoir lequel de ces deux amours nous devons retenir pour nos desseins. Je viens d'entendre leurs raisons; mais je ne déciderai la chose, qu'après que vous l'aurez examinée vous-même. Que chacun d'eux vous fasse sa déclaration. Vous me direz après, laquelle vous aura paru du caractère le plus estimable; & je jugerai par-là, lequel de leurs dons peut entraîner le moins d'inconvéniens dans l'ame du Prince. Adieu, je vous laisse; & vous me ferez votre rapport.

S C E N E X I I.

L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE, LA VERTU.

M E R C U R E.

L'Expédient est très-bon.

C U P I D O N.

Dites-moi, Déesse, ne vaudroit-il pas mieux que nous vous tirassions chacun un petit coup de dard? Vous jugeriez mieux de ce que nous valons par nos coups.

LA VERTU.

Cela seroit inutile. Je suis invulnérable. Mais, je veux vous écouter de sang froid, sans cours d'aucune impression étrangère.

MERCURE.

C'est bien dit, point de prévention.

L'AMOUR.

Il est bien humiliant pour moi de me voir tant de fois réduit à lutter contre lui.

CUPIDON.

Mon ancien recule ici? Ses flâmes héroïques ont peur de mon feu bourgeois. C'est le brodequin qui épouvante le cothurne.

L'AMOUR.

Je pourrois avoir peur, si nous avions pour juge une ame commune, mais avec la Vertu je n'ai rien à craindre.

CUPIDON.

Il fait toujours des exordes. Il a pillé celui-ci dans Cléopâtre.

LA VERTU.

Qu'importe? Allons, je vous entends.

MERCURE.

Le pas est réglé entre vous. C'est à l'Amour à commencer.

CUPIDON.

Sans-doute. Il est la Tragédie, lui; Moi, je ne suis que la petite Pièce. Qu'il vous glace d'abord, je vous rechaufferai après.

Mercure & la Vertu sourient.

L'AMOUR.

Quoi! Met-il déjà les ricurs de son côté?

LA VERTU.

Laissez-le dire. Commencez, je vous écoute.

MERCURE.

Motus.

L'AMOUR s'écarte, & fait la révérence en abordant la Vertu.

Permettez-moi, Madame, de vous demander un

moment d'entretien. Jusques ici mon respect a réduit mes sentimens à se taire.

C U P I D O N *bâille.*

Ah, ah, ah.

L' A M O U R.

Ne m'interrompez donc pas.

C U P I D O N.

Je vous demande pardon; mais je suis l'Amour: & le respect m'a toujours fait bâiller. N'y prenez pas garde.

M E R C U R E.

Ce début me paroît froid.

L A V E R T U *à l'Amour.*

Recommencez.

L' A M O U R.

Je vous disois, Madame, que mon respect a réduit mes sentimens à se taire. Ils n'ont osé se produire que dans mes timides regards; mais il n'est plus temps de feindre, ni de vous dérober votre victime. Je sai tout ce que je risque à vous déclarer ma flâme. Vos rigueurs vont punir mon audace. Vous allez accabler un téméraire. Mais, Madame, au milieu du courroux qui va vous saisir, souvenez-vous du-moins que ma témérité n'a jamais passé jusqu'à l'espérance; & que ma respectueuse ardeur..

C U P I D O N.

Encore du respect! Voilà mes vapeurs qui me reprennent.

M E R C U R E.

Et les voilà qui me gagnent aussi, moi.

L' A M O U R.

Décesse, rendez-moi justice. Vous sentez bien qu'on m'arrête au milieu d'une période assez touchante, & qui avoit quelque dignité.

L A V E R T U.

Voilà qui est bien; votre langage est décent. Il n'étrourdit point la raison. On a le temps de se reconnoître; & j'en rendrai bon compte.

M E R-

MERCURE.

Cela fait une belle Pièce d'éloquence! On diroit d'une harangue.

CUPIDON.

Ouida; cette flâme, avec les rigueurs de Madame, la témérité qu'on accable à cause de cette audace qui met en courroux, en dépit de l'espérance qu'on n'a point, avec cette victime qui vient brocher sur le tout. Cela est très-beau, très-touchant assurément!

L'AMOUR à Cupidon.

Ce n'est pas votre sentiment qu'on demande. Voulez-vous que je continue, Déesse?

LA VERTU.

Ce n'est pas la peine. En voilà assez. Je vois bien ce que vous savez faire. A vous Cupidon.

MERCURE.

Voyons.

CUPIDON.

Non, Déesse adorable, ne m'exposez point à vous dire que je vous aime. Vous regardez ceci comme une feinte; mais vous êtes trop aimable, & mon cœur pourroit s'y méprendre. Je vous dis la vérité; ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me touchez. Je me connois en charmes. Ni sur la Terre, ni dans les Cieux, je ne vois rien qui ne le cède aux vôtres. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de me jeter à vos genoux? Quelles délices pour moi d'aimer la Vertu, si je pouvois être aimé d'elle? Eh! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas? Que veut dire ce panchant qui me porte à vous, s'il n'annonce pas que vous y serez sensible? Je sens que tout mon cœur vous est dû. N'avez-vous pas quelque répugnance à me refuser le vôtre? Aimable Vertu, me fuyez-vous toujours? regardez-moi. Vous ne me connoissez pas. C'est l'Amour à vos genoux qui vous parle. Essayez de le voir. Il est soumis, il ne veut que vous fléchir. Je vous aime; je vous le dis; vous m'entendez, mais vos yeux ne me rassurent pas. Un regard achèveroit mon bonheur. Un regard! Ah! quel plaisir! vous

me l'accordez. Chère main que j'idolâtre, recevez mes transports! Voici le plus heureux instant qui me soit échu en partage.

L A V E R T U *soupirant.*

Ah! finissez, Cupidon, je vous défends de parler davantage.

L' A M O U R.

Quoi! La Vertu se laisse baiser la main?

L A V E R T U.

Il va si vite, que je ne la lui ai pas vu prendre.

M E R C U R E.

Ce fripon-là m'a attendri aussi.

C U P I D O N.

Déesse, pour m'expliquer comme lui, vous plaît-il d'écouter encore deux ou trois petites périodes de conséquence?

L A V E R T U.

Quoi! Vous voulez continuer? Adieu.

C U P I D O N.

Mais, vous vous en allez, & ne décidez rien?

L A V E R T U.

Je me sauve, & vais faire mon rapport à Minerve.

L' A M O U R.

Adieu, Mercure, je vous quite, & je vais la suivre.

C U P I D O N *riant.*

Allez, allez lui servir d'antidote.

S C E N E X I I I.

M E R C U R E , C U P I D O N.

C U P I D O N *riant.*

HA, ha, ha, ha. La vertu se laissoit apprivoiser. Je la tenois déjà par la main, toute Verte qu'elle est: & si elle me donnoit encore un quart d'audience, je vous la garantirois mal nommée.

M E R C U R E.

Oui, mais la Vertu est sage, & vous fuit.

CUPIDON.

La belle réflexion!

MERCURE.

Il n'y en a point d'autre avec un fripon comme vous.

CUPIDON.

Qu'est-ce donc, Seigneur Mercure? Vous me donnez des épithètes? Vous vous familiarisez, petit Commençal?

MERCURE.

Quoi, vous vous fâchez?

CUPIDON.

Oh! que non. Nous ne pouvons nous passer l'un de l'autre. Mais qu'en dites-vous? Le Dieu de la Tendresse n'a pas beaucoup brillé, ce me semble?

MERCURE.

Vous êtes un étourdi. Vous ne l'avez que trop battu, & je crains que vous n'avez paru trop fort. Comment donc? Vous égratignez en jouant jusqu'à la Vertu même? Oh! on ne vous choisira pas pour la cérémonie présente. Vous êtes trop remuant. Vous mettiez la Ville & la Cour sur un joli ton. J'entends quelqu'un. Je suis sûr que c'est Minerve qui va venir vous donner votre congé. C'est elle-même.

SCENE XIV. & dernière.

Tous les Acteurs de la Pièce.

MINERVE.

Cupidon, la Vertu décidoit contre vous; & moi-même j'allois être de son sentiment, si Jupiter n'avoit pas jugé à propos de vous réunir, en vous corrigeant, pour former le cœur du Prince. Avec votre Confrère, l'ame est trop tendre, il est vrai; mais avec vous, elle est trop libertine. Il fait souvent des cœurs ridicules; vous n'en faites que de méprisables. Il égare l'esprit, mais vous ruinez les mœurs. Il n'a que des défauts, vous n'avez que des vices. Unissez-vous tous deux. Rendez-le plus vif & plus passion-

né, & qu'il vous rende plus tendre & plus raisonnable, & vous serez sans reproche. Au reste ce n'est pas un conseil que je vous donne, c'est un ordre de Jupiter que je vous annonce.

C U P I D O N *embrassant l'Amour.*

Allez, mon Camarade, je le veux bien. Embrassons-nous. Je vous apprendrai à n'être plus si sot; & vous m'apprendrez à être plus sage.

Fin de la Comédie.



LES

SERMENS

INDISCRETS,

COMEDIE.

A C T E U R S)

LUCILE, Fille de Monsieur Orgon.

PHENICE, Sœur de Lucile.

DAMIS, Fils de Monsieur Ergaste, Amant de
Lucile.

Mr. ERGASTE, Père de Damis.

Mr. ORGON, Père de Lucile & de Phénice.

LISETTE, Suivante de Lucile.

FRONTAIN, Valet de Damis.

UN DOMESTIQUE.

La Scène est à une Maison de Campagne.

AVERTISSEMENT.

IL s'agit ici de deux personnes qu'on a destinées l'une à l'autre, qui ne se connoissent point, & qui en secret ont un égal éloignement pour le mariage; elles ont pourtant consenti à s'épouser, mais seulement par respect pour leurs pères, & dans la pensée que leur mariage ne se fera point. Le motif sur lequel elles l'espèrent, c'est que Damis & Lucile (c'est ainsi qu'elles s'appellent) entendent dire beaucoup de bien l'un de l'autre, & qu'on leur donne un caractère extrêmement raisonnable; & de-là chacun d'eux conclut qu'en avouant franchement ses dispositions à l'autre, cet autre aidera lui-même à le tirer d'embarras.

Là-dessus, Damis part de l'endroit où il étoit, arrive où se doit faire le mariage; demande à parler en particulier à Lucile, & ne trouve que Lisette sa Suivante, à qui il ouvre son cœur, pendant que Lucile, enfermée dans un cabinet

voisin, entend tout ce qu'il dit, & se sent intérieurement piquée de toute l'indifférence que Damis promet de conserver en la voyant. Lisette lui recommande de tenir sa parole, lui dit de prendre garde à lui, parce que sa Maîtresse est aimable. Damis ne s'en épouvante pas davantage, & porte l'intrépidité jusqu'à défier le pouvoir de ses charmes.

Lucile de son Cabinet écoute impatiemment ce discours; & dans le dépit qu'elle en a & qui l'émeut sans qu'elle s'en aperçoive, elle sort du Cabinet, se montre tout-à-coup pour venir se réjouir avec Damis de l'heureux accord de leurs sentimens, à ce qu'elle dit; mais en effet pour essayer de se venger de sa confiance, sans qu'elle se doute de ce mouvement d'amour propre qui la conduit. Or, comme il n'y a pas loin de prendre de l'amour, à vouloir en donner soi-même, son cœur commence par être la dupe de son projet de vengeance. Lisette qui s'aperçoit du danger où sa vanité l'expose, & qui a intérêt que Lucile ne se marie pas, interrompt la conversation de Damis & de sa Maîtresse; & profitant du dépit de Lucile, elle l'engage, par raison de
 fierté

fierté même, à jurer qu'elle n'épousera jamais Damis, & à exiger qu'il jure à son tour de n'être jamais à elle; ce qu'il est obligé de promettre aussi, quoiqu'il ait resté fort interdit à la vue de Lucile, & qu'il soit très-fâché de tout ce qu'il a dit avant que de l'avoir vue.

C'est de-là que part toute cette Comédie. Lucile en quittant Damis, se repent de la promesse qu'elle a exigée de lui, parce que son dépit avec ce qu'il a d'aimable, lui a déjà troublé le cœur; ce qu'elle manifeste en deux mots à la fin du premier Acte. Damis, de son côté, est au désespoir, & de l'éloignement qu'il croit que Lucile a pour lui, & de l'injure qu'il lui a faite par l'imprudence de ses discours avec Lisette.

Voilà donc Lucile & Damis qui s'aiment à la fin du premier Acte, ou qui du-moins ont déjà du penchant l'un pour l'autre. Liés tous deux par la convention de ne point s'épouser, comment feront-ils pour cacher leur amour? Comment feront-ils pour se l'apprendre? car ces deux choses-là vont se trouver dans tout ce qu'ils diront. Lucile sera trop fière pour paroître sensible; trop sensible pour n'être pas embarrassée de sa fierté. Da-
mis

mis qui se croit haï , sera trop tendre pour bien contrefaire l'indifférent , & trop honnête homme pour manquer de parole à Lucile , qui n'a contre son amour que sa probité pour ressource. *Ils* sentent bien leur amour , ils n'en font point de mystère avec eux-mêmes , comment s'en instruiront-ils mutuellement après leurs conventions ? comment feront-ils pour observer & pour trahir en même tems les mesures qu'ils doivent prendre contre leur mariage ? c'est - là ce qui fait tout le sujet des quatre autres Actes.

On a pourtant dit que cette Comédie-ci ressembloit à la SURPRISE DE L'AMOUR , & j'en conviendrois franchement si je le sentoïis ; mais j'y vois une si grande différence , que je n'en imagine pas une plus marquée en fait de sentiment.

Dans la SURPRISE DE L'AMOUR , il s'agit de deux Personnes qui s'aiment pendant toute la Pièce , qui n'en savent rien eux-mêmes , & qui n'ouvrent les yeux qu'à la dernière Scène.

Dans cette Pièce-ci , il est question de deux personnes qui s'aiment d'abord , & qui le savent , mais qui se sont engagées de n'en rien témoigner , & qui pas-
sent

sent leur temps à luter contre la difficulté de garder leur parole en la violant; ce qui est une autre espèce de situation qui n'a aucun rapport avec celle des Amans de la SURPRISE DE L'AMOUR; les derniers, encore une fois, ignorent l'état de leur cœur, & sont le jouët du sentiment qu'ils ne soupçonnent point en eux, c'est-là ce qui fait le plaisant d'un Spectacle qu'ils donnent; les autres, au contraire, savent ce qui se passe en eux, mais ne voudroient ni le cacher, ni le dire; & assurément je ne vois rien là-dedans qui se ressemble: il est vrai que dans l'une & l'autre situation, tout se passe dans le cœur; mais ce cœur a bien des sortes de sentimens, & le portrait de l'un ne fait pas le portrait de l'autre.

Pourquoi donc dit-on que les deux Pièces se ressemblent? En voici la raison, je pense: c'est qu'on y a vu le même genre de conversation & de stile; c'est que ce sont des mouvemens de cœur dans les deux Pièces; & cela leur donne un air d'uniformité qui fait qu'on s'y trompe.

A l'égard du genre de stile & de conversation, je conviens qu'il est le même que celui de la SURPRISE DE L'AMOUR

de quelques autres Pièces ; mais je n'ai pas cru pour cela me répéter en l'employant encore ici : ce n'est pas moi que j'ai voulu copier , c'est la nature ; c'est le ton de la conversation en général que j'ai tâché de prendre : ce ton - là a plû extrêmement , & plaît encore dans les autres Pièces , comme singulier , je crois : mais mon dessein étoit qu'il plût comme naturel ; & c'est peut-être parce qu'il l'est effectivement , qu'on le croit singulier , & que regardé comme tel , on me reproche d'en user toujours.

On est accoutumé au stile des Auteurs ; car ils en ont un qui leur est particulier : on n'écrit presque jamais comme on parle , la composition donne un autre tour à l'esprit ; c'est par-tout un goût d'idées pensées & réfléchies dont on ne sent point l'uniformité , parce qu'on l'a reçu & qu'on y est fait ; mais si par hazard vous quittez ce stile , & que vous portiez le langage des hommes dans un Ouvrage , & sur-tout dans une Comédie , il est sûr que vous serez d'abord remarqué ; & si vous plaîsez , vous plaîsez beaucoup , d'autant plus que vous paroîsez nouveau ; mais revenez - y souvent , ce langage des hommes ne vous réussira plus ; car on ne
l'a

l'a pas remarqué comme tel, mais simplement comme le vôtre, & on croira que vous vous répétez.

Je ne dis pas que ceci me soit arrivé: il est vrai que j'ai tâché de saisir le langage des conversations, & la tournure des idées familières & variées qui y viennent, mais je ne me flatte pas d'y être parvenu; j'ajouterais seulement là-dessus, qu'entre gens d'esprit, les conversations dans le monde sont plus vives qu'on ne pense, & que tout ce qu'un Auteur pourroit faire pour les imiter, n'approchera jamais du feu & de la naïveté fine & subite qu'ils y mettent.

Au-reste, la représentation de cette Pièce-ci n'a pas été achevée; elle demande de l'attention, il y avoit beaucoup de monde, & bien des gens ont prétendu qu'il y avoit une cabale pour la faire tomber: mais je n'en crois rien; elle est d'un genre dont la simplicité auroit pu toute seule lui tenir lieu de cabale, sur-tout dans le tumulte d'une première représentation; & d'ailleurs, je ne supposerai jamais qu'il y ait des Hommes capables de n'aller à un Spectacle que pour y livrer une honteuse guerre à un Ouvrage fait pour les amuser. Non, c'est la Pièce même qui ne plut pas

ce jour-là : presque aucune des miennes n'a bien pris d'abord ; leur succès n'est venu que dans la suite, & je l'aime bien sur-tout, venu de cette manière-là. Que fait-on ? Peut-être en arrivera-t-il de celle-ci comme des autres ; déjà elle a fait plaisir à la seconde Représentation, on l'a applaudie à la troisième, ensuite on lui a donné des éloges, & on m'a dit qu'elle avoit toujours continué d'être bien reçue par un nombre de Spectateurs, assez médiocres, il est vrai, mais sur-tout elle été presque toujours représentée dans des jours peu favorables aux Spectacles.



LES
SERMENS
INDISCRETS,
COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE,

LUCILE est assise à une table, & pille une Lettre; un Laquais est devant elle, à qui elle dit.

LUCILE.

Q'ON aille dire à Lisette qu'elle vienne.
(Le laquais part.)

(Elle se lève.)

Damis seroit un étrange homme, si cette lettre-ci ne rompt pas le projet qu'on fait de nous marier.

(Lisette entre.)

SCENE II.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

AH! Te voilà, Lisette. approche: Je viens d'apprendre que Damis est arrivé hier de Paris, qu'il est actuellement chez son Père; & voici une
N 2 lettre

lettre qu'il faut que tu lui rendes, en vertu de laquelle j'espère que je ne l'épouserai point.

L I S E T T E.

Quoi! Cette idée-là vous dure encore? Non, Madame, je ne ferai point votre message; Damis est l'époux qu'on vous destine; vous y avez consenti; tout le monde est d'accord; entre une épouse & vous il n'y a plus qu'une syllabe de différence, & je ne rendrai point votre lettre: vous avez promis de vous marier.

L U C I L E.

Oui, par complaisance pour mon père, il est vrai; mais y songe-t-il? Qu'est-ce que c'est qu'un mariage comme celui-là? Ne faudroit-il pas être folle, pour épouser un homme dont le caractère m'est tout-à-fait inconnu? D'ailleurs, ne sais-tu pas mes sentimens? Je ne veux point être mariée si-tôt, & ne le serai peut-être jamais.

L I S E T T E.

Vous? Avec ces yeux-là? Je vous en défie, Madame.

L U C I L E.

Quel raisonnement! est-ce que des yeux décident de quelque chose?

L I S E T T E.

Sans difficulté; les vôtres vous condamnent à vivre en compagnie, par exemple. Examinez-vous, vous ne savez pas les difficultés de l'état austère que vous embrassez; il faut avoir le cœur bien frugal pour le soutenir: c'est une espèce de Solitaire qu'une fille, & votre physionomie n'annonce point de vocation pour cette vie-là.

L U C I L E.

Oh! Ma physionomie ne sait ce qu'elle dit; je sens un fond de délicatesse & de goût, qui seroit toujours choqué dans le mariage, & je n'y serois pas heureuse.

L I S E T T E.

Bagatelle! Il ne faut que deux ou trois mois de commerce avec un mari pour expédier votre délicatesse: allez, déchirez votre lettre.

L U -

L U C I L E.

Je te dis que mon parti est pris, & je veux que tu la portes. Est-ce que tu crois que je me pique d'être plus indifférente qu'une autre? Non je ne me vante point de cela, & j'aurois tort de le faire, car j'ai l'ame tendre, quoique naturellement vertueuse; & voilà pourquoi le mariage seroit une très-mauvaise condition pour moi. Une ame tendre est douce: elle a des sentimens, elle en demande; elle a besoin d'être aimée, parce qu'elle aime: & une ame de cette espèce-là entre les mains d'un mari, n'a jamais son nécessaire.

L I S E T T E.

Oh! dame, ce nécessaire-là est d'une grande dépense, & le cœur d'un mari s'épuise.

L U C I L E.

Je les connois un peu ces Messieurs-là; je remarque que les hommes ne sont bons qu'en qualité d'Amans; c'est la plus jolie chose du monde que leur cœur, quand l'espérance les tient en haleine; soumis, respectueux & galans, pour le peu que vous foyez aimable avec eux, votre amour-propre est enchanté, il est servi délicieusement, on le rassasie de plaisirs: folie, fierté, dédain, caprices, impertinences, tout nous réussit, tout est raison, tout est loi: on règne, on tyrannise, & nos idolâtres sont toujours à genoux. Mais les épousez-vous? La Déesse s'humanise-t-elle? Leur idolâtrie finit où nos bontés commencent. Des qu'ils sont heureux, les ingrats ne méritent plus de l'être.

L I S E T T E.

Les voilà.

L U C I L E.

Oh! pour moi j'y mettrai bon ordre, & le personnage de Déesse ne m'ennuyera pas, Messieurs, je vous assure. Comment donc? Toute jeune & toute aimable que je suis, je n'en aurois pas pour six mois aux yeux d'un mari, & mon visage seroit mis au rebut? De dix-huit ans qu'il a, il sauterait tout d'un coup à cinquante? Non pas, s'il vous plaît: ce seroit un meurtre; il ne vieillira qu'avec le temps.

& n'enlaidira qu'à force de douter : je veux qu'il n'appartienne qu'à moi, que personne n'ait que voir à ce que j'en ferai, qu'il ne relève que de moi seule. Si j'étois mariée, ce ne seroit plus mon visage, il seroit à mon mari qui le laisseroit-là, à qui il ne platroit pas, & qui lui défendrait de plaire à d'autres ; j'aimerois autant n'en point avoir. Non, non, Lisette, je n'ai point envie d'être coquette ; mais il y a des momens où le cœur vous en dit, & où l'on est bien aise d'avoir les yeux libres : ainsi, plus de discussion, va porter ma lettre à Damis, & se range qui voudra sous le joug du mariage.

L I S E T T E.

Ah ! Madame, que vous me charmez ! Que vous êtes une Déesse raisonnable ! Allons, je ne vous dis plus mot ; ne vous mariez point, ma Divinité subalterne vous approuve, & fera de-même. Mais de cette lettre que je vais porter, en espérez-vous beaucoup ?

L U C I L E.

Je marque mes dispositions à Damis, je le prie de les servir ; je lui indique les moyens qu'il faut prendre pour dissuader son Père & le mien de nous marier ; & si Damis est aussi galant homme qu'on le dit, je compte l'affaire rompue.

S C È N E III.

LUCILE, LISETTE, FRONTAIN.

Un Valet de la maison entre.

L E V A L E T.

Madame, voici un domestique qui demande à vous parler.

L U C I L E.

Qu'il vienne.

F R O N T A I N *entre.*

Madame, cette fille-ci est-elle discrète ?

L I S E T T E.

Tenez, cet animal qui débute par me dire une injure.

F R O N-

F R O N T A I N.

J'ai l'honneur d'appartenir à Monsieur Damis, qui me charge d'avoir celui de vous faire la révérence.

L I S E T T E.

Vous avez eu le temps d'en faire quatre: allons, finissez.

L U C I L E.

Laisse-le achever. De quoi s'agit-il?

F R O N T A I N.

Ne la gênez point, Madame, je ne l'écoute pas.

L U C I L E.

Voyons, que me veut ton Maître?

F R O N T A I N.

Il vous demande, Madame, un moment d'entretien avant que de paroître ici tantôt avec son Père; & j'ose vous assurer que cet entretien est nécessaire.

L U C I L E *à part à Lisette.*

Me conseilles-tu de le voir, Lisette?

L I S E T T E.

Attendez, Madame, que j'interroge un peu ce harangueur: Dites-nous, Monsieur le personnage, vous qui jugez cet entretien si important, vous en savez donc le sujet?

F R O N T A I N.

Mon Maître ne me cache rien de ce qu'il pense.

L I S E T T E.

Hum, à voir le confident, je n'ai pas grande opinion des pensées: venez-ça pourtant; de quoi est-il question?

F R O N T A I N.

D'une réponse que j'attens.

L I S E T T E.

Veux-tu parler?

F R O N T A I N.

Je suis homme, & je me tais; je vous défie d'en faire autant.

L U C I L E.

Laissez-le, puisqu'il ne veut rien dire. Va, ton Maître n'a qu'à venir.

F R O N T A I N.

Il est à vous sur le champ, Madame; il m'attend

dans une des allées du Bois.

L I S E T T E.

Allons, pars.

F R O N T A I N.

Ma mie, vous ne m'arrêterez pas.

S C E N E I V.

L U C I L E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

Q U E ne m'avez-vous dit de lui donner votre lettre ? Elle vous eût dispensée de voir son Maître.

L U C I L E.

Je n'ai point dessein de le voir non plus ; mais il faut savoir ce qu'il me veut, & voici mon idée : Damis va venir, & tu n'as qu'à l'attendre, pendant que je vais me retirer dans ce cabinet, d'où j'entendrai tout. Dis-lui qu'en y faisant réflexion, j'ai cru que dans cette occasion-ci je ne devois point me montrer, & que je le prie de s'ouvrir à toi sur ce qu'il a à me dire ; & s'il refuse de parler en marquant quelque empressement pour me voir, finis la conversation en lui donnant ma lettre.

L I S E T T E.

J'entens quelqu'un, cachez-vous, Madame.

S C E N E V.

L I S E T T E , D A M I S.

L I S E T T E *à part.*

C'EST Damis... morbleu qu'il est bien fait ! Alors, le Diable nous amène-là une tentation bien conditionnée. (*haut.*) C'est sans doute ma Maîtresse que vous cherchez, Monsieur ?

D A M I S.

C'est elle-même, & l'on m'avoit dit que je la trouverois ici.

L I S E T T E.

Il est vrai, Monsieur, mais elle a cru devoir se
reti-

retirer, & m'a chargée de vous prier de sa part de me confier ce que vous voulez lui dire.

D A M I S.

Eh, pourquoi m'évite-t-elle? Est-ce que le mariage dont il s'agit ne lui plaît pas?

L I S E T T E.

Mais, Monsieur, il est bien hardi de se marier si vite.

D A M I S.

Oh, très-hardi.

L I S E T T E.

Je vois bien que Monsieur pense judicieusement.

D A M I S.

On ne sauroit donc la voir?

L I S E T T E.

Excusez-moi, Monsieur, la voilà, c'est la même chose, je la représente.

D A M I S.

Soit, j'en serai même plus libre à vous dire mes sentimens, & vous me paroissez fille d'esprit.

L I S E T T E.

Vous avez l'air de vous y connoître trop bien pour que j'en appelle.

D A M I S.

Venons à ce qui m'amène. Mon Père que je ne puis me résoudre de fâcher, parce qu'il m'aime beaucoup. . .

L I S E T T E.

Fort bien, votre histoire commence comme la nôtre.

D A M I S.

A souhaité le mariage qu'on veut faire entre votre Maîtresse & moi.

L I S E T T E.

Ce début-là me déplaît.

D A M I S.

Attendez jusqu'au bout. J'étois donc à mon Régiment, quand mon Père m'a écrit ce qu'il avoit projeté avec celui de Lucile; c'est, je pense, le nom de la prétendue future.

LES SÉRMONS INDISCRETS.

L I S E T T E.

La prétendue, toujours à merveille.

D A M I S.

Il m'en faisoit un portrait charmant.

L I S E T T E.

Stile ordinaire.

D A M I S.

Cela se peut bien, mais elle est, dans sa lettre, la plus aimable personne du monde.

L I S E T T E.

Souvenez-vous que je représente l'original, & que je serai obligé de rougir pour lui.

D A M I S.

Mon Père ensuite me presse de venir, me dit que je ne saurois, sur la fin de ses jours, lui donner de plus grande consolation, qu'en épousant Lucile, qu'il est ami intime de son Père, que d'ailleurs elle est riche, & que je lui aurai une obligation éternelle du parti qu'il me procure; & qu'enfin dans trois ou quatre jours, ils vont son ami, sa famille & lui, m'attendre à leurs maisons de Campagne qui sont voisines, & où je ne manquerai pas de me rendre à mon retour à Paris.

L I S E T T E.

Eh bien?

D A M I S.

Moi, qui ne saurois rien refuser à un Père si tendre, j'arrive, & me voilà.

L I S E T T E.

Pour épouser.

D A M I S.

Ma foi non, s'il est possible.

(Lui Lucile sort à moitié du Cabinet.)

L I S E T T E.

Quoi, tout de bon?

D A M I S.

Je parle très sérieusement, & comme on dit que Lucile est un esprit raisonnable. & que je lui dois être fort indifférent, j'avois dessein de lui ouvrir mon cœur afin de me tirer de cette aventure-ci.

L I S E T T E *vient.*

Eh , quel motif avez-vous pour cela ? Est-ce que vous aimez ailleurs ?

D A M I S.

N'y a-t-il que ce motif-là qui soit bon ? Je crois en avoir d'aussi sçus ; c'est qu'en-vérité je ne suis pas d'un âge à me lier d'un engagement aussi sérieux ; c'est qu'il me fait peur, que je sens qu'il borneroit ma fortune, & que j'aime à vivre sans gêne, avec une liberté dont je fais tout le prix, & qui m'est plus nécessaire qu'à un autre, de l'humeur dont je suis.

L I S E T T E.

N n'y a pas le petit mot à dire à cela.

D A M I S.

Dans le mariage, pour bien vivre ensemble, il faut que la volonté d'un mari s'accorde avec celle de sa femme, & cela est difficile ; car de ces deux volontés-là, il y en a toujours une qui va de travers, & c'est assez la manière d'aller des volontés d'une femme, à ce que j'entens dire. Je demande pardon à votre sexe de ce que je dis-là ; il peut y avoir des exceptions, mais elles sont rares, & je n'ai point de bonheur.

(Lucile regarde toujours.)

L I S E T T E.

Que vous êtes aimable, d'avoir si mauvaise opinion de votre esprit !

D A M I S.

Mais vous qui riez, est-ce que mes dispositions vous conviennent ?

L I S E T T E.

Je vous dis que vous êtes un homme admirable.

D A M I S.

Sérieusement ?

L I S E T T E.

Un homme sans prix.

D A M I S.

Ma foi, vous-même charmez.

(Lucile continue de regarder.)

L I S E T T E.

Vous nous rachetez; nous vous dispensons même de la bonté que vous avez de supposer quelques exceptions favorables parmi nous.

D A M I S.

Oh ! je n'en suis pas la dupe , je n'y crois pas moi-même.

L I S E T T E.

Que le Ciel vous le rende : mais peut-on se fier à ce que vous dites-là ? cela est-il sans retour ? Je vous avertis que ma Maîtresse est aimable.

D A M I S.

Et moi je vous avertis que je ne m'en soucie guères : je suis à l'épreuve , je ne crois pas votre Maîtresse plus redoutable que tout ce que j'ai vu , sans lui faire tort ; & je suis sûr que ses yeux seront d'aussi bonne composition que ceux des autres.

(Lucile regarde.)

L I S E T T E.

Morbleu , n'allez pas nous manquer de parole.

D A M I S.

Si je n'avois pas peur d'être ridicule , je vous recommanderois pour vous piquer , de ne m'en pas manquer vous-même.

L I S E T T E.

Tenez , votre départ sera de toutes vos graces , celle qui nous touchera le plus , êtes-vous content ?

D A M I S.

Vous me rendez justice ; de mon côté , je défie vos appas , & je vous répons de mon cœur.

S C E N E VI.

LUCILE *sortant promptement du Cabinet.*

D A M I S , L I S E T T E.

L U C I L E.

ET moi du mien , Monsieur , je vous le promets , car je puis hardiment me montrer après ce que vous venez de dire. Allons , Monsieur , le plus fort

fort est fait , nous n'avons à nous craindre ni l'un ni l'autre ; vous ne vous souciez point de moi , je ne me soucie point de vous , car je m'explique sur le même ton , & nous voilà fort à notre aise ; ainsi convenons de nos faits ; mettez-moi l'esprit en repos : comment nous y prendrons-nous ? J'ai une sœur qui peut plaire , affectez plus de goût pour elle que pour moi ; peut-être cela vous sera-t-il plus aisé , & vous continuerez toujours. Ce moyen-là vous convient-il ? Vaut-il mieux nous plaindre d'un éloignement réciproque ? Ce sera comme vous voudrez ; vous savez mon secret , vous êtes un honnête homme , expédions.

L I S E T T E.

Nous ne barguignons point , comme vous voyez ; nous allons rondement : faites-vous de-même ?

L U C I L E.

Qu'est-ce que c'est que cette saillie-là qui me compromet ? ... Faites-vous de-même ... Voulez-vous divertir Monsieur à mes dépens ?

D A M I S.

Je trouve sa question raisonnable , Madame.

L U C I L E.

Et moi , Monsieur , je la déclare impertinente ; mais c'est une étourdie qui parle.

D A M I S.

Votre apparition me déconcerte , je l'avoue ; je me suis expliqué d'une manière si libre en parlant de personnes aimables , & surtout de vous , Madame.

L U C I L E.

De moi , Monsieur ? Vous m'étonnez ; je ne sache pas que vous ayez rien à vous reprocher. Quoi donc , seroit-ce d'avoir promis que je ne vous paroîtrois pas redoutable ? Hé tant mieux ; c'est m'avoir fait votre cour que cela. Comment donc , est-ce que vous croyez ma vanité attaquée ? Non , Monsieur , elle ne l'est point. Supposez que j'en aye , que vous me trouviez redoutable ou non , qu'est-ce que cela dit ? Le goût d'un homme seul ne décide rien là-dessus ; & de quelque façon qu'il se trou-

ve , on n'en vaut ni plus ni moins , les agrémens n'y perdent ni n'y gagnent , cela ne signifie rien ; ainsi , Monsieur , point d'excuse : au reste pourtant , si vous en voulez faire , si votre politesse a quelque remord qui la gêne , qu'à cela ne tienne , vous êtes bien le maître.

D A M I S.

Je ne doute pas , Madame , que tout ce que je pourrois vous dire ne vous soit indifférent ; mais n'importe , j'ai mal parlé , & je me condamne très-sérieusement.

L U C I L E *vient.*

Eh bien soit ; allons , Monsieur , vous vous condamnez , j'y consens. Votre prétendue future vaut mieux que tout ce que vous avez vu jusqu'ici , il n'y a pas de comparaison , je l'emporte ; n'est-il pas vrai que cela va-là ? Car je me ferai sans façon , moi , tous les complimens qu'il vous plaira ; ce n'est pas la peine de me les plaindre , ils ne sont pas rares , & l'on en donne à qui en veut.

D A M I S.

Il ne s'agit pas de compliment , Madame , vous êtes bien au-dessus de cela , & il seroit difficile de vous en faire.

L U C I L E.

Celui-là est très-fin par exemple , & vous aviez raison de ne le vouloir pas perdre : mais restons-en là , je vous prie ; car à la fin tant de politesses me supposeroient un amour-propre ridicule . & ce seroit une étrange chose qu'il fallût me demander pardon de ce qu'on ne m'aime point ; en-vérité l'idée seroit comique , ce seroit en m'aimant qu'on m'embarasseroit : mais grace au Ciel il n'en est rien , heureusement mes yeux se trouvent pacifiques , ils applaudissent à votre indifférence , ils se la promettoient , c'est une obligation que je vous ai , & la seule de votre part qui pourroit m'épargner une ingratitude ; vous m'entendez , vous avez eu quelque peur des dispositions que je pouvois avoir ; mais soyez tranquille , je me sauve , Monsieur , je vous échappe , j'ai vu le péril , & il n'y paroît pas.

DA-

D A M I S.

Ah! Madame, oubliez un discours que je n'ai tenu tantôt qu'en plaisantant; je suis de tous les hommes celui à qui il est le moins permis d'être vain, & vous de toutes les Dames celle avec qui il seroit le plus impossible de l'être; vous êtes d'une figure qui ne permet ce sentiment-là à personne; & si je l'avois, je serois trop méprisable.

L I S E T T E.

Ma foi, si vous le prenez sur ce ton-là tous deux, vous ne tenez rien: je n'aime point ce verbiage-là; ces yeux pacifiques, ces apostrophes galantes à la figure de Madame, & puis des vanités, des excuses, où cela va-t-il? Ce n'est pas-là votre chemin, prenez garde que le Diable ne vous écarte: tenez, vous ne voulez point vous épouser, abrégeons; & tout-à-l'heure, entre mes mains, cimentez vos résolutions d'une nouvelle promesse de ne vous appartenir jamais: allons, Madame, commencez pour le bon exemple, & pour l'honneur de votre sexe.

L U C I L E.

La belle idée qui vous vient-là! Le bel expédient, que je commence! Comme si tout ne dépendoit pas de Monsieur, & que ce ne fût pas à lui à garantir ma résolution par la sienne. Est-ce que, s'il vouloit m'épouser, il n'en viendrait pas à bout par le moyen de mon Père, à qui il faudroit obéir? C'est donc sa résolution qui importe, & non pas la mienne que je ferois en pure perte.

L I S E T T E.

Elle a raison, Monsieur, c'est votre parole qui règle tout: parlez.

D A M I S.

Moi commencer! Cela ne seroit point, ce seroit violer les devoirs d'un galant homme; & je ne perdrai point le respect, s'il vous plaît.

L I S E T T E.

Vous l'épouserez donc par respect, car ce n'est que

du galimathias que toutes ces raisons-là ? J'en reviens à vous, Madame.

LUCILE.

Et moi je m'en tiens à ce que j'ai dit, car il n'y a point de réplique : mais que Monsieur s'explique, qu'on sache ses intentions sur la difficulté qu'il fait ; est-ce respect, est-ce égard, est-ce badinage, est-ce tout ce qu'il vous plaira ? Qu'il se détermine ; il faut parler naturellement dans la vie.

LISETTE.

Monsieur vous dit qu'il est trop poli pour être naturel.

DAMIS.

Il est vrai que je n'ose m'expliquer.

LISETTE.

Il vous attend.

LUCILE brusquement.

Eh bien terminons donc, s'il n'y a que cela qui vous arrête, Monsieur, voici mes sentimens : je ne veux point être mariée, & je n'en eus jamais moins d'envie que dans cette occasion-ci ; ce discours est net, & sousentend tout ce que la bienséance veut que je vous épargne. Vous passez pour un homme d'honneur, Monsieur ; on fait l'éloge de votre caractère ; & c'est aux soins que vous vous donnerez pour me tirer de cette affaire-ci, c'est aux services que vous me rendrez là-dessus, que je reconnoîtrai la vérité de tout ce qu'on m'a dit de vous. Ajoûterai-je encore une chose ? Je puis avoir le cœur prévenu ; je pense qu'en voilà assez, Monsieur, & que ce que je dis-là, vaut bien un serment de ne vous épouser jamais, serment que je fais pourtant si vous le trouvez nécessaire ; cela suffit-il ?

DAMIS.

Eh, Madame, c'en est fait, & vous n'avez rien à craindre. Je ne suis point de caractère à persécuter les dispositions où je vous vois ; elles excluent notre mariage ; & quand ma vie en dépendroit, quand mon cœur vous regretteroit, ce qui ne seroit pas difficile à croire, je vous sacrifierois & mon cœur & ma vie, & vous les sacrifierois sans vous le
dire.

dire : c'est à quoi je m'engage, non par des sermens qui ne signiferoient rien, & que je fais pourtant comme vous, si vous les exigez : mais parce que votre cœur, parce que la raison, mon honneur & ma probité dont vous l'exigez, le veulent; & comme il faudra nous voir, & que je ne saurois partir sans vous quitter sur le champ, si pendant le temps que nous nous verrons, il m'alloit par hazard échapper quelque discours qui pût vous allarmer, je vous conjure d'avance de n'y rien voir contre ma parole, & de ne l'attribuer qu'à l'impossibilité qu'il y auroit de n'être pas galant avec ce qui vous ressemble. Cela dit, je ne vous demande plus qu'une grace, c'est de m'aider à vous débarrasser de moi, & de vouloir bien que je n'essuye point tout seul les reproches de nos parens; il est juste que nous les partagions, vous les méritez encore plus que moi. Vous craignez plus l'époux que le mariage, & moi je ne craignois que le dernier. Adieu, Madame, il me tarde de vous montrer que je suis du-moins digne de quelque estime.

(il se retire.)

L I S E T T E.

Mais vous vous en allez sans prendre de mesures.

D A M I S.

Madame m'a dit qu'elle avoit une sœur à qui je puis feindre de m'attacher; c'est déjà un moyen d'indiqué.

L U C I L E *triste.*

Et d'ailleurs, nous aurons le temps de vous revoir. Suivez Monsieur, Lisette, puisqu'il s'en va, & voyez si personne ne regarde.

D A M I S *d part en sortant.*

Je suis au désespoir.

S C E N E VII.

L U C I L E *seule.*

AH ! il faut que je soupire; & ce ne sera pas pour la dernière fois. Quelle aventure pour mon cœur!

ceur ! Cette misérable Lisette, où a-t-elle été im-
poser tout ce qu'elle vient de nous faire dire ?

Fin de premier Acte.

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

M. ORGON, LISETTE.

Mr. ORGON comme déjà parlant.

JE ne le vante point plus qu'il ne vaut ; mais je
crois qu'en fait d'esprit & de figure, on auroit de
la peine à trouver mieux que Damis : à l'égard
des qualités du cœur & du caractère, l'éloge qu'on
en fait est général, & sa physionomie dit qu'il le
mérite.

LISETTE.

C'est mon avis.

M. ORGON.

Mais ma fille pense-t-elle comme nous ? C'est pour
le savoir que je te parle.

LISETTE.

En doutez-vous, Monsieur ? Vous la connoissez.
Est-ce que le mérite lui échappe ? Elle tient de vous
premièrement.

M. ORGON.

Il faut pourtant bien qu'elle n'ait pas fait grand
accueil à Damis, & qu'il ait remarqué de la froideur
dans ses manières.

LISETTE.

Il les a vues tempérées, mais jamais froides.

M. ORGON.

Qu'est-ce que c'est que tempérées ?

LISETTE.

C'est comme qui diroit... entre le froid & le
chaud.

M.

M. O R G O N.

D'où vient donc qu'en voit Damis parler plus volontiers à sa sœur?

L I S E T T E.

C'est Damis, par exemple, qui a la clé de ce secret-là.

M. O R G O N.

Je crois l'avoir aussi moi; c'est apparemment qu'il voit que Lucile a de l'éloignement pour lui.

L I S E T T E.

Je crois avoir à mon tour la clé d'un autre secret: je pense que Lucile ne traite froidement Damis, que parce qu'il n'a pas d'empressement pour elle.

M. O R G O N.

Il ne s'éloigne que parce qu'il est mal reçu.

L I S E T T E.

Mais, Monsieur, s'il n'étoit mal reçu que parce qu'il s'éloigne?

M. O R G O N.

Qu'est-ce que d'est que ce jeu de mots-là! Parle-moi naturellement: ma fille te dit ce qu'elle pense. Est-ce que Damis ne lui convient pas? Car enfin il se plaint de l'accueil de Lucile.

L I S E T T E.

Il se plaint, dites-vous, Monsieur? C'est un fripon sur ma parole; je lui soutiens qu'il a tort: il fait bien qu'il ne nous aime point.

M. O R G O N.

Il assure le contraire.

L I S E T T E.

Eh, où est-il donc, cet amour qu'il a? Nous avons regardé dans ses yeux, il n'y a rien; dans ses paroles, elles ne disent mot; dans le son de sa voix, rien ne marque; dans ses procédés, rien ne sort; de mouvemens de cœur, il n'en perce aucun. Notre vanité qui a des yeux de Linx a fureté partout; & puis, Monsieur viendra dire qu'il a de l'amour, à nous qui devinons qu'on nous aimera avant qu'on nous aime; qui avons des nouvelles du cœur d'un Amant avant qu'il en ait la-même. Il nous fait-là

90 LES SERMENS INDISCRETS,
de beaux contes avec son amour imperceptible.

M. O R G O N.

Il y a là-dedans quelque chose que je ne comprends pas. N'est-ce pas-là son valet? Apparemment qu'il te cherche.

S C E N E II.

M. O R G O N, LISETTE, FRONTAIN.

M. O R G O N à Frontain qui se retire.

Approche, approche; pourquoi t'enfuis-tu?

F R O N T A I N.

Monsieur, c'est que nous ne sommes pas extrêmement camarades.

M. O R G O N.

Viens toujours à cela près.

F R O N T A I N.

Sérieusement, Monsieur?

M. O R G O N.

Viens, te dis-je.

F R O N T A I N.

Ma foi, Monsieur, comme vous voudrez: on m'a quelquefois dit que ma conversation en valoit bien une autre; & j'y mettrai tout ce que j'ai de meilleur. Où en êtes-vous? La Bourgogne, dit-on, a donné beaucoup cette année-ci; cela fait plaisir. On dit que les Turcs à Constantinople...

M. O R G O N.

Alte-là, laissons Constantinople.

L I S E T T E.

Il en sortirait aussi légèrement que de Bourgogne.

F R O N T A I N.

Je vous menois en Champagne un instant après; j'aime les Pays de vignoble, moi.

M. O R G O N.

Point d'écart, Frontain, parlons un peu de votre Maître. Dites-moi confidemment, que pense-t-il sur le mariage en question? Son cœur est-il d'accord avec nos desseins?

F R O N T A I N.

Ah! Monsieur, vous me parlez-là d'un cœur qui
mène

mène une triste vie; plus je vous regarde, & plus je m'y perds. Je vois des cruautés dans vos enfans, qu'on ne devineroit pas à la douceur de votre visage.

(Lisette hausse les épaules.)

M. O R O O N.

Que veux-tu dire avec tes cruautés? De qui parles-tu?

F R O N T A I N.

De mon Maître & des peines secrètes qu'il souffre de la part de Mademoiselle votre fille.

L I S E T T E.

Cet effronté qui vous fait un Roman! Qu'a-t-on fait à ton Maître? dis. Où sont les chagrins qu'on a eu le temps de lui donner? Que nous a-t-il dit jusqu'ici? Que voit-on de lui que des révérences? Est-ce en fuyant que l'on dit qu'on aime? Quand on a de l'amour pour une sœur aînée, est-ce à sa sœur cadette à qui on va le dire?

F R O N T A I N.

Ne trouvez vous pas cette fille-là bien revêche, Monsieur?

M. O R O O N.

Tais-toi, en voilà assez; tout ce que j'entens me fait juger qu'il n'y a peut-être que du mal-entendu dans cette affaire-ci. Quant à ma fille, dites-lui, Lisette, que je serois très-fâché d'avoir à me plaindre d'elle: c'est sur sa parole que j'ai fait venir Damiis & son Père; depuis qu'elle a vu le fils, il ne lui déplaît pas, à ce qu'elle dit: cependant ils se fuyent, & je veux savoir qui des deux a tort; car il faut que cela finisse. (Il s'en va.)

S C E N E III.

F R O N T A I N, L I S E T T E *se regardans quel-
que temps.*

L I S E T T E.

Demandez-moi pourquoi ce faquin-là me regarde tant.

F R O N T A I N *chante.*

La la ra la ra.

910 LES SERMENS INDISCRETS.

L I S E T T E.

Es la te ra.

F R O N T A I N.

Oui da, il a de la voix, mais point de méthode.

L I S E T T E.

Va-t-en; qu'est-ce que tu fais ici ?

F R O N T A I N.

J'étudie tes sentimens sur mon compte.

L I S E T T E.

Je pense que tu n'es qu'un sot; voilà tes études faites. Adieu. *(Elle veut s'en aller.)*

F R O N T A I N *Parvèle.*

Attens, attens, j'ai à te parler sur mes affaires. Tu m'as la mine d'avoir le goût fin; j'ai peur de te plaire; & nous voici dans un cas qui ne le veut point.

L I S E T T E.

Toi, me plaire ? Il faut donc que tu n'ayes jamais rencontré ta grimace nulle part, puisque tu le crains. Allons, parle, voyons ce que tu as à me dire; hâte-toi, sinon je t'apprendrai ce que valent mes yeux, moi.

F R O N T A I N.

Ahi ! J'ai la moitié du cœur emporté de ce coup d'œil là. Bon quartier, ma fille, je t'en conjure; ménageons-nous, nos intérêts le veulent; je ne suis resté que pour te le dire.

L I S E T T E.

Achève : de quoi s'agit-il ?

F R O N T A I N.

Tu me parois être le mieux du monde avec ta Maitresse.

L I S E T T E.

C'est moi qui suis la sienne; je la gouverne.

F R O N T A I N.

Bon, les rangs ne sont pas mieux observés entre mon Maître & moi. Supposons à présent que la Maitresse se marie.

L I S E T T E.

Mon autorité expire, & le mari me succède.

F R O N-

F R O N T A I N.

Si mon Maître prenoit femme, c'est un ménage qui tombe en quenouille : nous avons donc intérêt qu'ils gardent tous deux le célibat.

L I S E T T E.

Aussi ai-je défendu à ma Maîtresse d'en sortir, & heureusement son obéissance ne lui coûte rien.

F R O N T A I N.

Ta pupille est d'un caractère rare : Pour mon jeune-homme, il hait naturellement le nœud conjugal, & je lui laisse la vie de garçon; ces Messieurs-là se sauvent; le pays est bon pour les Maraudeurs. Or il s'agit de conserver nos postes : les Pères de nos jeunes-gens sont atteints de vieillesse, maladie incurable, & qui menace de faire bientôt des orphelins : ces orphelins-là nous reviennent, ils tombent dans notre lot; ils sont d'âge à entrer dans leurs droits, & leurs droits nous mettront dans les nôtres. Tu m'entens bien.

L I S E T T E.

Je suis au fait; il ne faut pas que ce que tu dis soit plus clair.

F R O N T A I N.

Nous réglerons fort bien chacun notre ménage.

L I S E T T E.

Oui da, c'est un embarras qu'on prend volontiers quand on aime le bien d'un Maître.

F R O N T A I N.

Si nous nous aimions tous deux, nous n'écarterions plus l'amour que nos orphelins pourroient prendre l'un pour l'autre; ils se marieroient, & à-dieu nos droits.

L I S E T T E.

Tu as raison, Frontain, il ne faut pas nous aimer.

F R O N T A I N.

Tu ne dis pas cela d'un ton ferré.

L I S E T T E.

Eh, c'est que la nécessité de nous haïr gâte tout.

F R O N T A I N.

Ma fille, bronillons-nous ensemble.

L I S E T T E.

Les parties méditées ne réussissent jamais.

F R O N T A I N.

Tiens, disons-nous quelques injures pour mettre un peu de rancune entre l'Amour & nous. Je te trouve laide, par exemple; hé bien, tu ne souffres pas?

L I S E T T E *riant.*

Bon, c'est que tu n'en crois rien.

F O N T A I N.

Quoil vous pensez ma mie..... Morbleu, détourne ton visage, il fait peur à mes injures.

L I S E T T E.

Je ne fais plus ce que sont devenues toutes les laideurs du tien.

F R O N T A I N.

Nous nous ruinons, ma fille.

L I S E T T E.

Allons, ranimons-nous, voilà qui est fini, Tiens, je ne saurois te souffrir.

F R O N T A I N.

Quelqu'un vient, je n'ai pas le temps de m'acquitter; mais vous n'y perdrez rien, petite fille.

S C E N E I V.

L I S E T T E, F R O N T A I N, P H E N I C E.

P H E N I C E.

J E suis bien-aîsè de vous trouver-là, Frontain, surtout avec Lisette, qui rendra compte à ma sœur de ce que je vais vous dire. Voici plusieurs fois dans ce jour que j'évite Damis, qui s'obstine à me suivre, à me parler, tout destiné qu'il est à ma sœur; & comme il ne se corrige point malgré tout ce que je lui ai pu dire, je suis charmée qu'on sache mes sentimens là-dessus; & Lisette me sera témoin que je vous charge de lui rapporter ce que vous venez d'entendre, & que je le prie nettement de me laisser en repos.

F R O N T A I N.

Non, Madame, je ne saurois, votre commission n'est

n'est pas faisable; je ne rapporte jamais rien que de gracieux à mon Maître; & d'ailleurs il n'est pas possible que le plus galant-homme de la Terre ait pu vous ennuyer.

L I S E T T E.

Le plus galant-homme de la Terre me paroît admirable à moi; on lui destine tout ce qu'il y a de plus aimable dans le Monde, & Monsieur n'est pas content: apparemment qu'il n'y voit goutte.

P H E N I C E.

Qu'est-ce que cela veut dire, il n'y voit goutte? Doucement, Lisette; personne n'est plus aimable que ma sœur; mais que je la vaille ou non, ce n'est pas à vous à en décider.

L I S E T T E.

Je n'attaque personne, Madame: mais qu'un homme quitte ma Maîtresse, & fasse un autre choix, il n'y a pas à le marchander; c'est un homme sans goût; ce sont de ces choses décidées depuis qu'il y a des hommes: oui, sans goût, & je n'aurois qu'un moment à vivre, qu'il faudroit que je l'employasse à me moquer de lui; je ne pourrois pas m'en passer; sans goût.

P H E N I C E.

Je ne m'arrétois pas ici pour lier conversation avec vous: mais en quoi, s'il vous plaît, seroit-il si digne d'être moqué?

L I S E T T E.

Ma réponse est sur le visage de ma Maîtresse.

F R O N T A I N.

Si celui de Madame vouloit s'aider, vous ne brüleriez guères.

P H E N I C E *s'en allant.*

Vos discours sont impertinens, Lisette, & l'on m'en fera raison.

SCENE V.

LISSETTE, FRONTAIN, (*en mentes seuls.*)
LUCILE,

FRONTAIN *en riant.*

Nous lui avons donné-là une bonne petite dose d'émulation; continuons, ma fille, le feu prend partout, & le mariage s'en ira en fumée. Adieu, je me retire, voilà ta Maîtresse qui accourt, confirme-la dans les dégoûts. (*Il s'en va.*)

LUCILE.

Que se passe-t-il donc ici? Vous parliez bien haut avec ma sœur, & je l'ai vue de loin comme en colère; d'un autre côté mon Père ne me parle point. Qu'avez-vous donc fait? D'où cela vient-il?

LISSETTE.

Réjouissez-vous, Madame, nous vous débarrasserons de Damis.

LUCILE:

Fort bien; je gage que ce que vous dites-là me pronostique quelques coups d'étrousdia.

LISSETTE.

Ne craignez rien; vous ne demandez qu'un prétexte légitime pour le refuser, n'est-il pas vrai? Hé bien, j'ai travaillé à vous en donner un; & j'ai si bien fait, que votre sœur est actuellement éprise de lui; ce qui nous produira quelque chose.

LUCILE.

Ma sœur actuellement éprise de lui! Je ne vois pas trop à quoi ce moyen hétéroclite peut m'être bon; Ma sœur éprise! Et en vertu de quoi le seroit-elle? Et d'où vient qu'il faut qu'elle le soit?

LISSETTE.

N'est-on pas convenu que Damis seroit le cour à votre sœur? Si avec cela elle vient à l'aimer, vous pouvez vous retirer sans qu'on ait le mot à vous dire; je vous défie d'imaginer rien de plus adroit: écoutez-moi.

LUCILE.

Supprimez l'éloge de votre adresse; point de ré-
ponse

posé qui aille à côté de ce qu'on vous demande. Vous parlez de Damis, ne le quittez point; finissons ce sujet-là.

L I S E T T E.

J'achève : Frontain étoit avec moi; votre sœur l'a vu, elle est venue lui parler.

L U C I L E.

Damis n'est point encore-là, & je l'attens.

L I S E T T E.

De quelle humeur êtes-vous donc aujourd'hui, Madame?

L U C I L E.

Bon, régalez-moi, par-dessus le marché, d'une réflexion sur mon humeur.

L I S E T T E.

Donnez-moi donc le temps de vous parler : Frontain, lui a-t-elle dit, votre Maître ne s'adresse qu'à moi, quoique destiné à ma sœur; on croit que j'y contribue, cela me déplaît, & je vous charge de l'en instruire.

L U C I L E.

Hé bien, que m'importe que ma sœur ait une vanité ridicule? Je la confondrai quand il me plaira.

L I S E T T E.

Gardez-vous-en bien; j'en ai senti tout l'avantage pour vous de cette vanité-là; je l'ai agacée, je l'ai piquée d'honneur; mon ton vous auroit réjoui.

L U C I L E.

Point-du-tout, je le vois d'ici, passez.

L I S E T T E.

Damis est joli de négliger ma Maîtresse, ai-je dit en riant.

L U C I L E.

Eui, me négliger? Mais il ne me néglige point; où avez-vous pris cela? Il obéit à nos conventions; cela est différent.

L I S E T T E.

Je le fais bien; mais il faut cacher ce secret-là, & j'ai continué sur le même ton. Le parti qu'il

prend est comique , ai-je ajouté. Qu'est-ce que c'est que comique, a repris votre sœur ? C'est du divertissement , ai-je dit. Vous plaisantez , Lisette. Je dis mon sentiment, Madame. Il est vrai que ma sœur est aimable, mais d'autres le sont aussi. Je ne connois point ces autres-là , Madame. Vous me choquez. Je n'y tâche point. Vous êtes une sottise. J'ai de la peine à le croire. Taisez-vous. *Je me tais.* Là-dessus elle est partie avec des appas révoltés, qui se promettent bien de l'emporter sur les vôtres. Qu'en dites-vous ?

LUCILE.

Ce que j'en dis ? Que je vous ai mille obligations ; que mon affront est complet ; que ma sœur triomphe ; que j'entens d'ici les airs qu'elle se donne ; qu'elle va me croire attaquée de la plus basse jalousie du monde, & qu'on ne sauroit être plus humiliée que je la suis.

LISETTE.

Vous me surprenez ! N'avez-vous pas dit vous-même à Damis de paroître s'attacher à elle ?

LUCILE.

Vous confondez grossièrement les idées , & dans un petit génie comme le vôtre, cela est à sa place. Damis en feignant d'aimer ma sœur, me donnoit une raison toute naturelle de dire : je n'épouse point un homme qui paroît en aimer une autre. Mais, refuser d'épouser un homme, ce n'est pas être jalouse de celle qu'il aime, entendez-vous ? Cela change d'espèce ; & c'est cette distinction-là qui vous passe ; c'est ce qui fait que je suis trahie, que je suis la victime de votre petit esprit, que ma sœur est devenue sottise, & que je ne fais plus où j'en suis. Voilà tout le produit de votre zèle ; voilà comme on gâte tout quand on n'a point de tête. A quoi m'exposez-vous ? Il faudra donc que j'humilie ma sœur à mon tour, avec ses appas révoltés ?

LISETTE.

Vous ferez ce qu'il vous plaira : mais j'ai cru que le plus sûr étoit d'engager votre sœur à aimer Damis,

&c

Se peut-être Damis à l'aimer, afin que vous eussiez raison d'être fâchée & de le refuser.

LUCILE.

Quoi ! Vous ne sentez pas votre impertinence, dans quelque sens que vous la preniez ? Eh, pourquoi voulez-vous que ma sœur aime Damis ? Pourquoi travailler à l'entêter d'un homme qui ne l'aimera point ? Vous a-t-on demandé cette perfidie-là contre elle ? Est-ce que je suis assez son ennemie pour cela ? Est-ce qu'elle est la mienne ? Est-ce que je lui veux du mal ? Y a-t-il de cruauté pareille au piège que vous lui tendez ? Vous faites le malheur de sa vie si elle y tombe. Vous êtes donc méchante ! Vous avez donc supposé que je l'étois ? Vous me pénétrez d'une vraie douleur pour elle ; je ne sais s'il ne faudra point l'avertir, car il n'y a point de jeu dans cette affaire-ci. Damis lui-même sera peut-être forcé de l'épouser malgré lui, s'est perdre deux personnes à la fois : ce sont deux destinées que je tiens funestes ; c'est un reproche éternel à me faire, & je suis désolée !

LISETTE.

Hé bien, Madame, ne vous allarmez point tant : allez, consolez-vous, car je crois que Damis l'aime, & qu'il s'y livre de tout son cœur.

LUCILE.

Oui da, voilà ce que c'est ; parce que vous ne savez plus que dire, les cœurs à donner ne vous coûtent plus rien, vous en faites bon marché ; Lisette. Mais voyons, répondez-moi ; c'est votre conscience que j'interroge. Si Damis avoit un parti à prendre, doutez-vous qu'il ne me préférât pas à ma sœur ? Vous avez dû remarquer qu'il avoit moins d'éloignement pour moi que pour elle, assurément.

LISETTE.

Non, je n'ai point fait cette remarque-là.

LUCILE.

Non ! vous êtes donc aveugle, impertinente que vous êtes ? Du moins mentez sans me manquer de respect.

116 LES SÉRMENTS INDISCRETS,

L I S E T T E.

Ce n'est pas que vous ne valiez mieux qu'elle ; mais tous les jours on laisse le plus pour prendre le moins.

L U C I L E.

Tous les jours ! Vous êtes bien hardie de mettre l'exception à la place de la règle générale.

L I S E T T E.

Oh ! il est inutile de tant crier , je ne m'en mêlerai plus ; accommodez-vous : ce n'est pas moi qu'on menace de marier , & vous n'avez qu'à dire vos raisons à ceux qui viennent ; défendez-vous à votre fantaisie. *(Elle sort.)*

S C E N E VI.

L U C I L E *seule.*

Hélas ! Tu ne fais pas ce que je souffre , ni toute la douleur & tout le penchant dont je suis agitée.

S C E N E VII.

M. ORGON, M. ERGASTE, DAMIS,
LUCILE.

M. O R G O N.

MA fille, nous vous amenons , Monsieur Ergaste & moi , quelqu'un , dont il faut que vous guérissiez l'esprit d'une erreur qui l'afflige : c'est Damis ; vous savez nos desseins , vous y avez consenti ; mais il croit vous déplaire ; & dans cette idée-là à peine ose-t-il vous aborder.

M. E R G A S T E.

Pour moi , Madame , malgré toute la joie que j'aurois d'un mariage qui doit m'unir de plus près à mon meilleur ami , je serois au désespoir qu'il s'achevât , s'il vous répugne.

L U C I L E.

Jusqu'ici , Monsieur , je n'ai rien fait qui puisse
don-

donner cette pensée-là ; on ne m'a point vu de ré-
pugnance.

D A M I S.

Il est vrai, Madame, j'ai cru voir que je ne vous
convenois point.

L U C I L E.

Pout-ête aviez-vous envie de le voir.

D A M I S.

Moi, Madame ? je n'aurois donc ni goût, ni
raison.

M. O R G O N.

Ne le disois-je pas ? Disposez de délicatesse que
tout cela ; rendez-vous plus de justice à tous deux.
Monsieur Ergaste, les gens de notre âge effarouchent
les éclaircissemens ; promenez-nous de notre côté.
Pour vous, mes enfans, qui ne vous haïssiez pas, je
vous donne deux jours pour terminer vos débats,
après quoi je vous marie ; & ce sera dès demain si
on me raisonne. *(Ils se retirent.)*

S C E N E V I I I.

L U C I L E , D A M I S.

D A M I S.

Dès demain, si on me raisonne. Hé bien, Ma-
dame, dans ce qui vient de se passer, j'ai fait
du mieux que j'ai pu ; j'ai tâché dans mes réponses
de ménager vos dispositions & la bienfaisance ; mais
que pensez vous de ce qu'ils disent ?

L U C I L E.

Qu'effectivement ceci commence à devenir dif-
ficile.

D A M I S.

Très-difficile, au moins.

L U C I L E.

Oui, il en faut convenir, nous aurons de la pei-
ne à nous tirer d'affaire.

D A M I S.

Tant de peine, que je ne voudrois pas gager que
nous nous en tirions.

LUCILE.

Comment ferons-nous donc ?

DAMIS.

Ma foi, je n'en fais rien.

LUCILE.

Vous n'en savez rien, Damis ? Voilà qui est à merveille ; mais je vous avertis d'y songer pourtant, car je ne suis pas obligée d'avoir plus d'imagination que vous.

DAMIS.

Oh, parbleu, Madame, je ne vous en demande pas au-delà de ce que j'en ai non plus, cela ne feroit pas juste.

LUCILE.

Mais prenez donc garde ; si nous en manquons l'un & l'autre, comme il y a toute apparence, je vous prie de me dire où cela nous conduira ?

DAMIS.

Je dirai encore de-même, je n'en fais rien, & nous verrons.

LUCILE.

Le prenez-vous sur ce ton-là, Monsieur ? Oh ! j'en dirai bien autant ; je n'en fais rien, & nous verrons.

DAMIS.

Mais oui, Madame, nous verrons ; je n'y sâche que cela, moi : que puis-je répondre de mieux ?

LUCILE.

Quelque chose de plus net, de plus positif, de plus clair : nous verrons ne signifie rien ; nous verrons qu'on nous mariera, voilà ce que nous verrons ; êtes-vous curieux de voir cela ? Car votre tranquillité m'enchanter : d'où vous vient-elle ? Quoi ? Que voulez-vous dire ? Vous fiez-vous à ce que votre Père & le mien voyent que leur projet ne vous plaît pas ? Vous pourriez vous y tromper.

DAMIS.

Je m'y tromperois sans difficulté, car ils ne voyent point ce que vous dites-là.

LUCILE.

Ils ne le voyent point ?

DA-

D A M I S.

Non, Madame, ils ne sauroient le voir; cela n'est pas possible, il y a de certaines figures, de certaines physionomies qu'on ne sauroit soupçonner d'être indifférentes. Qui est-ce qui croira que je ne vous aime pas, par exemple? Personne. Nous avons beau faire, il n'y a pas d'industrie qui puisse le persuader.

L U C I L E.

Cela est vrai, vous verrez que tout le monde est aveugle. Cependant, Monsieur, comme il s'agit ici d'affaires sérieuses, voudriez-vous bien supprimer votre (qui est-ce qui croira) qui n'est pas de mon goût, & qui a tout l'air d'une plaisanterie que je ne mérite pas? Car que signifient, je vous prie, ces physionomies qu'on ne sauroit soupçonner d'être indifférentes? Eh, que sont-elles donc, je vous le demande? De quoi voulez-vous qu'on les soupçonne? Est-ce qu'il faut absolument qu'on les aime? Est-ce que j'ai une de ces physionomies-là, moi? Est-ce qu'on ne sauroit s'empêcher de m'aimer quand on me voit? Vous vous trompez, Monsieur, il en faut tout rabattre; j'ai mille preuves du contraire, & je ne suis point de ce sentiment-là. Tenez, j'en suis aussi peu que vous, qui vous divertissez à faire semblant d'en être; & vous voyez ce que deviennent ces sortes de sentimens quand on les presse.

D A M I S.

Il vous est fort aisé de les réduire à rien, parce que je vous laisse dire, & que moyennant quoi vous en faites ce qui vous plaît: mais je me tais, Madame, je me tais.

L U C I L E.

Je me tais, Madame, je me tais. Ne dirait-on pas que vous y entendez finesse, avec votre sérieux? qu'est-ce que c'est que ces discours-là, que j'ai la sorte bonté de relever, & qui nous écartent? Est-ce que vous avez envie de vous dédire?

D A M I S.

Ne vous ai-je pas dit, Madame, qu'il pourroit,

O

d

dans la conversation, m'échapper des choses qui ne devoient point vous allarmer ? Soyez donc tranquille, vous avez ma parole, que je tiendrai.

LUCILE,

Vous y êtes aussi intéressé que moi.

DAMIS.

C'est une autre affaire.

LUCILE.

Je crois que c'est la même.

DAMIS.

Non, Madame, toute différente; car enfin je pourrois vous aimer.

LUCILE.

Qui da; mais je serois pourtant bien aise de savoir ce qui en est, à vous parler vrai.

DAMIS.

Ah! c'est ce qui ne se peut pas, Madame, j'ai promis de me taire là-dessus. J'ai de l'amour, ou je n'en ai point; je n'ai pas juré de n'en point avoir, mais j'ai juré de ne le point dire, en cas que j'en eusse, & d'agir comme s'il n'en étoit rien: Voilà tous les engagements que vous m'avez fait prendre, & que je dois respecter de peur de reproche. Du reste, je suis parfaitement le maître, & je vous aimerai, s'il me plaît, ainsi, peut-être que je vous aime, peut-être que je me sacrifie, & ce sont mes affaires.

LUCILE.

Mais, voilà qui est extrêmement commode: voyez avec quelle légèreté Monsieur traite cette matière-là: je vous aimerai, s'il me plaît: peut-être que je vous aime; pas plus de façon que cela: que je l'approuve ou non, on n'a que faire que je le sache. Il faut donc prendre patience: mais dans le fond, si vous m'aimez avec cet air dégagé que vous avez, vous seriez assurément le plus grand Comédien du monde, & ce caractère-là n'est pas des plus honnêtes à porter, entre vous & moi.

DAMIS.

Dans cette occasion-ci il seroit plus saugant que malhonorable.

L U C I L E.

Quoi qu'il en soit, en voilà assez, je m'aperçois que ces plaisanteries-là tendent à me dégoûter de la conversation : vous vous ennuyez, & moi aussi ; séparons-nous ; voyez si mon Père & le vôtre ne sont plus dans le Jardin, & quittons-nous s'ils ne nous observent plus.

D A M I S.

Eh non, Madame, il n'y a qu'un moment que nous sommes ensemble.

S C E N E IX.

D A M I S, L U C I L E, L I S E T T E.

L I S E T T E.

MADAME, il vient d'arriver compagnie qui est dans la salle avec Monsieur Orgon, & il m'en voye vous dire qu'on va se mettre au jeu.

L U C I L E.

Moi, jouer ! Eh, mais mon Père sait bien que je ne joue jamais qu'à contre-cœur ; dites-lui que je le prie de m'en dispenser.

L I S E T T E.

Mais, Madame, la compagnie vous demande.

L U C I L E.

Oh, que la compagnie attende ! dites que vous ne me trouvez pas.

L I S E T T E.

Et Monsieur vient-il ? Apparemment qu'il joue.

D A M I S.

Moi, je ne connois pas les cartes.

L U C I L E.

Allez, dites à mon Père que je vais dans mon cabinet, & que je ne me montrerai qu'après que les parties seront commencées.

L I S E T T E en s'en allant.

Que diantre veulent-ils dire, de ne venir ni l'un ni l'autre ?

SCENE X.

DAMIS, LUCILE.

VOUS n'aimez donc pas le jeu, Madame ?

LUCILE.

Non, Monsieur.

DAMIS.

Je me fais bon gré de vous ressembler en cela.

LUCILE.

Ce n'est-là ni une vertu, ni un défaut : mais, Monsieur, puisqu'il y a compagnie, que n'y allez-vous ? Elle vous amuseroit.

DAMIS.

Je ne suis pas en humeur de chercher des amusemens.

LUCILE.

Mais est-ce que vous restez avec moi ?

DAMIS.

Si vous me le permettez.

LUCILE.

Vous n'avez pourtant rien à me dire.

DAMIS.

En ce moment, par exemple, je rêve à notre aventure ; elle est si singulière qu'elle devrait être unique.

LUCILE.

Mais je crois qu'elle l'est aussi.

DAMIS.

Non, Madame, elle ne l'est point. Il n'y a pas plus de six mois qu'un de mes amis & une personne qu'on vouloit qu'il épousât, se sont trouvés tous deux dans le même cas que vous & moi : même résolution de ne point se marier avant que de se connoître, même convention entr'eux, mêmes promesses que moi de la défaire de lui.

LUCILE.

C'est-à-dire qu'il y manqua, cela n'est pas rare.

DAMIS.

Non, Madame, il les eût : mais notre cœur

se moque de nos résolutions.

LUCILE.

Assez souvent, à ce qu'on dit.

DAMIS.

La Dame en question étoit très-aimable, beaucoup moins que vous, pourtant; voilà toute la différence que je trouve dans cette histoire.

LUCILE.

Vous êtes bien galant.

DAMIS.

Non, je ne suis qu'Historien exact. Au-reste, Madame, je vous raconte ceci dans la bonne foi, pour nous entretenir, & sans aucun dessein.

LUCILE.

Oh, je n'en imagine pas davantage, poursuivez: qu'arriva-t-il entre la Dame & votre ami?

DAMIS.

Qu'il l'aima.

LUCILE.

Cela étoit embarrassant.

DAMIS.

Oui certes; car il s'étoit engagé à se taire aussi bien que moi.

LUCILE.

Vous m'allez dire qu'il parla.

DAMIS.

Il n'eut garde, à cause de la parole donnée, & il ne vit qu'un parti à prendre, qui est singulier; ce fut de lui dire, comme je vous disois tout à l'heure, ou je vous aime, ou je ne vous aime pas, & d'ajouter qu'il ne s'enhardiroit à dire la vérité, que lorsqu'il la verroit elle-même un peu sensible; je fais un récit, souvenez-vous-en.

LUCILE.

Je le fais: mais votre ami étoit un impertinent: proposer à une femme de parler la première, il faudroit être bien affamé d'un cœur pour l'acheter à ce prix-là.

DAMIS.

La Dame en question n'en jugea pas comme vous, Madame; il est vrai qu'elle avoit du penchant pour lui.

O 7

L U

LUCILE.

Ah! C'est encore pis. Quel lâche abus de la foiblesse d'un cœur! C'est dire à une femme: Veux-tu savoir mon amour? Subir l'opprobre de m'ayer le tien, deshonoré-toi, & je t'insultais. Quelle épouvantable chose! Et le vilain ami que vous avez-là!

DAMIS.

Prenez garde; cette Dame sentit que cette proposition, toute horrible qu'elle vous paroît, ne venoit que de son respect & de sa crainte, & que son cœur n'osoit se risquer sans la permission du sien; l'aveu d'un amour qui eût déplû n'eût fait qu'allarmer la Dame. & lui faite craindre que mon ami ne hâtât perfidement leur mariage; elle sentit tout cela.

LUCILE.

Ah! N'achevez pas, j'ai pitié d'elle, & je devine le reste: mais mon inquiétude est de savoir comme s'y prend une femme en pareil cas, de quel tour peut-elle se servir? J'oublierois le François, moi, s'il falloit dire je vous aime, avant qu'on me l'eût dit.

DAMIS.

Il en agit plus noblement, elle n'eut pas la peine de parler.

LUCILE.

Ah! Passe pour cela:

DAMIS.

Il y a des manières qui valent des paroles, on dit je vous aime avec un regard, & on le dit bien.

LUCILE.

Non, Monsieur, un regard c'est encore trop; je permets qu'on le rende, mais non pas qu'on le donne.

DAMIS.

Pour vous, Madame, vous ne rendriez que de l'insignation.

LUCILE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur? Est-ce qu'il est question de moi ici? Je crois que vous vous divertissez à mes dépens. Vous vous amusez, je pense, vous en avez tout l'air; en vérité vous é-

tes

tes admirable! Adieu, Monsieur, on dit que vous aimez ma sœur, terminez la désagréable situation où je me trouve en l'épousant: voilà tout ce que je vous demande.

D A M I S.

Je continuerai de feindre de la servir, Madame; c'est tout ce que je puis vous promettre. (*En s'en allant.*) Que de mépris!

S C E N E X I.

L U C I L E *seule.*

IL faut avouer qu'on a quelquefois des inclinations bien bizarres! D'où vient que j'en ai pour cet homme-là, qui n'est point aimable!

Fin du second Acte.

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

P H E N I C E , D A M I S.

P H E N I C E.

NOn, Monsieur, je vous l'avoue, je ne saurois plus souffrir le personnage que vous jouez auprès de moi, & je le trouve inconcevable; vous n'êtes venu que pour épouser ma sœur, elle est aimable, & vous ne lui parlez point: ce n'est qu'à moi que vos conversations s'adressent. J'y comprendrais quelque chose si l'amour y avoit part; mais vous ne m'aimez point, il n'en est pas question.

D A M I S.

Rien ne seroit pourtant plus aisé que de vous aimer, Madame.

P H E N I C E.

A la bonne heure; mais rien ne seroit plus inutile.

le, & je ne serois pas en situation de vous écouter. Quoi qu'il en soit, ces façons-là ne me conviennent point, je l'ai déjà marqué, je vous l'ai fait dire, & je vous demande en grâce de cesser vos poursuites; car enfin vous n'avez pas dessein de me desobliger, je pense.

D A M I S.

Moi, Madame?

P H E N I C E.

Sur ce pied-là, finissez donc, ou je vous y forcerais moi-même.

D A M I S.

Vous me défendez donc de vous voir?

P H E N I C E.

Non, Monsieur: mais on s'imagine que vous m'aimez; vos façons l'ont persuadé à tout le monde; & je ne le nierai pas, je ne paroîtrai point m'y déplaire, & je vous réduirai peut-être ou à la nécessité de m'épouser en dépit de votre goût, ou à fuir en homme imprudent, j'adoucis le terme, en homme inexcusable, qui n'aura pas rougi de violer tous les égards, & de se moquer, tour-à-tour, de deux filles de condition, dont la moindre peut fixer le plus honnête homme; de sorte que vous risquez ou le sacrifice de votre cœur, ou la perte de votre réputation; deux objets qui valent bien qu'on y pense. Mais, dites-moi, est-ce que vous n'aimez pas ma sœur?

D A M I S.

Si je l'épousois, je n'en serois pas fâché.

P H E N I C E.

Ou je n'y connois rien, ou je crois qu'elle ne le seroit pas non plus. Pourquoi donc ne vous accordez vous pas?

D A M I S.

Ma foi, je l'ignore.

P H E N I C E.

Mais ce n'est pas-là parler raison.

D A M I S.

Je ne saurois pourtant y en mettre davantage.

P H E N I C E.

Ce sont vos affaires; & je m'en tiens à ce que je
vous

vous ai dit. Voici mon Père & ma sœur; de grâce retirez-vous avant qu'ils puissent vous voir.

D A M I S.

Mais, Madame.

P H É N I C E.

Oh, Monsieur, trêve de raillerie.

S C E N E II.

• M R. O R G O N, L U C I L E, P H É N I C E.

M R. O R G O N, *parlant à Lucile, avec
qui il entre.*

NOn, ma fille, je n'ai jamais prétendu vous contraindre: quelque chose que vous me disiez, il est certain que vous ne l'aimez pas; ainsi n'en parlons plus. *(Phénice veut s'en aller.)*

(Mr. Orgon continue.) Restez, Phénice, je vous cherchois, & j'ai un mot à vous dire. Ecoutez-moi toutes deux. Damis vouloit épouser votre sœur, c'étoit-là notre arrangement: nous sommes obligés de le changer; le cœur de Lucile en dispose autrement: elle ne l'avoue pas; mais ce n'est que par pure complaisance pour moi, & j'ai quitté ce projet-là

L U C I L E.

Mais, mon Père, vous dirois-je que j'aime Damis? Cela ne seroit pas, c'est un langage qu'une fille bien née ne sauroit tenir, quand elle en auroit envie.

M R. O R G O N.

Encore! Et si je vous disois que c'est de Lisette elle-même que je fais qu'il ne vous plaît pas, ma fille? A quoi bon s'en défendre? Je vous dispense de ces considérations-là pour moi; & pour trancher net, vous ne l'épouserez point: vos dégoûts pour lui n'ont été que trop marqués, & je le destine à votre sœur à qui son cœur se donne, & qui ne lui refuse pas le sien. quoiqu'elle aille de son côté. me dire le contraire à cause de vous.

P H É N I C E.

Moi, l'épouser, mon Père!

M R.

Mr. O R G O N.

• Nous y voilà, je savois votre réponse avant que vous me la fîssiez, je vous connois toutes deux : l'une, de peur de me fâcher, épouserait ce qu'elle n'aime pas; l'autre, par retenue pour sa sœur, refuseroit d'épouser ce qu'elle aime; vous voyez bien que je suis au fait, & que je sais vous interpréter; d'ailleurs je suis bien instruit, & je ne me trompe pas.

L U C I L E *à part à Phénice,*

Parlez donc, vous voilà comme une statue.

P H É N I C E.

En vérité, je ne saurois penser que ceci soit séricieux.

L U C I L E.

Prenez garde à ce que vous ferez, mon Père, vous vous méprenez sur ma sœur, & je lui vois presque la larme à l'œil.

Mr. O R G O N.

Si elles ne sont pas folles, c'est moi qui ai perdu l'esprit. Adieu, je vais informer Mr. Ergaste du nouveau mariage que je médite; son amitié ne m'en dédira pas. Pour vous, mes enfans, plaignez-vous, c'est moi qui ai tort: en effet, j'abuse du pouvoir que j'ai sur vous; plaignez-vous, je vous le conseille, & cela soulage; mais je ne veux pas vous entendre, vous m'attendriez trop; allez; sortez sans me répondre, & laissez-moi parler à Mr. Ergaste qui arrive.

L U C I L E *en partant.*

J'étouffe!

S C È N E III.

Mr. ERGASTE, Mr. ORGON, FRONTAN.

Mr. E R G A S T E.

Vous voyez un homme consterné, mon cher ami; je ne vois nulle apparence au mariage en question, à moins que de violenter des cœurs qui ne semblent pas faits l'un pour l'autre. Je ne saurois cependant pardonner à mon fils d'avoir été

Et vite à l'indifférence de Lucile; j'ai même été jusqu'à le soupçonner d'aimer ailleurs; & voici son valet à qui j'en parlois: mais soit que je me trompe, ou que ce coquin n'en veuille rien dire, tout ce qu'il me répond, c'est que mon fils ne plaît pas à Lucile, & j'en suis au désespoir.

FRONTAIN *derrière.*

Messieurs, un coquin n'est pas agréable à voir, voulez-vous que je me retire?

Mr. ERGASTE.

Attens.

Mr. ORGON.

Ne vous fâchez pas, Mr. Ergaste, il y a remède à tout, & nous n'y perdrons rien, si vous voulez.

Mr. ERGASTE.

Parlez, mon cher ami, j'approuve d'avance à vos intentions.

Mr. ORGON.

Nous avons une ressource.

Mr. ERGASTE.

Je n'osois la proposer, mais effectivement j'en vois une avec tout le monde.

Mr. ORGON.

Il n'y a qu'à changer d'objet: substituons la cadette à l'aînée, nous ne trouverons point d'obstacles c'est un expédient que l'Amour nous indique.

Mr. ERGASTE.

Entre vous & moi, mon fils a paru tout d'un coup pancher de ce côté là.

Mr. ORGON.

A vous parler confidemment, ma cadette ne hait pas son panchant.

Mr. ERGASTE.

Il n'y a personne qui n'ait remarqué ce que nous disons-là; c'est un coup de simpatie visible.

Mr. ORGON.

Ma foi, rendons-nous-y, mêlons-les ensemble.

Mr. ERGASTE.

Vous y consentez? Le Ciel en soit loué! voilà ce qu'on appelle une véritable union de cœurs, un vrai mariage d'inclination, & jamais on n'en devroit fai-

332 LES SERMENS INDISCRETS,

de d'autre; vous me charmez: est-ce une chose con-
chue?

Mr. O R G O N.

Affurément, je viens d'en avertir ma fille.

Mr. E R G A S T E.

Je vous rends grace. Souffrez à-présent que je
dise un mot à ce valet, & je vous rejoins sur le
champ.

Mr. O R G O N.

Je vous attends, faites,

S C E N E I V.

Mr. E R G A S T E , F R O N T A I N .

Approche. Mr. E R G A S T E.

F R O N T A I N .

Me voilà, Monsieur.

Mr. E R G A S T E.

Ecoute, & retiens bien la commission que je te
donne.

F R O N T A I N .

Je n'ai pas beaucoup de mémoire, mais avec du
zèle on s'en passe.

Mr. E R G A S T E.

Tu diras à mon fils que ce n'est plus à Lucile à
qui on le destine, & qu'on lui accorde aujourd'hui
ce qu'il aime.

F R O N T A I N .

Et s'il me demande ce que c'est qu'il aime, que
lui dirai-je?

Mr. E R G A S T E.

Va, va, il saura bien que c'est de Phénice dont
on parle.

F R O N T A I N *en s'en allant.*

Je n'y manquerai pas, Monsieur.

Mr. E R G A S T E.

Où vas-tu?

F R O N T A I N .

Faire ma commission.

Mr. E R G A S T E.

Tu es bien pressé, ce n'est pas-là tout.

F R O N T A I N.

Allons, Monsieur, tant qu'il vous plaira, ne m'épargnez point.

Mr. E R G A S T E.

Dis-lui qu'il remercie Mr. Orgon de la bonté qu'il a de n'être pas fâché dans cette occasion-ci; car si Damis n'épouse pas Lucile, je gagerois bien que c'est à lui à qui il faut s'en prendre; dis-lui que je lui pardonne, en faveur de ce nouveau mariage, le chagrin qu'il a risqué de me donner: mais que s'il me trompoit encore, si après les empressements qu'il a marqués pour Phénice, il hésitoit à l'épouser, s'il faisoit encore cette injure à Mr. Orgon, que je ne veux le voir de ma vie, & que je le deshérite; je ne lui parlerai pas même que je ne sois content de lui.

F R O N T A I N *vient.*

Eh, eh, eh... je remarque que ce n'est qu'en baissant le ton que vous prononcez le terrible mot de deshériter; vous en êtes effrayé vous-même; la tendresse paternelle est admirable!

Mr. E R G A S T E.

Faquin, on a bien affaire de tes réflexions: obéis, le reste me regarde.

S C E N E V.

F R O N T A I N , L I S E T T E.

L I S E T T E.

J'E te cherchois, Frontain, & j'attendois que Mr. Ergaste t'eût quitté pour te parler, & savoir ce qu'il te disoit. Il semble que les affaires vont mal; ma Maîtresse ne me voit pas de bon œil; fais-tu de quoi il s'agit? ... Réponds donc.

F R O N T A I N.

La peur d'être deshérité me coupe la parole.

L I S E T T E.

Qu'est-ce que tu veux dire?

F R O N

FRONTAIN.

D'être destitué, te dis-je, ou d'épouser Phénice.

LISSETTE.

Comment donc d'épouser Phénice? Ah! Frontain, où en sommes-nous? Voilà donc pour quoi Lucile m'a si bien reçue tout-à l'heure; elle a su que j'ai dit à son Père qu'elle n'aimoit point Damis, que Damis se déclaroit pour la sœur, on veut à-présent qu'il l'épouse; je n'ai point prévu ce coup-là, & je me compte disgraciée, j'ai vu Lucile trop inquiète: apparemment que ton Maître ne lui est point indifférent; & je perds tout si elle me congédie.

FRONTAIN.

Je ne vois donc de tous côtés pour nous que des difficultés.

LISSETTE.

Voilà ce que c'est que de n'avoir pas laissé aller les choses: je crois que nos gens s'aimeroient sans nous; maudite soit l'ambition de gouverner chacun notre ménage!

FRONTAIN.

Ah! Mon enfant, tu as beau dire, tous les Gouvernemens sont lucratifs, & le célibat où nous les tenions n'étoit pas mal imaginé; le pis que j'y trouve, c'est que je t'aime, & que tu n'en es pas quitte à meilleur marché que moi.

LISSETTE.

Eh, que n'as-tu eu l'esprit de m'aimer tout d'un coup? J'aurois fait changer d'avis à Lucile.

FRONTAIN.

Voilà notre tort, c'est de n'avoir pas prévu l'infailible effet de nos mérites: Mais, ma mie, notre mal est-il sans remède? Je soupçonne, comme toi, que nos gens ne se haïssent point dans le fond; & il n'y auroit qu'à les en faire convenir pour nous tirer d'affaire: tâche de leur rendre ce service-là.

LISSETTE.

Nous avons bien aigri les choses. N'importe, voici ton Maître; changeons adroitement de banc, & tâchons de le gagner.

SCENE VI.

FRONTAIN, LISETTE, DAMIS.

D A M I S.

AH te voilà, Frontain: bon jour, Lisette. De quoi mon Père t'a-t-il chargé pour moi, Frontain? Il vient de m'avertir, sans vouloir s'expliquer, que tu avois quelque chose à me dire de sa part.

F R O N T A I N.

Oui, Monsieur, il s'agit de deux ou trois petits articles que je disois à Lisette, & qui ne sont pas fort curieux.

D A M I S.

Dis-les, sans les compter.

F R O N T A I N.

Vous m'excuserez, le calcul arrange. Le premier, c'est qu'il ne veut plus entendre parler de vous.

D A M I S.

Qui? Mon Père?

F R O N T A I N.

Lui-même: mais ce n'est pas-là l'essentiel. Le second, c'est qu'il vous deshérite.

D A M I S.

Moi! Ce que tu me dis-là n'est pas concevable!

F R O N T A I N.

Il ne m'a pas chargé de vous le faire concevoir. Enfin, le troisième, c'est que les deux premiers seront nuls, si vous épousez Phénice.

D A M I S.

Quoi? l'on veut m'obliger...

F R O N T A I N.

Prenez garde, Monsieur, ne confondons point, parlons exactement. Ma commission ne porte point qu'on vous oblige; on n'attaque point votre liberté; voyez-vous: vous êtes le maître d'opter entre Phénice, ou votre ruine, & l'on s'en rapporte à votre choix.

L I S E T T E

La jolie grace! C'est que sur le pendant qu'on vous

vous croit pour elle, on ne veut pas que vous balancier à l'épouser, après le refus que vous avez paru faire de sa sœur.

FRONTAIN.

Mais cette sœur, nous ne la refusons point dans le fond, n'est-il pas vrai, Monsieur?

DAMIS,

Passé encore, s'il étoit question d'elle.

LISETTE.

Eh, Monsieur, que n'avez-vous parlé? Pourquoi ne m'avoir pas confié vos sentimens?

DAMIS.

Mais mes sentimens, quand ils seroient tels que vous les croyez, ne savez-vous pas bien les siens, Lisette?

LISETTE.

Ne vous y trompez pas; depuis vos conventions, je ne la vois plus que triste & rêveuse.

FRONTAIN.

Je l'ai rencontrée ce matin, qui étouffoit un soupir en s'essuyant les yeux.

LISETTE.

Elle qui aimoit sa sœur, & qui étoit toujours avec elle, je la vois aujourd'hui la fuir & se détourner pour l'éviter. Qu'est-ce que cela signifie?

FRONTAIN.

Et moi, quand je la salue, elle a toujours envie de me le rendre. D'où vient cela, sinon de l'honneur que j'ai d'être à vous!

LISETTE.

Tu n'as peut-être pas tant de tort. Au moins, Monsieur, je vous demande le secret; profitez-en, voilà tout.

DAMIS.

Je vous l'avoue, Lisette, tout ce que vous me dites-là, si vous êtes sincère, pourroit m'être d'un bon augure; & si j'osois soupçonner la moindre des dispositions dans son cœur...

FRONTAIN.

Iriez-vous lui donner le vôtre? Ah, Monsieur, le beau présent que vous lui feriez-là!

DA-

D A M I S.

Ecoutez : c'est pourtant cette même personne, qui, au premier instant qu'elle m'a vu, a marqué assez nettement de l'aversion pour moi, qui m'a fait soupçonner qu'elle aimoit ailleurs.

L I S E T T E.

Purs discours de mauvaise humeur qu'elle a tenu là, je vous assure.

D A M I S.

Soit : mais souvenez-vous qu'elle a exigé que je ne l'épousasse point, qu'elle me l'a demandé par tout l'honneur dont je suis capable ; que c'est elle peut-être, qui pour se débarrasser tout-à-fait de moi, contribue aujourd'hui au nouveau mariage qu'on veut que je fasse ; en un mot, je ne fais qu'en penser moi-même. Je puis me tromper, peut-être vous trompez-vous aussi ; & sans quelques preuves un peu moins équivoques de ses sentimens, je ne saurois me déterminer à violer les paroles que je lui ai données ; non pas que je les estime plus qu'elles ne valent, elles ne seroient rien pour un homme qui plairoit ; mais elles doivent lier tout homme qu'on hait, & dont on les a exigées comme une sûreté contre lui. Quoi qu'il en soit, voici Lucile qui vient ; je n'attens d'elle que le moindre petit accueil pour me déclarer, & son seul abord va décider de tout.

S C E N E VII.

LUCILE, LISETTE, DAMIS, FRONTAIN.

L U C I L E.

J'AI à vous parler pour un moment, Damis, notre entretien sera court ; je n'ai qu'une question à vous faire, vous qu'un mot à me répondre, & puis je vous suis, je vous laisse.

D A M I S.

Vous n'y serez point obligée, Madame, & j'aurai soin de me retirer le premier. (*à part.*) Hé bien, Lisette ?

LUCILE.

Le premier, ou le dernier, je vous donne la préférence. Êtes-vous si gêné ? Retirez-vous tout-à-l'heure ; Lisette vous rendra ce que j'ai à vous dire.

DAMIS *se retirant.*

Je prens donc ce parti, comme celui qui vous convient le mieux, Madame. *(Il feint de s'en aller.)*

LUCILE.

Qu'il s'en aille ; l'attrêtera qui voudra.

LISETTE.

Eh, mais vous n'y pensez pas ! Revenez donc, Monsieur, est-ce que la guerre est déclarée entre vous deux ?

DAMIS.

Madame débute par m'annoncer qu'elle n'a qu'un mot à me dire, & puis qu'elle me fuit : n'est-ce pas m'insulter qu'elle a de la peine à me voir ?

LUCILE.

Si vous saviez l'envie que j'ai de vous laisser-là !

DAMIS.

Je n'en doute pas, Madame : mais ce n'est pas à présent qu'il faut me fuir, c'étoit dès le premier instant que vous m'avez vu & que je vous déplaisois, qu'il falloit le faire.

LUCILE.

Vous fuir dès le premier instant ? Pourquoi donc, Monsieur ? Cela seroit bien sauvage ; on ne fuit point ici à la vue d'un homme.

LISETTE.

Mais quel est le travers qui vous prend à tous deux ? Faut-il que des personnes qui se veulent du bien, se parlent comme s'ils ne pouvoient se souffrir ? Et vous, Monsieur, qui aimez ma Maîtresse ; car vous l'aimez, je gage. *(Ces mots-là se disent en faisant signe à Damis.)*

LUCILE.

Que vous êtes sotte ! Allez, visionnaire, allez perdez vos gageures ailleurs. A qui en veut-elle ?

LISETTE.

Oui, Madame, je sors ; mais avant que de partir, il faut que je parle. Vous me demandez à
qui

qui j'en veux? A vous deux, Madame, à vous deux. Oui, je voudrois de tout mon cœur ôter à Monsieur qui se tait, & dont le silence m'agite le sang, je voudrois lui ôter le scrupule du ridicule engagement qu'il a pris avec vous, que je ne vous pens de vous avoir laissé prendre, & dont vous souffrez autant l'un que l'autre. Pour vous, Madame, je ne fais pas comme vous l'attendez; mais si jamais un homme avoit fait serment de ne me pas dire Je vous aime, oh! je ferois serment qu'il en auroit le démenti; il sauroit le respect qui me seroit dû; je n'y épargnerois rien de tout ce qu'il a de plus dangereux, de plus fripon, de plus affecté dans l'honnête coquetterie des minés, du langage & du coup d'œil: voilà à quoi je mettrois ma gloire: & non pas à me tenir douloureusement sur mon quant-à-moi, comme vous faites, & à me dire: Voyons ce qu'il dit, voyons ce qu'il ne dit pas; qu'il parle, qu'il commence, c'est à lui, ce n'est pas à moi, mon sexe, ma fierté, les bien-séances, & mille autres façons inutiles avec Monsieur qui tremble, & qui a la bonté d'avoir peur que son amour ne vous alarme & ne vous fâche. De l'amour nous fâcher! De quel pays venez-vous donc? Eh, mort de ma vie, Monsieur, fâchez hardiment, faites-nous cet honneur-là; courage, attaquez-nous; cette cérémonie-là fera votre fortune, & vous vous entendrez: car jusqu'ici on ne voit goutte à vos discours à tous deux: il y a du oui, du non, du pour, du contre; on fait, on revient, on se rappelle, on n'y comprend rien. Adieu, j'ai tout dit; vous voilà débrouillés, profitez-en. Alons, Frontain.

S C È N E V I I I.

D A M I S . L U C I L È .

L U C I L È .

Juste Ciel, quelle impertinence! Où a-t-elle pris tout ce qu'elle nous dit-là? D'où lui viennent surtout de pareilles idées sur votre compte? Au reste, elle

Je ne me ménage pas plus que vous.

D A M I S.

Je ne m'en plains point, Madame.

L U C I L E.

Vous m'excuserez, je me mets à votre place; il n'est point agréable de s'entendre dire de certaines choses en face.

D A M I S.

Quoi, Madame! Est-ce l'idée qu'elle a que je vous aime, que vous trouvez si désagréable pour moi?

L U C I L E.

Mais désagréable; je ne dis pas que son erreur vous fasse injure, mon humilité ne va pas jusque-là. Mais à propos de quoi cette folle-là vient-elle vous pousser là dessus?

D A M I S.

A propos de la difficulté qu'elle s'imagine qu'il y a de ne vous pas aimer, cela est tout simple; & si j'en voulois à tous ceux qui me soupçonneroient d'amour pour vous, j'aurois querelle avec tout le monde.

L U C I L E.

Vous n'en auriez pas avec moi.

D A M I S.

Oh! vraiment je le fais bien; si vous me soupçonniez, vous ne seriez pas-là, vous fuiriez, vous déserteriez.

L U C I L E.

Qu'est-ce que c'est que désertier, Monsieur? Vous avez-là des expressions bien gracieuses, & qui font un joli portrait de mon caractère; j'aime assez l'esprit hétéroclite que cela me donne. Non, Monsieur, je ne déserterois point; je ne croirois pas tout perdu, j'aurois assez de tête pour soutenir cet accident-là, ce me semble; alors comme alors, on prend son parti, Monsieur, on prend son parti.

D A M I S.

Il est vrai qu'on peut ou haïr, ou mépriser les gens de près comme de loin.

L U C I L E.

Il n'est pas question de ce qu'on peut; j'ignore

ce qu'on fait dans une situation où je ne suis pas ; & je crois que vous ne me donnerez jamais la peine de vous hair.

D A M I S.

J'aurai pourtant un plaisir, c'est que vous ne saurez point si je suis digne de haine à cet égard-là, je dirai toujours, peut-être.

L U C I L E.

Ce mot-là me déplaît, Monsieur, je vous l'ai déjà dit.

D A M I S.

Je ne m'en servirai plus, Madame ; & si j'avois la liste des mots qui vous choquent, j'aurois grand soin de les éviter.

L U C I L E.

La liste est encore amusante ! Eh bien, je vais vous dire où elle est moi ; vous la trouverez dans la règle des égards qu'on doit aux Dames ; vous y verrez qu'il n'est pas bien de vous divertir avec un peut-être, qui ne fera pas fortune chez moi, qui ne m'intriguera pas ; car je fais à quoi m'en tenir ; c'est en badinant que vous le dites ; mais c'est un badinage qui ne vous sied pas ; ce n'est pas-là le langage des hommes ; on n'a pas mis leur modestie sur ce pied-là. Parlons d'autre chose ; je ne suis pas venue ici sans motif ; écoutez-moi : Vous savez sans-doute qu'on veut vous donner ma sœur.

D A M I S.

On me l'a dit, Madame.

L U C I L E.

On croit que vous l'aimez : mais moi qui ai réfléchi sur l'origine des empressements que vous avez marqués pour elle, je crains qu'on ne s'abuse, & je viens vous demander ce qui en est.

D A M I S.

Eh, que vous importe, Madame ?

L U C I L E.

Ce qui m'importe ! (Voilà bien la question d'un homme qui n'a ni frère ni sœur, & qui ne sait pas combien ils sont chers.) C'est que je m'intéresse à elle, Monsieur ; c'est que si vous ne l'aimez pas, ce

serois manquer de caractère, ce me semble, ce seroit même blâmer les loix de cette probité à qui vous rendez tant, que de l'épouser avec un cœur qui s'éloigneroit d'elle.

D A M I S.

Pourquoi donc, Madame, avez-vous inspiré qu'on me la donne? Car j'ai tout lieu de soupçonner que vous en êtes cause, puisque c'est vous qui m'avez d'abord proposé de l'aimer. Au reste, Madame, ne vous inquiétez point d'elle, j'aurai soin de son sort plus sincèrement que vous; elle le mérite bien.

L U C I L E.

Qu'elle le mérite, ou non, ce n'est pas son éloge que je vous demande, ni à vos imaginations que je viens répondre. Parlez, Damis, l'aimez-vous? Car, s'il n'en est rien, ou ne l'épousez pas, ou trouvez bon que j'avertisse mon Pere qui s'y trompe, & qui seroit au désespoir de s'y être trompé.

D A M I S.

Et moi, Madame, si vous lui dites que je ne l'aime point, si vous exécutez un dessein qui ne tend qu'à me faire sortir d'ici, avec la haine & le courroux de tout le monde; si vous l'exécutez, trouvez bon qu'en revanche je retire toutes mes paroles avec vous, & que je dise à Monsieur Orgon que je suis prêt de vous épouser quand on le voudra, dès aujourd'hui s'il le faut.

L U C I L E.

Oui-da, Monsieur, le prenez-vous sur ce ton menaçant? Oh! Je sais le moyen de vous en faire prendre un autre; allez votre chemin, Monsieur, poursuivez, je ne vous retiens pas; allez, pour vous venger, violer des promesses dont l'oubli ne seroit tout au plus pardonnable qu'à quiconque auroit de l'amour; coutez vous punir vous-même, vous ne manquerez pas votre coup; car je vous déclare que je vous y aiderai moi. Ah! vous m'épouserez, dites-vous, vous m'excuserez? Et moi aussi, Monsieur, & moi aussi; je serai bien aussi vindicative que vous, & nous verrons qui se dedira de nous deux; assurément le compliment est admirable!

c'est

c'est une jolie petite partie à proposer.

D A M I S.

Eh bien, cessez donc de me persécuter, Madame, j'ai le cœur incapable de vous nuire : mais laissez-moi me tirer de l'état où je suis ; contentez-vous de m'avoir déjà procuré ce qui m'arrive : on ne m'offrirait pas aujourd'hui votre sœur, si pour vous obliger je n'avois pas paru m'attacher à elle, ou si vous n'aviez pas dit que je l'aimois : Souvenez-vous que j'ai servi vos dégoûts pour moi, avec un honneur, une fidélité surprenante, avec une fidélité que je ne vous devois point, que tout autre, à ma place, n'auroit jamais eu ; & ce procédé si louable, si généreux, mérite bien que vous laissiez en repos un homme qui peut avoir porté la vertu jusqu'à se sacrifier pour vous. Je ne veux pas dire que je vous aime ; non, Lucile, rassurez-vous : mais enfin vous ne savez pas ce qui en est ; vous en pourriez douter ; vous êtes assez aimable pour cela, soit dit sans vous louer ; je puis vous épouser, vous ne le voulez pas, & je vous quitte. En-vérité, Madame, tant d'ardeur à me faire du mal, récompense mal un service que tout le monde, hors vous, auroit soupçonné d'être difficile à rendre. Adieu, Madame. *(Il s'en va,)*

L U C I L E.

Mais attendez donc, attendez donc, donnez-moi le temps de me justifier ; ne vient-il qu'à s'en aller, quand on a chargé les gens de noirceurs pareilles ?

D A M I S.

J'en dirois trop, si je restois.

L U C I L E.

Oh, vous ferez comme vous pourrez ; mais il faut m'entendre.

D A M I S.

Après ce que vous m'avez dit, je n'ai plus rien à savoir qui m'intéresse.

L U C I L E.

Ni moi plus rien à vous répondre : il n'y a qu'une chose qui m'étonne, & dont je ne devine pas la raison, c'est que vous osiez vous en prendre à moi

d'un mariage que je vois qui vous plaît; le motif de cette hypocrisie-là me paroît aussi ridicule qu'insoncevable, à moins que ce ne soit ma sœur qui vous y engage, pour me cacher l'accord de vos cœurs, & la part qu'elle a à un engagement que j'ai refusé, dont je ne voudrois jamais, & que jela trouve bien à plaindre de ne pas refuser elle-même. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

FRONTAIN, DAMIS *consterné.*

EH bien, Monsieur, à quoi en êtes-vous ?

DAMIS.

Au plus malheureux jour de ma vie; *laisse-moi.*
(*Il sort.*)

SCENE X.

FRONTAIN.

VOilà une aventure qui a tout l'air de nous soustraire notre patrimoine.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, FRONTAIN.

DAMIS.

NOn, Frontain, il n'y a plus rien à tenter là-dessus; Lisette a beau dire, on ne sauroit s'expliquer plus nettement que l'a fait Lucile, & voilà qui est fini; il ne s'agit plus que d'éviter l'embarras où je suis du côté de Phénice: va-t-elle bientôt venir? Te l'a-t-elle bien assuré?

FRON-

F R O N T A I N.

Oui, Monsieur, je lui ai dit que vous l'attendiez ici, & vous allez la voir arriver dans un instant.

D A M I S.

Quelle bizarre situation que la mienne!

F R O N T A I N.

Ma foi, j'ai bien peur que Phénice n'en profite.

D A M I S.

Seroit-il possible qu'elle voulût épouser un homme qu'elle n'aime point.

F R O N T A I N.

Ah! Monsieur, une fille qui se marie n'y regarde pas de si près, elle est trop curieuse pour être délicate. Le Mariage rend tous les hommes si gracieux, & d'ailleurs il est si aisé de s'accommoder de votre figure...

D A M I S.

Ah! quel contre-temps! Je crois que voici mon Père, je me sauve, il ne te parlera peut-être pas; en tout cas, reviens me chercher ici près.

S C E N E II.

F R O N T A I N , M. E R G A S T E.

M. E R G A S T E.

Mon fils, n'étoit-il pas avec toi tout-à-l'heure?

F R O N T A I N

Oui, Monsieur, il me quitte.

M. E R G A S T E.

Il me semble qu'il m'a évité.

F R O N T A I N.

Lui, Monsieur, je crois qu'il vous cherche.

M. E R G A S T E.

Tu me trompes.

F R O N T A I N.

Moi, Monsieur, j'ai le caractère aussi vrai que la physionomie.

M. E R G A S T E.

Tu ne fais pas leur éloge, mais passons. Je sais que tu ne manques pas d'esprit, & que mon fils te dit assez volontiers ce qu'il pense.

FRONTAIN.

Il pense donc bien peu de chose; car il ne m'a dit presque rien.

M. ERGASTE.

Il aime Phénice qu'il va épouser; je remarque cependant qu'il est triste & rêveur.

FRONTAIN.

Effectivement, & j'avois envie de lui en dire un mot.

M. ERGASTE.

Est-ce qu'il n'est pas content?

FRONTAIN.

Bon, Monsieur, qui est-ce qui peut l'être dans la vie!

M. ERGASTE.

Maraud.

FRONTAIN.

Je ne le suis pas de l'épithète, par exemple.

M. ERGASTE à part les premiers mots.

Je vois bien que je n'apprendrai rien: mais, dis-moi, lui as-tu rapporté ce que je t'avois chargé de lui dire?

FRONTAIN.

Mot à mot.

M. ERGASTE.

Que t'a-t-il répondu?

FRONTAIN.

Attendez, je crois que vous ne m'avez pas dit de retenir sa réponse.

M. ERGASTE.

J'ai résolu de le laisser faire: mais tu peux l'avertir que je lui tiendrai parole, s'il ne se conduit pas comme il le doit. Pour toi, suis sûr que je n'oublierai pas tes impertinences.

FRONTAIN.

Oh, Monsieur, vous avez trop de bonté pour avoir tant de mémoire.

SCENE III.

FRONTAIN, PHENICE arrive.

FRONTAIN *d part.*

IL est parbleu fâché : mais il étoit temps qu'il parût, voilà Phénice qui arrive.

PHENICE.

Hé bien, tu m'as dit que ton Maître m'attendoit ici, & je ne le vois pas.

FRONTAIN.

C'est qu'il s'est retiré à cause de Mr. Ergaste, mais il se promène ici près, où j'ai ordre de l'aller prendre.

PHENICE.

Va donc.

FRONTAIN.

Madame, oserois-je auparavant me flater d'un petit moment d'audience ?

PHENICE.

Parle.

FRONTAIN.

Dans mon petit état de subalterne, je regarde, j'examine; & chemin faisant, je vois par-ci, par-là, des gens que je n'aime point, d'autres qui me reviennent, & à qui je me donnerois pour rien : ce ne laisseroit pas que d'être un présent.

PHENICE.

Sans-doute : mais à quoi peut aboutir ce préambule ?

FRONTAIN.

A vous préparer à la liberté que je vais prendre, Madame, en vous disant que vous êtes une de ces personnes privilégiées pour qui ce mouvement sympathique m'est venu.

PHENICE.

Je t'en suis obligée, mais achève.

FRONTAIN.

Si vous saviez combien je m'intéresse à votre sort, à qui je vois prendre un si mauvais train...

P H E N I C E.

Explique-toi mieux.

F R O N T A I N.

Vous allez épouser Damis?

P H E N I C E.

On le dit.

F R O N T A I N.

Morus! Je vous avertis que vous ne pouvez en épouser que la moitié.

P H E N I C E

La moitié de Damis! Que veux-tu dire?

F R O N T A I N.

Son cœur ne se marie pas, Madame, il refuse.

P H E N I C E.

Tu crois donc qu'il ne m'aime pas?

F R O N T A I N.

Oh, oh! Vous n'en êtes pas quitte à si bon marché.

P H E N I C E.

C'est-à-dire qu'il me hait.

F R O N T A I N.

Ne sera-t il pas trop malhonnête de vous l'avouer?

P H E N I C E

Eh, dis moi, n'aimeroit-il pas ma sœur?

F R O N T A I N.

A la fureur.

P H E N I C E.

Eh que ne l'épouse-t-il?

F R O N T A I N.

C'est encore une autre histoire que cette affaire-là.

P H E N I C E.

Parle donc.

F R O N T A I N.

C'est qu'ils ont d'abord débuté ensemble par un vertigo; ils se sont liés mal-à-propos par je ne sais quelle convention de ne s'aimer ni de s'épouser, & ont délibéré que pour faire changer de dessein aux Pères, on feroit semblant de vous trouver de son goût, rien que semblant, vous entendez bien?

P H E-

P H E N I C E.

A merveilles.

F R O N T A I N.

Et comme le cœur de l'homme est variable, il se trouve aujourd'hui que leur cœur & leur convention ne riment pas ensemble, & qu'on est fort embarrassé de savoir ce qu'on fera de vous. Vous entendez bien, car la discrétion ne veut pas que j'en dise davantage.

P H E N I C E.

En voilà bien assez, je suis au fait, & de peur d'être ingrat, je te confie à mon tour que ta discrétion mériterait le châtement du bâton.

F R O N T A I N.

Sur ce pied-là, gardez-moi le secret; je vois mon Maître, & je vais lui dire d'approcher.

S C E N E IV.

P H E N I C E , D A M I S.

P H E N I C E *au moment seule.*

JE leur servois donc de prétexte. Oh! je prétends m'en venger, ils le méritent bien: mais puisqu'ils s'aiment, je veux que ma conduite, en les inquiétant, les force de s'accorder. Hé bien, Monsieur, que me voulez-vous?

D A M I S.

Je crois que vous le savez. Madame.

P H E N I C E.

Moi! Non, je n'en fais rien.

D A M I S.

Ignorez-vous que notre mariage est conclu?

P H E N I C E.

N'est-ce que cela? Je vous l'avois prédit, cela ne pouvoit pas manquer d'arriver.

D A M I S.

Je ne croyois pas que les choses dussent aller si loin, & je vous demande pardon d'en être cause.

P H E N I C E.

Vous vous moquez, je n'ai point de rancune à gar-

der contre un homme qui va devenir mon époux.

D A M I S.

Ne me raillez point, Madame, je fais bien que ce n'est pas à moi à qui vous destinez cet honneur-là, dont je me tiendrois fort heureux.

P H E N I C E.

Si vous dites vrai, votre bonheur est sûr; je vous promets que je n'y mettrai point d'obstacle.

D A M I S

Ma foi, il ne me seroit pas d'y en mettre non plus, & je ne serois pas excusable, sur-tout après les empressemens que j'ai marqués pour vous, Madame.

P H E N I C E.

Notre mariage ira donc tout de suite?

D A M I S.

Oh! Morbleu, je vous le garantis fait, s'il n'y a que moi qui l'empêche.

P H E N I C E.

Je vous crois.

D A M I S *à part les premiers mots.*

Qu'est-ce que c'est que ce langage là? Faisons-lui peur. Ecoutez, Madame, toute plaisanterie cessante, ne vous y fiez pas; on a toujours du penchant de reste pour les personnes qui vous ressemblent, & je vous assure que je ne suis point embarrassé d'en avoir pour vous.

P H E N I C E.

Je vous avoue que je m'en fiate.

D A M I S.

Tenez, ne badinons point, car je vous aimerai, je vous en avertis.

P H E N I C E.®

Il le faut bien, Monsieur.

D A M I S.

Mais vous, Madame, il faudra que vous m'aimiez aussi, & vous m'aviez tantôt fait comprendre que vous aimiez ailleurs.

P H E N I C E.

Dans ce temps-là vous épousiez ma sœur, il ne m'étoit pas permis de vous voir, & je dissimulois.

D A-

D A M I S *à part les premiers mots.*

Voyons donc où cela ira. Encore une fois faites-y vos réflexions: vous comptez peut-être que je vous tireraï d'affaire, & vous vous trompez; n'attendez rien de mon cœur, il vous prendra au mot, je ne suis que trop disposé à vous le donner.

P H E N I C E.

N'hésitez point, Monsieur, donnez.

D A M I S.

Je vous aimerai, vous dis-je.

P H E N I C E.

Aimez.

D A M I S.

Vous le voulez? Ma foi, Madame, puisqu'il faut vous l'avouer, je vous aime.

P H E N I C E *à part.*

Il me trompe.

D A M I S.

Vous rougissez, Madame.

P H E N I C E.

Il est vrai que je suis émue d'un aven si subit.

D A M I S *à part le premier mot.*

Continuons. Oui, Madame, mon cœur est à vous, & je n'ai souhaité de vous voir que pour vous éprouver là dessus.

(*Mr. Ergaste & Mr. Orgon entrent dans le moment, & s'arrêtent en voyant Damis & Phénice*).

S C E N E ° V.

Mr. ORGON, Mr. ERGASTE, PHENICE,
DAMIS.

D A M I S *continue.*

Les circonstances où je me trouvois ont d'abord retenu mes sentimens, je n'osois vous en parler, mais puisque ma situation est changée, qu'il ne s'agit plus de se contraindre, & que vous approuvez mon amour; (*Il se met à genoux.*)

laissez-moi vous exprimer ma joie, & me dédommager par l'aveu le plus tendre...

Mr.

Mr. O R G O N.

Monsieur Ergaste, voilà des Amans qu'il ne faudra pas prier de signer leur Contrat de mariage.

D A M I S se relève vite.

Ah, je suis perdu!

P H E N I C E honteuse.

Que vois-je?

Mr. O R G O N.

Ne rougissez point, ma fille, vos sentimens sont avoués de votre Pere, & vous pouvez souffrir à vos genoux un homme que vous allez épouser.

Mr. E R G A S T E.

Mon fils, je n'avois résolu de vous parler qu'à l'instant de votre mariage avec Madame; vos procédés m'avoient déplû: mais je vous pardonne, & je suis content; les sentimens où je vous vois me réconcilient avec vous.

Mr. O R G O N.

Cette jeunesse & sa vivacité me réjouissent, je suis charmé de ce hazard-ci; nous attendons tantôt le Notaire, & nous allons au-devant de quelques amis qui nous viennent de Paris. Adieu, puissez-vous vous aimer toujours de même.

S C E N E VI.

P H E N I C E , D A M I S ,

D A M I S triste & à part.

Nous ne nous aimerons donc guéro: Que je suis malheureux!

P H E N I C E va.

Damis, que dites-vous de cette aventure-ci?

D A M I S.

Je dis, Madame... que je viens d'être surpris à vos genoux.

P H E N I C E.

Il me semble que vous en êtes devenu tout triste.

D A M I S

Il me paroît que vous n'en êtes pas trop gaye.

P H E

P H E N I C E.

J'ai d'abord été étourdie, je vous l'avoue: mais je me suis remise en vous voyant fâché; votre chagrin m'a rassurée contre la comédie que vous avez jouée tout à l'heure. Vous vous seriez bien passé de l'opinion que vous venez de donner de vos sentimens, n'est il pas vrai? Il n'y a en-vérité rien de plus plaisant; car après ce qu'on vient de voir, qui est-ce qui ne gageroit pas que vous m'aimiez?

D A M I S *d'un ton vif.*

Eh bien, Madame, on gageroit la gagenre, je ne me dédirai pas, & ne me perdrai point d'honneur.

P H E N I C E *riant.*

Quoi! Votre amour tient bon?

D A M I S.

Je me sacrifierois plutôt.

P H E N I C E.

Je vous aime encore un peu l'air de victime.

D A M I S.

Tout comme il vous plaira, Madame.

P H E N I C E.

Tant mieux pour vous si vous m'aimiez au reste, car mon parti est pris, & je ne vous refuserois pas, quand vous en aimeriez une autre, quand je ne vous aimerois pas moi-même.

D A M I S.

Et d'où pourroit vous venir cette étrange intrépidité-là?

P H E N I C E.

C'est que si vous ne m'aimiez point, notre mariage ne se feroit point, parce que vous n'iriez point jusques-là; c'est qu'en y consentant moi, c'est une preuve d'obéissance que je donnerois à mon Père à fort bon marché, & que par-là je le gagerois pour un mariage plus à mon gré qui pourroit se présenter bientôt; mais bien que j'aurois mon petit intérêt à vous laisser démêler cette intrigue; ce qui vous seroit aisé en retournant à ma sœur, qui ne vous hait pas, & que je croyois que vous ne haïssiez pas non plus; sans quoi point de quartier.

D A M I S.

Ah! Madame, où en suis je donc?

P H E N I C E.

Qu'avez-vous? Ce que je vous dis-là ne vous fait rien; rappelez-vous donc que vous m'aimez.

D A M I S.

Vous ne m'aimez pas vous-même.

P H E N I C E.

Eh, qu'importe! Ne vous embarrassez pas; j'ai de la vertu, avec cela on a de l'amour quand il faut.

D A M I S *en lui prenant la main qu'il baise.*

Par tout ce que vous avez de plus cher, ne me laissez point dans l'état où je suis! Je vous en conjure, ne vous y exposez pas vous-même.

P H E N I C E *riant.*

Damis, il y a aujourd'hui une fatalité sur vos tendresses; voilà ma sœur qui vous voit baiser ma main.

D A M I S *en se retirant étonné.*

Je fors. Adieu, Madame.

P H E N I C E.

Adieu donc, Damis, jusqu'au revoir.

S C E N E VII.

L U C I L E , P H E N I C E.

L U C I L E *agitée.*

J E venois vous parler, ma sœur,

P H E N I C E.

Et moi, j'allois vous trouver dans le même dessein.

L U C I L E.

Avant tout, instruisez-moi d'une chose. Est-ce que cet homme-là vous dit qu'il vous aime?

P H E N I C E.

De quel homme parlez-vous?

L U C I L E.

Hé, de Damis; est-ce que vous en avez deux? Je ne vous connois que celui-là; encore vaudroit-il mieux que vous ne l'eussiez point.

P H E N I C E.

Pourquoi donc? J'allois pourtant vous apprendre que nous serons mariés ce soir.

L U C I L E.

Et vous venez exprès pour cela! La nouvelle est fort touchante pour une sœur qui vous aime.

P H E N I C E.

En-vérité vous m'étonnez; car je croyois que vous vous en réjouiriez avec moi, parce que je vous en débarrasse. Me voilà bien trompée!

L U C I L E.

Oh! trompée au-delà de ce qu'on peut dire assurément. Jamais sujet de joie ne le fut moins pour moi; & vous ne savez ce que vous faites: sans compter qu'il ne sied pas tant à une fille de se réjouir de ce qu'elle se marie.

P H E N I C E.

Voulez-vous qu'on soit fâchée d'épouser ce que l'on aime? Je vous parle franchement.

L U C I L E.

C'est qu'il ne faut point aimer, Mademoiselles; c'est que cela ne convient point non plus; c'est qu'il y va de tout le repos de votre vie; c'est que je vous persécuterai jusqu'à ce que vous ayez quitté cet amour-là; c'est que je ne veux point que vous le gardiez, & vous ne le garderez point: c'est moi qui vous le dis, qui vous en empêcherai bien. Aimer Damis! Épouser Damis! Ah! je suis votre sœur, & il n'en fera rien. Vous avez affaire à une amitié qui vous désolera, plutôt que de vous laisser tomber dans ce malheur-là.

P H E N I C E.

Est-ce que ce n'est pas un honnête-homme?

L U C I L E.

Eh, qu'en fait-on? Cet honnête-homme ne vous aime pas, cependant il vous épouse. Est-ce là de l'honneur, à votre avis? Peut-on traiter plus cavalièrement le mariage?

P H E N I C E.

Quoi! Damis qui se jette à mes genoux? Que vous avez trouvé tout prêt de s'y jeter encore?

L

LES SERMENS INDISCRETS,

LUCILE.

Voilà une petite narration de bon goût que vous me faites-là : je ne vous conseille pas de la faire : d'autres qu'à moi ; elle est encore plus l'histoire de vos foiblesses que de sa mauvaise foi, le foube qu'il est.

PHENICE.

Mais enfin , d'où savez-vous qu'il ne m'aime point ?

LUCILE.

Je vais vous dire d'où je le fais. Tenez , voilà Lisette qui passe , elle est instruite , appellons-la. (*elle appelle.*) Lisette , Lisette , venez ici.

SCENE VIII.

LISETTE , LUCILE , PHENICE

LISETTE.

DE quoi s'agit-il , Madame ?

LUCILE.

Je ne l'ai point préparée , comme vous voyez. Ah ça , Lisette , dites sans façon ce que vous pensez : nous parlons de Damis , croyez-vous qu'il aime ma sœur ?

LISETTE.

Non certes , je ne le crois pas ; car je fais le contraire , & vous aussi , Madame.

LUCILE à Phénice.

Entendez vous ?

LISETTE.

Il se désoloit tantôt du mariage en question.

LUCILE.

Voilà qui est net.

LISETTE.

Et si j'avois quelque pouvoir ici , il n'épouserait point Madame.

LUCILE à Phénice.

Eh bien ai-je tort de trembler pour vous ?

L I S E T T E.

Pour dire la vérité, il n'aime ici que ma Mère.

P H E N I C E.

Qui ne l'aime pas apparemment ?

L I S E T T E.

C'est à elle à éclaircir ce point-là ; elle est bonne pour répondre.

P H E N I C E.

On diroit que Lisette vous épargne.

L I S E T T E.

Moi, Madame !

L U C I L E.

Qu'est-ce que cela signifie ? Ce discours-là est obscur : on fait que j'ai refusé Damis.

P H E N I C E.

On peut le croire, mais on n'en est pas sûr. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas peur qu'on me l'enlève. Adieu, ma sœur, je vous quitte : je pense que nous n'avons plus rien à nous dire.

L U C I L E.

Vous n'êtes pas mal fière, ma sœur ; on est bien payée des inquiétudes qu'on a pour vous.

P H E N I C E *en s'en allant.*

Je serois peut-être dupe, si j'étois reconnoissante.

S C E N E IX.

L U C I L E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

Elle ne craint point qu'on le lui enlève, dit-elle : ma foi, Madame, je vous renonce, si cela ne vous pique pas ; car enfin il est temps de convenir que Damis ne vous déplaît point, d'autant plus qu'il vous aime.

L U C I L E.

Quand il vous plaira que je le haïsse, la recette est immanquable, vous n'avez qu'à me dire que je l'aime. Mais il ne s'agit pas de cela ; je veux avoir

rain

LES SERMENS INDISCRETS,

raison de l'impertinent orgueil de ma sœur; & je le hais, s'il est vrai que Damis m'aime, comme vous m'en êtes garant. Le succès de la commission que je vais vous donner, roule tout entier sur cette vérité-là que vous me garantissez.

L I S E T T E.

Voyons.

L U C I L E.

Je vous charge donc d'aller trouver Damis comme de vous-même, entendez-vous? Car ce n'est pas moi qui vous y envoie, c'est vous qui y allez.

L I S E T T E.

Que lui dirai-je?

L U C I L E.

Est-ce que vous ne le devinez pas? Apparemment que vous n'y allez pas pour lui dire que je le hais: mais vous avez plus de malice que d'ignorance.

L I S E T T E.

Je lui ferai donc entendre que vous l'aimez?

L U C I L E.

Oui, Mademoiselle, oui, que je l'aime, puisque vous me forcez à prononcer moi-même un mot qui m'est désagréable, & dont je ne me sers ici que par raison. Au reste, je ne vous indique rien de ce qui peut appuyer cette fausse confidence: vous êtes fille d'esprit, vous pénétrez les mouvemens des autres, vous lisez dans les cœurs, l'art de les persuader ne vous manquera pas, & je vous prie de m'épargner une instruction plus ample. Il y a certaine tournure, certaine industrie que vous pouvez employer, vous aurez remarqué mes discours, vous m'aurez vue inquiète, j'aurai soupiré, si vous voulez: je ne vous prescris rien, le peu que je vous en dis me révolte, & je gâterois tout si je m'en mêlois; ménagez-moi le plus qu'il sera possible: cependant persuadez Damis, dites-lui qu'il vienne, qu'il s'avoue hardiment qu'il m'aime, que vous sentez que je le souhaite; que les paroles qu'il m'a données ne sont rien, comme en effet ce ne sont que des bagatelles; que je les traiterais de-même, & le remercie. Allez, hâtez-vous, il n'y a point de temps à per-

rdre. Mais que vois-je ? Le voici qui vient ; ouvrez tout ce que je vous ai dit.

S C È N E X.

D A M I S , L U C I L E , L I S E T T E

D A M I S *à part les premiers mots.*

Puisse le Ciel favoriser ma feinte ! Eprouvons encore si son cœur ne me regretteroit pas. Enfin, Madame, il n'est plus question de notre mariage, vous voilà libre ; & puisqu'il le faut, j'épouserai Phénice.

L I S E T T E *à part.*

Que nous vient-il dite ?

D A M I S.

Quoique le bonheur de vous plaire ne m'ait pas été réservé, puis-je du-moins, Madame, au défaut des sentimens dont je n'étois pas digne, me flater d'obtenir ceux de l'amitié que je vous demande ?

L U C I L E.

Ce soin-là ne doit point vous occuper aujourd'hui, Monsieur, & je ferois scrupule de vous retenir plus long-temps, Ah ! *(Elle veut se retirer.)*

D A M I S.

Quoi ! Madame, notre mariage vous déplaît-il ?

L U C I L E.

J'ai trouvé que vous ne me conveniez point ; & je vous avoue que si l'on m'en croyoit, vous ne conviendriez pas mieux à Phénice ; & peut-être même pourrois-je en dire ma pensée. *(en s'en allant.)*
L'ingrat !

S C È N E X I.

D A M I S , L I S E T T E.

D A M I S.

AH, Lisette ! Est-ce-là cette personne qui avoit tant de penchant pour moi ?

L

L I S E T T E.

Quoi ! Vous osez me parler encore ? Est-ce pour me demander mon amitié aussi à moi ? Je vous la refuse. Adieu. (*à part*) Je vais pourtant voir à qu'on peut faire pour lui

D A M I S.

Arrête, je me meurs ! Et je ne fais plus ce que je deviendrai.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

F R O N T A I N , L I S E T T E.

F R O N T A I N.

J E te dis qu'il est au désespoir, & qu'il auroit déjà disparu, si je ne l'arrêtois pas.

L I S E T T E.

Qu'on est sot quand on aime !

F R O N T A I N.

C'est bien pis quand on épouse.

L I S E T T E.

Le plus court seroit que ton Maître allât se jeter aux pieds de ma Maîtresse ; je suis persuadée que cela termineroit tout.

F R O N T A I N.

Il n'y a pas moyen ; il dit qu'il a suffisamment éprouvé le cœur de Lucile, & qu'il est si mal disposé pour lui, que peut-être publieroit-elle l'aveu de son amour pour le perdre.

L I S E T T E.

Quelle imagination !

F R O N T A I N.

Que veux-tu ? Le danger où il est d'épouser Phénice, l'impossibilité où il se trouve de la refuser avec

vec

vec honneur , l'idée qu'il a des sentimens de Lucile ; tout cela lui tourne la tête , & la tourneroit à un autre : il ne voit pas les choses comme nous , il faut le plaindre ; malheureusement c'est un garçon qui a de l'esprit , cela fait qu'il subtilise , que son cerveau travaille ; & dans de certains embarras , fais-tu-bien qu'il n'appartient qu'aux gens d'esprit de n'avoir pas le sens-commun , je l'ai tant éprouvé moi-même.

L I S E T T E.

Quoi qu'il en soit , qu'il se garde bien de s'en aller avant que de savoir à quoi s'en tenir ; car j'espère que la difficulté que nous avons fait naître , & la conduite que nous faisons tenir à Lucile , le tireront d'affaire : je n'ai pas eu de peine à persuader à ma Maîtresse que ce mariage-ci lui faisoit une véritable injure , qu'elle avoit droit de s'en plaindre , & Monsieur Orgon m'a paru aussi très-embarrassé de ce que j'ai été lui dire de sa part : mais toi , de ton côté , qu'as-tu dit au Père de Damis ? lui as-tu fait sentir le désagrément qu'il y avoit pour son fils , de n'entrer dans une maison que pour y brouiller les deux sœurs ?

F R O N T A I N.

Je me fais surpassé , ma fille ; tu fais le talent que j'ai pour la parole , & l'art avec lequel je mens quand il faut ; je lui ai peint Lucile si ennemie de mon Maître , remplissant la maison de tant de murmures , menaçant sa sœur d'une rupture si terrible , si elle l'épouse ; j'ai peint Monsieur Orgon si consterné , Phénice si découragée , Damis si stupéfait.

L I S E T T E.

A cela qu'a-t-il répondu ?

F R O N T A I N.

Rien , sinon qu'à mon récit il a soupiré , levé les épaules , & m'a quitté pour parler à Monsieur Orgon , & pour consoler son fils qui est averti , & qui de son côté l'attend avec une douleur inconsolable.

L I S E T T E.

Voilà , ce me semble , tout ce qu'on peut faire en pareil cas pour ton Maître , & j'ai bonne opinion à écla. Mais retire-toi , voici Lucile qui me cherche apparemment ; je lui ai toujours dit qu'elle aimoit Damis , sans qu'elle l'ait avoué , & je vais charger de toi , afin de la forcer à en changer elle-même.

F R O N T A I N.

Adieu , songe qu'il faut que je répoufe , ou que la tête me tourne aussi.

L I S E T T E

Va , va , ta tête a pris les devans , ne crains plus rien pour elle.

S C E N E II.

L U C I L E , L I S E T T E.

L U C I L E.

HE bien , Lisette , avez-vous vu mon Père ?

L I S E T T E.

Où , Madame , & autant qu'il m'a paru , je l'ai laissé très-inquiet de vos dispositions ; pour de réponse. Monsieur Ergaste qui est venu le joindre , ne lui a pas donné le temps de m'en faire , il m'a seulement dit qu'il vous parleroit

L U C I L E.

Fort bien. Cependant les préparatifs du mariage se font toujours.

L I S E T T E.

Vous verrez ce qu'il vous dira.

L U C I L E.

Je verrai , la belle ressource ! Pouvez-vous être de ce sang-froid-là dans les circonstances où je me trouve ?

L I S E T T E.

Moi , de sang-froid , Madame ! Je suis peut-être plus fâchée que vous.

L U C I L E.

Ecoutez , vous auriez raison de l'être ; je vous dois

dois l'injure que j'effuye , & j'ai fait une triste épreuve de l'imprudence de vos conseils : vous n'êtes point méchante ; mais croyez-moi , ne vous attachez jamais à personne , car vous n'êtes bonne qu'à nuire.

L I S E T T E.

Comment donc ? Est-ce que vous croyez que je vous porte malheur ?

L U C I L E.

Hé pourquoi non ? Est-ce que tout n'est pas plein de gens qui vous ressemblent ? Vous n'avez qu'à voir ce qui m'arrive avec vous.

L I S E T T E.

Mais vous n'y songez pas, Madame ?

L U C I L E.

Oh , Lisette, vous en direz tout ce qu'il vous plaira ; mais voilà des fatalités qui me passent , & qui ne m'appartiennent point du tout.

L I S E T T E.

Et de-là vous concluez que c'est moi qui vous les procure ? Mais , Madame , ne soyez donc point injuste. N'est-ce pas vous qui avez renvoyé Damis ?

L U C I L E.

Qui ; mais qui est-ce qui en est cause ? Depuis que nous sommes ensemble, avez-vous cessé de me parler des douceurs de je ne sais quelle liberté qui n'est que chimère ? Qui est-ce qui m'a conseillé de ne me marier jamais ?

L I S E T T E.

L'envie de faire de vos yeux ce qu'il vous plairoit, sans rendre compte à personne.

L U C I L E.

Les sermens que j'ai faits , qui est-ce qui les a imaginés ?

L I S E T T E.

Que vous importent-ils ? Ils ne tombent que sur un homme que vous n'aimez point.

L U C I L E.

Eh pourquoi donc vous êtes-vous efforcée de me persuader que je faisais ? D'où viens me l'avoir

répété si souvent, que j'en ai presque douté moi-même?

L I S E T T E.

C'est que je me trompois.

L U C I L E.

Vous vous trompiez ? Je l'aimois ce matin, je ne l'aime pas ce soir : si je n'en ai pas d'autre garant que vos connoissances, je n'ai qu'à m'y fier, me voilà bien instruite : cependant, dans la confusion d'idées que tout cela me donne à moi, il arrive en-vérité que je me perds de vue. Non, je ne suis pas sûre de mon état, cela n'est-il pas désagréable ?

L I S E T T E.

Rassurez-vous, Madame ; encore une fois vous ne l'aimez point.

L U C I L E.

Vous verrez qu'elle en saura plus que moi. Eh que fais-je si je ne l'aurois pas aimé, si vous m'aviez laissée telle que j'étois, si vos conseils, vos préjugés, vos fausses maximes, ne m'avoient pas infecté l'esprit ? Est-ce moi qui ai décidé de mon sort ? Chacun a sa façon de penser & de sentir, & apparemment que j'en ai une ; mais je ne dirai pas ce que c'est, je ne connois que la vôtre. Ce n'est ni ma raison ni mon cœur qui m'ont conduit, c'est vous ; aussi n'ai-je jamais pensé que des impertinences, & voilà ce que c'est : on croit se déterminer, on croit agir, on croit suivre ses sentimens & les lumières, & point du tout, il se trouve qu'on n'a qu'un esprit d'emprunt, & qu'on ne vit que de la folie de ceux qui s'emparent de votre confiance.

L I S E T T E.

Je ne fais où j'en suis.

L U C I L E.

Dites-moi ce que c'étoit, à mon âge, que l'idée de rester fille ? Qui est-ce qui ne se marie pas ? Qui est-ce qui va s'entêter de la haine d'un état respectable, & que tout le monde prend ? La condition la plus naturelle d'une fille est d'être mariée ; je n'ai pu y reponcer qu'en risquant de desobéir à mon père,

Père, je dépens de lui : d'ailleurs, la vie est pleine d'embarras; un Mari les partage, on ne sauroit avoir trop de secours, c'est un véritable ami qu'on acquiert. Il n'y avoit rien de mieux que Damis, c'est un honnête-homme, j'entrevois qu'il m'auroit plû, cela alloit tout de suite : mais malheureusement vous êtes au monde, & la destination de votre vie est d'être le fléau de la mienne; le hazard vous place chez moi, & tout est renversé; je résiste à mon Père, je fais des sermens, j'extravague, & ma sœur en profite.

L I S E T T E.

Je vous disois tout-à-l'heure que vous n'aimiez pas Damis; à-présent je suis tentée de croire que vous l'aimez.

L U C I L E.

Eh le moyen de s'en être empêchée avec vous? Eh bien oui, je l'aime, Mademoiselle, êtes-vous contente? Oui, & je suis charmée de l'aimer pour vous mettre dans votre tort, & vous faire taire.

L I S E T T E.

Eh, mort de ma vie, que ne le disiez-vous plutôt? Vous nous auriez épargné bien de la peine à tous, & à Damis qui vous aime, & à Frontain & moi qui nous aimons aussi, & qui nous désespérons : mais laissez-moi faire, il n'y a encore rien de gâté.

L U C I L E.

Oui, je l'aime, il n'est que trop vrai, & il ne me manquoit plus que le malheur de n'avoir pu le cacher; mais s'il vous en échappe un mot, vous pouvez renoncer à moi pour la vie.

L I S E T T E.

Quoi! Vous ne voulez pas?...

L U C I L E.

Non; je vous le défens.

L I S E T T E.

Mais, Madame, ce seroit dommage, si vous a-

dore.

DES LES SERMENS INDISCRETS.

LUCILE.

Qu'il me le dise lui-même, & je le croirai; quoi qu'il en soit, il m'a plu.

LISETTE.

Il le mérite bien, Madame.

LUCILE.

Je n'en fais rien, Lisette; car quand j'y songe, notre amour ne fait pas toujours l'éloge de la personne aimée, il fait bien plus souvent la critique de la personne qui aime: je ne le sens que trop. Notre vanité & notre coquetterie, voilà les plus grandes sources de nos passions, voilà d'où les hommes tirent le plus souvent tout ce qu'ils valent; qui nous ôteroit les foiblesses de notre cœur, ne leur laisseroit guères de qualités estimables. Ce cabinet où j'étois cachée pendant que Damis te parloit, qu'en le retranche de mon aventure, peut-être que je n'aurai pas d'amour; car pourquoi est-ce que j'aime, parce qu'on me défioit de plaire, & que j'ai voulu venger mon visage? n'est-ce pas-là une belle origine de tendresse? Voilà pourtant ce qu'a produit un cabinet de plus dans mon histoire.

LISETTE.

Eh! Madame, Damis n'a que faire de cette aventure-là pour être aimable: laissez-moi vous conduire.

LUCILE.

Vous savez ce que je vous ai défendu, Lisette.

LISETTE.

Je sors, car voilà votre Père: mais vous avez beau dire, si Damis se voyoit forcé d'épouser Phénice, ne vous attendez pas que je reste muette.

SCENE III.

M. ORGON, LUCILE.

M. ORGON.

MA fille, que signifie donc ce que Lisette m'est venue dire de votre part? Comment, vous ne voulez pas voir le mariage de votre sœur! Vous ne
lui

Je pardonnerai jamais ? Vous demandez à vous retirer ? Monsieur Ergaste, son fils, Phénioce & moi, vous nous chagrinez tous : & de qui s'agit-il ? de l'homme du monde qui vous est le plus indifférent.

LUCILE.

Très-indifférent, je l'avoue ; mais la manière dont mon Père me traite, ne me l'est pas.

M. O R G O N.

Eh que vous ai-je fait, ma fille ?

LUCILE.

Non, il est certain que je n'ai point de part aux bontés de votre cœur ; ma sœur en emporte toutes les tendresses.

M. O R G O N.

De quoi pouvez-vous vous plaindre ?

LUCILE.

Ce n'est pas que je trouve mauvais que vous l'aimiez, assurément : je sais bien qu'elle est aimable, & si vous ne l'aimiez pas, j'en ferois très-fâchée : mais qu'on n'aime qu'elle, qu'on ne songe qu'à elle, qu'on la marie aux dépens du peu d'estime qu'on pouvoit faire de mon esprit, de mon cœur, de mon caractère ; je vous avoue, mon Père que cela est bien triste, & que c'est me faire payer bien chèrement son mariage.

M. O R G O N.

Mais que veux-tu dire ? Tout ce que j'y vois, moi, c'est qu'elle est ta cadette, & qu'elle épouse un homme qui t'étoit destiné, mais ce n'est qu'à ton refus. Si tu avois voulu de Damis, il ne seroit pas à elle : ainsi te voilà hors d'intérêt & dans le fond ton cœur t'a bien conduit ; Damis & toi, vous n'étiez pas nés l'un pour l'autre : il a été sans peine à ta sœur ; nous voulions nous allier, Monsieur Ergaste & moi, & nous profitons de leur penchant mutuel : c'est se débarrasser d'un homme que tu n'aimes point, & tu dois en être charmée.

LUCILE.

Enfin, je n'ai rien à dire, & vous êtes le Maître : mais je devois l'épouser ; il n'étoit venu que

pour moi , tout le monde en est informé ; je ne l'épouse point , tout le monde en sera surpris. D'ailleurs , je pouvois quelque jour vouloir me marier moi-même , & me voilà forcée d'y renoncer.

M. O R G O N.

D'y renoncer , dis-tu ? Qu'est-ce que c'est que cette idée-là ?

L U C I L E.

Oui , me voilà condamnée à n'y plus penser ; on ne revient jamais de l'accident humiliant qui m'arrive aujourd'hui ; il faut désormais regarder mon cœur & ma main comme disgraciés ; il ne s'agit plus de les offrir à personne , ni de chercher de nouveaux affronts ; j'ai été dédaignée , je le serai toujours , & une retraite éternelle est l'unique parti qui me reste à prendre.

M O R G O N.

Tu es folle : on sait que tu as refusé Damis , encore une fois , il le publie lui-même ; & tout le risque que tu cours dans cette affaire-ci , c'est de passer pour avoir le goût bizarre ; voilà tout : ainsi tranquillise-toi , & ne vas pas toi-même , par un mécontentement mal entendu , te faire soupçonner de sentimens que tu n'as point. Voici ta sœur qui vient nous joindre , & à qui j'avois donné ordre de te parler , & je te prie de la recevoir avec amitié.

S C E N E IV.

P H E N I C E , L U C I L E , M. O R G O N.

M. O R G O N.

A Prochez , Phénice , votre sœur vient de me dire les motifs de son dégoût pour votre mariage. Quoique Damis ne lui convienne point , on sait qu'il étoit venu pour elle , & elle croyoit qu'on pouvoit mieux faire que de vous le donner : mais elle ne songe plus à cela , voilà qui est fini.

P H E N I C E.

Si ma sœur le regrette , & que Damis la préfère ,

il est encore à elle ; je le cède volontiers , & n'en murmurerai point.

L U C I L E .

Croyez-moi, ma sœur, un peu moins de confiance ; s'il vous entendoit, j'aurois peur qu'il ne vous prît au mot.

P H E N I C E .

Oh , non , je parle à coup sûr , il n'y a rien à craindre, je lui ai répété plus de vingt fois ce que je vous dis-là.

L U C I L E .

Ha , si vous n'avez rien risqué à lui tenir ce discours , vous m'en avez quelque obligation , mes manières n'ont pas nui à la constance qu'il a eue pour vous.

P H E N I C E .

Laissez-moi pourtant me flatter qu'il m'a choisie.

L U C I L E .

Et moi je vous dis qu'il est mieux que vous ne vous en flattiez pas, Mademoiselle , vous en ferez plus attentive à lui plaire , & son amour aura besoin de ce secours-là.

M. O R G O N .

Qu'est-ce que c'est donc que cet air de dispute que vous prenez entre vous deux ? Est-ce là comme vous répondez aux soins que je me donne pour vous voir unies ?

L U C I L E .

Mais vous voyez bien qu'on le prend sur un ton qui n'est pas supportable.

P H E N I C E .

Eh , que puis-je faire de plus , que de renoncer à Damis , si votre cœur le souhaite ?

L U C I L E .

On vous dit que si mon cœur le souhaitoit, on n'auroit que faire de vous , & que la vanité de vos offres est bien inutile sur un objet qu'on vous ôteroit avec un regard, si on en avoit envie. En voilà assez , finissons.

M. O R G O N .

La jolie conversation ! Je vous croyois à routes
deux

deux plus de respect pour moi.

PHÉNICE.

Je ne dirai plus mot ; je n'étois venue que dans le dessein d'embrasser ma sœur, & j'y suis encore prête, si ses sentimens me le permettent.

LUCILE.

Ah ! qu'à cela ne tienne (*Elles s'embrassent.*)

M. ORGON.

Hé bien, voilà ce que je demandois. Allons, mes enfans, réconciliez-vous, & soyez bonnes amies. Voici Damis qui vient fort à propos.

SCÈNE V.

DAMIS, LUCILE, M. ORGON,
PHÉNICE.

DAMIS.

JE crois, Monsieur, que vous êtes bien persuadé du desir extrême que j'avois de voir terminer notre mariage : mais vous savez l'obstacle qu'y a apporté Madame ; & plutôt que de jeter le trouble dans une famille...

M. ORGON.

Non, Damis, vous n'en jetterez aucun. Je vous annonce que nous sommes tous d'accord, que nous vous estimons tous, & que mes filles viennent de s'embrasser tout-à-l'heure.

PHÉNICE.

Et même de bon cœur, à ce que je pense.

LUCILE.

Oh, le cœur n'a que faire ici, rien ne l'intéresse.

M. ORGON.

Eh, sans-doute. Adieu, je vais porter cette bonne nouvelle à Monsieur Ergaste, & dans un moment revenir avec lui ici pour conclure.

SCÈNE VI.

DAMIS, LUCILE, PHÉNICE.

PHÉNICE *riant en les regardant.*

HA, ha, ha!... Que vous me divertissez tous deux; vous vous taisez, vous me regardez d'un œil noir, ha, ha, ha!...

LUCILE.

Où est donc le mot pour rire?

PHÉNICE.

Oh, il y est beaucoup pour moi, & il n'y est pas encore pour vous, j'en conviens; mais cela va venir... Approchez, Damis.

DAMIS *faisant mine de reculer.*

De quoi s'agit-il, Madame?

PHÉNICE.

De quoi s'agit-il, Madame? Est-ce que vous me fuyez? Le joli prélude de tendresse! N'est-ce pas-là un homme bien disposé à m'épouser?

(Elle va à lui.)

Approchez, vous dis-je, venez ici, & laissez-vous conduire: allons, Monsieur, rendez hommage à votre vainqueur, & jetez-vous à ses genoux sous-à-l'heure... à ses genoux, vous dis-je: & vous, ma sœur, tenez-vous un peu fière, ne lui tendez pas la main en signe de paix, mais ne la retirez pas non plus; laissez-la aller, afin qu'il la prenne: voilà mon projet rempli. Adieu, le reste vous regarde.

SCENE VII.

DAMIS, LUCILE.

LUCILE à *Damis à genoux.*

MAIS, qu'est-ce que cela signifie, *Damis* ?

DAMIS.

Que je vous adore depuis le premier instant, & que je n'osois vous le dire.

LUCILE.

Assurément, voilà qui est particulier : mais levez-vous donc pour vous expliquer.

(Damis se lève.)

DAMIS.

Si vous saviez combien j'ai souffert du silence timide que j'ai gardé, Madame ! Non, je ne puis vous exprimer ce que devint mon cœur la première fois que je vous vis, ni tout le désespoir où je fus d'avoir parlé à *Lisette* comme j'avois fait.

LUCILE.

Je ne m'attendois pas à ce discours-là ; car vous me promîtes alors de rompre notre mariage.

DAMIS.

Madame, je ne fis que céder à l'éloignement où je vous vis pour moi ; je ne me rendis qu'à vos dispositions, qu'au respect que j'avois pour elles, qu'à la peur de vous déplaire, & qu'à l'extrême surprise où j'étois.

LUCILE.

Je vous crois, mais j'admire la conjoncture où cela tombe ; car enfin si j'avois su vos sentimens, que fais-je ? ils auroient pu me déterminer ; mais à présent comment voulez-vous qu'on fasse ? En vérité cela est bien embarrassant.

DAMIS.

Ah ! *Lucile*, si mon cœur pouvoit fléchir le vôtre.

LUCILE.

Vous verrez que notre histoire sera d'un ridicule qui me désole.

DAMIS.

Je ne serai jamais à Phénice, je ne puis être qu'à vous seule; & si je vous perds, toute ma ressource est de fuir, de ne me montrer de ma vie, & de mourir de douleur.

LUCILE.

Cette extrémité-là seroit terrible; mais dites-moi, ma sœur fait donc que vous m'aimez?

DAMIS.

Il faut qu'on le lui ait dit, ou qu'elle l'ait soupçonné dans nos conversations, & qu'elle ait voulu m'encourager à vous le dire.

LUCILE.

Hem! si elle a soupçonné que vous m'aimez, je suis sûre qu'elle se sera doutée que j'y suis sensible.

DAMIS *en lui baisant la main.*

Ah! Lucile, que viens-je d'entendre! dans quel ravissement me jetez-vous!

LUCILE.

Notre aventure fera rire, mais notre amour m'en console; je crois qu'on vient.

S C E N E D E R N I E R E.

Mr. ORGON, Mr. ERGASTE, PHENICE,
DAMIS, LISETTE, FRONTAIN, LUCILE.

Mr. ERGASTE.

Allons, mon fils, hâtez-vous de combler ma joye, & venez signer votre bonheur.

DAMIS.

Mon Père, il n'est plus question de mariage avec Madame, elle n'y a jamais pensé, & mon cœur n'appartient qu'à Lucile.

Mr. ORGON.

Qu'à Lucile?

LISSETTE.

Oui, Monsieur, à elle-même, qui ne le refusera pas.

374 LES SERMENS INDISCRETS.

pas, mariez hardiment, tantôt nous vous dirons le
sotté.

Mr. O R G O N.

Etes-vous d'accord de ce qu'on dit-là, ma Fille?

L U C I L E donne le main à Damiis.

Ne me demandez point d'autre réponse, mon
Père.

F R O N T A I N.

Eh bien, Lisette, qu'en sera-t-il?

L I S E T T E lui donne le main.

Ne me demandez point d'autre réponse.

F I N D E L A C O M E D I E.





LE LEGS,

COMEDIE.

EN UN ACTE, EN PROSE.

ACTEURS

LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

HORTENSE.

LE CHEVALIER.

LISETTE, Suivante de la Comtesse.

LEPINE, Valet-de-chambre du Marquis.

LE LE G S,

COMEDIE.



SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, HORTENSE.

LE CHEVALIER.

A démarche que vous allez faire auprès du Marquis, m'allarme.

HORTENSE.

Je ne risque rien, vous dis-je. Raisonnons Défunt son parent & le mien lui laisse six cens mille francs, à la charge, il est vrai, de m'épouser, ou de m'en donner deux cens mille, cela est à son choix : mais le Marquis ne sent rien pour moi. Je suis sûre qu'il a de l'inclination pour la Comtesse. D'ailleurs, il est déjà assez riche par lui-même : Voilà encore une succession de six cens mille francs qui lui vient, à laquelle il ne s'attendoit pas ; & vous croyez que, plutôt que d'en distraire deux cens mille, il aimera mieux m'épouser, moi qui lui suis indifférente, pendant qu'il a de l'amour pour la Comtesse, qui peut être ne le hait pas, & qui a plus de bien que moi ? Il n'y a pas d'apparence.

LE CHEVALIER.

Mais à quoi jugez-vous que la Comtesse ne le hait pas ?

HORTENSE.

A mille petites remarques que je fais tous les jours,

jour, & je n'en suis pas surprise. Du caractère dont elle est, celui du Marquis doit être de son goût. La Comtesse est une femme brusque, qui aime à primer, à gouverner, à être la maîtresse. Le Marquis est un homme doux, paisible, aisé à conduire, & voilà ce qu'il faut à la Comtesse: aussi ne parle-t-elle de lui qu'avec éloge. Son air de naïveté lui plaît. C'est, dit-elle, le meilleur homme, le plus complaisant, le plus sociable. D'ailleurs, le Marquis est d'un âge qui lui convient; elle n'est plus de cette grande jeunesse: il a trente-cinq ou quarante ans, & je vois bien qu'elle seroit charmée de vivre avec lui.

L E C H E V A L I E R.

J'ai peur que l'événement ne vous trompe. Ce n'est pas un petit objet que deux cens mille francs qu'il faudra qu'on vous donne si l'on ne vous épouse pas; & puis, quand le Marquis & la Comtesse s'aimeroient, de l'humeur dont ils sont tous deux, ils auront bien de la peine à se le dire.

H O R T E N S E.

Oh! Moyennant l'embaras où je vais jeter le Marquis, il faudra bien qu'il parle, & je veux savoir à quoi m'en tenir. Depuis le temps que nous sommes à cette campagne chez la Comtesse, il ne me dit rien. Il y a six semaines qu'il se tait, je veux qu'il s'explique. Je ne perdrai pas le legs qui me revient, si je n'épouse point le Marquis.

L E C H E V A L I E R.

Mais s'il accepte votre main.

H O R T E N S E.

Eh! non, vous dis-je. Laissez moi faire. Je crois qu'il espère que ce sera moi qui le refuserai. Peut-être même feindra-t-il de consentir à notre union; mais que cela ne vous épouvante pas. Vous n'êtes point assez riche pour m'épouser avec deux cens mille francs de moins; je suis bien aise de vous les apporter en mariage. Je suis persuadée que la Comtesse & le Marquis ne se haïssent pas. Voyons qui me diront là-dessus Lépine & Lisette, qui vont venir me parler. L'un est un Gascon froid, mais adroit; Lisette a de l'esprit. Je sais qu'ils ont tous deux la confiance de

leurs

leurs Maîtres; je les intéresserai à m'instruire, & tout ira bien. Les voilà qui viennent. Retenez-vous.

S C E N E II.

L I S E T T E, L E P I N E, H O R T E N S E.

V E N E Z, Lisette; approchez.

L I S E T T E.

Que souhaitez-vous de nous, Madame?

H O R T E N S E.

Rien que vous ne puissiez me dire sans blesser sa fidélité que vous devez, vous au Marquis, & vous à la Comtesse.

L I S E T T E.

Tant mieux, Madame

L E P I N E.

Ce début encourage. Nos services vous sont acquis.

HORTENSE tire quelque argent de sa poche.

Tenez, Lisette; tout service mérite récompense.

L I S E T T E refusant d'abord.

Du-moins, Madame, faudroit-il savoir auparavant de quoi il s'agit.

H O R T E N S E.

Prenez; je vous le donne, quoi qu'il arrive. Voilà pour vous, Monsieur de Lépine.

L E P I N E.

Madame, je serois volontiers de l'avis de Mademoiselle; mais je prends. Le respect défend que je raisonne.

H O R T E N S E.

Je ne prétends vous engager en rien, & voici de quoi il est question: le Marquis, votre Maître, vous estime, Lépine.

L E P I N E froidement.

Extrêmement, Madame, il me connoît.

H O R T E N S E.

Je remarque qu'il vous confie aisément ce qu'il pense.

L E P I N E

Oui, Madame, de toutes ses pensées, incontinent j'en ai copie; il n'en fait pas le compte mieux que moi.

H O P

H O R T E N S E.

Vous, Lisette, vous êtes sur le même ton avec la Comtesse.

L I S E T T E.

J'ai cet honneur-là, Madame.

H O R T E N S E.

Dites-moi, Lépine; je me figure que le Marquis aime la Comtesse, me trompai-je? Il n'y a point d'inconvénient à me dire ce qui en est.

L E P I N E.

Je n'affirme rien, mais patience. Nous devons ce soir nous entretenir là-dessus.

H O R T E N S E.

Eh, soupçonnez-vous qu'il l'aime?

L E P I N E.

De soupçons, j'en ai de violens. Je m'en éclaircirai tantôt.

H O R T E N S E.

Et vous, Lisette, quel est votre sentiment sur la Comtesse?

L I S E T T E.

Qu'elle ne songe point du tout au Marquis, Madame.

L E P I N E.

Je diffère avec vous de pensée.

H O R T E N S E.

Je crois aussi qu'ils s'aiment. Et, supposons que je ne me trompe pas, du caractère dont ils sont, ils auront de la peine à s'en parler. Vous, Lépine, voudriez-vous exciter le Marquis à le déclarer à la Comtesse? Et vous Lisette, disposer la Comtesse à se entendre dire? Ce sera une industrie fort innocente.

L E P I N E.

Et même louer.

L I S E T T E *vendant l'argent.*

Madame, permettez que je rende votre argent.

H O R T E N S E.

Gardez. D'où vient?

L I S E T T E.

C'est qu'il me semble que vous précisez le service que vous exigez de moi; & c'est précisément celui que je ne puis vous rendre. Ma Maîtresse est

veuve;

veuve ; elle est tranquille ; son état est heureux , ce seroit dommage de l'en tirer. Je prie le Ciel qu'elle y reste.

L E P I N E *froidement.*

Quant à moi , je garde mon lot ; rien ne m'oblige à restitution. J'ai la volonté de vous être utile. Monsieur le Marquis vit dans le célibat ; mais le mariage , il est bon , très-bon ; il a ses peines , chaque état a les siennes ; quelquefois le mien me pèse , le tout est égal. Oui , je vous servirai , Madame , je vous servirai ; je n'y vois point de mal. On s'épouse de tout temps , on s'épousera toujours ; on n'a que cette honnête ressource quand on aime.

H O R T E N S E.

Vous me surprenez , Lisette ; d'autant plus que je m'imaginerois que vous pouviez vous aimer tous deux.

L I S E T T E.

C'est de quoi il n'est pas question de ma part.

L E P I N E.

Dé la mienne , j'en suis demeuré à l'estime. Néanmoins Mademoiselle est aimable ; mais j'ai passé mon chemin sans y prendre garde.

L I S E T T E.

J'espère que vous passerez toujours de-même.

H O R T E N S E.

Voilà ce que j'avois à vous dire. Adieu , Lisette. vous ferez ce qu'il vous plaira. Je ne vous demande que le secret. J'accepte vos services , Lépine.

S C E N E III.

L E P I N E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

Nous n'avons rien à nous dire , Monsieur de Lépine. J'ai affaire , & je vous laisse.

L E P I N E.

Doucement , Mademoiselle , retardez d'un moment ; je trouve à propos de vous informer d'un petit accident qui m'arrive.

L I S E T T E.

Voyons.

L E

L É P I N E.

D'honneur d'honneur, je n'avois pas envisagé vos graces; je ne connoissois pas votre mine.

L I S E T T E.

Qu'importe? Je vous en offre autant: c'est tout au plus si je connois actuellement la vôtre.

L É P I N E.

Cette Dame se figuroit que nous nous aimions.

L I S E T T E.

Eh bien, elle se figuroit mal.

L É P I N E.

Attendez, voici l'accident. Son discours a fait que mes yeux se sont arrêtés dessus vous plus attentivement que de coutume.

L I S E T T E.

Vos yeux ont pris bien de la peine.

L É P I N E.

Et vous êtes jolie, sarda, oh! très-jolie.

L I S E T T E.

Ma foi, Monsieur de Lépine, vous êtes très-galant, oh! très-galant. Mais l'envie me prend dès qu'on me loue. Abrégeons. Est-ce-là tout?

L É P I N E.

A mon exemple, envisagez-moi, je vous prie; faites-en l'épreuve.

L I S E T T E.

Où-ça. Tenez, je vous regarde.

L É P I N E.

Eh donc? Est-ce-là ce Lépine que vous connoissez? N'y voyez-vous rien de nouveau? Que vous dit le cœur?

L I S E T T E.

Pas le mot. Il n'y a rien-là pour lui.

L É P I N E.

Quelquefois pourtant nombre de gens ont estimé que j'étois un garçon assez revenant; mais nous y retournerons, c'est partie à remettre. Ecoutez le restant. Il est certain que mon Maître distingue tendrement votre Maîtresse. Aujourd'hui même il m'a confié qu'il méditoit de vous communiquer ses sentiments.

L I S E T T E.

Comme il lui plaira. La réponse que j'aurai l'honneur de lui communiquer sera courte.

L E P I N E.

Remarquons d'abondance, que la Comtesse se plaît avec mon Maître, qu'elle a l'ame joyeuse en le voyant. Vous me direz que nos gens sont d'étranges personnes, & je vous l'accorde. Le Marquis, homme tout simple, peu hazardeux dans le discours, n'osera jamais avancer la déclaration; & des déclarations, la Comtesse les épouvante; femme qui néglige les complimens, qui vous parle entre l'aigre & le doux, & dont l'entretien a je ne fais quoi de sec, de froid, de purement raisonnable. Le moyen que l'amour puisse être mis en avant avec cette femme? Il ne sera jamais à propos de lui dire je vous aime, à moins qu'on ne le lui dise à propos de rien. Cette matière, avec elle, ne peut tomber que des nues. On dit qu'elle traite l'amour de bagatelle d'enfant; moi, je prétens qu'elle a pris goût à cette enfance. Dans cette conjoncture, j'opine que nous encourageons ces deux personnages. Qu'en sera-t-il? Qu'ils s'aimeront bonnement en toute simplicité, & qu'ils s'épouseront de même. Qu'en sera-t-il? Qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari par la douce habitude de me voir. Eh donc? Parlez, êtes-vous d'accord?

L I S E T T E.

Non.

L E P I N E.

Mademoiselle, est-ce mon amour qui vous déplaît?

L I S E T T E.

Oui.

L E P I N E.

En peu de mots vous dites beaucoup. Mais confidérez l'occurrence: Je vous prédis que nos Maîtres se mariront; que la commodité vous tente.

L I S E T T E.

Je vous prédis qu'ils ne se mariront point. Je ne veux pas, moi. Ma Maitresse, comme vous dites fort
habi-

habilement, tient l'amour au-dessous d'elle, & j'aurai soin de l'entretenir dans cette humeur, attendez qu'il n'est pas de mon petit intérêt qu'elle se marie. Ma condition n'en seroit pas si bonne, entendez-vous ? Il n'y a pas d'apparence que la Comtesse y gagne, & moi j'y perdrois beaucoup. J'ai fait un petit calcul là-dessus, au moyen duquel je trouve que vous vos arrangemens me dérangent, & ne me valent rien. Ainsi quelque jolie que je sois, continuez en rien voir, laissez-là la découverte que vous avez faite de mes graces, & passez toujours sans y prendre garde.

L E P I N E *froidement.*

Je les ai vues, Mademoiselle; j'en suis frappé, & n'ai de remède que votre cœur.

L I S E T T E.

Tenez-vous donc pour incurable.

L E P I N E.

Me donnez-vous votre dernier mot ?

L I S E T T E.

Je n'y changerai pas une syllabe. (*Elle veut s'en aller.*)

L E P I N E *l'arrêtant.*

Permettez que je reparte. Vous calculez, moi même. Selon vous, il ne faut pas que nos gens se marient; il faut qu'ils s'épousent, selon moi: je le prétends.

L I S E T T E.

Mauvaise gasconnade.

L E P I N E.

Patience, Je vous aime. & vous me refusez le réciproque. Je calcule qu'il me fait besoin, & je l'aurai, tandis; je le prétends.

L I S E T T E.

Vous ne l'aurez pas, tandis.

L E P I N E.

J'ai tout dit. Laissez parler mon Maître qui nous arrive.

S C E N E I V.

LE MARQUIS, LEPINE, LISETTE.

LE MARQUIS.

AH! Vous voici, Lisette. Je suis bien aise de vous trouver.

LISETTE.

Je vous suis obligée, Monsieur; mais je m'en allois.

LE MARQUIS.

Vous vous en alliez? J'avois pourtant quelque chose à vous dire. Etes-vous un peu de nos amis?

LEPINE.

Petitement.

LISETTE.

J'ai beaucoup d'estime & de respect pour Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Tout de bon? Vous me faites plaisir, Lisette. Je fais beaucoup de cas de vous aussi. Vous me paroissez une très-bonne fille, & vous êtes à une Maitresse qui a bien du mérite.

LISETTE.

Il y a long-temps que je le fais, Monsieur.

LE MARQUIS.

Ne vous parle-t-elle jamais de moi? Que vous en dit-elle?

LISETTE.

Oh! Rien.

LE MARQUIS.

C'est que, entre nous, il n'y a point de femme que j'aime tant qu'elle.

LISETTE.

Qu'appellez-vous aimer, Monsieur le Marquis? Est-ce de l'amour que vous entendez?

LE MARQUIS.

Eh? Mais oui, de l'amour, de l'inclination, comme tu voudras, le nom n'y fait rien. Je l'aime mieux qu'un autre. Voilà tout.

L I S E T T E.

Cela se peut.

L E M A R Q U I S.

Mais elle n'en fait rien : je n'ai pas osé le lui apprendre. Je n'ai pas trop le talent de parler d'amour.

L I S E T T E.

C'est ce qui me semble.

L E M A R Q U I S.

Oui, cela m'embarasse : & , comme ta Maîtresse est une femme fort raisonnable ; j'ai peur qu'elle ne le moque de moi, & je ne saurois plus que lui dire ; de sorte que j'ai rêvé qu'il seroit bon que tu la prévinses en ma faveur.

L I S E T T E.

Je vous demande pardon, Monsieur ; mais il faloit rêver tout le contraire. Je ne puis rien pour vous, en-vérité.

L E M A R Q U I S.

Eh ! D'où vient ? Je t'aurai grande obligation. Je payerai bien tes peines. (*montrant Lépine.*) Et si ce garçon-là te convenoit, je vous ferois un fort bon parti à tous les deux.

L E P I N E *froidelement & sans regarder Lisette.*

Dérechef, recueillez-vous là-dessus, Mademoiselle.

L I S E T T E.

Il n'y a pas moyen, Monsieur le Marquis. Si je parlois de vos sentimens à ma Maîtresse, vous avez beau dire que le nom n'y fait rien, je me brouillerois avec elle, je vous y brouillerois vous-même. Ne la connoissez-vous pas ?

L E M A R Q U I S.

Tu crois donc qu'il n'y a rien à faire ?

L I S E T T E.

Absolument rien.

L E M A R Q U I S.

Tanpis. Cela me chagrine. Elle me fait tant d'a-mitié, cette femme. Allons, il ne faut donc plus y penser.

L E P I N E *froidement.*

· Monsieur, ne vous déconfortez pas. Du récit de Mademoiselle n'en tenez compte, elle vous triche. Retirons-nous. Venez me consulter à l'écart, je serai plus consolant. Partons.

L E M A R Q U I S.

Viens. Voyons ce que tu as à me dire. Adieu, Lisette; ne me nuis pas, voilà tout ce que j'exige.

S C E N E V.

L E P I N E , L I S E T T E.

L E P I N E.

N'Exigez rien. Ne gênons point Mademoiselle. Soyons galamment ennemis déclarés; faisons-nous du mal en toute franchise. Adieu, gentille personne, je vous chéris ni plus, ni moins; gardez-moi votre cœur, c'est un dépôt que je vous laisse.

L I S E T T E.

Adieu, mon pauvre Lépine; vous êtes peut-être, de tous les fous de la Garonne, le plus effronté, mais aussi le plus divertissant.

S C E N E V I.

L A C O M T E S S E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

VOici ma Maitresse. De l'humeur dont elle est, je crois que cet amour-ci ne la divertira guères. Gare que le Marquis ne soit bientôt congédié.

L A C O M T E S S E *tenant une lettre.*

Tenez. Lisette; dites qu'on porte cette lettre à la poste: en voilà dix que j'écris depuis trois semaines. La sotte chose qu'un procès! Que j'en suis lassé! Je ne m'étonne pas s'il y a tant de femmes qui se remarient.

L I S E T T E *riant.*

Bon, votre procès! Une affaire de mille francs. Voilà quelque chose de bien considérable pour vous.

Avez-vous envie de vous remarier ? J'ai votre affaire.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est qu'envie de me remarier ? Pour quoi me dites vous cela ?

L I S E T T E.

Ne vous fâchez pas ; je ne veux que vous devenir.

LA COMTESSE.

Ce pourroit être quelqu'un de Paris qui vous auroit fait une confidence ; en tout cas , ne me le nommez pas.

L I S E T T E.

Oh ! Il faut pourtant que vous connoissiez celui dont je parle.

LA COMTESSE.

Trifons là-dessus. Je rêve à une chose. Le Marquis n'a ici qu'un valet-de-chambre, dont il a peut-être besoin ; & je voulois lui demander s'il n'a pas quelque paquet à porter à la poste, on le porteroit avec le mien. Où est-il le Marquis ? L'as-tu vu ce matin ?

L I S E T T E.

Oh ! oui. Malepeste, il a ses raisons pour être éveillé de bonne heure. Revenons au mari que j'ai à vous donner, celui qui brule pour vous, & que vous avez enflammé de passion. . . .

LA COMTESSE.

Qui est ce benêt-là ?

L I S E T T E.

Vous le devinez.

LA COMTESSE.

Celui qui brule est un sot. Je ne veux rien savoir de Paris.

L I S E T T E.

Ce n'est point de Paris. Votre conquête est dans le château. Vous l'appellez benêt ; moi, je vais le flatter ; c'est un soupirant qui a l'air fort simple, un air de bon-homme. Y êtes-vous ?

LA COMTESSE.

Nullement. Qui est-ce qui ressemble à celui-ci ?

L I S E T T E.

Eh ! Le Marquis.

L A C O M T E S S E.

Celui qui est avec nous?

L I S E T T E.

Lui-même.

L A C O M T E S S E.

Je n'avois garde d'y être. Où as-tu pris son air simple & de bon-horame? Dis donc un air franc & ouvert, à la bonne heure; il sera reconnoissable.

L I S E T T E.

Ma foi, Madame, je vous le rends comme je le vois.

L A C O M T E S S E.

Tu le vois très-mal, on ne peut pas plus mal; en mille ans on ne le devineroit pas à ce portrait-là. Mais de qui tiens-tu ce que tu me contes de son amour?

L I S E T T E.

De lui qui me l'a dit; rien que cela. N'en riez-vous pas? Ne faites pas semblant de le savoir. Au reste il n'y a qu'à vous en défaire tout doucement.

L A C O M T E S S E.

Hélas! Je ne lui en veux pas de mal. C'est un fort honnête-homme, un homme dont je fais cas, qui a d'excellentes qualités; & j'aime encore mieux que ce soit lui qu'un autre. Mais ne te trompes-tu pas aussi? Il ne t'aura peut-être parlé que d'estime: il en a beaucoup pour moi, beaucoup; il me l'a marquée en mille occasions d'une manière fort obligeante.

L I S E T T E.

Non, Madame, c'est de l'amour qui regarde vos appas; il en a prononcé le mot, sans bredouiller comme à l'ordinaire. C'est de la flamme. Il languit; il soupire

L A C O M T E S S E.

Est-il possible? Sur ce pied-là, je le plains; car ce n'est pas un étourdi: Il faut qu'il le sente, puisqu'il le dit; & ce n'est pas de ces gens-là dont je me moque; jamais leur amour n'est ridicule. Mais il n'osera m'en parler, n'est ce pas?

L I S E T T E.

Oh! Ne craignez rien, j'y ai mis bon ordre; il ne s'y jouera pas. Je lui ai ôté toute espérance; n'ai-je pas bien fait?

L A C O M T E S S E.

Mais oui; sans doute, oui; pourvu que vous ne l'ayiez pas brusqué, pourtant. Il falloit y prendre garde; c'est un ami que je veux conserver *Et vous* avez quelquefois le ton dur & revêché, Lisette; il valoit mieux le laisser dire.

L I S E T T E.

Point du tout. Il vouloit que je vous parlasse en sa faveur.

L A C O M T E S S E.

Ce pauvre homme!

L I S E T T E.

Et je lui ai répondu que je ne pouvois pas m'en mêler; que je me brouillerois avec vous, si je vous en parlois, que vous me donniez mon congé, que vous lui donniez le sien.

L A C O M T E S S E.

Le sien? Quelle grossièreté! Ah! Que c'est mal parler! Son congé? Et même, est-ce que je vous aurois donné le vôtre? Vous savez bien que non. D'où vient mentir, Lisette? C'est un ennemi que vous m'allez faire d'un des hommes du monde que je considère le plus, & qui le mérite le mieux. Quel sot langage de domestique! Eh? Il étoit si simple de vous en tenir à lui dire: Monsieur, je ne saurois; ce ne sont pas-là mes affaires; parlez-en vous-même. Et je voudrois qu'il osât m'en parler, pour raccommoier un peu votre malhonnêteté. Son congé! Son congé! Il va se croire insulté.

L I S E T T E.

Eh non, Madame; il étoit impossible de vous en débarrasser à moins de frais. Faut-il que vous l'aimez, de peur de le fâcher? Voulez-vous être sa femme par politesse, lui qui doit épouser Hortense? Je ne lui ai rien dit de trop. Et vous en voilà quitte. Mais je l'apperçois qui vient en rêvant. Évittez-le, vous avez le temps.

L A

L A C O M T E S S E.

L'éviter? Lui qui me voit? Ah! Je m'en garderai bien. Après les discours que vous lui avez tenus, il croiroit que je les ai dictés. Non, non, je ne changerai rien à ma façon de vivre avec lui. Allez porter ma lettre.

L I S E T T E *à part.*

Ham! Il y a ici quelque chose. (*haut.*) Madame, je suis d'avis de rester auprès de vous; cela m'arrive souvent; & vous en ferez plus à l'abri d'une déclaration.

L A C O M T E S S E.

Belle finesse! Quand je lui échapperois aujourd'hui, ne me trouvera-t-il pas demain? Il faudroit donc vous avoir toujours à mes côtés? Non, non. Partez. S'il me parle, je fais répondre.

L I S E T T E.

Je suis à vous dans l'instant, je n'ai qu'à donner cette lettre à un laquais.

L A C O M T E S S E.

Non, Lisette; c'est une lettre de conséquence, & vous me ferez plaisir de la porter vous-même: parce que, si le courier est passé, vous me la rapporterez, & je l'enverrai par une autre voie. Je ne me fie point aux valets; ils ne sont point exacts.

L I S E T T E.

Le courier ne passe que dans deux heures, Madame.

L A C O M T E S S E.

Et allez, vous dis-je. Que fait-on?

L I S E T T E *à part.*

Quel prétexte! (*haut.*) Cette femme-là ne va pas d'toit avec moi.

S C E N E V I I.

L A C O M T E S S E *seule.*

ELle avoit la fureur de rester. Les domestiques sont haïssables: il n'y a pas jusqu'à leur zèle qui ne vous desoblige. C'est toujours de travers qu'ils vous servent.

S C E N E V I I I.

L A C O M T E S S E , L E P I N E.

L E P I N E.

Madame, Monsieur le Marquis vous a vu de loin avec Lisette. Il demande s'il n'y a point de mal qu'il approche: il a le désir de vous *confulter*, mais il se fait le scrupule de vous être importun.

L A C O M T E S S E.

Lui importun! Il ne sauroit l'être. Dites-lui que je l'attens, Lépine; qu'il vienne.

L E P I N E.

Je vais le réjouir de la nouvelle. Vous l'allez voir dans la minute.

S C E N E I X.

L E P I N E , L E M A R Q U I S.

L E P I N E *appellant le Marquis.*

Monsieur, venez prendre audience, Madame l'accorde.

(Quand le Marquis est venu, il lui dit à part.)

Courage, Monsieur, l'accueil est gracieux, presque tendre; c'est un cœur qui demande qu'on le prenne.

S C E N E X.

L A C O M T E S S E , L E M A R Q U I S.

L A C O M T E S S E.

EH! D'où vient donc la cérémonie que vous faites, Marquis? Vous n'y songez pas.

L A M A R Q U I S.

Madame, vous avez bien de la bonté: c'est que j'ai bien des choses à vous dire.

L A C O M T E S S E.

Effectivement, vous me paroissez rêveur, inquiet.

L E M A R Q U I S.

Oui, j'ai l'esprit en peine. J'ai besoin de conseil.

fait, j'ai besoin de graces, & le tout de votre part.

L A C O M T E S S E.

Tant mieux. Vous avez encore moins besoin de tout cela, que je n'ai d'envie de vous être bonne à quelque chose.

L E M A R Q U I S.

O bonne! Il ne tient qu'à vous de m'être excellente, si vous voulez.

L A C O M T E S S E.

Comment, si je veux? Manquez-vous de confiance? Ah! Je vous prie, ne me ménagez point. Vous pouvez tout sur moi, Marquis; je suis bien aise de vous le dire.

L E M A R Q U I S.

Cette assurance m'est bien agréable, & je serois tenté d'en abuser.

L A C O M T E S S E.

J'ai grand^e peur que vous ne résistiez à la tentation. Vous ne comptez pas assez sur vos amis; car vous êtes si réservé, si retenu.

L E M A R Q U I S.

Oui, j'ai beaucoup de timidité.

L A C O M T E S S E.

Je fais de mon mieux pour vous l'ôter, comme vous voyez.

L E M A R Q U I S.

Vous savez dans quelle situation je suis avec Hortense; que je dois l'épouser, ou lui donner deux-cens-mille francs.

L A C O M T E S S E.

Oui; & je me suis apperçue que vous n'aviez pas grand goût pour elle.

L A M A R Q U I S

Oh! On ne peut pas moins. Je ne l'aime point du tout.

L A C O M T E S S E.

Je n'en suis pas surprise. Son caractère est si différent du vôtre. Elle a quelque chose de trop arrangé pour vous.

L E M A R Q U I S.

vous y êtes. Elle songe trop à ses graces. Il faudroit

droit toujours l'entretenir de complimens; & moi, ce n'est pas-là mon fort. La coquetterie me gêne, elle me rend muet.

L A C O M T E S S E.

Ah! Ah! Je conviens qu'elle en a un peu; mais presque toutes les femmes sont de même. Vous ne trouverez que cela par-tout, Marquis.

L E M A R Q U I S.

Hors chez vous, quelle différence! Par exemple, vous plaisez sans y penser; ce n'est pas votre faute. Vous ne savez pas seulement que vous êtes aimable, mais d'autres le savent pour vous.

L A C O M T E S S E.

Moi, Marquis, je pense qu'à cet égard-là les autres songent aussi peu à moi que j'y songe moi-même.

L E M A R Q U I S.

Oh! J'en connois qui ne vous disent pas tout ce qu'ils songent.

L A C O M T E S S E.

Eh! Qui font-ils, Marquis? Quelques amis comme vous, sans-doute.

L E M A R Q U I S.

Bon, des amis! Voilà bien de quoi; vous n'en saurez encore de long-temps.

L A C O M T E S S E.

Je vous suis obligée du petit compliment que vous me faites en passant.

L E M A R Q U I S.

Point du tout. Je ne parle jamais, moi; je dis toujours exprès.

L A C O M T E S S E *riant*.

Comment! Vous qui ne voulez pas que j'aye encore des amis, est-ce que vous n'êtes pas le mien?

L E M A R Q U I S.

Vous m'excuserez. Mais, quand je ferois autre chose, il n'y auroit rien de surprenant.

L A C O M T E S S E.

Eh bien, je ne laisserois pas que d'en être surprise.

L E M A R Q U I S.

Et encore plus fâchée.

C O M E D I E

L A C O M T E S S E.

En-vérité, surprise. Je veux pourtant croire
je suis aimable, puisque vous le dites.

L E M A R Q U I S.

O charmante ! Et je serois bien heureux si
tense vous ressembloit ; je l'épouserois d'un
cœur, & j'ai bien de la peine à m'y résoudre.

L A C O M T E S S E.

Je le crois : & ce seroit encore pis, si vous
de l'inclination pour une autre.

L E M A R Q U I S.

Eh bien, c'est que justement le pis s'y trouve.

L A C O M T E S S E *par exclamation*

Oui ? Vous aimez ailleurs ?

L E M A R Q U I S.

De toute mon ame.

L A C O M T E S S E *en souvant.*

Je m'en suis doutée, Marquis

L E M A R Q U I S.

Eh ? Vous êtes-vous doutée de la personne ?

L A C O M T E S S E.

Non ; mais vous me la direz.

L E M A R Q U I S.

Vous me feriez grand plaisir de la deviner.

L A C O M T E S S E.

Eh ! Pourquoi m'en donneriez-vous la peine,
que vous voilà ?

L E M A R Q U I S.

C'est que vous ne connoissez qu'elle : c'est la
aimable femme, la plus franche. Vous parlez
gens sans façon ; il n'y a personne comme elle
je la vois, plus je l'admire.

L A C O M T E S S E.

Epousez-la, Marquis, épousez-la, & laissez
Hortense ; il n'y a point à héliter ; vous n'avez
d'autre parti à prendre.

L E M A R Q U I S.

Oui, mais je songe à une chose : N'y auroit
moyen de me sauver les deux-cens-mille frs
Je vous parle à cœur ouvert.

L A C O M T E S S E .

Regardez-moi dans cette occasion-ci comme une autre vous-même.

L E M A R Q U I S .

Ah ! Que c'est bien dit, une autre moi-même !

L A C O M T E S S E .

Ce qui me plaît en vous, c'est votre franchise, qui est une qualité admirable. Revenons. Comment vous sauver ces deux-cens-mille francs ?

L E M A R Q U I S .

C'est que Hortense aime le Chevalier. Mais, à propos, c'est votre parent.

L A C O M T E S S E .

Oh ! Parent de loin.

L E M A R Q U I S .

Or, de cet amour qu'elle a pour lui, je conclus qu'elle ne se soucie pas de moi. Je n'ai donc qu'à faire semblant de vouloir l'épouser, elle me refusera, & je ne lui dirai plus rien ; son refus me servira de quittance.

L A C O M T E S S E .

Oui-dà, vous pouvez le tenter. Ce n'est pas qu'il n'y ait du risque, elle a du discernement, Marquis. Vous supposez qu'elle vous refusera. Je n'en fais rien ; vous n'êtes pas homme à dédaigner.

L E M A R Q U I S .

Est-il vrai ?

L A C O M T E S S E .

C'est mon sentiment.

L E M A R Q U I S .

Vous me flattez ; vous encouragez ma franchise.

L A C O M T E S S E .

Je vous encourage ! Eh ! Mais en êtes-vous encore-là ? Mettez-vous donc dans l'esprit que je ne demande qu'à vous obliger, qu'il n'y a que l'impossible qui m'arrêtera, & que vous devez compter sur tout ce qui dépendra de moi. Ne perdez point cela de vue, étrange homme que vous êtes, & achevez hardiment. Vous voulez des conseils, je vous en donne. Quand nous en serons à l'article des graces, il n'y aura qu'à parler ; elles ne feront pas plus de

dis

difficulté que le reste, entendez-vous ? Et que cela soit dit pour toujours.

LE MARQUIS.

Vous me ravissez d'espérance.

LA COMTESSE.

Allons par ordre. Si Hortense alloit vous prendre au mot ?

LE MARQUIS.

J'espère que non : en tout cas, je lui payerois sa somme, pourvu qu'auparavant la personne qui a pris mon cœur, ait la bonté de me dire qu'elle veut bien de moi.

LA COMTESSE.

Hélas ! Elle seroit donc bien difficile ? Mais, Marquis, est-ce qu'elle ne sait pas que vous l'aimez ?

LE MARQUIS.

Non, vraiment ; je n'ai pas osé le lui dire.

LA COMTESSE.

Et le tout par timidité. Oh ! En vérité, c'est la pousser trop loin. Et, toute amie des bienséances que je suis, je ne vous approuve pas : ce n'est pas se rendre justice.

LE MARQUIS.

Elle est si sensée, que j'ai peur d'elle. Vous me conseillez donc de lui en parler ?

LA COMTESSE.

Eh ! Cela devrait être fait. Peut-être vous attend-elle. Vous dites qu'elle est sensée : que craignez-vous ? Il est louable de penser modestement sur soi : mais, avec de la modestie, on parle, on se propose. Parlez, Marquis, parlez, tout ira bien.

LE MARQUIS.

Hélas ! Si vous saviez qui c'est, vous ne m'exhorteriez pas tant. Que vous êtes heureuse de n'aimer rien, & de mépriser l'amour !

LA COMTESSE.

Moi, mépriser ce qu'il y a au monde de plus naturel ! Cela ne seroit pas raisonnable. Ce n'est pas l'amour, ce sont les amans, tels qu'ils sont la plupart, que je méprise, & non pas le sentiment qui fait qu'on aime, qui n'a rien en soi que

de fort honnête, de fort permis, & de fort involontaire : c'est le plus doux sentiment de la vie, comment le haïrois-je ? Non, certes : & il y a tel homme à qui je pardonnerois de m'aimer, s'il me l'a vouoit avec cette simplicité de caractère que je louois tout-à-l'heure en vous.

L E M A R Q U I S.

En effet, quand on le dit naïvement comme on le sent...

L A C O M T E S S E.

Il n'y a point de mal alors. On a toujours bonne grace; voilà ce que je pense. Je ne suis pas une ame sauvage.

L E M A R Q U I S.

Ce seroit bien dommage. Vous avez la plus belle santé.

L A C O M T E S S E, *à part.*

Il est bien question de ma santé ? (*bas.*) C'est l'air de la campagne.

L E M A R Q U I S.

L'air de la ville vous fait de même l'œil le plus vif, le teint le plus frais!

L A C O M T E S S E.

Je me porte assez bien. Mais sachez-vous bien que vous me dites des douceurs sans y penser?

L E M A R Q U I S.

Pourquoi; sans y penser? Moi, j'y pense.

L A C O M T E S S E.

Gardez-les pour la personne que vous aimez.

L E M A R Q U I S.

Eh! Si c'étoit vous, il n'y auroit que faire de les garder.

L A C O M T E S S E.

Comment! Si c'étoit moi? Est-ce de moi dont il s'agit? Est-ce une déclaration d'amour que vous me faites?

L E M A R Q U I S.

Oh! Point du tout.

L A C O M T E S S E.

Eh! De quoi vous avisez-vous donc de m'entre-

tenir

tenir de mon teint, de ma santé ? Qui est-ce qui ne s'y tromperoit pas ?

LE MARQUIS.

Ce n'est que façon de parler. Je dis seulement, qu'il est fâcheux que vous ne vouliez, ni aimer, ni vous remarier, & que j'en suis mortifié, parce que je ne vois pas de femme qui peut convenir autant que vous : Mais je ne vous en dis mot, de peur de vous déplaire.

LA COMTESSE.

Mais, encore une fois, vous me parlez d'amour. Je ne me trompe pas : c'est moi que vous aimez ; vous me le dites en termes exprès.

LE MARQUIS.

Hé bien, oui. Quand ce seroit vous, il n'est pas nécessaire de se fâcher. Ne diroit-on pas que tout est perdu ? Calmez-vous. Prenez que je n'aye rien dit.

LA COMTESSE.

La belle chûte ! Vous êtes bien singulier.

LE MARQUIS.

Et vous de bien mauvaise humeur. Eh ! Tout-à-l'heure, à votre avis, on avoit si bonne grace à dire naïvement qu'on aime. Voyez comme cela réussit. Me voilà bien avancé.

LA COMTESSE.

Ne le voilà-t-il pas bien reculé ? A qui en avez-vous ? Je vous demande à qui vous parlez ?

LE MARQUIS.

A personne, Madame. Je ne dirai plus mot. Etes-vous contente ? Si vous vous mettez en colère contre tous ceux qui me ressemblent, vous en querellerez bien d'autres.

LA COMTESSE *à part.*

Quel original ! (*bank.*) Eh ! Qui est-ce qui vous querelle ?

LE MARQUIS.

Ah ! La manière dont vous me refusez n'est pas douce.

L A . C O M T E S S E .

Allez, vous rêvez.

L E M A R Q U I S .

Courage. Avec la qualité d'original dont vous venez de m'honorer tout bas, il ne me manquoit plus que celle de rêveur ; au surplus, je ne m'en plains pas. Je ne vous conviens point, qu'y faire ? Il n'y a plus qu'à me taire, & je m'en tairai. Adieu, Comtesse, n'en foyons pas moins bons amis ; & d'ailleurs ayez la bonté de m'aider à me tirer d'affaire avec Hortense. (*Il s'en va.*)

L A C O M T E S S E .

Quel homme ! Celui-ci ne m'ennuiera pas du récit de mes rigueurs. J'aime les gens simples & unis ; mais en vérité celui-là l'est trop.

S C E N E X I .

H O R T E N S E , L A C O M T E S S E ,
L E M A R Q U I S .

H O R T E N S E *arrêtant le Marquis
prêt à sortir.*

Monsieur le Marquis, je vous prie, ne vous en allez pas, nous avons à nous parler ; & Madame peut être présente.

L E M A R Q U I S .

Comme vous voudrez, Madame.

H O R T E N S E .

Vous savez ce dont il s'agit ?

L E M A R Q U I S .

Non, je ne fais pas ce que c'est ; je ne m'en souviens plus.

H O R T E N S E .

Vous me surprenez ! Je me flattois que vous sciez le premier à rompre le silence. Il est humiliant pour moi d'être obligée de vous prévenir. Avez-vous oublié qu'il y a un testament qui nous regarde ?

L E M A R Q U I S .

Oh ! oui, je me souviens du testament.

H O R -

H O R T E N S E.

Et qui dispose de ma main en votre faveur ?

L E M A R Q U I S.

Oui, Madame, oui, il faut que je vous épouse; cela est vrai.

H O R T E N S E.

Hé bien, Monsieur, à quoi vous déterminez-vous ? Il est temps de fixer mon état. Je ne vous cache point que vous avez un rival ; c'est le Chevalier qui est parent de Madame, que je ne vous préfère pas, mais que je préfère à tout autre, & que j'estime assez pour en faire mon époux ; si vous ne devenez pas le mien ; c'est ce que je lui ai dit jusqu'ici : & , comme il m'assure avoir des raisons pressantes de savoir aujourd'hui même à quoi s'en tenir, je n'ai pu lui refuser de vous parler. Monsieur, le congédierai-je, ou non ? Que voulez-vous que je lui dise ? Ma main est à vous, si vous la demandez.

L E M A R Q U I S.

Vous me faites bien de la glace ; je la prens, Mademoiselle.

H O R T E N S E.

Est-ce votre cœur qui me choisit, Monsieur le Marquis ?

L E M A R Q U I S.

N'êtes-vous pas assez aimable pour cela ?

H O R T E N S E.

Et vous m'aimez !

L E M A R Q U I S.

- Qui est-ce qui dit le contraire ? Tout-à-l'heure j'en parlois à Madame.

L A C O M T E S S E.

Il est vrai, c'étoit de vous dont il m'entretenoit ; il songeoit à vous proposer ce mariage.

H O R T E N S E.

Et vous disoit-il aussi qu'il m'aimoit ?

L A C O M T E S S E.

- Il me semble qu'oui : du-moins me parloit-il de panchant.

H O R T E N S E.

D'où vient donc, Monsieur le Marquis, me faites-vous laissé ignorer depuis six semaines? Quand on aime, on en donne quelques marques; & dans le cas où nous sommes, vous aviez droit de vous déclarer.

L E M A R Q U I S.

J'en conviens, mais le temps se passe: on est distrait, on ne fait pas si les gens sont de votre avis.

H O R T E N S E.

Vous êtes bien modeste. Voilà qui est donc arrêté, & je vais l'annoncer au Chevalier qui est.

S C E N E X I I.

L E C H E V A L I E R , H O R T E N S E ,
L E M A R Q U I S , L A C O M T E S S E.

H O R T E N S E *allant au-devant du Chevalier pour lui dire un mot à part.*

IL accepte ma main, mais de mauvaise grace; ce n'est qu'une ruse, ne vous effrayez pas.

L E C H E V A L I E R *à part.*

Vous m'inquiétez. (*haut.*) Et bien, Madame, il ne me reste plus d'espérance, sans-doute? Je n'ai pas dû m'attendre que Monsieur le Marquis pût consentir à vous perdre.

H O R T E N S E.

Oui, Chevalier, je l'épouse, la chose est conclue; & le Ciel vous destine à une autre qu'à moi. Le Marquis m'aimoit en secret; & c'étoit, dit-il, par distraction qu'il ne me le déclaroit pas. Par distraction.

L E C H E V A L I E R.

J'entens. Il avoit oublié de vous le dire.

H O R T E N S E.

Oui, c'est cela même, mais il vient de me l'avouer, & il l'avoit confié à Madame.

LE CHEVALIER.

Eh! Que ne m'avertissiez-vous, Comtesse? J'ai cru quelquefois qu'il vous aimoit vous-même.

LA COMTESSE.

Quelle imagination! A propos de quoi me citez ceci?

HORTENSE.

Il y a eu des instans où je le soupçonnois aussi.

LA COMTESSE.

Encore! Où est donc la plaisanterie, Hortense?

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne dis mot.

LE CHEVALIER.

Vous me désespérez; Marquis.

LE MARQUIS.

J'en suis fâché: mais mettez-vous à ma place; il y a un testament, vous le savez bien, je ne peux pas faire autrement.

LE CHEVALIER.

Sans le testament, vous n'aimeriez peut-être pas autant que moi.

LE MARQUIS.

Oh! Vous me pardonnerez, je n'aime que trop.

HORTENSE.

Je tâcherai de le mériter, Monsieur. (*à part au Chevalier.*) Demandez qu'on presse notre mariage.

LE CHEVALIER *à part à Hortense.*

N'est-ce pas trop risquer? (*haut.*) Dans l'état où je suis, Marquis, achevez de me prouver que mon malheur est sans remède.

LE MARQUIS.

La preuve s'en verra quand je l'épouserai. Je ne peux pas l'épouser tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER *d'un air inquiet.*

Vous avez raison. (*à part à Hortense.*) Il vous épousera.

HORTENSE *à part.*

Vous gâtez tout. (*au Marquis.*) J'entens bien ce que le Chevalier veut dire; c'est qu'il espère toujours que nous ne nous marierons pas, Monsieur le Marquis; n'est-ce pas, Chevalier?

L E C H E V A L I E R.

Non, Madame, je n'espère plus rien.

H O R T E N S E.

Vous m'excuserez, je le vois bien. Vous n'êtes pas convaincu, vous ne l'êtes pas; & comme il faut, m'avez-vous dit, que vous alliez demain à Paris, pour y prendre des mesures nécessaires en cette occasion-ci, vous voudriez, avant que de partir, savoir bien précisément s'il ne vous reste plus d'espoir: voilà ce que c'est, vous avez besoin d'une entière certitude. (*d part au Chevalier.*) Dites qu'oui.

L E C H E V A L I E R.

Mais oui.

H O R T E N S E.

Monsieur le Marquis, nous ne sommes qu'à une lieue de Paris, il est de bonne-heure, envoyez Lépine chercher un Notaire; & passons notre contrat aujourd'hui, pour donner au Chevalier la triste conviction qu'il demande.

L A C O M T E S S E.

Mais il me paroît que vous lui faites accroire qu'il la demande: je suis persuadée qu'il ne s'en soucie pas.

H O R T E N S E *d part au Chevalier.*

Soutenez donc.

L E C H E V A L I E R.

Oui, Comtesse, un Notaire me feroit plaisir.

L A C O M T E S S E.

Voilà un sentiment bien bizarre.

H O R T E N S E.

Point du tout. Ses affaires exigent qu'il sache à quoi s'en tenir; il n'y a rien de si simple, & il a raison: il n'osoit le dire, & je le dis pour lui. Allez-vous envoyer Lépine, Monsieur le Marquis?

L E M A R Q U I S.

Comme il vous plaira. Mais qui est-ce qui songeoit à avoir un Notaire aujourd'hui?

H O R T E N S E *au Chevalier.*

Insistez.

L E C H E V A L I E R.

Je vous en prie, Marquis.

L A C O M T E S S E.

Oh! Vous aurez la bonté d'attendre à demain, Monsieur le Chevalier, vous n'êtes pas si pressé; votre fantaisie n'est pas d'une espèce à mériter qu'on se gêne tant pour elle: ce seroit ce soir ici un embarras qui nous dérangeroit. J'ai quelques affaires, demain il sera temps.

H O R T E N S E *à part au Chevalier.*

Pressez.

L E C H E V A L I E R.

Eh! Comtesse, de grace.

L A C O M T E S S E.

De grace! L'hétéroclite prière! Il est donc bien rageant de voir la Maîtresse mariée à son rival? Comme Monsieur voudra, au reste.

L E M A R Q U I S.

Il sera impoli de gêner Madame; au surplus, je m'en rapporte à elle, demain seroit bon.

H O R T E N S E.

Dès qu'elle y consent, il n'y a qu'à envoyer Lépine.

S C E N E X I I I.

L A C O M T E S S E , H O R T E N S E , L E M A R Q U I S ,
L I S E T T E .

H O R T E N S E.

VOici Lisette qui entre; je vais lui dire de nous l'aller chercher. Lisette, on doit passer ce soir un contrat de mariage entre Monsieur le Marquis & moi; il veut tout-à-l'heure faire partir Lépine pour amener son Notaire de Paris: ayez la bonté de lui dire qu'il vienne recevoir ses ordres.

L I S E T T E .

J'y cours, Madamie.

L A C O M T E S S E *l'arrêtant.*

Où allez-vous? En fait de mariage, je ne veux ni m'en mêler, ni que mes gens s'en mêlent.

L I S E T T E .

Moi, ce n'est que pour rendre service. Tenez, je

n'ai que faire de sortir, je le vois sur la terrasse. (*elle appelle.*) Monsieur de Lépine.

LA COMTESSE *à part.*

Cette sottise!

S C E N E X I V .

LEPINE, LISETTE, LE MARQUIS, LA
COMTESSE, LE CHEVALIER, HORTENSE.

QUI est-ce qui m'appelle?
L E P I N E .

L I S E T T E .

Vite, vite, à cheval. Il s'agit d'un contrat de mariage entre Madame & votre Maître; & il faut aller à Paris chercher le Notaire de Monsieur le Marquis.

L E P I N E *au Marquis.*

Le Notaire! Ce qu'elle conte est-il vrai? Monsieur, nous avons la partie de chasse pour tantôt; je me suis arrangé pour courir le lièvre, & non pas le Notaire.

L E M A R Q U I S .

C'est pourtant le dernier qu'on veut.

L E P I N E .

Ce n'est pas la peine que je voyage pour avoir le vôtre, je le compte pour mort. Ne savez-vous pas? La fièvre le travailloit quand nous partîmes, avec le Médecin par-dessus, il en avoit le transport au cerveau.

L E M A R Q U I S .

Vraiment oui. A propos, il étoit très-malade.

L E P I N E .

Il agonisoit, tandis ..

L I S E T T E *d'un air indifférent.*

Il n'y a qu'à prendre celui de Madame.

L A C O M T E S S E .

Il n'y a qu'à vous taire; car, si celui de Monsieur est mort, le mien l'est aussi. Il y a quelque temps qu'il me dit qu'il étoit le sien.

L I S E T T E *indifféremment, d'un air modeste.*

Il me semble qu'il n'y a pas long-temps que vous lui avez écrit, Madame.

L A C O M T E S S E.

La belle conséquence! Ma lettre a-t-elle empêché qu'il ne mourût? Il est certain que je lui ai écrit, mais aussi ne m'a-t-il point fait de réponse.

L E C H E V A L I E R *à Hortense à part.*

Je commence à me rassurer.

H O R T E N S E *lui souriant à part.*

Il y a plus d'un Notaire à Paris. Lépine verra s'il se porte mieux. Depuis six semaines que nous sommes ici, il a eu le temps de revenir en bonne santé. Allez lui écrire un mot, Monsieur le Marquis; & priez le, s'il ne peut venir, d'en indiquer un autre. Lépine ira se préparer pendant que vous écrirez.

L E P I N E.

Non, Madame; si je monte à cheval, c'est autant de resté par les chemins. Je parlois de la partie de chasse; mais voici que je me sens mal, extrêmement mal: d'aujourd'hui je ne prendrai ni gibier, ni Notaire.

L I S E T T E *en souriant négligemment.*

Est-ce que vous êtes mort aussi?

L É P I N E *feignant de la douleur.*

Non, Mademoiselle: mais je vis souffrant, & je ne pourrais fournir la course. Ah! Sans le respect de la compagnie, je ferois des cris perçans. Je me brisai hier d'une chute sur l'escalier, je roulai tout un étage, & je commençois d'en entamer un autre, quand on me retint sur le penchant. Jugez de la douleur; je la sens qui m'enveloppe.

L E C H E V A L I E R.

Eh bien, tu n'as qu'à prendre ma chaise. Dites-lui qu'il parte, Marquis.

L E M A R Q U I S.

Ce garçon qui est tout froissé, qui a roulé un étage, je m'étonne qu'il ne soit pas au lit. Pars si tu peux, au reste.

H O R T E N S E.

Allez, partez, Lepine; on n'est point fatigué dans une chaise.

L E P I N E.

Vous dirai-je le vrai, Mademoiselle? obligez-moi de me dispenser de la commission. Monsieur traite avec vous de sa ruine; vous ne l'aimez point, Madame, j'en ai connoissance, & ce mariage ne peut être que fatal: je me ferois un reproche d'y avoir part. Je parle en conscience. Si mon scrupule déplait, qu'on me dise, va-t-en: qu'on me casse, je m'y soumetts; ma probité me console.

L A C O M T E S S E.

Voilà ce qu'on appelle un excellent domestique! Ils sont bien rares!

L E M A R Q U I S *à Hortense.*

Vous l'entendez. Comment voulez-vous que je m'y prenne avec cet opiniâtre? Quand je me fâcherois, il n'en sera ni plus, ni moins. Il faut donc le chasser. (*à Lepine.*) Retire-toi.

H O R T E N S E.

On se passera de lui. Allez toujours écrire; un de mes gens portera la lettre, ou quelqu'un du village.

S C E N E X V.

H O R T E N S E, L E M A R Q U I S,
L E C H E V A L I E R.

H O R T E N S E.

AH çà, vous allez faire votre billet; j'en vais écrire un qu'on laissera chez moi en passant.

L E M A R Q U I S.

Ouidà, mais consultez-vous. Si par hazard vous ne m'aimiez pas, tantpis; car j'y vais de bon jeu.

L E C H E V A L I E R *à Hortense, à part.*

Vous le poussez trop.

H O R T E N S E *à part.*

Paix! (*haut*). Tout est consulté, Monsieur; adieu. Chevalier, vous voyez bien qu'il ne m'est plus permis de vous écouter.

LE CHEVALIER.

Adieu, Mademoiselle; je vais me livrer à la douleur où vous me laissez.

S C E N E X V I.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS *consterné.*

JE n'en reviens point? c'est le diable qui m'en veut. Vous verrez que cette fille-là m'aime.

LA COMTESSE.

Non; mais elle est assez mutine pour vous épouser. Croyez-moi, terminez avec elle.

LE MARQUIS.

Si je lui offrois cent mille francs? Mais ils ne sont pas prêts; je ne les ai point.

LA COMTESSE.

Que cela ne vous retienne pas; je vous les prêterai, moi, je les ai à Paris. Rappelez-les; votre situation me fait de la peine. Courez, je les vois encore tous deux.

LE MARQUIS.

Je vous rends mille graces. (*Il appelle.*) Madame! Monsieur le Chevalier!

S C E N E X V I I.

LE CHEVALIER, HORTENSE, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

VOulez-vous bien revenir? J'ai un petit mot à vous communiquer.

H O R T E N S E.

De quoi s'agit-il donc?

LE CHEVALIER.

Vous me rappelez aussi; dois-je en tirer un bon augure?

H O R T E N S E.

Je croyois que vous alliez écrire.

L E M A R Q U I S.

Rien n'empêche. Mais c'est que j'ai une proposition à vous faire, & qui est tout-à-fait raisonnable.

H O R T E N S E.

Une proposition! Monsieur le Marquis, vous m'avez donc trompée? Votre amour n'est pas aussi vrai que vous me l'avez dit?

L E M A R Q U I S.

Que diantre voulez-vous? On prétend aussi que vous ne m'aimez point, cela me chicane.

H O R T E N S E.

Jé ne vous aime pas encore, mais je vous aimerai. Et puis, Monsieur, avec de la vertu, on se passe d'argent pour un mari.

L E M A R Q U I S.

Oh! Je serois un mari qui ne s'en passeroit pas, moi. Nous ne gagnerions, à nous marier, que le loisir de nous quereller à notre aise; & ce n'est pas là une partie de plaisir bien touchante; ainsi, tenez, accommodons-nous plutôt. Partageons le différend en deux: il y a deux cens mille francs sur le testament, prenez-en la moitié; quoique vous ne m'aimez pas, & laissons-là tous les Notaires sans vivans que morts.

L E C H E V A L I E R. *d'Hortense d part.*

Je ne crains plus rien.

H O R T E N S E.

Vous n'y pensez pas, Monsieur; cent mille francs ne peuvent entrer en comparaison avec l'avantage de vous épouser; & vous ne vous évaluez pas ce que vous valez.

L E M A R Q U I S,

Ma foi, je ne les vauz pas quand je suis de mauvaise humeur; & je vous annonce que j'y serai toujours.

H O R T E N S E.

Ma douceur naturelle me rassure.

L E M A R Q U I S.

Vous ne voulez donc pas? Allons notre chemin, vous serez mariée.

H O R T E N S E.

C'est le plus court; & je m'en retourne.

L E M A R Q U I S.

Ne suis-je pas bien malheureux d'être obligé de donner la moitié d'une pareille somme à une personne qui ne se soucie pas de moi? Il n'y a qu'à plaider, Madame, nous verrons un peu si on me condamnera à épouser une fille qui ne m'aime pas.

H O R T E N S E.

Et moi, je dirai que je vous aime: qui est-ce qui me prouvera le contraire, dès que je vous accepte? Je soutiendrai que c'est vous qui ne m'aimez pas, & qui même, dit-on, en aime une autre.

L E M A R Q U I S

Du moins, en tout cas, ne la connoit-on point comme on connoit le Chevalier?

H O R T E N S E.

Tout de même, Monsieur; je la connois, moi.

L A C O M T E S S E.

Eh! Finissez, Monsieur; finissez. Ah, l'odieuse contestation!

H O R T E N S E.

Oui, finissons. Je vous épouserai, Monsieur; il n'y a que cela à dire.

L E M A R Q U I S.

Eh bien, & moi aussi, Madame, & moi aussi.

H O R T E N S E.

Epousez donc.

L E M A R Q U I S.

Oui, parbleu, j'en aurai le plaisir; il faudra bien que l'amour vous vienne: &, pour début de mariage, je prétens, s'il vous plaît, que Monsieur le Chevalier ait la bonté d'être notre ami de loin.

L E C H E V A L I E R à *Hortense à part.*

Ceci ne vaut rien ; il se pique.

H O R T E N S E *en Cavalier.*

Taisez-vous. (*au Marquis.*) Monsieur le Cavalier me connoît assez pour être persuadé qu'il ne me verra plus. Adieu, Monsieur ; je vais écrire mon billet, tenez le vôtre prêt : ne perdons point de temps.

L A C O M T E S S E.

Oh ! Pour votre contrat, je vous certifie que vous irez le signer où il vous plaira, mais que ce ne sera pas chez moi. C'est s'égorger que se marier comme vous faites ; & je ne prêterai jamais ma maison pour une aussi funeste cérémonie : vos freres iront se passer ailleurs, si vous le trouvez bon.

H O R T E N S E.

Eh bien, Comtesse, la Marquise est votre voisine, nous irons chez elle.

L E M A R Q U I S.

Oui, si j'en suis d'avis ; car, enfin, cela dépend de moi. Je ne connois point votre Marquise.

H O R T E N S E *en s'en allant.*

N'importe, vous y consentirez, Monsieur. Je vous quitte.

L E C H E V A L I E R *en s'en allant.*

A tout ce que je vois mon espérance renaît peu.

S C E N E XVIII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER.

LA COMTESSE *arrêtant le Che-
valier,*

ResteZ, Chevalier; parlons un peu de ceci. Y eût-il jamais rien de pareil? Qu'en pensez-vous, vous qui aimez Hortense, vous qu'elle aime? Le mariage ne vous fait-il pas trembler? Moi qui ne suis pas son amant, il m'effraye.

LE CHEVALIER *avec un effroi
hipocrite.*

C'est une chose affreuse! Il n'y a point d'exemple de cela.

LE MARQUIS.

Je ne m'en soucie guères; elle sera ma femme, mais en revanche je serai son mari; c'est ce qui me console: & ce sont plus ses affaires que les miennes. Aujourd'hui le contrat, demain la nôce, & ce soir confinée dans son appartement; pas plus de façon. Je suis piqué, je ne donnerois pas cela de plus.

LA COMTESSE

Pour moi, je serois d'avis qu'on les empêchât absolument de s'engager; & un Notaire honnête-homme, s'il étoit instruit, leur refuseroit tout net son ministère. Je les enfermerois si j'étois la maîtresse. Hortense peut-elle se sacrifier à un aussi vil intérêt? Vous qui êtes né généreux, Chevalier, & qui avez du pouvoir sur elle, retenez-la, faites-lui par pitié entendre raison, si ce n'est par amour. Je suis sûre qu'elle ne marchande si vilainement qu'à cause de vous.

LE CHEVALIER *à part.*

Il n'y a plus de risque à tenir bon. (*haut.*) Que

voulez-vous que j'y fasse, Comtesse? Je n'y vois point de remède.

L A C O M T E S S E.

Comment? Que dites-vous? Il faut que j'aye mal entendu, car je vous estime.

L E C H E V A L I E R.

Je dis que je ne puis rien là-dedans, & que c'est ma tendresse qui me défend de la résoudre à ce que vous souhaitez.

L A C O M T E S S E.

Et par quel trait d'esprit me prouverez-vous la justesse de ce petit raisonnement-là?

L E C H E V A L I E R.

Oui, Madame, je veux qu'elle soit heureuse: si je l'épouse, elle ne le seroit pas assez avec la fortune que j'ai; la douceur de notre union s'aitéreroit; je la verrois se repentir de m'avoir épousé, de n'avoir pas épousé Monsieur: & c'est à quoi je ne m'exposeraï point.

L A C O M T E S S E.

On ne peut vous répondre qu'en haussant les épaules. Est-ce vous qui me parlez, Chevalier?

L E C H E V A L I E R.

Oui, Madame.

L A C O M T E S S E.

Vous avez donc l'aine mercénaire aussi, mon petit cousin? Je ne m'étonne plus de l'inclination que vous avez l'un pour l'autre. Oui, vous êtes digne d'elle; vos cœurs sont bien assortis. Ah, l'horrible façon d'aimer!

L E C H E V A L I E R.

Madame, la vraie tendresse ne raisonne pas autrement que la mienne.

L A C O M T E S S E.

Ah! Monsieur, ne prononcez pas seulement le mot de tendresse, vous le profanez.

LE CHEVALIER.

Mais...

LA COMTESSE.

Vous me scandalisez, vous dis-je. Vous êtes mon parent malheureusement, mais je ne m'en vanterai point. N'avez-vous pas de honte? Vous parlez de votre fortune, je la connois; elle vous met fort en état de supporter le retranchement d'une aussi misérable somme que celle dont il s'agit. & qui ne peut jamais être que mal acquise. Ah Ciel! Moi qui vous estimois. Quelle avarice féroce! Quel cœur sans sentiment! Et de pareilles gens disent qu'ils s'aiment! Ah le vilain amour! Vous pouvez vous retirer, je n'ai plus rien à vous dire.

LE MARQUIS *brusquement.*

Ni moi plus rien à entendre. Le billet va partir vous avez encore trois heures à entretenir Hortense, après quoi j'espère qu'on ne vous verra plus.

LE CHEVALIER.

Monsieur, le contrat signé, je pars. Pour vous, Comtesse, quand vous y penserez bien sérieusement, vous excuserez votre parent, & vous lui rendrez plus de justice.

LA COMTESSE.

Ah non! Voilà qui est fini, je ne saurois le mépriser davantage.

SCÈNE XIX.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

E LE MARQUIS.
 Eh bien, suis-je assez à plaindre?

LA COMTESSE.

Eh, Monsieur, délivrez-vous d'elle, & donnez-lui les deux cens mille francs.

L E M A R Q U I S.

Deux-cens mille francs plutôt que de l'épouser! Non, parbleu, je n'irai pas m'incommoder jusques-là; je ne pourrois pas les trouver sans me déranger.

L A C O M T E S S E *négligemment.*

Ne vous ai-je pas dit que j'ai justement la moitié de cette somme-là toute prête. A l'égard du reste, on tâchera de vous le faire.

L E M A R Q U I S.

Eh, quand on emprunte, ne faut-il pas rendre? Si vous aviez voulu de moi, à la bonne heure; mais dès qu'il n'y a rien à faire, je retiens la Demoiselle, elle seroit trop chère à renvoyer.

L A C O M T E S S E.

Trop chère! Prenez donc garde, vous parlez comme eux. Seriez-vous capable de sentimens si mesquins! Il vaudroit mieux qu'il vous en coûtât tout votre bien, que de la retenir, puisque vous ne l'aimez pas, Monsieur.

L E M A R Q U I S.

Eh, en aimerois-je un autre davantage! A l'exception de vous, toute femme m'est égale; brune, blonde, petite ou grande, tout cela revient au même, puisque je ne vous ai pas, que je ne puis vous avoir, & qu'il n'y a que vous que j'aimois.

L A C O M T E S S E.

Voyez donc comment vous ferez: car enfin, est-ce une nécessité que je vous épouse à cause de la situation désagréable où vous êtes? En vérité cela me paroît bien fort, Marquis.

L E M A R Q U I S.

Oh! Je ne dis pas que ce soit une nécessité; vous me faites plus ridicule que je ne suis. Je sais bien que vous n'êtes obligé à rien. Ce n'est pas votre faute si je vous aime; & je ne prétens pas que vous m'aimiez: je ne vous en parle point non plus.

L A C O M T E S S E *impatiente, & d'un ton sérieux.*

Vous faites fort bien, Monsieur; votre discrétion est tout-à-fait raisonnable; je m'y attendois: & vous avez tort de croire que je vous fais plus ridicule que vous ne l'êtes.

L E M A R Q U I S.

Tout le mal qu'il y a, c'est que j'épouserai cette fille-ci avec un peu plus de peine que je n'en aurois eu sans vous. Voilà toute l'obligation que je vous ai. Adieu, Comtesse.

L A C O M T E S S E.

Adieu, Marquis; vous vous en allez donc gaillardement comme cela, sans imaginer d'autre expédient que ce contrat extravagant.

L E M A R Q U I S.

Eh, quel expédient? Je n'en savois qu'un qui n'a pas réussi, & je n'en fais plus. Je suis votre très-humble serviteur.

L A C O M T E S S E.

Bon soir, Monsieur. Ne perdez point le temps en révérences, la chose presse.

S C E N E XX.

L A C O M T E S S E *seule.*

Q'ON me dise en vertu de quoi cet homme-là s'est mis dans la tête que je ne l'aime point. Je suis quelquefois, par impatience, tentée de lui dire que je l'aime, pour lui montrer qu'il n'est qu'un idiot. Il faut que je me satisfasse.

S C E N E X X I.

L E P I N E, L A C O M T E S S E.

L E P I N E.

Puis-je prendre la licence de m'approcher de Madame la Comtesse ?

L A C O M T E S S E.

Qu'as-tu à me dire ?

L E P I N E.

De nous rendre réconciliés, Monsieur le Marquis & moi.

L A C O M T E S S E.

Il est vrai qu'avec l'esprit tourné comme il l'a, il est homme à te punir de l'avoir bien servi.

L E P I N E.

J'ai le contentement que vous avez approuvé mon refus de partir. Il vous a semblé que j'étois un serviteur excellent. Madame, ce sont les termes de la louange dont votre justice m'a gratifié.

L A C O M T E S S E.

Oui, excellent; je le dis encore.

L E P I N E.

C'est cependant mon excellence qui suis aujourd'hui que je chancelle dans mon poste. Tout estimé que je suis de la plus aimable Comtesse, elle verra qu'on me supprime.

L A C O M T E S S E.

Non, non, il n'y pas d'apparence. Je parlerai pour toi.

L E P I N E.

Madame, enseignez à Monsieur le Marquis le mérite de mon procédé. Ce Notaire me confessoit. Dans l'excès de mon zèle, je l'ai fait malade, je l'ai fait mort; je l'aurois enterré, s'andis, le tout par affection, & néanmoins on me gronde.

(s'éc)

(s'approchant de la Comtesse d'un air mystérieux.) Je fais au demeurant que Monsieur le Marquis vous aime; Lisette le sait: nous l'avions même prié de vous en toucher deux mots pour exciter votre compassion, mais elle a craint la diminution de ses petits profits.

L A C O M T E S S E.

Je n'entens pas ce que cela veut dire.

L E P I N E.

Le voici au net. Elle prétend que votre état de veuve lui rapporte davantage que ne feroit votre état de femme en puissance d'époux; que vous lui êtes plus profitable, autrement dit, plus lucrative.

L A C O M T E S S E.

Plus lucrative! C'étoit donc-là le motif de ses refus. Lisette est une jolie petite personne.

L E P I N E.

Cette prudence ne vous rit pas, elle vous répugne; votre belle ame de Comtesse s'en scandalise, mais tout le monde n'est pas Comtesse: c'est une pensée de soubrette que je rapporte. Il faut excuser la servitude. Se fâche-t-on qu'une fourmi rampe? La médiocrité de l'état fait que les pensées sont médiocres. Lisette n'a point de bien, & c'est avec de petits sentimens qu'on en amasse.

L A C O M T E S S E.

L'impertinente! la voici. Va, laisse-nous; je te raccommoierai avec ton Maître: dis-lui que je le prie de me venir parler.

S C E N E X X I I .

L I S E T T E , L A C O M T E S S E ,
L E ' P I N E .

L E ' P I N E à Lisette.

M Ademoiselle, vous allez trouver le temps orageux : mais ce n'est qu'une gentillesse de ma façon pour obtenir votre cœur.

(Il s'en va)

S C E N E X X I I I .

L I S E T T E , L A C O M T E S S E .

L I S E T T E s'approchant de la
Comtesse.

Que veut-il dire?

L A C O M T E S S E .

Ah! C'est donc vous?

L I S E T T E .

Oui, Madame; & la poste n'étoit point partie. Eh bien, que vous a dit le Marquis?

L A C O M T E S S E .

Vous méritez bien que je l'épouse.

L I S E T T E .

Je ne fais pas en quoi je le mérite: mais ce qui est de certain, c'est que, toute réflexion faite, je venois pour vous le conseiller. *(à part.)* Il faut céder au torrent.

L A C O M T E S S E .

Vous me surprenez. Et vos profits, que deviendront-ils?

L I S E T T E .

Qu'est-ce que c'est que mes profits?

L A C O M T E S S E .

Oui, vous ne gagneriez plus tant avec moi, si j'avois un mari, avez-vous dit à Lépine. Penseroit-on que je serai peut-être obligée de me remarier, pour

pour échapper à la fourberie & aux services intéressés de mes domestiques?

L I S E T T E.

Ah le coquin ! Il m'a donc tenu parole. Vous ne savez pas qu'il m'aime, Madame ; que par-là il a intérêt que vous épousiez son Maître : & , comme j'ai refusé de vous parler en faveur du Marquis , Lépine a cru que je le desservois auprès de vous ; il m'a dit que je m'en repentirois : & voilà comme il s'y prend. Mais, en bonne foi, me reconnoissez-vous au discours qu'il me fait tenir ? Y a-t-il même du bon-sens ? M'en aimerez-vous moins quand vous serez mariée ? En serez-vous moins bonne, moins généreuse ?

L A C O M T E S S E.

Je ne pense pas.

L I S E T T E.

Sur-tout avec le Marquis, qui, de son côté, est le meilleur homme du monde. Ainsi, qu'est ce que j'y perdrois ? Au contraire, si j'aime tant mes profits, avec vos bienfaits je pourrai encore espérer les siens.

L A C O M T E S S E.

Sans difficulté.

L I S E T T E.

Et enfin je pense si différemment, que je venois actuellement, comme je vous l'ai dit, tâcher de vous porter au mariage en question, parce que je le juge nécessaire.

L A C O M T E S S E.

Voilà qui est bien ; je vous crois Je ne savois pas que Lépine vous aimoit, & cela change tout : c'est un article qui vous justifie.

L I S E T T E.

Oui ; mais on vous prévient bien aisément contre moi , Madame. Vous ne rendez guères justice à mon attachement pour vous.

L A C O M T E S S E.

Tu te trompes. Je fais ce que tu vaux ; & je n'étois pas si persuadée que tu te l'imagines. N'en par-

parlons plus. Qu'est-ce que tu me voulois dire ?

L I S E T T E .

Que je songeois que le Marquis est un homme estimable.

L A C O M T E S S E .

Sans-contredit, je n'ai jamais pensé autrement.

L I S E T T E .

Un homme avec qui vous sarez l'agrément d'avoir un ami sûr, sans avoir de maître.

L A C O M T E S S E

Cela est encore vrai : ce n'est pas-là ce que je dispre.

L I S E T T E .

Vos affaires vous fatiguent.

L A C O M T E S S E .

Plus que je ne puis dire : je les entens mal, & je fais une paresseuse.

L I S E T T E .

Vous en avez des instans de mauvaise humeur, qui nuisent à votre santé.

L A C O M T E S S E .

Je n'ai connu mes migraines que depuis mon veuvage.

L I S E T T E .

Procureurs, Avocats, Fermiers ; le Marquis vous délivreroit de tous ces gens-là.

L A C O M T E S S E .

Je t'avoue que tu as réfléchi là-dessus plus mûrement que moi. Jusqu'ici je n'ai point de raisons qui combattent les tiennes.

L I S E T T E .

Savez-vous bien que c'est peut-être le seul homme qui vous convienne ?

L A C O M T E S S E .

Il faut donc que j'y rêve.

L I S E T T E .

Vous ne vous sentez point de l'éloignement pour lui ?

L A C O M T E S S E.

Non, aucun. Je ne dis pas que je l'aime de ce qu'on appelle passion ; mais je n'ai rien dans le cœur qui lui soit contraire.

L I S E T T E.

Eh ! N'est-ce pas assez, vraiment, de la passion ? Si pour vous marier vous attendez qu'il vous en vienne, vous resterez toujours veuve : & , à proprement parler, ce n'est pas lui que je vous propose d'épouser, c'est son caractère.

L A C O M T E S S E.

Qui est admirable, j'en conviens.

L I S E T T E.

Et puis, voyez le service que vous lui rendrez chemin faisant, en rompant le triste mariage qu'il va conclure plus par désespoir que par intérêt.

L A C O M T E S S E.

Oui, c'est une bonne action que je ferai ; & il est louable d'en faire autant qu'on peut.

L I S E T T E.

Sur-tout quand il n'en coûte rien au cœur.

L A C O M T E S S E.

D'accord. On peut dire assurément que tu plaides bien pour lui. Tu me disposes on ne peut pas mieux ; mais il n'aura pas l'esprit d'en profiter, mon enfant.

L I S E T T E.

D'où vient donc ? Ne vous a-t-il pas parlé de son amour ?

L A C O M T E S S E.

Oui, il m'a dit qu'il m'aimoit ; & mon premier mouvement a été d'en paroître étonnée : c'étoit bien le moins. Sais-tu ce qui est arrivé ? Qu'il a pris mon étonnement pour de la colère. Il a commencé par établir que je ne pouvois pas le souffrir. En un mot, je le déteste ; je suis furieuse contre son amour : voilà d'où il part ; moyennant quoi je ne saurois le défabuler sans lui dire :

dire : Monsieur , vous ne savez ce que vous dites ; & ce seroit me jeter à la tête : aussi n'en ferai-je rien.

L I S E T T E.

Oh ! C'est une autre affaire. Vous avez raison : ce n'est point ce que je vous conseille , non plus : & il n'y a qu'à le laisser-là.

L A C O M T E S S E.

Bon. Tu veux que je l'épouse , tu veux que je le laisse-là ; tu te promènes d'une extrémité à l'autre. Eh ! Peut-être n'a-t-il pas tant de tort , & que c'est ma faute. Je lui répons quelquefois avec aigreur.

L I S E T T E.

J'y pensois. C'est ce que j'allois vous dire : voulez-vous que j'en parle à Lépine , & que je lui insinue de l'encourager ?

L A C O M T E S S E.

Non , je te le défens , Lisette , à moins que je n'y sois pour rien.

L I S E T T E.

Apparemment , ce n'est pas vous qui vous en avisez , c'est moi.

L A C O M T E S S E.

En ce cas , je n'y prends point de part. Si je l'épouse , c'est à toi à qui il en aura obligation ; & je prétens qu'il le sache , afin qu'il t'en récompense.

L I S E T T E.

Comme il vous plaira , Madame.

L A C O M T E S S E.

A propos , cette robe brune qui me déplaît , l'as-tu prise ? J'ai oublié de te dire que je te la donne.

L I S E T T E.

Voyez comme votre mariage diminuera mes profits. Je vous quitte pour chercher Lépine , mais ce n'est pas la peine. Voilà le Marquis , & je vous laisse.

S C E N E X X I V.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

VOici cette lettre que je viens de faire pour le Notaire, mais je ne fais pas si elle partira : je ne suis pas d'accord avec moi-même. On dit que vous souhaitez me parler, Comtesse.

LA COMTESSE.

Oui, c'est en faveur de Lépine. Il n'a voulu que vous rendre service ; il craint que vous ne le congédierez, & vous m'obligerez de le garder : c'est une grace que vous ne me refuserez pas, puisque vous dites que vous m'aimez.

LE MARQUIS.

Vraiment oui, je vous aime, & ne vous aimerai encore que trop long-temps.

LA COMTESSE.

Je ne vous en empêche pas.

LE MARQUIS.

Parbleu, je vous en déferois, puisque je ne saurois m'en empêcher moi-même.

LA COMTESSE *riant*.

Ha ! ha ! ha ! Ce ton brusque me fait rire.

LE MARQUIS.

Oh, oui ! La chose est fort plaisante !

LA COMTESSE.

Plus que vous ne pensez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je pense que je voudrois ne vous avoir jamais vue.

LA COMTESSE.

Votre inclination s'explique avec des graces infinies.

LE MARQUIS.

Bon ! Des graces ! A quoi me serviroient-elles ?

N'a

N'a-t-il pas plû à votre cœur de me trouver haïssable ?

L A C O M T E S S E.

Que vous êtes impatiente avec votre haine ! Eh, quelles preuves avez-vous de la mienne ? Vous n'en avez que de ma patience à écouter la bizarrerie des discours que vous me tenez toujours. Vous ai-je jamais dit un mot de ce que vous m'avez fait dire , ni que vous me fâchiez , ni que je vous hais , ni que je vous raille ? Toutes visions que vous prenez , je ne sais comment , dans votre tête , & que vous vous figurez venir de moi ; visions que vous grossissez , que vous multipliez à chaque fois que vous me répondez , ou que vous croyez me répondre : car vous êtes d'une malade. Ce n'est non plus à moi à qui vous répondez , qu'à qui ne vous parla jamais : & cependant Monsieur se plaint.

L E M A R Q U I S.

C'est que Monsieur est un extravagant.

L A C O M T E S S E.

C'est du-moins le plus insupportable homme que je connoisse. Oui , vous pouvez être persuadé qu'il n'y a rien de si original que vos conversations avec moi , de si incroyable.

L E M A R Q U I S.

Comme votre averfion m'accommodé ?

L A C O M T E S S E.

Vous allez voir. Tenez , vous dites que vous m'aimez , n'est-ce pas ? Et je vous crois. Mais voyons : Que souhaiteriez-vous que je vous répondisse ?

L E M A R Q U I S.

Ce que je souhaiterois ? Voilà qui est bien difficile à deviner ! Parbleu , vous le savez de reste.

L A C O M T E S S E.

Et bien , ne l'ai-je pas dit ? Est-ce-là me répondre ? Allez, Monsieur , je ne vous aimerai jamais ; non , jamais.

L E

LE MARQUIS.

Tampis, Madame, tampis. Je vous prie de trouver bon que j'en sois fâché.

LA COMTESSE.

Apprenez donc, lorsqu'on dit aux gens qu'on les aime, qu'il faut du-moins leur demander ce qu'ils en pensent.

LE MARQUIS.

Quelle chicane vous me faites!

LA COMTESSE.

Je n'y saurois tenir. Adieu.

LE MARQUIS.

Eh-bien, Madame, je vous aime; qu'en pensez-vous? Et, encore une fois, qu'en pensez-vous?

LA COMTESSE.

Ah! Ce que je pense? Que je le veux bien, Monsieur; & encore une fois, que je le veux bien: car si je ne m'y prenois pas de cette façon, nous ne finirions jamais.

LE MARQUIS *charmé*.

Ah! Vous le voulez bien! Ah! Je respire! Comtesse, donnez-moi votre main que je la baise.

S C E N E D E R N I E R E.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
HORTENSE, LE CHEVALIER,
LIBETTE, LE PINE.

H O R T E N S E.

VOtre billet est-il prêt, Marquis? Mais vous baisiez la main de la Comtesse, ce me semble?

LE MARQUIS.

Oui; c'est pour la remercier du peu de regret que j'ai aux deux cens mille francs que je vous donne.

H O R

Et moi , sans compliment , je vous remercie de
vouloir bien les perdre.

LE CHEVALIER.

Nous voilà donc contents. Que je vous embrasse.
Marquis. (*à la Comtesse.*) Comtesse voilà le dénou-
ment que nous attendions.

LA COMTESSE *en s'en allant.*

Eh bien , vous n'attendrez plus.

LISETTE *à Lisette.*

Maraut , je crois en effet qu'il faudra que je t'é-
pouse.

LE PINE.

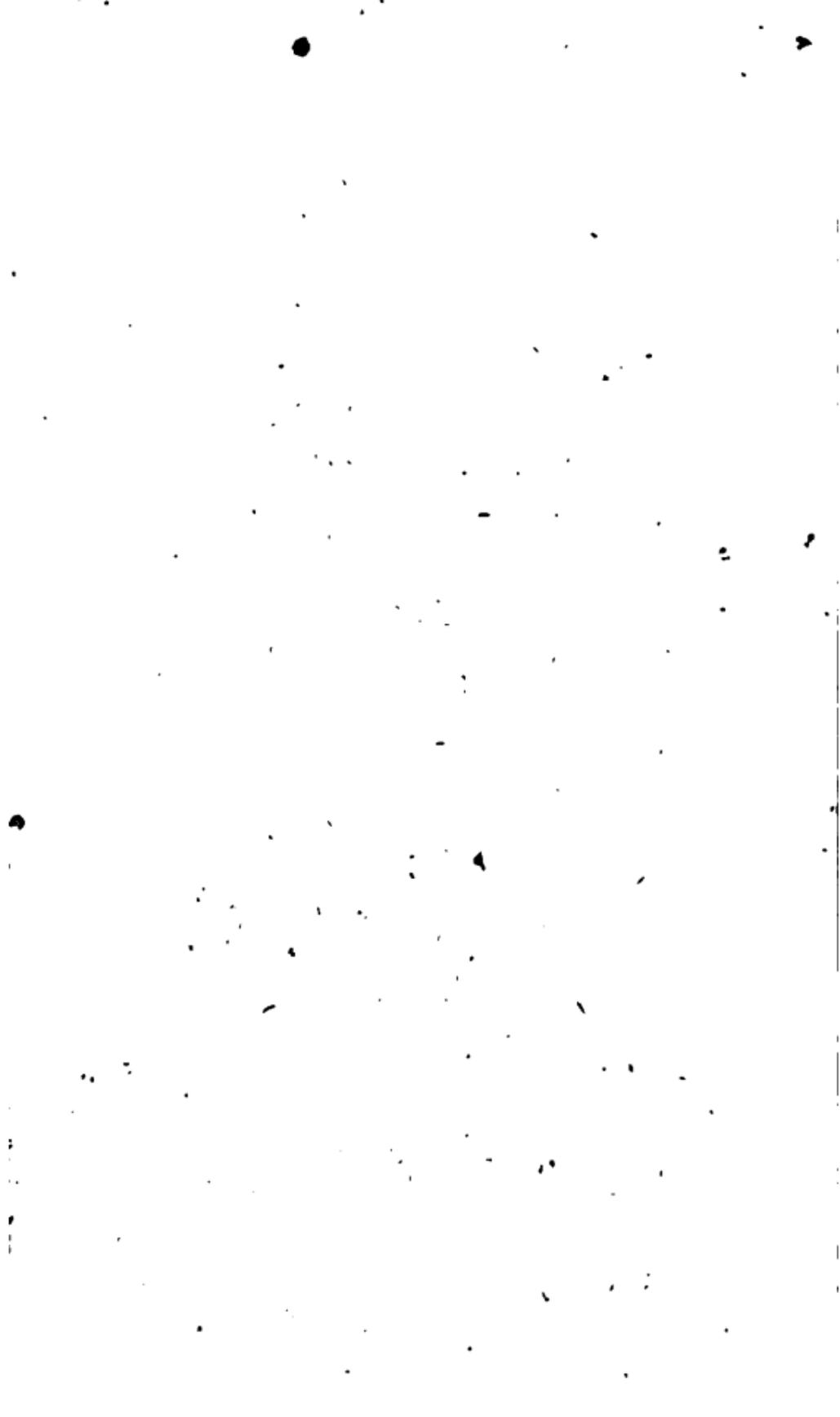
Je l'avois entrepris.

FIN DU TOME III.



833385





S. Pabian

28.3.1984

[VOLTAIRE]

